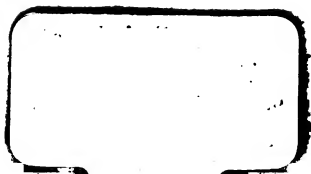
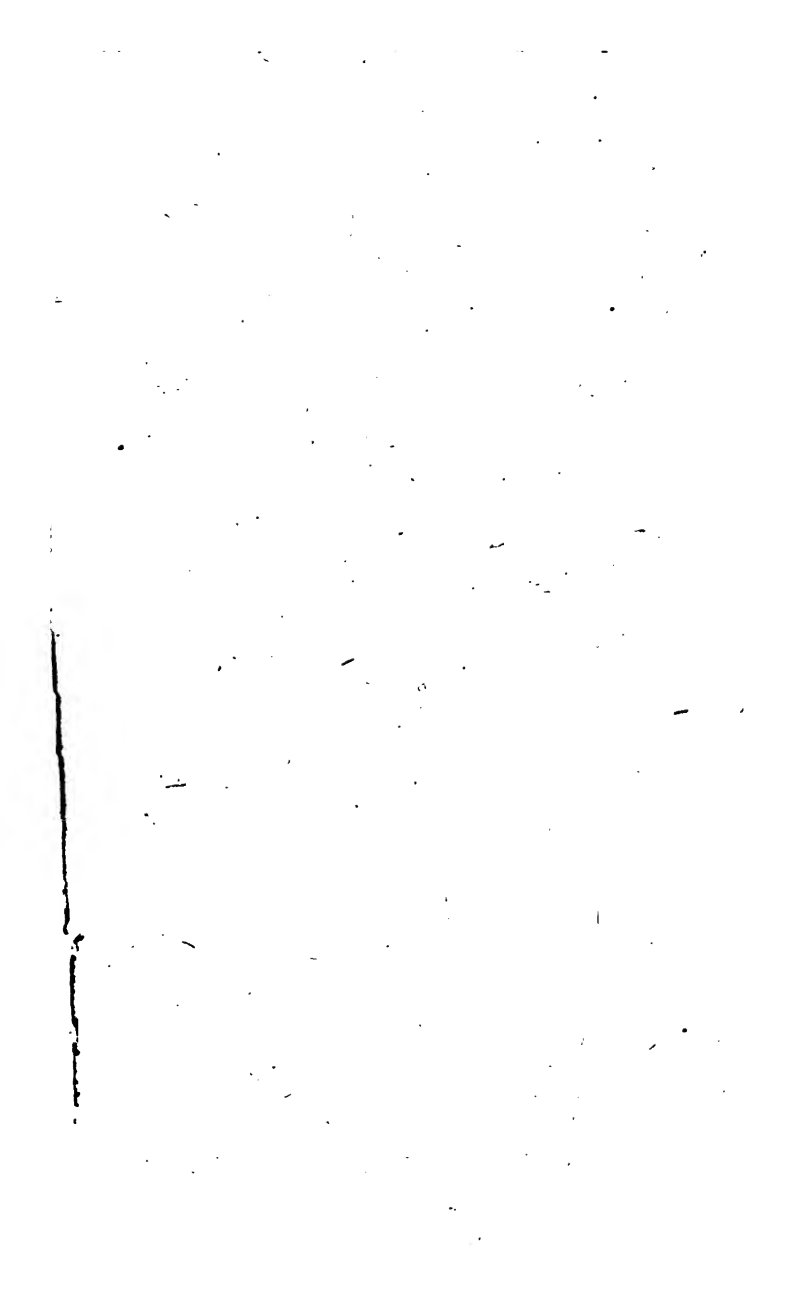




Zah. III. A. 161





V33
50

TIMÉE DE LOCRES

EN GREC ET EN FRANÇOIS

avec

DES DISSERTATIONS

SUR LES PRINCIPALES QUESTIONS DE

la Metaphisique, de la Physique, & de la Morale

des anciens; qui peuvent servir de suite

& de conclusion

à la

Philosophie du Bon Sens,

par

Mr. LE MARQUIS D'ARGENS.

CHAMBELLAN DE S. M. LE ROI DE PRUSSE

de l'Académie Royale des Sciences & Belles

Lettres de Berlin, Directeur de la Classe

de Philologie.



A Berlin, 1763.


Chéz HAUDE et SPENER

Libraires de la Cour et de l'Académie Royale
des Sciences.



A
SON ALTESSE ROTALE
MONSEIGNEUR
LE
PRINCE
FERDINAND
FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR !

 *En offrant à VOTRE ALTESSE
ROTALE cet Ouvrage, je suis
bien éloigné de croire, qu'il soit digne
d'Elle : mais les bontés dont Elle m'a*

*toujours honoré dès sa tendre jeunesse,
me font espérer qu'Elle daignera accepter
favorablement ce temoignage de mon res-
pectueux attachement; & qu'Elle me per-
mettra d'apprendre au public, que j'ai été
assés heureux pour meriter la protec-
tion & les bontés d'un Prince, dont les
qualités exigent l'estime & l'admiration
de tous les gens, qui chérissent l'honneur
& la vertu. Si Vous n'aviés été,
MONSEIGNEUR, qu'un simple
particulier, vótre bonté, vótre affa-
bilité, vótre exacte probité, vótre
amour pour la Patrie, vótre courage,
dont Vous avés donné, par vótre intré-
pidité, tant de marques dans plusieurs
batailles, Vous attireroient tous les cœurs:*

*quel effet n'y doivent donc pas produire
ces éminentes qualités , quand elles sont
jointes avec la plus illustre naissance?*

*J'ai l'honneur d'être avec le plus
profond respect*

MONSEIGNEUR

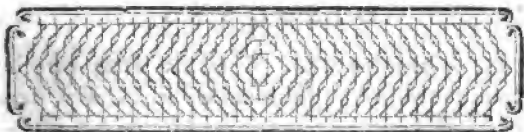
DE

VOTRE ALTESSE ROYALE

Berlin

*le 1^{er} de Septembre
1762.*

*Le très - humble très - obéissant
et très - dévoué Serviteur
Le Marquis d'Argens.*



DISCOURS
P R É L I M I N A I R E.

Voici la Traduction de *Timée de Locres*, que je destinai à servir de conclusion à la *Philosophie du bon sens*, lorsque je publiai celle d'*Ocellus Lucanus*. J'espère que ceux de mes Lecteurs, qui savent la langue grecque, trouveront que j'ai traduit ce second ouvrage, avec autant de fidélité & d'exactitude, que le premier. S'ils rencontrent quelques endroits dans le françois, qui leur paroissent contenir des idées obscures, ils verront qu'elles se trouvent dans le grec, & que je n'ai pu faire dire à *Timée*, que ce qu'il a dit. J'ai cependant expliqué, dans les dissertations qui sont à la fin de chaque chapitre, les choses qui m'ont paru meriter d'être éclaircies.

Il n'y a jamais eu aucune traduction de l'ouvrage de *Timée de Locres* en langue vulgaire. Celle que nous avons en latin, est souvent fautive, & quelquefois inintelligible; parceque celui qui l'a faite, ne comprenant pas, dans certains endroits, ce que vouloit dire *Timée*, s'est contenté de rendre mot

à mot le grec en latin. Il résulte d'une pareille traduction un galimatias inintelligible. Il n'est rien de si aisé, que de traduire du grec en latin littéralement; mais rien de plus difficile, que de faire entendre aux Lecteurs, ce que signifie une semblable traduction. C'est bien avec raison, que l'immortel *Despréaux* a dit: „Qu'il est „aisé à un traducteur latin, de se tirer d'affaire, aux „endroits même qu'il n'entend pas; il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet le Lecteur, qui bien souvent „n'y connoit rien, s'en prend plutôt à soi-même, „qu'à l'ignorance du traducteur. Il n'en est pas „ainsi des traductions en langue vulgaire, tout ce „que le lecteur n'entend point, s'appelle un galimatias, dont le traducteur tout seul est responsable: „On lui impute jusqu'aux fautes de son auteur, & „il faut en bien d'endroits qu'il les rectifie, sans „néanmoins qu'il ose s'en écarter.“ *Despréaux Préface de la traduct. de Longin.*

J'ai éprouvé toutes ces difficultés; j'espère que je les ai vaincues; ce n'est pas qu'il ne se trouve encore, dans ma traduction, quelques endroits qui demanderoient plus de clarté; mais il est impossible aujourd'hui, de pouvoir parvenir à les rendre plus intelligibles, parceque nous ignorons certaines choses, qui ont une liaison absolument nécessaire avec
l'ex-

P R E L I M I N A I R E. V

l'explication distincte de ces passages. Je renvoie sur cela mes lecteurs à mes remarques, ou plutôt à mes conjectures.

Platon goûta si fort l'ouvrage de *Timée de Locres*, qu'il crut devoir se l'approprier: il composa un Dialogue, sous le nom de *Timée*, qui n'est qu'un long commentaire sur le texte de notre philosophe, qu'il a entièrement inféré dans le sien; mais il s'en faut bien, que *Platon* ait égalé son original; au contraire, en l'augmentant, il l'a gâté, & j'ose dire beaucoup défiguré. Mon sentiment est appuyé par celui de plusieurs Savans illustres. *Thomas Gale* dit, dans un avertissement qu'il a mis à la tête de l'Edition, qu'il a donnée du texte grec de *Timée* : „Platon, pour étendre & amplifier „la doctrine de *Timée*, mêle aux opinions de ce „philosophe les sentimens fabuleux des Egyptiens, „qu'il a ramassés avec soin, & qui ne sont que „des bagatelles & des reveries metaphisiques. Il „est

„ Hoc tamen notandum, Platonem, ad doctrinam amplificandam, sæda quadam commenta ex Ægyptiorum scholis, putida quadam diligentia, illuc congeffisse, quæ commodius & modestius hic notantur a *Timæo*: veluti sunt *ναγὰ πρὸς ποταφύρας*, in quibus sæpe nimius est *Plato*. hic notantur quidem, sed ita ut & conficta dicantur, & *ἔθνα τιμωρία* appellentur, quibus minime sit fides adhibenda: eas tamen necessario dici, ut tam horribili pœnarum denuntiatione homines a sceleribus absterveantur. *Thom. Gale Argum. in Tim. Locr.*

„ Me-

„est vrai, que Timée de Locres en fait mention,
 „mais il n'en parle que comme de choses imaginai-
 „res, aux quelles l'on ne doit pas ajoûter foi. & il
 „ne les rapporte, que dans le dessein de montrer,
 „qu'elles sont nécessaires pour contenir les hommes
 „par la crainte des chatimens.“

Le savant *Brucker* est du même sentiment que
Thomas Gale. Il met l'ouvrage de *Timée de Lo-*
*cre*s infiniment au dessus de celui de *Platon*. Ecou-
 tons le parler lui-même. „Le livre de Timée de
 „Locres, dit-il, ² merite d'être confronté avec
 „celui de Platon qui porte le même nom; on pourra
 „voir ainsi, en quoi Platon s'est éloigné de son ori-
 „ginal. Il y a longtems que les Savans ont observé,
 „que ce philosophe, au lieu d'éclaircir certaines
 „opinions de Timée, en les traitant beaucoup plus
 „am-

* *Meretur tamen Timæi libellus cùm Platonis Timæa*
conferri, ut jule patent, in quo hic ab illo recesserit.
Dudum enim observatum est viris doctis, Platonem, dum
Locro lucem dare constituit, in nonnullis locis simplicem
& rectum scriptorem anili superstitionis, & commentis qui-
busdam ex Egyptiorum scholis corruptisse, & putida qua-
dam diligentia illuc congesse, quæ commodius & modestius
notantur a Timæo, veluti sunt nugæ πρὶ παραφύσεως,
in quibus nimis est Plato, quas explicat quidem, sed con-
fictas ait Timæus. Dum etiam dialogistica methodo Timæi
physiologiam Plato explicuit, scriptorem satis luculentum,
si Doricam dialectum tollas, obscuravit. Hist. crit. philo-
sophiæ &c. Jacobi Bruckeri Tom. I. pag. 1127.

„amplement que lui, ne fait que les obscurcir, & les
 „gâter par un mélange fabuleux des superstitions
 „Egyptiennes, qu'il a compilées abondamment.
 „Il débite, comme des vérités authentiques, des sen-
 „timens, que Timée n'admet, que comme des
 „fictions nécessaires, pour contenir le vulgaire dans
 „la vertu, par la crainte des peines après la mort.
 „Enfin, Platon par son long verbiage, & par ses
 „reflexions superstitieuses, a trouvé le secret de ren-
 „dre obscur ce qui étoit très clair: si l'on en ôte
 „les difficultés, que cause quelquefois la dia-
 „lecte dorique, de la quelle Timée de Locres
 „s'est servi.“

Pour obvier à cet inconvenient, j'ai expliqué
 au bas du texte, dans de petites notes, tous les
 termes doriens, qui pouvoient embarrasser quel-
 ques Lecteurs.

L'édition grecque, que je donne, est diffé-
 rente de toutes celles, qui ont paru jusqu'à pre-
 sent, & infiniment plus commode. J'ai divisé le
 texte en paragraphes, qui auparavant étoit sans in-
 terruption, ce qui augmentoit beaucoup son ob-
 scurité, parceque l'on trouvoit souvent une pensée
 à côté d'une autre, qui n'avoit rien de commun,
 avec celle qui la précédoit, & avec celle qui la sui-
 voit: car l'ouvrage de Timée n'est qu'un précis ex-
 cessivement succinct, qui semble avoir été écrit pour
 présenter d'abord à l'esprit des philosophes, qui
 avoient

avoient adopté les sentimens de Pythagore, un tableau de toute sa philosophie, plutôt que pour instruire ceux qui n'y étoient pas déjà initiés.

Timée de Locres vecut peu de tems avant *Socrate*: on prétend même qu'il fut son contemporain. *Mr. Brucker* ³ a suivi ce sentiment, quoiqu'il ait été rejeté par *Macrobe*. *Synefius* nous apprend, que *Timée de Locres* parvint à une vieillesse fort avancée, & qu'il gouverna pendant long-tems la republique, avec beaucoup de gloire & de vertu. *Cicéron*, ce juge si éclairé sur le mérite des philosophes anciens, parle, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, avec de grands éloges de *Timée de Locres*; il prétend même, que c'est aux instructions de ce philosophe ⁴, que *Platon* dut toute la connoissance, qu'il eut des dogmes de *Pythagore*. Ainsi *Cicéron* fait *Timée* non seulement

con-

³ *Timæus Locrensis, Platonis ætate scholam Italicam nobilitavit, quamquam Socratem & Timæum eodem seculo fuisse negat Macrobius. Cicero enim disertè inter ceteros Pythagoreos Timæum Locrum accessisse, eumque cognovisse, & didicisse Pythagoreas, testatur. Idem Hieronymus asserit. Certe librum Timæi, de rerum naturæ, acquisivit, indeque Timæum suum conscripsit. Hist. critic. philos. &c. J. Bruckeri. Tom. I. pag. 1127.*

⁴ *Platonem ferunt ut Pythagoreas cognosceret in Italiam venisse, & in ea cum alios multos tum Archytam Timæumque cognovisse, & didicisse Pythagoreas omnia. Lib. I. Tuscul. Quætionum.*

P R E L I M I N A I R E. IX

contemporain de *Socrate*, mais de *Platon*, qui étoit encore jeune lorsque *Socrate* mourut. Le court espace de cette préface ne me permet pas de faire mention de tous les éloges, que les Savans ont donnés dans tous les siècles à *Timée*, & qui forment une chaîne depuis *Cicéron* jusques aux gens de Lettres de ces derniers siècles.

Je crois devoir repeter ici, ce que j'ai déjà dit dans le Discours préliminaire de ma traduction d'*Ocellus*: après avoir examiné, en philosophe, les objections qu'on peut faire en faveur ou contre les opinions, que les anciens & les modernes ont soutenues, j'ai toujours dit, & même prouvé évidemment, si j'ose me servir de cette expression, qu'il est absolument nécessaire de soumettre sa raison, & de suivre ce que la foi nous apprend.

Les Protestans veulent, que l'on consulte la raison, dans les dogmes que l'on reçoit. Cette opinion est très sensée; car sans cela il n'y auroit rien de si absurde, que certains hommes mal intentionnés & orgueilleux ne pussent persuader à des esprits crédules, qu'ils auroient intérêt de tromper. Il ne faut pas cependant abuser de cette sage maxime des Protestans: après s'être servi de la raison, il faut savoir la soumettre, dans toutes les choses que la révélation nous apprend; parceque si nous l'examinons attentivement, nous verrons toujours, que celles qu'elle nous enseigne véritablement, sont

*

quel-

quelquefois au dessus de la raison , mais jamais contraire à la raison. Je me fers du terme *veritablement* , car combien de fables n'a-t-on pas voulu accrediter, par le moien de la révélation? & combien de fois ne s'est on pas servi de la parole de Dieu, qui est la verité même, pour établir les mensonges les plus grossiers, & les plus pernietieux à la société? Je m'élève souvent, dans cet ouvrage, contre ces erreurs: celle que je condamne avec le plus d'indignation, c'est l'intolérance que certains theologiens bilieux ont soutenue, & soutiennent encore avec plus de fureur que de bon sens. Les Catholiques sensés, & qui suivent les veritables principes de leur religion, condamnent ce dogme impie & abominable: ils gémissent dans la douleur de leur cœur des feux, que l'Inquisition allume en Espagne & en Portugal. Je fais gloire de me mettre dans le nombre de ces catholiques raisonnables, imitateurs des chrétiens des premiers siècles, & si Rome demande qu'on soutienne le dogme de l'intolérance

*Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.*

J'ai attaqué le fanatisme le plus fortement, qu'il m'a été possible. Nous avons vu, depuis six ans, deux Rois, tendrement chéris de leur peuple, être prêts de succomber sous les coups d'infames assassins, armés par ce monstre, qui a si souvent fait le malheur des Etats les plus florissans, & qui merite l'honneur

reur de tous les gens qui pensent, sous quelque forme qu'il se présente. Je ne l'ai donc pas épargné d'avantage chés les Ecrivains anciens, que chés les modernes; & lorsque je l'ai découvert, dans les ouvrages d'un auteur ecclésiastique, qui vivoit il y a quinze-cens ans, je l'ai condamné avec le même zèle, & avec la même vivacité, que si j'avois parlé de *Busenbaum*, ou de quelques uns de ces Theologiens modernes, dont les ouvrages ont formé les *Clement*, les *Ravaillac*, les *Damiens*, & les *Malagrida*. *Theodoret*, louant l'assassinat d'un Souverain, m'a paru, quoiqu'au nombre des Peres de l'Eglise, meriter dans cette occasion aussi peu d'égard, que le Jesuite *Bellarmin*, soutenant ⁵; *Que les Prêtres ne sont point sujets des Puissances temporelles, qu'ils ne peuvent en être jugés, quoiqu'ils blessent les Loix civiles*. Selon ce même Jesuite, (devenu Cardinal par ses pernietieux ouvrages:) ⁶ *Si les Chrétiens n'ont point fait périr autrefois Diocletien, Julien, Valens, & plusieurs autres Empereurs; c'est parcequ'ils manquoient de force, pour executer ce pieux dessein: puisque le Pape* ⁷, *comme Souverain Prince spirituel, peut changer les Roiaumes, les ôter à leurs Rois, & les donner à d'autres*. Ajoutons à tant d'erreurs pernietieuses, ce que dit ce dangereux Cardinal pour

* 2

clu-

⁵ Bellarm. de Clericis. Lib. I. cap. 28.

⁶ Bellarm. de Rom. Pontif. Lib. V. cap. 7.

⁷ Bellarm. de Rom. Pontif.; Lib. V. cap. 6.

éluder l'exemple de *S. Paul*, qui plaide sa cause devant *Felix* juge séculier, *Act. des Apôt. 24*, & devant *Festus* *Act. 25* : & qui définitivement en appelle à *César*. *Bellarmin* répond à cela, que *S. Paul* étoit sujet à *César* de fait, & non pas de droit, & qu'il a appelé à lui, non point comme à son supérieur, (notés cela) mais comme au supérieur du Gouverneur de *Judée* & des *Juifs*, des quels il étoit opprimé : et qu'il étoit contraint d'appeler à *César*, parceque les gentils & les *Juifs* se fussent moqués de lui (& avec raison,) s'il eut appelé à *S. Pierre*, qui étoit son Prince & son Souverain juge. *Bellarmin. Precogn. lib. de summ. Pont. & de Cler. lib. I. C. 30.*

Peut-on s'imaginer quelque chose de plus extravagant & de plus contraire à l'Evangile, que de vouloir faire passer l'Apôtre *S. Pierre* pour un Prince Souverain, un juge civil, & lui assujétir *S. Paul* en cette qualité? Voilà donc les beaux fondemens de l'autorité papale temporelle. Cette infernale doctrine ne tend pas seulement à bouleverser l'Univers, mais encore à ternir la mémoire & la gloire des martyrs, dont les supplices n'auront plus été que les suites de leur foiblesse, & non pas de la soumission, que Dieu a ordonné aux sujets d'avoir pour leur Souverain, contre la personne des quels ils ne leur est jamais permis d'attenter.

Les passages grecs & latins, qui se trouvent dans cet ouvrage, ne doivent pas embarrasser ceux qui n'entendent point ces Langues. Ils sont tous fidèlement

tra-

P R E L I M I N A I R E. XIII.

traduits, & le sens est toujours lié indépendamment des citations grecques & latines (ainfi que dans les Differtations sur *Ocellus Lucanus*.) Ces citations font nécessaires, 1^o. pour verifier la fidelité de la traduction; 2^o. pour procurer aux Savans, qui ne veulent pas toujours se donner la peine de les chercher dans l'original, la commodité de les avoir fous leurs yeux. On peut donc lire cet ouvrage fans aucune interruption, & avec la même facilité que s'il ne s'y trouvoit ni grec ni latin.

L'on a dit de *Montagne* & de *Bayle*, que ces Auteurs faisoient conversation avec leurs Lecteurs. J'ai cru que je ne pouvois mieux occuper l'esprit des miens, dans un ouvrage de philosophie & de critique, qu'en leur faisant faire cette même conversation avec les plus grands hommes anciens & modernes: je les laisse parler eux mêmes, autant qu'il est possible, toutes les fois qu'il s'agit d'établir ou de deffendre leur sentiment. Quel est l'homme qui ne soit plus charmé d'entendre *Aristote*, *Epicure*, *Platon*, *Ciceron*, expliquer leur sisteme, que de l'apprendre par les discours d'un Ecrivain moderne, qui ne sauroit le rendre avec la même verité & la même précision. L'on ne peut jamais bien juger des opinions d'un auteur que par ce qu'il en dit lui-même.

S'il est nécessaire pour bien comprendre les veritables idées d'un philosophe, de l'entendre parler ou
de

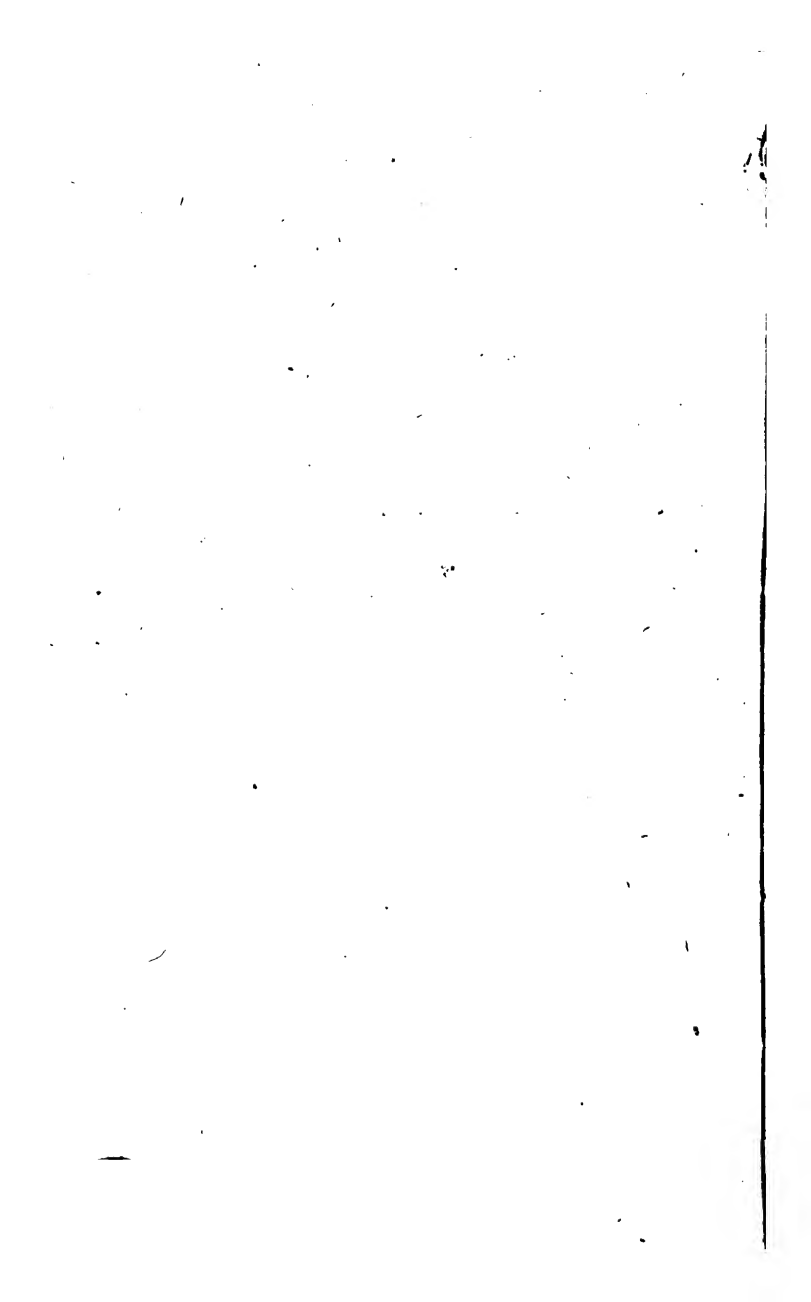
XIV DISCOURS PRELIMIN.

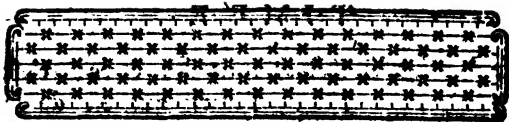
de lire ses ouvrages , cela est encore plus utile dans les matieres de critique : la moindre variation dans une expression , dans un mot , agrave , augmente ou diminue , & atténue le sentiment d'un auteur. C'est un juge qui doit prononcer son arrêt de sa propre bouche , & cet arrêt court risque d'être altéré dès qu'il passe par celle d'un autre. D'ailleurs dans des matieres sujetes à la dispute , & dans les quelles il faut toujours prouver les faits , que l'on avance , par l'autorité de ceux de qui on les prend ; les citations originales deviennent d'une absolue nécessité , pour verifier l'exactitude des passages dont on pourroit chicaner le sens dans la traduction. *Mr. Bayle* , le plus grand & le plus ingénieux des Critiques , a toujours suivi invariablement cette utile maxime. „C'est aller , *dit-il* , contre la nature des choses , que „de pretendre , que dans un ouvrage destiné à prouver & à éclaircir des faits , l'auteur ne se doit servir „que de ses propres pensées , ou que pour le moins „il doit citer rarement.“ *Bayle* , *Reponses aux questions d'un Provincial*. Tom. I. Preface p. 4.

Il est aussi opposé à la raison de ne pas convenir du principe , qu'établit ici *Mr. Bayle* , que de prétendre qu'un Avocat ne doit pas faire mention , dans son Plaidoyer , des pieces qui servent au gain de sa cause , & qu'il faut en supprimer la lecture comme inutile au procès , quoique ces pieces soient pourtant les seules choses sur lesquelles les Juges puissent fonder leurs décisions.

TIMEE

TIMÉE DE LOCRES.





TIMÉE TIMAIΩ
DE LOCRES ΤΩ ΛΟΚΡΩ

DE ΠΕΡΙ
L'AME DU MONDE ΨΥΧΑΣ ΚΟΣΜΩ,
& de la Nature. Καὶ Φύσιος.

Chapitre I.

Κεφ. α.

§. I.

§. I.

Timée de Locres a dit, qu'il-y-a deux causes de tous les êtres ; sçavoir l'Effrit des choses qui ont été faites par la raison, & la Nécessité des choses qui ont été faites par la force, selon la puissance des corps. La première de ces deux causes de

ΤΙΜΑΙΟΣ ὁ Λοκρὸς
κερὸς ταῦτε ἔφα. δύο
αἰτίας, εἶμεν ἱ τῶν
συνπάντων νόον μὲν,
τῶν κατὰ λόγον γιγνο-
μένων ἀνάγκην δέ,
τῶν βίᾳ κατὰς δυνά-
μεις τῶν σωμάτων.
τούτων δέ, τὸν μὲν,
τοῦς

² εἶμεν pour être.

A

ταῖς ² ταῖγαθῶ φύσιος tous les êtres, c'est
 εἶμεν, θεόν τε ὀνομαί- l'esprit qui est de la
 νεισθαι, ἀρχάν τε τῶν nature du bien: il est
 ἀρίστων· τὰ δ' ἐπόμενά y-a de meilleur; mais
 τε καὶ συναίτια, ἐς les choses qui suivent,
 ἀνάγκην ἀνάγεσθαι. & qui sont causes ad-
 jointes, se rapportent
 à la nécessité.

§. 2. Ταῖ δὲ ζύμ- §. 2. Tout ce qui
 παντα, ἰδέαν, ὕλαν, est, existe par l'idée
 αἰσθητόν τε, ³ οἷον (ou la forme), par la
 ἔκγονον ταυτέων. matiere, & par le sen-
 sible, qui est comme une
 production de la forme
 & de la matiere.

§. 3. Καὶ τὸ μὲν, §. 3. L'idée (ou
 εἶμεν ἀγένεατόν τε καὶ la forme) est impro-
 ἀκίνητόν, καὶ μένον duite, inaltérable, fixe,
 τε, ⁴ καὶ τῆς ταυτῶ & d'une nature homo-
 γή.

² Ταῖγαθῶ pour του αγαθῶ. Il y a des Manuscrits
 qui ont ταγαθῶν.

³ Οἷον ἔκγονον ταυτέων: comme production de ces deux,
 c'est à dire, de la forme & de la matiere.

⁴ Καὶ τῆς φύσιος ταυτῶ & de la nature du même,
 c'est à dire, & homogène. Nous rendrons toujours, dans
 le reste de cet ouvrage, les expressions ou les termes
 du

gene, intelligible, & le modele des êtres engendrés, qui sont dans le changement : & ce qu'on appelle idée (ou forme) peut être compris.

§. 4. La matiere est l'expression, la mere nourrice, la force générative de la troisième substance (c'est à dire du sensible); car ayant reçu dans elle les ressemblances, & les ayant comme exprimées, elle finit toutes les productions.

§. 5. Timée de Locres soutient encore, que la matiere est éternelle & mobile, qu'elle

Φύσιος, νοστήν τε καὶ παράδειγμα τῶν γεννωμένων, ὅπως ἐν μεταβολῇ ἐντί τοιοῦτος γάρ τι τὰν ιδέαν λέγεσθαι τε καὶ νοεῖσθαι.

§. 4. Τὰν δ' ὕλαν, ἐκμαγεῖον καὶ ματέρα, τιθάναν τε καὶ γεννατικὰν εἶμεν τὰς τρίτας οὐσίας. δεξαμένην γάρ τὰ ὁμοιώματα ἐς ἑαυτὰν, καὶ ὅσον ἀναμαζαμένην, ἀποτελεῖν πάντα τὰ γεννάματα.

§. 5. Ταύταν δὲ τὰν ὕλαν αἰδῖον μὲν ἔφα, οὐ μὲν ἀκίνητον ἄμορ-

A 2

ἄμορ-

du même par homogène, & ceux de l'autre par hétérogène, parceque c'est ce qu'ils signifient, & qu'on en comprend mieux le véritable sens en françois par les mots, homogènes & hétérogènes.

⁵ Ὅτιον pour ὅσον. πάντα τὰ γεννάματα. On lit dans quelques Manuscrits τὰτα τὰ γεννάματα, & peu après ἀκίνητον pour ἄμορτον.

ἀμορφον δὲ καθ' αὐτὴν est par elle-même
 τὰν, καὶ ἀσχηματίσαν, sans forme & sans fi-
 δοχαίναν δὲ πᾶσαν gure; mais capable de
 μορφῶν. τὰν δὲ περὶ recevoir toutes les for-
 τὰ σώματα, μερῶν mes; elle est divisi-
 εἶμεν, καὶ τῶν πατέρων ble dans les corps,
 φύσιος. ποταγοφύοντι & sa nature est hété-
 δὲ τὰν ἴδαν, τόπον rogene. On appelle
 καὶ χώραν. la matiere le lieu &
 la place.

§. 6. Δύο ὧν αἰδέ-
 ἀρχαὶ ἐναντία ἐντι ὧν
 τὸ μὲν εἶδος λόγον
 ἔχει ἀρρενός τε καὶ
 πατρός. ἃ δ' ἴδα, θή-
 λεός τε καὶ μητέρα.
 τέλει δὲ εἶμεν τὰ ἐν
 ταύτῃ ἐκγονα, τρία

§. 6. Il-y-a donc
 deux principes contrai-
 res, l'idée (ou la for-
 me) & la matiere; la
 forme tient lieu de
 male & de pere; la
 matiere de femelle
 & de mere. Ce qui
 est engendré de ces
 deux premiers princi-
 pes, est comme la troi-
 sieme chose. Or ces
 trois choses sçavoir, la
 forme, la matiere, &
 δὲ

6 Καὶ τὰς πατέρων φύσιος, & de la nature d'un
 autre; c'est à dire; hétérogene, c'est ce que nous avons
 déjà rencontré. πατέρων pour τὸν πατέρα.

DE L O C R E S.

la troisieme-chose, pro- δὲ ὄντα, τρισὶ γνωρί-
 duite par ces deux pre- ζεσθαι, τὰν μὲν ἰδέαν,
 mieres, sont connues νόθῳ κατ' ἐπιστάμην·
 par trois moiens: la τὰν δ' ὕλην, λογισμῷ
 forme par l'esprit & νόθῳ τῷ μήκῳ κατ'
 la science; la matiere εὐθυκαρίαν νοεῖσθαι, αἰ-
 par une notion obli- λὰ κατ' ἀναλογίαν.
 que & indirecte, qui τὰ δ' ἀπογεννάματα,
 ne s'acquiert pas par αἰσθήσει καὶ δόξαι.
 l'intuition, mais par
 l'analogie; & quant
 aux productions, qui
 naissent de ces deux
 premiers principes, el-
 les sont connues par
 la sensation & par
 l'opinion.

§. 7. La forme & §. 7. Περὶ ὧν ὡρα-
 la matiere étoient donc νὸν γενέσθαι, λόγῳ ἤσῃν
 en puissance avant que ἰδέα τε καὶ ὕλη, καὶ
 le Ciel fut, & Dieu ὁ θεὸς δαμουργὸς τῷ
 aussi, l'ouvrier du meil-
 leur. Or ce qui est
 l'ancien étant meilleur

A 3

βελ-

7 Τὰν δ' ὕλην λογισμῷ νόθῳ; par une no-
 tion oblique, & indirecte, mot à mot, par une notion ba-
 tarde.

8 Δη-

βελτίονος. ἐπεὶ δὲ τὸ que le nouveau, & ce
 πρεσβύτερον κάρρον ἐστὶ qui est arrangé que
 τῷ νεωτέρῳ ; καὶ τὸ ce qui est dans le dés-
 τεταγμένον, πρὸ τῷ ordre ; Dieu qui est
 αἰτάκτῳ, ἀγαθὸς ὢν ὁ bon, & qui voioit que
 θεὸς, ὁρῶν τε τὰν ὕλαν la matiere recevoit la
 δεχομέναν. τὰν ιδέαν forme, & étoit changée
 καὶ ἀλλοιούμεναν, παν- en, toute sorte de ma-
 τοίως μὲν, αἰτάκτως nieres, mais sans ordre,
 δὲ, ἐδεῖτ' ἐς τάξιν αὐ- voulut la conduire à
 τὰν ἄγεν, καὶ ἐξ ἀορί- l'ordre, & la reduire,
 ζων μεταβολῇ, ἐς après des changemens
 ὁρισμέναν καταστᾶσαι indéfinis, à une forme
 ἢ ὁμολογοῖ τὰ δια- déterminée, afin que
 κρίσεις τῶν σωμάτων les changemens des
 γίγνοιτο, καὶ μὴ κατ' corps fussent homolo-
 αὐτόματον τροπᾷς δέ- gues (*eussent la même*
 χοίτο. ἐποίησεν ὢν τὸν *juste proportion*), & ne
 δε τὸν κόσμον ἐξ ἀπά- reçussent pas des va-
 σας τᾶς ὕλης, ὅρῳ riations par hazard.
 αὐτὸν κατασκευάζας Dieu fit donc avec
 τᾶς τῷ ὄντος φύσιος, toute la matiere ce
 ste, parcequ'il contient monde, & le rendit le
 terme de la nature,
 & de tout ce qui exi-
 ste, parcequ'il contient

διὰ

dans lui toutes les autres choses, & parcequ'il est un, seul, engendré parfait, animé, & raisonnable. Car ces qualités étoient meilleures que celles d'un monde inanimé. Le monde est un Corps sphérique, cette figure étant la plus parfaite de toutes les autres figures.

§. 8. Dieu aiant donc voulu faire une production très bonne, fit ce Dieu engendré & impérissable, qui ne peut être détruit par aucune cause que par Dieu, qui l'aiant arrangé pourroit le dé-ranger s'il vouloit. Mais il n'est pas de la nature d'un Etre bon, de se porter à la de-

δια τὸ πάντα τὰλλα
ἐν αὐτῷ περιέχεν, ἓνα,
μονογενῆ, τέλειον, ἔμ-
ψυχόν τε καὶ λογικόν·
(κρέσσονα γὰρ ταῦτα
ἀψύχῳ καὶ ἀλόγῳ
ἔσόν) καὶ σφαιροειδὲς
σῶμα· τελειότερόν γάρ
τῶν ἄλλων σχημάτων
ἦν τοῦτο.

§. 8. Δηλεόμενος ὁ ὢν
ἄριστον γένναμα ποιεῖν,
τοῦτον ἐποίησε θεὸν γε-
νατὸν, οὗ ποκα φθα-
ρησόμενον ὑπ' ἄλλῳ
αἰτίῳ, ἔξω τῷ αὐτὸν
συντεταγμένῳ θεῷ, εἰ
ποκα δῆλετο αὐτὸν
διαλύειν. ὁ ἀλλ' οὐ
γὰρ ταῦτα βῶ-ἔστιν, ὁρμῶν
ἐπὶ φθορὰν γεννάματος

A 4

καλ-

ὁ Διαλύειν pour διαλυεῖν, & δῆλετο pour ἐβλεπετο, &
ὁρμῶν pour ὁρμαίνειν.

IO TH



καλλίστω διαμένει ἀρα,
ποιόσθε ὦν, ἀφθαρτος
καὶ ἀνώλεθρος καὶ μα-
κάριος. κράτιστος δ'
ἐστὶ γενναῶν, ἐπεὶ ὑπὸ
τῷ κρατίτῳ αἰτίῳ ἐγε-
νετο, ἀφροδύτος οὐκ
εἰς χειρόκμητα παρὰ
δείγματα, ἀλλ' ἐς τῶν
ιδέαν καὶ ἐς τῶν νοσ-
τῶν οὐσίαν παρ' αὖ
περ τὸ γεννώμενον
ἀπακριβωθὲν, καλλι-
στὸν τε καὶ ἀπαρεχχει-
ρῆτον γίγνεται. τέλειος
δ' αὖ κατὰ τὰ αἰσθη-
τὰ ἐστὶν ἵτι καὶ τὸ
παρὰδείγμα¹⁰ τῶν
αὐτῶ περιέχον πάντα
καὶ ἡ καρτὰ τῶν ἐν

struction d'unis: pro-
duction très bonne;
donc le monde demeu-
rera incorruptible, im-
périssable, heureux; &
il est la plus excellence
des choses, qui pou-
voient être produites,
puisqu'il a été fait
par une cause très ex-
cellente, qui ne regard
doit point à des mo-
deles, faits par la main,
mais à l'idée (ou à la
forme), & à la sub-
stance intelligible, se-
lon la quelle le monde
aiant été produit, &
construit exactement,
est devenu très bon,
& n'a pas besoin d'être
touché; quelque
son modèle ensemble
tous les êtres intelli-
gibles dans lui, & ne
bâille aucune chose au-
cū-

¹⁰ Τῆς pour τῶν.

II Nou-

dehors ; étant le terme
parfait des choses in-
telligibles, ainsi que le
monde l'est des choses
sensibles.

§. 9. Le Monde
étant solide, palpable,
& visible, par une suite
de ces qualités, il a eu
en partage la terre, le
feu, & les choses qui
sont entre ces deux
éléments, comme l'air
& l'eau. Et il est
composé de corps par-
faits, les quels sont en-
tiers & essentiellement
en lui; en sorte que ja-
mais une partie ne
peut être hors de lui,
afin que le corps du
Tout (ou du Monde)
soit très suffisant à lui-
même, exempt des ac-
cidents du dehors; car il

αὐτῷ, οὐδὲν ἐκτὸς αὐτοῦ
λίπεν. ἄλλο, ὅρος ὧν
νοατῶν παντελής, ὡς
οὐδὲ ὁ κόσμος αἰσθητῶν.

§. 9. Στερεὸς δὲ ὧν,
ἄπτος τε καὶ ὁρατός,
γὰρ μεμόρακται, πῦρ
ἔρως τε, καὶ τῶν μετὰ ξύ,
αἰέρος καὶ ὕδατος. ἐκ
παντελέων δὲ συνέσκη-
σωμάτων, τὰ περ ὅλα
ἐν αὐτῷ ἐντὶ, ὡς μὴ
ποκα μέρος ἀπολεί-
φθῃμεν ἐκτὸς αὐτῷ.
ἵνα ἡ αὐταρκέσατον τὸ
τῷ παντὸς σῶμα, ἀκλή-

IA 5

II Νοατὰ ζῶα. On lit dans quelques Manuscrits
αἰσθητὰ ζῶα.

ρατον τῶν ἐκτὸς κηρῶν. ne subiste que ce qui sub-
 σὺ γὰρ ἦν δίχα του. siste dans le tout. Le
 τέων ἄλλα, καὶ τῶν Monde est pareillement
 ἐντός. exempt des accidents
 du dedans, ainsi qu'il
 l'est de ceux du dehors.

§. 10. Τὰ γὰρ κατ- §. 10. Les choses
 τὰν ἀρίστην ἀναλογίαν ont été placées dans lui
 συντεθέντα ἐν ἰσοδυνα- selon la meilleure ana-
 μία, οὔτε κρατεῖ ἀλ- logie : dans une éga-
 λάων ἐκ μέρους, οὔτε lité de puissance elles
 κρατεῖται· ὡς τὰ μὲν, ne peuvent pas se vain-
 αὔξαν, τὰ δὲ φθίσιν cre les unes & les au-
 λαμβάνειν. μένει δ' ἐν tres en partie, ni être
 συναρμογῇ ἀδιαλύτῳ vaincues ; en sorte que
 κατὰ λόγον ἄριστον. les unes ne prennent
 τριῶν γὰρ ὡντινωνοῦν aucune augmentation,
 ὄρων, ὅταν καὶ τὰ δια- & les autres aucune
 diminution, mais elles
 restent telles qu'elles
 doivent être, & demeurent dans une harmo-
 nie indissoluble selon
 la plus exacte propor-
 tion, & la raison la
 meilleure. Car quand

5α-

12 Δικαιὸν il y a δίκαιος dans quelques Manuscrits.

13 Ποτὲ

τάματα καττὸν αὐτὸν les intervalles de trois
 ἐσάθη λόγον ποτ' ἄλ- termes quelconques
 λαλα, τότε δὴ τὸ μέ- sont placés entre eux,
 στον ἔνσμων¹² δίκαν ὀρή- selon la même pro-
 μεθα¹³ ποττὸ πρῶτον portion & selon la mê-
 ὃ, τι περ τὸ τρίτον me raison, nous voyons
 ποτ' αὐτό· καὶ πάλιν que le terme moien,
 καὶ παραλλάξ, κατ' à l'instar, & comme
 ἐφάρμοσιν τόπων καὶ dans l'harmonie, est au
 τάξις. ταῦτα δ' ἀριθ- premier ce que le troi-
 μήμεναι μὴ μετ' ἰσο- sieme est au terme mo-
 κρατείας, ἀμάχανον ien. La même chose a
 παντί. εὖ δ' ἔχει καὶ encore lieu derechef al-
 καττὸ σχῆμα, καὶ ternativement, selon la
 καττὰν κίνασιν. καὶ convenance des lieux
 ὃ μὲν σφαῖρα ὄν, ὡς & de l'arrangement.
 ὁμοιον αὐτὸ αὐτῷ, πᾶν Car il est impossible que
 τε εἶμεν, καὶ πάντα personne puisse comp-
 τὰλλα ὁμογενέα σχή- ter ces choses, sans leur
 ματα accorder une valeur
 égale, & cela se rapporte
 bien à la figure & au
 mouvement, entant
 que le monde est sphé-
 rique, & comme sem-
 blable lui-même à lui-

¹² Ποττὸ pour πρὸς τὸ.

¹⁴ Συνε-

ματα χωρεῖν δύνασθαι·
καττὰν δὲ ἐγκύκλιον
μεταβολὰν, ἀποδιδόν
δι' αἰῶνος. μόνῃ δὲ α
σφαῖρα ἐδύνατο καὶ
ἀρεμέουσα καὶ κινου-
μένα ἐν τῇ αὐτῇ συν-
αρμόσεν ¹⁴ χώρα, ὡς
μή ποκα ἀπολείπεν,
μήτε λαμβάνεν ἄλλον
τόπον, τῷ ἐκ μέσου
ἴσον εἶμεν πάντα.

§. II. Λειότατον δ'
ὅν ποτ' ἀγρίβειαν, κατ-
τὰν ἐκτὸς ἐπιφάνειαν,
οὐ ποτιδέεται θνατῶν
ὀργάνων, ἀ διὰ τὰς

même. Toutes choses
sont en lui, & il peut
contenir toutes les au-
tres figures homoge-
nes, & il se conserve
pendant l'éternité, se-
lon son changement
circulaire. Car la seule
sphère, soit se reposant
soit étant mue, pou-
voit s'arranger & s'aju-
ster dans le même lieu,
ensorte que jamais elle
ne laisse, ni elle ne
prend un autre lieu,
parceque toutes ses
parties sont également
éloignées du milieu.

§. II. Ce monde
est uni avec exactitude
dans sa surface exté-
rieure; il n'a pas be-
soin des organes mor-
tels, qui ont été acco-
modés, & disposés dans
χρεῖ-

¹⁴ Συναρμόσεν, pour συναρμόσεν s'arranger ou
s'ajuster.

¹⁵ Εἰς

les autres animaux pour leurs besoins. Et Dieu ayant attaché l'ame, au milieu de la sphere du Monde, l'étendit au dehors, ayant couvert le monde entier de cette ame, & l'ayant fait un mélange de la forme indivisible & de la substance divisible, afin que son essence consistât dans le mélange de ces deux choses, aux quelles il mêla encore deux forces, qui sont les principes des deux mouvements, savoir du mouvement homogène, & du mouvement hétérogène. Or l'ame étant difficile à mêler ne se mêloit pas facilement.

χρείαις τοῖς ἄλλοις
ζώοις ποτάσθηται τε
καὶ διαίνεται. τὰν δὲ
τῷ κόσμῳ ψυχὰν με-
σότην ἐξάψας ἐπάγα-
γεν ἔξω, ¹⁵ περικαλύ-
ψας αὐτό ὅλον αὐτῶν,
κράμα αὐτὰν κερασά-
μενος ἐκ τε τῆς ἀμε-
ρίστῃ μορφῇ καὶ τῆς
μεριστῆς οὐσίας. ὡς ἐν
κράμα ἐκ δύο τούτων
εἰμέν, ᾧ ποτέμιξε δύο
δυνάμεις, ἀρχαὶς κινη-
σίων, τῆς τε ταυτῶ καὶ
τῆς τῷ ἑτέρῳ. ἧ καὶ
δύσμικτος ἔασσα ¹⁶,
οὐκ ἐκ τῷ ῥαίσῳ ¹⁷
συνεκρίνατο.

§. 12.

¹⁵ Ἐπάγαγεν ἔξω. l'étendit au dehors, mot à mot, la conduisit au dehors.

¹⁶ Ἐασσα pour οὐκ.

¹⁷ Συνεκρίνατο ne se mêloit pas, au médium.

§. 12. Λόγοι δ' οἶδε πάντες ἐντὶ κατ' ἀριθμῶς ἀρμονικῶς συγκεκραμένοι· ὥς λόγως κατὰ μοῖραν διαιρῆται ποτ' ἐπισάμαν· ὥς μὴ ἀγνοεῖν ἐξ ὧν αἱ ψυχὰ καὶ δι' ὧν συνεσάκει. ἀνὺχ' ὑτέραν τὰς σωματικῆς οὐσίας συνετάξατο ὁ θεός, ὥσπερ λέγομεν ἄμμες. (πρῶτον γὰρ τὸ τιμιώτερον καὶ δυνάμει καὶ χρόνῳ) ἀλλὰ πρεσβύτεραν ἐποίησεν, μίαν ἀφαιρέων τῶν πρώτων μονάδων ἑάσσαν τεττόρων ποτὶ ὀκτῶ δεκάσι καὶ τρισὶν ἑκατοντάσι. ταύτας δὲ τῶν

§. 12. Ces proportions, établies dans ce mélange, sont toutes tempérées selon les nombres harmoniques, puisque Dieu a distingué ces proportions convenablement & avec science, afin qu'on n'ignore pas de quelle chose, & par quelle chose cette ame a été composée; la quelle Dieu n'a pas formée postérieurement à la substance corporelle, ainsi que nous le disons ordinairement. Car ce qui est premier, est plus honorable, & par la puissance & par le tems. Dieu donc a fait l'ame plus ancienne, étant la première monade, qui étoit une des quatre monades, outre huit dizaines & trois centaines. Il est

facile de supputer le double & le triple de cette somme, *c'est à dire des monades*, le premier nombre étant posé; & il faut que tous les termes avec leur complement, & leur octave majeure, ou leur huitieme, soient trente six, & que le nombre total soit onze miriades, & quatre milliers six cens nonante cinq. Et les divisions sont les mêmes: onze miriades &c. Donc ces choses ont separé l'ame du Monde.

τε διπλασίαν καὶ τριπλασίαν ῥᾶον συλλογίσασθαι, ἑξαμένῳ τῷ πρώτῳ. δεῖ δ' εἶμέν πως πάντας σὺν τοῖς πληρώμασι καὶ τοῖς ἐπογδόοις, ὄρους ε' καὶ λ'. τὰν δὲ σύμπαντα ἀριθμὸν γενέσθαι μυριάδας ια', καὶ τεττόρων χιλιάδων ἑξακοσίων ἑ. ταὶ δὲ διαίρεσις αὐταὶ ἐντὶ, μυριάδες ια' δ' χ ἑ. τὰν μὲν οὖν τῷ ὅλῳ ψυχὰν ταῦτα πως διεῖλε.



DISSERTATIONS

sur le

PREMIER CHAPITRE.

Δύο αἰτίαι εἰμεν τῶν συμπάντων, νόον μὲν, τῶν κατὰ λόγον γιγνομένων ἀνάγκαν δὲ τῶν βίαι κατὰς δυνάμεις τῶν σώματων. Il y a deux causes de tous les êtres, sçavoir l'esprit des choses qui ont été faites par la raison, & la nécessité des choses qui ont été faites par la force, selon la puissance des corps. Ch. I. §. 1.

Ce début de l'ouvrage de *Timée* de Locres, paroît ressembler au système de l'harmonie préétablie de Mr. *Leibnitz*. Car on pourroit soutenir, que le philosophe grec, ainsi que le philosophe moderne, a prétendu que les loix générales de l'Univers, ont été établies par une intelligence, & que dans le monde matériel tout se fait en conséquence de ses loix, mais mécaniquement & par nécessité. Le monde est comme une montre, dont la composition est l'ouvrage d'un ouvrier intelligent, & dont le mouvement s'exécute nécessairement par l'arrangement, que l'ouvrier a mis dans les ressorts: c'est ce que ces mots: τῶν βίαι κατὰς δυνάμεις τῶν σώματων, qui ont été faites par la force selon la puissance des corps: semblent exprimer clairement. Nous trouverons dans la suite bien d'autres ressemblances entre les sentimens de *Timée* de Locres & de *Leibnitz*. Mais il y a cependant plusieurs endroits, où les opinions du philosophe ancien s'éloignent beaucoup de celles du philosophe moderne: par exemple, il ne faut pas croire que *Timée* de Locres entende par le mo

νός esprit un Etre absolument immatériel, comme l'a entendu Mr. Leibnitz: car nous avons montré, dans nos remarques sur *Ocellus Lucanus*, que jamais les philosophes anciens n'avoient eu l'idée de la véritable spiritualité; par le mot *ἀσώματος* ils entendoient une Intelligence, composée d'un feu subtil, d'une matière éthérée, ils prouvoient même l'existence de l'esprit parcequ'il étoit corps; tout ce qui n'étoit point absolument corps ne pouvant exister. C'est pourquoi les Stoïciens disoient, que toutes les causes étoient corporelles, parcequ'elles étoient esprit, *οἱ Στωικοὶ πάντα τὰ αἰτίαι σωματικά, πνεύματα γάρ.* Stoici omnes causas statuant corporeas, dicunt enim esse spiritus. Plut. p. Phil. Et c'est ce qui paroît évident par la manière dont s'exprimoient les premiers Pères de l'Eglise, qui s'opposant des différentes Ecoles des philosophes payens, conservoient encore quelques unes de leurs opinions sur la nature divine. Ainsi S. Justin Martir disoit, "toute substance qui ne peut être soumise à une autre, à cause de sa légèreté, a cependant un corps, qui constitue son essence. Si nous appelons Dieu incorporel, ce n'est pas qu'il le soit, mais c'est parceque nous sommes accoutumés d'approprier certains noms à certaines choses, pour désigner, le plus respectueusement qu'il nous est possible, les attributs de la Divinité. Ainsi, parceque l'essence de Dieu ne peut être apperçue, & ne nous est point sensible, nous l'appelons incorporel.,"

Καὶ καθόλου ἱππεῖν, πᾶν ἰνύσιν τὸ ὑπὸ τιος μὴ δυνάμενοι κρατεῖσθαι, σῶμά ἐστι τῷ κρατεῦντι αὐτὸ. καὶ τὸ θεῖον φανερὸν εἶναι ἀσώματος; εὐχ' ὅτι ἐστὶν ἀσώματος. (ἐπὶ κεῖναι γὰρ ἐστὶν ὁ Θεὸς τῇ αὐτοῦ οὐσίᾳ, ὥσπερ τοῦ σώματος, οὕτως καὶ τοῦ ἀσώματος, αἷς ἱκαντέρου τούτων ὑπάρχων δημιουργοί: ἢ καὶ γὰρ ἐποίησιν

ὁ θεὸς ἢ αὐτὸς ὑπάρχει.) Ὡσαύτως δὲ ἐπιπλεῖ
τὸ μὴ κρατεῖσθαι ὑπὸ τινος, τοῦ κρατεῖσθαι τιμω-
ριὸν εἶναι, διὰ τοῦτο καλοῦμεν αὐτὸν ἀσώματος.

Quidquid est substantiale, quod ab aliquo prehendi non potest, corpus ei est quod id prehendit: & divinitatem dicimus esse incorpoream, non quod incorporea, sed quemadmodum soliti sumus in rebus materialibus, quæ apud nos sunt, præstabilioribus deitatem cohonestare, ita etiam in nominibus facimus, non quod illis Deus indigeat, sed ut per ea nostram de ipso mentem declarem consimiliter vero, quia non prehendi honorificentius est, idcirco eum vocamus incorporeum. S. *Justin* Philosoph. Martyr. Oper. quæst. græcanicarum ad Christianos de incorporeo & Deo &c. p. 230.

Tertulien, qui vecut près d'un siècle après S. *Justin* Martir, parloit ainsi que lui. „Qui peut nier, „disoit-il, que Dieu ne soit un corps? Quoiqu'il „soit esprit; tout esprit est corps, & a une forme, & „une figure qui lui est propre. *Quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus? Spiritus etiam corporis sui generis in sua effigie.* *Tertulianus* advers. prax. cap. 7.

Nous nous contentons de rapporter le temoignage de ces deux Peres, & nous renvoions nos lecteurs aux Dissertations sur le premier chapitre d'*Ocellus*, où nous avons traité cette matiere fort amplement. Nous ne parlons donc ici de l'opinion des anciens sur la spiritualité, que pour montrer, que lorsque nous trouverons, dans la suite, beaucoup de ressemblance entre ce que *Timée* de Locres a écrit sur la nature de la matiere, & ce qu'en a dit Mr. *Leibnitz*, nous ne devons pas penser que le philosophe grec ait prétendu comme lui, que le corps est un
assem-

assemblage de substances simples sans parties. Comment eut-il pu croire, que les premières parties de la matière fussent absolument incorporelles, puisqu'avant la révélation personne n'avoit eu aucune idée de la parfaite spiritualité, même de celle de la nature divine.

Τούτων δὲ, τὸν ἰ, τὰς τὰγαθῶ
Φύσιος εἶμεν, θεόν τε οἱ μαίνεσθαι, ἀρχάν
τε τῶν ἀρίστων. *La première de ces deux cau-
ses de tous les êtres, c'est l'Esprit, qui est
de la nature du bien, il est nommé Dieu.*
Chap. I. §. 1.

Les philosophes payens, ceux mêmes qui ont été les plus éclairés, n'ont pu donner d'autre idée de la nature de Dieu, qu'en le faisant considérer comme la source & l'origine du bien, la bonté & la puissance. Voilà les deux seules qualités, par les quelles ils l'ont toujours défini; les Chrétiens, qui vinrent après eux, n'ont pu avoir, malgré la révélation, des idées plus distinctes de la Divinité, parceque sa nature ne peut être apperçue (à cause de la foiblesse de notre raison) que par les notions que nous avons des vertus humaines; ces notions nous font connoître, que le principe de ce qu'il y a de meilleur doit être souverainement bon, & souverainement puissant. C'est là tout ce que les Ecritures saintes ont pu nous donner d'intelligence.

„Nous appercevons Dieu, dit S. Basile, par ses
„ouvrages, mais nous ne pouvons point découvrir sa
„nature: Car si ses ouvrages sont à la portée de nôtre
„raison, il n'en est pas de même de son essence.”
Ἡμεῖς ἐκ τῶν ἐργειῶν γινώσκουσιν λέγομεν τὸν Θεὸν ἡμῶν,
τῇ δὲ ἁσίᾳ αὐτῇ προσεγγίζουσιν ἔχ' ὑπὸ χυμῶτα, αἱ μὲν

γὰρ ἐνέργειαι αὐτοῦ πρὸς ἡμᾶς καταβάντων, ἡ δὲ
 εὐλα αὐτοῦ μὲν ἀπρόσιτος. Deum cognoscendum ex
 operibus suis pronunciamus, nequaquam profitemur appro-
 pinquare posse ad essentiam ejus Ipsius siquidem opera-
 tiones ad nos descendunt, manet autem ejus essentia inae-
 cessā. D. Cæs. Basil. Epist. cccc. pag. 1185.

Le même Pere de l'Eglise dit encore, dans la
 lettre que nous venons de citer. „Nous connoissons
 „Dieu par sa puissance, nous croions donc à lui sans con-
 „noître sa nature, & nous l'adorons. „ Γινώσκουμεν
 ἐκ τῆς δυνάμεως τὸν Θεόν, ὥστε πιστευομιν καὶ τῷ μὴ γνω-
 σθέντι, προσκυνούμεν δὲ τῷ πιστευθέντι. Deum cognosci-
 mus potentia sua: credimus ergo incognitum, & cre-
 ditum adoramus Deum. Id. ib.

„Dieu, dit S. Athanase, a si bieṑ & si avantageuṑ
 „sement arrangé toutes les choses, que quoique nous
 „ne puissions point le connoître par sa nature,
 „nous le connoissons cependant par ses ouvrages. „
 Ὅπου διακόσμησι τὴν κτίσιν ὁ Θεός, ὥστε καὶ μὴ
 ὁρώμενοι αὐτὸν τῇ φύσει, ὅμως ἐκ τῶν ἔργων γινώσ-
 κεσθαι. Ita Deus res creatas recte atque ordine constituit,
 ut etiamsi natura non videatur, ex operibus tamen agnosca-
 tur. D. Athan. orat. contra gentes. Tom. I. pag. 35.

„Non seulement, dit S. Clement d'Alexandrie, il est
 „nécessaire que la bonté, & que la puissance divine fas-
 „sent le bien, puisque c'est dans leur essence, ainsi
 „qu'il est dans celle du feu d'échauffer, & dans celle
 „de la lumiere d'éclairer; mais il faut encore qu'elles
 „tourment en bien ce que d'autres Erres pourtoient faire
 „de mal. „ Τῆς θείας σοφίας καὶ ἀρετῆς, καὶ δυνάμεως ἔρ-
 γον ἐστίν, ἡ μόνον τὸ ἀγαθοποιεῖν. φύσις γὰρ, ὥς ἐκπύα
 αὐτὴ τῷ Θεῷ ὥς τῷ πυρὸς τὸ θερμαίνειν, καὶ τῷ φω-
 τὸς τὸ φωτίζειν ἀλλὰ κακίον μάλιστα, τὸ διὰ κακῶν
 τῶν ὑποκειμένων πρὸς τῶν, ἀγαθὸν τι καὶ χρηστὸν τέλος
 αὐτοῦ.

ἐπιτελεῖν, καὶ ἀφιέλμεν τοῖς δοκοῦσι φούλας χρῆσθαι.
Divina sapientia, & virtutis & potentia opus est,
non solum bene facere, hac enim est ut ita dicam Dei na-
tura, ut ignis calefacere, & lucis illuminare; sed illud quo-
que maxime, ut id, quod per malos aliquos excogitatum
est, ad bonum aliquem finem, & utilem deducat, & utili-
ter iis quæ mala videntur utatur. Clem. Alexandr.
 Ström. 1. pag. 312.

Nous pouvons, dit S. Grégoire de Naziance, désigner Dieu par plusieurs noms, qui marquent combien il nous paroît grand & admirable. Cependant il n'y a rien qui soit plus essentiel à sa nature, que de faire du bien à tous les êtres. Θεός, ἡ πολλῶν ὄντων ἐφ' αἷς θαυμάζεται, ἡ δὲν ἕως, ὡς τὸ πάντως ἐνεργεστὴν ἰδιώτατον. *Deus cum multis nominibus admirabilis nobis, & suspiciendus occurrat, tamen nihil æque proprium habet, atque omnes beneficiis afficere.* Gregor. Nazianzenus oratione XXVI. pag. 459.

Nous n'avons donc d'idée de la nature de Dieu, que celle que nous acquerons par les notions, que nous avons de la bonté & de la puissance. L'idée de la puissance nous fait connoître quel doit être le pouvoir de Dieu, lorsque nous considérons ses ouvrages; & l'idée de la bonté nous élève jusqu'à la connoissance de celle de Dieu, qui doit être nécessairement la souveraine bonté, & le principe de ce qu'il y a de meilleur, ainsi que le dit Timée de Locres.

Τὰ δ' ἐπόμενά δε καὶ συναίτια, ἐς ἀνάγκαν ἀνάγεται. *Mais les choses qui suivent & qui sont causes adjointes, se rapportent à la Nécessité.* Chap. I. §. 2.

Le savant Brucker a judicieusement remarqué, que Timée de Locres, à l'exemple de Pythagore & de ses

disciples, admettoit deux principes, l'un bon & l'autre mauvais: sçavoir l'Esprit & la Nécessité. L'Esprit étoit la cause de tous les biens, qui sont dans le monde, & la source d'où vènoient les natures intelligibles; la Nécessité étoit au contraire la cause & l'origine de tout le mal. Par l'Esprit, *Timée* entendoit Dieu, & par la Nécessité, la matiere dont les corps prenoient leur origine. *Duas primas causas posuit (Timæus) deum sive mentem, fontem naturarum intelligibilium, & necessitatem sive materiam corporum scaturiginem. Histor. crit. philosophiæ &c. Jacobi Bruckeri Tom. I. pag. 1127.*

Le dogme des deux principes avoit été établi bien longtems avant les Pythagoriciens. „Aristore, dit Diogene Laërce, prétend, dans le premier livre de sa philosophie, que les Mages sont plus anciens que les Egyptiens; il dit qu'ils reconnoissoient deux principes, le bon & le mauvais genie; qu'ils appelloient l'un Jupiter & Orosmade, & l'autre Pluton & Arimane. „*Ἀριστοτέλης δ' ἐν πρώτῳ περὶ φιλοσοφίας μάγους καὶ πρεσβυτέρους εἶναι τῶν Αἰγυπτίων. Καὶ δύο κατ' αὐτοὺς εἶναι ἀρχαίς, ἀγαθὸν δαίμονα, καὶ κακὸν δαίμονα καὶ τῷ μὲν δοῦναι εἶναι Ζεὺς καὶ Ὀρομάσδης. Τῷ δὲ Αἰδὸς καὶ Ἀριμάνιος. Ægyptiis vero antiquiores esse Magos Aristoteles auctor est in primo de philosophia libro: duasque ex illorum sententia esse principia, bonum dæmonem & malum; alterum ex his Jovem & Orosmadem; alterum Plutonem & Arimantium dici. Diogenis Laërtii de Vit. & dogm. phil. præm. p. 8.*

Soit que les Mages soient plus anciens que les philosophes Egyptiens, soit qu'ils ne le soient pas, il est toujours certain que les uns & les autres crurent également le dogme des deux principes, & que cette opinion est aussi ancienne, que la première connoissance que nous aions de la philosophie. „Il est impossible,

„dit

„dit Plutarque, qu'il y ait une seule cause bonne ou
 „mauvaise, qui soit le seul principe de toutes les cho-
 „ses; car Dieu ne sauroit être la cause d'aucun mal.
 „Cependant ce monde est composé également & de
 „bien & de mal. . . . L'opinion qui admet deux prin-
 „cipes est très ancienne, elle vient des Theologiens
 „& des Legislaturs, qui ont vecu dans les tems les
 „plus éloignés, sans que l'on sache cependant qui en
 „est le veritable auteur. . . . C'est le sentiment des
 „plus sages anciens. Plusieurs ont cru, qu'il y avoit
 „deux Dieux opposés dans leurs actions; l'un auteur
 „de tous les biens, l'autre de tous les maux. Il y
 „en a eu quelques uns, qui ont appelé Dieu le prin-
 „cipe qui produit le bien, & qui ont nommé Demon
 „celui qui est la cause du mal. Et Zoroastre, qui vecut
 „cinq mille ans avant le siege de Troye, est du nom-
 „bre de ces derniers. . . . Quant aux Chaldéens, ils
 „disent que parmi les Dieux des sept planetes, il y en
 „a deux qui font le bien, deux qui font le mal, &
 „trois qui sont communs & comme moiens entre ces
 „quatre premiers. Ἀδύνατον γάρ η̃ καὶ Φλαῦρον ὀτιοῦν ὁμοῦ
 „πάντων ἢ χρηστὸν, ὅπου μηδενὸς ὁ Θεὸς αἰτίας ἐγγενέσθαι. . . .
 „Διὸ καὶ παμπάλαιος αὕτη κάτισιν ἐκ Θεολόγων καὶ νομο-
 „διδῶν ἕως τε ποιητῶν καὶ φιλοσόφους δόξα τὴν ἀρχὴν ἀδίσ-
 „ποτον ἔχουσα, τὴν δὲ πίσιν ἰσχυρὰν καὶ δυσεξάλειπτον. . . .
 „Καὶ δοκῇ τοῦτο τοῖς πλείστοις καὶ σοφωτάτοις. νομίζου-
 „σι γάρ οἱ μὲν Θεοὺς εἶναι, κατὰ πτερ ἀντιτίχουσ, τὸν μὲν
 „γὰρ ἀγαθῶν, τὸν δὲ φάουλων δημιουργόν· οἱ δὲ τὸν μὲν
 „ἀμείνονα Θεόν, τὸν δὲ ἕτερον δαίμονα καλοῦσιν· ὥσπερ
 „Ζωροάστρης ὁ μάγος, ὃν παντακισχυλίους ἔτισι τῶν τρωι-
 „κῶν γεγονέναι πρεσβύτερον ἰστοροῦσιν. . . . Καλδαῖοι δὲ
 „τῶν πλανητῶν τοὺς Θεοὺς γενέσθαι, ὅς τε καλοῦσι, δύο
 „μὲν ἀγαθηργεῖς, δύο δὲ κακοποιούς, μέσους δὲ τοὺς
 „τρεῖς ἀποφαίνεσι καὶ κοινὰς. Impossibile enim est ubi

nullius rei causam Deum statueris, aliquid unum vel bonum facere omnium rerum principium. . . . Vetusissima proinde a sacrarum professoribus rerum & legumlatoribus derivata opinio auctore incognito. . . . Atque hæc quidem sententia plerisque & iisdem sapientissimis probatur; existimant enim alii duos esse Deos, quasi contrariis deditos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat. Alii eum qui est melior Deum, qui deterior demonem dicunt, in qua sententia fuit Zoroaster quem narrant 5000 annis antiquiorem bello Trojano existisse. . . . Chaldaei planetas Deos faciunt, quorum duos beneficos, totidem maleficos, reliquos tres medios affirmant & promiscuos. Plutar. de Iside & Osiride. Tom. sec. pag. 368. & seq.

Les Grecs prirent des Chaldéens & des Egyptiens le dogme des deux principes: c'est ce que nous apprend Plutarque. „Quant aux opinions des Grecs, „dit-il, personne ne les ignore: Ils disent, qu'il y a „deux portions du monde, l'une bonne, qui est de Jupiter Olympien; l'autre mauvaise, qui est de Pluton „Dieu des enfers. Ils ont feint que la Déesse de l'harmonie (c'est à dire l'accord de l'univers) étoit née de Mars & de Venus, dont l'un est cruel, aimant les „querelles & les combats; & l'autre au contraire est „douce & féconde. „ Ταῦτα δὲ Ἕλληνας, πάντες που δῆλα, τὴν μὲν ἀγαθὴν διὸς Ὀλυμπίου μερίδα, τὴν δὲ ἀποτροπαικτικὴν Ἄδου ποιουμένων ἐκ δὲ Ἀφροδίτης καὶ Ἀρεως Ἀρμενίαν γιγνομένην μυθολογοῦνται ὅτι ἡ μὲν ἀκρὴς καὶ φιλονικὴς, ἡ δὲ μετελχὴς καὶ γενέδλιος. Græcorum opinio nemini fere ignota est, qui bonam partem Jovi Olympio, malam diti averneco assignant, & harmoniam (quasi concinnitatem) a Venere & Marte natam fabulantur, quorum hic sævus est, & contentiosus, illa comis & genitabilis. id. ib. pag. 370.

Les Pythagoriciens adopterent donc le dogme des deux principes, ainsi que tous les philosophes Mages, Chaldéens, Perses, & Egyptiens. „Ils les désignerent, „dit *Plutarque*, par plusieurs noms. Ils appellerent le „bon principe *μη*, fini, reposant, droit, impair, carré, „& ils désignerent le mauvais principe par les mots, „*ἄπειρος*, mouvant, courbe, pair, plus long que large, inégal, gauche, tenebreux. *Οἱ μὲν Πυθαγόρειοι διὰ πλείονων ὀνομάτων καθάγορεύουσι, τοῦ μὲν ἀγαθοῦ τὸ ἐν πεπερασμένῳ, τὸ μέγεθος, τὸ ἰσὺν, τὸ περισσόν, τὸ τετράγωνον, τὸ δεξιόν, τὸ λαμπρόν· τῷ δὲ κακῷ, τὴν δυάδα, τὸ ἄπειρον, τὸ φερόμενον, τὸ καμπύλον, τὸ ἄρτιον, τὸ ἐτερόμεκες, τὸ ἄνισον, τὸ ἀριστερόν, τὸ σκοτεινόν· ὥστε πάντα ἀρχὰς γενέσθαι ὑπολαμβάνουσιν.* *Pythagorici pluribus utramque principium afficiunt nominibus: bonum unitatis, finiti, quiescentis, recti, imparis, quadrati, dextri, splendidi; malum binarii, infiniti, in motu versantis, curvi, paris, altera dimensione longioris, inaequalis, sinistri, tenebricosi, hæc esse principia ortus rerum statuunt. Id. ib.*

Les Platoniciens, qui ne furent que des Pythagoriciens reformés, & qui en prirent les principales opinions, adopterent le dogme des deux principes; d'abord d'une maniere couverte, ils appellerent le bon principe l'homogene, & le mauvais l'hétérogene. Mais dans la suite ils s'expliquerent d'une maniere plus claire. „*Platon*, dit *Plutarque*, couvrant, & enveloppant de quelque obscurité son sentiment, appelle, en plusieurs endroits de ses ouvrages, le premier de ces principes „contraires le même (ou l'homogene), & le second „l'autre (ou l'hétérogene): mais dans les livres des „Loix, qu'il écrivit dans un age avancé, il ne se sert plus „de noms ambigus & couverts. Il dit en termes exprès, „que ce monde n'est pas gouverné par un seul esprit, „ou par une seule ame, mais peut être par plusieurs

„autres. Il veut que le nombre de ces ames soit „pour le moins de deux, dont l'une est bienfaisante „& l'autre mechante, en sorte qu'elles produisent des „effets contraires. Πλάτων δὲ πολλαχῇ μὲν εἰσι ἐπι-
 λυγισόμενος καὶ παρακαλυπτόμενος, τῶν ἐναντίων ἀρχῶν,
 τὴν μὲν ταυτὸν ὀνομάζει, τὴν δὲ ῥάτερρον. ἐν δὲ τοῖς νό-
 μοις ἤδη πρεσβύτερος ἂν, ἐν δὲ αἰνιγμάτων, οὐδὲ συμβολι-
 κῶς, ἀλλὰ κυρίως ὀνόμασιν, ἐν μὲν ψυχῇ φησὶ κί-
 νηθῆναι τὸν κόσμον, ἀλλὰ πλείους ἴσως, δυοῖν δὲ πάν-
 τας οὐκ ἐλάττωσιν, ὅτι τὴν μὲν ἀγαθοεργὸν εἶναι, τὴν
 δὲ ἐναντίαν ταύτη, καὶ τῶν ἐναντίων δημιουργόν. *Plato,*
multis locis quasi occultans & abumbrans suam sententiam,
alterum contrariorum principiorum idem alterum appellat
diversum, ac in libris de legibus, jam senior, non per
ambages & notas, sed disertis verbis pronunciat mandam
non unica anima, sed compluribus fortasse, ad minimum
autem duabus, cieri: quarum una boni sit efficax, altera
*ejus contraria & contrariorum opifex. *Plut. de Iside &**
Osiride. Tom. II. pag. 370.

Avant de parler aussi clairement dans ses livres
 des Loix, *Platon* avoit déjà dit approchant la même chose
 dans sa *Republique*. Voici comment il s'explique.
 „Dieu étant bon, il n'est pas la cause de tout ce qui
 „arrive, comme plusieurs personnes le prétendent; mais
 „au contraire, il n'a aucune part à beaucoup d'événe-
 „mens aux quels les hommes sont sujets. Et comme
 „il y a dans l'Univers bien plus de mal que de bien,
 „& que Dieu ne peut faire que le bien, il faut cher-
 „cher une autre cause, & un autre principe du mal
 „que Dieu. Οὐδ' ἄρα ὁ Θεός, ἐπειδὴ ἀγαθός, πάν-
 ταν ἂν εἴη αἴτιος, ὥς οἱ πολλοὶ λέγουσιν. ἀλλ' ὀλίγων
 μὲν τοῖς ἀνθρώποις αἴτιος, πολλῶν δὲ ἀναιτίος. πολὺ γὰρ
 ἐλάττω τὰ κατὰ τῶν κακῶν ἢ τῶν καὶ τῶν μὲν ἀγαθῶν ἐν-
 δύναι ἄλλαν αἰτιατίαν, τῶν δὲ κακῶν ἀλλ' ὅτι δὲ ζητεῖται τὰ
 αἴτια

ἀγία, ἀλλ' ἔ τὸν Θεόν. Non igitur Dens, quum bonus sit, omnium causa est, ut multi dicunt, sed paucorum quidem hominibus in causa est, multorum vero extra causam. Multo enim pauciora nobis sunt bona quam mala, & bonorum quidem solus Dens causa est dicendus, malorum autem quamlibet aliam præter Deum causam quætere deest. Plato de Republ. lib. 2. pag. 605.

Cela est clair, & *Plutarque* a raison de dire, que *Platon*, dans ses derniers ouvrages, ne chercha plus à cacher ce qu'il pensoit du dogme des deux principes. Le même *Plutarque* prétend encore, qu'*Aristote* fut d'un sentiment pareil à celui de *Platon*, & que le fondement de sa philosophie est établi sur l'existence de deux principes, l'un bon l'autre mauvais. „*Aristote* „appelle, dit-il, l'un la forme & l'autre la privation.. „C'est à dire, la forme est le bon, & la privation est le mauvais, Ἀριστοτέλης δὲ τὸ μὲν εἶδος, τὸ δὲ στέρησιν. *Aristoteles formam & privationem*. Plut. ib.

Le dogme des deux principes continua parmi les philosophes payens plus de deux siècles après l'établissement du Christianisme; c'est ce que nous voyons dans *Plutarque*, qui favorisoit cette opinion & qui la présentoit aux Sentimens des Epicuriens & des Stoiciens. „Il ne faut pas, dit-il, établir les principes de l'Univers dans des corps, qui n'ont point d'âme, comme „l'ont fait *Democrite* & *Epicure*: ni croire qu'il y ait „un seul ouvrier qui ait arrangé & ordonné la matière „première, comme font les Stoiciens, qui n'admettent „qu'un seul Être, une seule providence, qui est avant „tous les autres êtres, & qui les gouverne. Il est „impossible, qu'il y ait une seule cause bonne ou mauvaise, qui soit le principe de toutes les choses en„semble, parceque Dieu ne sauroit être la cause du „mal, & que l'accord de ce monde est composé de „con-

„contraires: il ressemble, selon Heraclite, à une lire, „ou à un arc qui ont leur tension & leur détension..

Οὗτοι γὰρ ἐν ἀψύχοις σώμασι τὰς τοῦ παντός ἀρχὰς θεῖον, ὡς Δημόκριτος καὶ Ἐπίκουρος, ἔτι ἄπειον, ἔθνημιουργὸν ὕλης, ἕνα λόγον καὶ μίαν πρόνοιαν, ὡς οἱ Στωικοὶ, περιγενομένην ἀπάντων καὶ κρατέσαν. ἀδύνατον γὰρ ἢ καὶ φλαῦρον ὅτιον ὁμοῦ πάντων ἢ χρηστὸν, ἔπου μὴδεὶς ὁ Θεὸς αἰτίας ἐγγενέσθαι. καλόντοις γὰρ ἀρμοῖν κόσμῳ, ὥσπερ λύρης καὶ τόξῳ κατ' Ἡράκλειτον. Quippe nec incorporibus animæ exfortibus principia universi sunt constituenda, ut fecere Democritus & Epicurus, neque qualitatis expertæ materiæ opifex providentia unica, quæ omnia superet atque contineat, hunc titulum meretur: qui fuit Stoicorum error, impossibile enim est ubi nullius rei causam Deum statueris, aliquid unum vel bonum facere omnium rerum principium: cum, Heraclito teste, ut lyra & arcus ita mundi quoque concinnitas, contensionem & remissionem admittat. Plutar. de Iside & Osiride. Tom. 2. pag. 369.

L'opinion des deux principes trouva beaucoup de partisans parmi les premiers Chrétiens; & peu de tems après les Apôtres, on vit plusieurs sectes, qui admirèrent ce dogme comme une vérité fondamentale.

Saturnin, prétendoit que le grand Dieu, le Dieu suprême étoit inconnu, qu'il étoit bon & créateur; mais qu'un des Dieux, qu'il avoit fait, avoit semé la Zizanie, & étoit la cause de tout le mal qui arrivoit. Les Sectateurs de Saturnin, qui vivoient dans les tems apostoliques, suivirent les mêmes opinions. Τὸν μέγαν ἄγνωστον θεόν, πατέρα δικαίων ἀνέμων. τῷτον δὲ ἀγαθὸν εἶναι, καὶ θεὸν ποιητὴν. ἕνα δὲ τινα τῶν ὑπ' αὐτοῦ γεγενῆσθαι ἐπιπείθει ζιζάνια. ὡς καὶ πάντας ἡμᾶς, ὡς αὐτοὶ λέγουσι, κακοῖς περιέβαλεν, ἀντιστάχματος ἡμῶν τῷ ἀγαθωτάτῳ πατρὶ. Magnam ignotum Deum patrem

patrem suum appellabant, hunc vero esse bonum, & Deum creatorum: unum autem quempiam ex iis, qui ab eo facti erant, seminasse Zimania: qui in nos omnes, ut ipsi dicunt, mala iniecit, ut qui optimo patri nostro resisterit. Theodoret. hæres. fabul. L. I. Cap. XVI. pag. 206.

Le même Saturnin disoit, que le Dieu des Juifs n'étoit qu'un Ange. Τὸν τῶν Ἰουδαίων Θεὸν ὡς τῶν ἀγγέλων ἕρηκεν εἶναι. *Judeorum Deum unum ex angelis esse. Theod. Lib. XVI. cap. III. pag. 194.*

Cerdon & ses disciples soutinrent selon Theodoret, dans le second siecle, les mêmes opinions sur les deux principes, que les Sectateurs de Saturnin avoient eues dans le premier. Ils disoient que le Dieu, Pere de Jesus-Christ, avoit été inconnu aux Prophètes, qu'il étoit différent du Dieu Legislatteur des Juifs, & Créateur du monde. L'un de ces Dieux étoit juste, & l'autre étoit bon. Ὁ Κέρδων ἔφη, ἄλλον εἶναι Θεὸν τὸν πατέρα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ἢ ἄλλωτος τοῖς προφήταις, ἄλλον δὲ τοῦ παντὸς ποιητὴν, καὶ τοῦ νόμου του Μωσαϊκοῦ νομοθέτην, καὶ τὸν μὲν εἶναι δίκαιον, τὸν δὲ ἀγαθόν. *Cerdo docuit alium esse Deum, patrem Domini nostri Jesu Christi, ignotum Prophetis: alium vero universi conditorem, legisque mosaicæ legislatorem, atque hunc quidem justum esse, illum vero bonum. Theodoret. hæres. fabul. Lib. I. Cap. XXXIV.*

Il ne faut pas croire qu'en admettant deux Dieux, l'un juste & l'autre bon, Cerdon & ses disciples crussent qu'ils faisoient également le bien, au contraire l'un étoit l'auteur du mal, & l'autre du bien. S. Epiphane éclaircit ce qu'il peut y avoir d'obscur dans le discours de Theodoret. „Les Sectateurs de Cerdon, „dit ce Pere, établirent deux Dieux, un bon & inconnu „à tout le monde, qu'ils appelloient le Pere de Jesus-„Christ, & un Créateur de l'Univers qui étoit méchant, „connu

„connu des hommes, qui avoit donné la Loi, qui étoit
 „apparu aux Prophètes, & qui s'étoit fait voir plusieurs
 „fois... Θεὸς δύο, ἕνα ἀγαθόν, καὶ ἕνα ἄγιον τοῖς
 πᾶσιν, ὃν καὶ πατέρα τοῦ Ἰησοῦ ἐκάλεσαν. καὶ ἕνα τὸν
 δημιουργὸν ποτῆρὸν ὄντα, καὶ γνωστὸν, λαλήσαντα ἐν τῷ
 νόμῳ, καὶ ἐν τοῖς προφήταις φαινόμενον, καὶ ὁρατὸν πολλάκις
 γινόμενον. *Duos Deos (dixerunt) unum bonum, & unum
 ignotum omnibus, quem etiam patrem Jesu appellarunt:
 & unum creatorem qui malus sit & notus, qui in lege
 sit locutus, & in prophetis apparuerit, & sæpe visus sit.* Epi-
 phan. hæres. XLI. pag. 134.

Les Manichéens vinrent dans le troisième siècle &
 soutinrent, d'après Manes, leur Maître, qu'il y avoit
 deux Êtres qui étoient éternels, Dieu & la matière.
 Ils appelloient Dieu la lumière; & la matière les ténèbres.
 Ὁυτος δύο ἀγενήτους, καὶ αἰδίου ἐφησιν εἶναι, Θεόν,
 καὶ ὕλην, καὶ προσηγόρευσε, τὸν μὲν Θεὸν φῶς, τὴν δὲ
 ὕλην σκότος. καὶ τὸ μὲν φῶς ἀγαθόν, τὸ δὲ σκότος κακόν.
*Duos ingenitos, & æternos esse dixit, Deum & materiam,
 appellavitque Deum lucem, materiam tenebras, & lucem
 bonum & tenebras malum.* Theodoret. hæres. fabul. lib. I.
 Cap. XXVI. pag. 212.

L'on s'étonnera moins de voir, pendant les trois
 premiers siècles de l'Eglise, tant de différents partisans
 du dogme des deux principes, si l'on réfléchit aux
 difficultés, qui se trouvent, lorsqu'on veut expliquer
 l'origine du bien & du mal moral, & la source du
 bien & du mal physique. Il ne faut pas se figurer,
 qu'il n'y eut que des gens d'un génie médiocre dans
 les différentes sectes hétérodoxes, qui admettoient deux
 principes: elles étoient fort nombreuses, surtout celle
 des Manichéens, & elles avoient dans leur sein des
 gens d'un grand mérite, & d'un génie supérieur. On
 ne sauroit le nier, puisque S. Augustin fut assez long-
 tems

tems Manichéen, & qu'il embrassa le dogme des deux principes dans un âge, où il avoit acquis déjà de grandes connoissances: il continua pendant plusieurs années à croire, qu'il étoit impossible de pouvoir défendre la vérité de la Religion chrétienne: & peut-être eut-il persisté toujours dans la même idée, si la ville de Milan n'eut pas eu besoin d'un Professeur de Rhetorique. Le Prefet *Symmaque* l'envoya dans cette Ville, pour y montrer l'éloquence. *S. Augustin*, ayant entendu prêcher *S. Ambroise*, commença à ne plus sentir tant d'éloignement pour les opinions des Orthodoxes. Enfin convaincu par les raisons de ce Saint Evêque, il embrassa la véritable religion. Mais il convient lui même, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que rien ne s'opposa plus à sa conversion que les difficultés, qu'il trouvoit dans l'origine du mal physique & moral. On ne peut nier qu'elles ne soient très grandes, lorsqu'elles sont ou proposées ou défendues par des philosophes, privés du secours de la révélation. *Lactance* les a montrées dans toute leur force, dans son Ouvrage sur la colere de Dieu, mais selon Mr. l'Abbé d'Olivet, il les a peut être mieux exposées que réfutées. Quoiqu'il en soit, voici l'argument que *Lactance* fait faire à *Epicure*; „Ou Dieu, dit ce Philosophe grec, veut „détruire le mal, & il ne le peut pas; ou il peut le „détruire, & il ne le veut pas; ou bien, il ne le veut „ni ne le peut; ou bien encore, il le veut & le peut. „Si Dieu veut détruire le mal, & ne le peut pas, il „est donc foible & sans pouvoir, ce qui ne peut convenir à l'essence d'un Dieu. S'il le peut, & qu'il „ne le veuille pas, il est donc jaloux, méchant; cela „est encore contraire à la nature divine. S'il ne le „veut, & ne le peut, il est tout à la fois foible, sans „pouvoir, & méchant. S'il le veut & s'il le peut,

„ce

„ce qui est la seule chose qui convienne à Dieu, d'où
 „vient donc le mal dans ce monde, & pourquoi Dieu
 „ne l'en ôte-t-il pas? „ *Deus inquit (Epicurus) aut*
vult tollere mala & non potest; aut potest & non vult, aut
neque vult neque potest; aut & vult & potest. Si vult & non
potest imbecillius est, quod in Deum non cadit. Si potest & non
vult, invidus; quod æque alienum a Deo. Si neque vult ne-
que potest, & invidus & imbecillius est: ideoque neque
Dens. Si vult & potest, quod solum Deo convenit, unde
ergo sunt mala? aut cur illa non tollit? Firm. Lactant. de
ira Dei Cap. XIII.

On comprend bien qu'à cet argument *Lactance* répond, ce qu'un philosophe peut opposer de meilleur, en montrant que l'homme, par sa chute, est la seule cause du mal, qui se trouve actuellement dans le Monde. Mais un philosophe, qui admet le dogme des deux principes, répond à cela; que la chute de l'homme est justement une preuve, que Dieu n'est pas l'auteur de tout ce qui existe, & qu'il faut donc qu'il y ait un autre principe éternel, qui ait coexisté avec lui, qui soit la cause du mal physique & du mal moral. Les Lettrés Chinois font beaucoup valoir cet argument contre les Chrétiens. „ Quand on „leur représente, dit un Missionnaire, que le mal & le „péché sont des suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures; ils répondent d'un grand sang „froid, que cela même prouve, que Dieu ne crée „pas tout: car puisqu'il y a d'autres êtres que lui, „qui ont le pouvoir de créer, & qu'il y a des êtres „qui ne tiennent pas leur naissance de lui, il n'est „donc pas la seule cause de tout ce qui existe dans „le monde. Lorsqu'on veut, pour répondre à cette „objection, opposer aux Chinois, que le mal est le péché „procédant du non-être & du néant, ils rejettent ce rai-

„raisonnement comme une subtilité scholastique, in-
 „digne d'un philosophe; & ils repliquent, que le néant
 „ne peut être la cause de rien; que si Dieu est l'au-
 „teur du bien qui existe dans le monde, & que le
 „mal qui inonde l'Univers proceda du non-être, le
 „pouvoir qu'a le néant de créer des êtres s'étend aussi
 „loin que celui de Dieu, ce qui est absurde en tout
 „sens; le mal moral & le mal physique étant des êtres
 „aussi positifs que le bien moral & le bien physique.
 „Quand les Missionnaires soutiennent, que le mal est
 „une privation, qui tient du non-être, comme la ma-
 „ladie est une privation de la santé; les Chinois ajou-
 „tent qu'on peut avec autant de raison dire, que la
 „santé n'est qu'une privation de la maladie; ce qui est
 „un cercle vicieux, pour s'empêcher d'avouer une
 „vérité évidente : savoir qu'un homme qui prend le
 „bien d'autrui, par un motif d'avarice, fait un acte
 „aussi réel & aussi positif, qu'un homme qui donne
 „l'aumône à un pauvre par motif de charité. Les
 „actes de l'entendement de ces deux hommes sont
 „aussi réels, & aussi positifs l'un que l'autre. Cela
 „étant évident, il s'en suit qu'il faut que le mal découle,
 „ainsi que le bien, d'un principe éternel, & Adam
 „n'a pu le produire de nouveau dans la nature.,,

Le mal physique & le mal moral n'ayant donc
 pu être introduit dans le monde, ni par Dieu, qui
 ne sauroit par son essence faire le mal, ni par l'homme
 qui ne peut rien créer. Il faut absolument, qu'il
 y ait eu de tout tems deux principes, l'un bon qui
 est Dieu, & l'autre mauvais, auteur du mal, & dont
 Dieu, malgré sa bonté, n'a pu corriger ni l'imper-
 fection ni la mechanceté. Le bon principe a bien
 fait tout ce qu'il a pu de son côté, pour rendre heu-
 reux tous les êtres particuliers, mais il n'a pu vaincre

totallement les obstacles, qui se trouvent dans le mauvais principe.

C'est là la manière dont *Balbus* Stoicien, deffend contre l'Epicurien *Vellejus* la providence & la bonté des Dieux. Il admet d'abord leur existence; ensuite il rejette ce qu'il y a de mal dans le monde sur une nécessité inviolable. „ Nous voyons, dit-il, des gens qui doutent si l'Univers n'est point l'effet d'un hazard ou d'une aveugle nécessité, plutôt que d'un ouvrage d'une intelligence divine. *Archimede*, selon eux, montra donc plus de savoir, en représentant le globe celeste, que la nature en le faisant, quoique la copie soit bien au dessous de l'original. „ *Hi autem dubitant de mundo, ex quo & oriuntur, & fiunt omnia, casusne ipse sit effectus, aut necessitate aliqua, rationis, ac mente divina: & Archimedes arbitrantur plus valuisse in imitandis sphaerae conversionibus, quam naturam in efficiendis.* Cicero de natur. Deorum L. II. Cap. XXXV.

Voilà la nécessité d'une Intelligence bonne & sage établie, mais *Balbus* n'ose dire, qu'elle soit l'auteur de tout ce qui nous paroît défectueux; il en rejette la faute sur le vice incorrigible des matériaux, dont elle étoit obligée de se servir. „ La nature, dit-il, a fait ce qui se pouvoit faire de mieux avec les élémens qui existoient: qu'on nous montre qu'elle a pu mieux faire, mais c'est ce qu'on ne montrera jamais, & qui voudroit toucher à son ouvrage feroit pis, ou désireroit ce qui n'est pas possible. „ *Ex his enim naturis, quae erant, quod effici potuit optimum, effectum est, doceat ergo aliquis, potuisse melius; sed nemo unquam docebit: & si quis corrigere aliquid volet, aut deterius faciat, aut id quod fieri non potuit desiderabit.* Id. ib. Cap. XXXIV.

A cela

A. cela *Vellejus* répond, que les Dieux ne pouvant pas faire un monde meilleur, ils devoient par pitié, pour les hommes n'en point faire, puisqu'ils sont si malheureux : il falloit ou que les Dieux fissent les hommes fortunés ; ou du moins qu'ils ne les créassent pas, & qu'ils les laissassent dans le néant, afin de ne leur pas faire éprouver les plus grands maux, surtout à ceux qui sont vertueux, & qui méritent toutes sortes de biens. „Si les Dieux, dit *Vellejus*, avoient été „bien intentionné pour nous, ils auroient du faire „enforte que nous fussions tous gens de bien, ou du „moins que ceux qui seroient gens de bien fussent „heureux. Pourquoi donc Asdrubal opprima-t-il en „Espagne les deux Scipions, aussi recommandables par „leur probité que par leur courage ? Pourquoi Fabius „vit-il expirer son fils qui avoit déjà été Consul ? pour- „quoi Annibal tua-t-il Marcellus ? pourquoi la jour- „née de Cannes coura-t-elle la vie à Paulus ? pour- „quoi le corps de Regulus demeura-t-il en proie à „la cruauté des Carthaginois ? pourquoi Scipion l'Afri- „cain ne fut-il pas à couvert de la violence, même „dans sa maison ? De ces événemens passés, & aux „quels tant d'autres pourroient être ajoutés, venons en „à de plus recens. Pourquoi mon Oncle Rutilius, l'in- „nocence même, passe-t-il ses jours dans l'exil ? pour- „quoi mon ami Drusus a-t-il été assassiné chez lui ? „pourquoi notre grand Pontife Scævola, qui étoit un „exemple de modération & de prudence, a-t-il été „massacré devant la statue de Vesta ? pourquoi quel- „que tems auparavant y eut-il quantité de nos plus „illustres citoyens égorgés par Cinna ? pourquoi Ma- „rius, le plus grand traître qui fut jamais, eut-il le „pouvoir de contraindre un homme tel que Catulus „à se donner la mort lui-même. Comme on

„ne croira pas que des personnes sensées gouvernent
 „une famille, un Etat, où l'on ne verra point les bon-
 „nes actions récompensées & les mauvaises punies :
 „aussi n'est-il pas croiable, qu'une providence divine
 „& toute bonne souffre, que les scelerats & les hon-
 „nêtes gens soient traités de la même manière. Mais
 „Dieu, répondrez-vous, néglige les choses de peu
 „d'importance & ne prend pas garde à un champ &
 „à une vigne, qui sont gâtés par la grêle & par
 „la secheresse. Les Rois même n'entrent pas dans tous
 „les petits details du gouvernement. Vous répondrés
 „juste, si en citant Rutilius, je m'étois plaint de la
 „ruine de ses champs; mais je parlois d'un mal qui
 „le touche lui-même, de son exil. Dieu ne fait pas
 „attention à tout, de même que les Rois, quelle com-
 „paraïson ! Si les Rois négligent quelque chose, le
 „défaut seul de connoissance les peut excuser. Mais
 „pour Dieu on ne sauroit l'excuser sous le pretexte
 „d'ignorance. „ *Debeant illi quidem omnes bonos efficere,*
siquidem hominum generi consulabant. Sin id minus: bonis
quidem certe consulere debebant. Cur igitur duo Scipiones,
fortissimos & optimos viros, in hispania Pœnus oppressit?
cur Maximus extulit filium Consularem? Cur Marcellum
Annibal interemit? Cur Paullum Cannæ sustulerunt?
Cur Pœnorum crudelitati Reguli corpus est præbitum?
Cur Africanam domestici parietes non texerunt? Sed hæc
vetera, & alia permulta: propiora videamus. Cur avunculus meus,
wir innocentissimus, idemque doctissimus,
P. Rutilius in exilio est? cur sodalis meus interfectus
domi suæ, Drusus? cur temperantiæ, prudentiæque spe-
cimen, ante simulacrum Vestæ, pontifex maximus est
Q. Scævola trucidatus? cur ante etiam tot civitatis prin-
cipes a Cinna interemti? cur omnium perfidiosissimus,
C. Marius, Q. Catulum, præstantissima dignitate virum,
mori

mori poterit habere? Ut enim nec domus, nec res publica ratione quadam & disciplina designata videntur, si in ea nec recte factis præmia existant ulla, nec supplicia peccatis: sic mandis divina in homines moderatio, profecto nulla est, si in ea discrimen nullum est bonorum & malorum. Id. ib. Cap. XV.

L'on voit que les Manichéens trouvoient, dans les philosophes payens les plus éclairés, de très fortes raisons pour favoriser leur dogme, aussi leur Secte se repandit beaucoup, & elle eut fait de bien plus grands progrès, si la violente persécution, qu'elle essuya, ne l'avoit diminuée, & à la fin totalement dissipée. Les Empereurs en vinrent jusqu'à employer le fer & le feu. C'est assez souvent les raisons, que bien des Princes mettent en usage pour convaincre les hérétiques, qui n'ont point de soutien, & qui ne peuvent faire aucune défense contre les violences les plus fortes.

Deux grands hommes ont écrit sur les Manichéens: Mr. de Beausobre & Mr. Bayle. Le premier a fait l'histoire de ces Sectaires. Il les décharge avec raison d'un grand nombre de fausses imputations, qu'on leur avoit faites. Il montre qu'on leur a prêté bien des erreurs, qu'ils n'ont point soutenues, & qu'on leur a imputé plusieurs crimes dont ils n'étoient pas coupables. Cela lui donne souvent occasion de justifier des personnes, qui ont été la victime innocente de l'esprit dangereux, qui regne dans toutes les religions, où l'on cherche également à donner un mauvais tour aux opinions, & aux actions de tous ceux, qui sont dans une Communion différente, de celle où l'on est engagé.

Quant à Mr. Bayle, il examine en philosophe les raisons, dont se servoient les Manichéens, pour soutenir

leur dogme, & celles qu'ils auroient encore pu employer. „Afin que l'on voie, *dit-il*, combien il seroit „difficile de refuter ce faux système, & qu'on en convi- „clue qu'il faut recourir aux lumières de la révélation „pour le ruiner, feignons ici une dispute entre Me- „lissus & Zoroastre: ils étoient tous deux payens, & „grands philosophes. Melissus, qui ne reconnoissoit „qu'un principe, diroit d'abord, que son système s'ac- „corde admirablement avec les idées de l'ordre: l'Etre „nécessaire n'est point borné; il est donc infini & „tout puissant, il est donc unique; & ce seroit une „chose monstrueuse & contradictoire, s'il n'avoit pas de „la bonté & s'il avoit le plus grand de tous les vices, „savoir une malice essentielle. Je vous avoue, répon- „droit Zoroastre, que vos idées sont bien suivies, & „je veux bien vous avouer, qu'à cet égard vos hypo- „thèses surpassent les miennes: je renonce à une ob- „jection, dont je me pourrois prévaloir, qui seroit de „dire que l'infini, devant comprendre tout ce qu'il y- „a de réalités, & la malice n'étant pas moins un être „réel que la bonté; l'Univers demande qu'il y ait des „êtres méchants & des êtres bons; & que comme la „souveraine bonté, & la souveraine malice, ne peuvent „pas subsister dans un seul sujet, il a fallu nécessaire- „ment qu'il y eut dans la nature des choses un être „essentiellement bon, & un autre être essentiellement „mauvais; je renonce, dis-je, à cette objection, je „vous donne l'avantage d'être plus conforme que moi „aux notions de l'ordre: mais expliquez-moi un peu, „par votre hypothèse, d'où vient que l'homme est mé- „chant, & si sujet à la douleur & au chagrin. Je „vous défie de trouver dans vos principes la raison „de ce phénomène, comme je la trouve dans les „miens; je regagne donc l'avantage: vous me sur- „passez

„passez dans la beauté des idées, & dans les raisons
 „à priori; & je vous surpasse dans l'explication des
 „phénomènes, & dans les raisons à posteriori. Et
 „puisque le principal caractère d'un bon système est
 „d'être capable de donner raison des expériences, &
 „que la seule incapacité de les expliquer est une preuve
 „qu'une hypothèse n'est point bonne, quelque belle
 „qu'elle paroisse d'ailleurs, demeurez d'accord que
 „je frappe au but en admettant deux principes, &
 „que vous n'y frappez pas, vous qui n'en admettez
 „qu'un. *Di& Hist. & Crit. art. manichéens.*

Il y a deux manières de réfuter les objections de
 Mr. Bayle. La première, c'est par les seuls arguments
 philosophiques; la seconde, c'est par le secours de la
 révélation. Nous examinerons ici ces deux différentes
 façons d'attaquer le dogme des deux principes, & nous
 verrons qu'on ne peut le renverser, que par les raisons
 & les lumières que nous fournit la révélation. Voilà
 une nouvelle preuve, de ce que nous avons soutenu
 dans nos dissertations sur *Ocellus*, qu'il est impossible
 sans la révélation, que l'esprit humain puisse être as-
 suré, d'une manière évidente, des vérités qui paroisse-
 sent les plus claires, & qu'il est nécessaire, ainsi que
 le dit *S. Thomas*, „que les hommes reçoivent par l'au-
 „torité de la foi, non seulement les choses qui sont au-
 „dessus de la raison, mais même celles que la raison
 „peut connoître, à cause de la certitude; la raison hu-
 „maine étant fort défectueuse dans les choses divines.,
Neceffarium est homini accipere per modum fidei non solum
ea quæ sunt supra rationem; sed etiam ea quæ per rationem
cognosci possunt, propter certitudinem. Ratio enim humana in
rebus divinis est multa deficiens. *S. Thom. II. Quæst. 2 & 4.*

Mr. Leibnitz, voulant répondre aux difficultés, qui
 paroissent favoriser le dogme des deux principes, pré-

rendir, qu'il résulte de la suprême perfection de Dieu, qu'en produisant l'Univers, il a choisi le meilleur plan possible, où il y a le plus de variétés avec le plus d'ordre; l'espace, le lieu; les tems, les mieux ménagés; le plus d'effets produits par les loix les plus simples; le plus de connoissances, le plus de bonheur & de bonté dans les créatures, que l'Univers en pouvoit admettre; car tous les êtres possibles, prétendant à l'existence, dans l'entendement de Dieu, à proportion de leurs perfections, le résultat de toutes ces productions doit être le monde actuel, & le plus parfait qu'il soit possible. „Ce monde corporel est une machine „ou une montre, qui va toujours sans que Dieu la „corrige, parcequ'il a tout prévu & remédié à tout „par avance. Il y conserve la même quantité de la „force totale & absolue, de la force respective, directive; les loix de la convenance sont mêlées avec les „loix geometriques. Rien n'existe, ni n'arrive sans „une raison suffisante: les changemens ne se font point „brusquement, ou par sauts; mais par degrés & par „nuances comme dans la suite des nombres.,, *Voyez la Theodicée en divers endroits, & le Systeme nouveau de la Nature & de la communication des substances, aussi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps, inséré au Journal des sçavans 27 Juin & 27 Juillet 1695.*

La base du système de Mr. de Leibnitz c'est donc, 1^o. que de tous les mondes possibles, le meilleur est celui que Dieu s'est librement déterminé de produire; 2^o. que la raison n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde; soit qu'on les connoisse par la lumière naturelle ou d'une manière extraordinaire. Ce sont là les deux points que nous allons examiner bientôt. Mais nous croions devoir d'abord remarquer, que ce système, loin d'être nouveau étoit

étoit celui des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoiciens, ainsi que les Lecteurs auront pu s'en appercevoir, par ce que nous avons déjà dit à ce sujet: les Juifs même connurent ce système; & *Philon* explique fort clairement ce choix du meilleur monde possible, parmi tous ceux que Dieu s'étoit représenté pouvoir avoir lieu. „Dieu, dit *Philon*, prévoyant, comme Dieu, qu'on ne sauroit bâtir un bel ouvrage sans „un beau modele, & qu'aucune chose sensible ne sauroit être parfaite & sans défaut, si elle n'est construite selon son modele & sa forme intellectuelle: „voulant créer ce monde visible, il en construisit auparavant en soi-même le modele original, afin qu'à „l'exemple & à l'imitation de ce monde incorporel, „& divin, il en fit un nouveau, corporel, le quel seroit l'image nouvelle du premier, contenant dans „soi autant de choses sensibles, comme il y en avoit „d'intellectuelles dans le modele intelligible.

„Ainsi de même qu'une Ville, qui est d'abord construite dans l'esprit d'un architecte, n'a point encore „de place au dehors de l'esprit de l'ouvrier: de même „le monde composé & arrangé intellectuellement n'a „pu avoir lieu, que lorsque la raison divine l'a orné, „& embelli de toutes les qualités possibles. Προλαμβάνων γὰρ ὁ Θεὸς ἅτις Θεός, οὗτις μίμημα καλὸν οὐκ ἂν ποτε γίνετο, καλῶ δὶχα παραδείγματος, ἔδει τι τῶν αἰσθητῶν ἀνυπαίτιον, ὃ μὴ πρὸς ἀρχιτεκτονὶ καὶ νοητὴν ἰδίαν ἀπεικονίσθη, βεληθεὶς τὸν ὁρατὸν τῶτον κόσμον δημιουργῆσαι, προεξέτυπε τὸν νοητὸν, ἵνα χρώμενος ἀσωμάτῳ καὶ Θεοειδέσῳ παραδείγματι, τὸν σωματικὸν ἀπεργασθῇ, προεβυτίεα νῶτερον ἀπεικόνισμα, τοσαῦτα περιέχοντα αἰσθητὰ γένη, ὅσα περ ἐν ἐκείνῳ νοητῷ.

Καθάπερ ἂν ἡ ἐν τῷ ἀρχιτεκτονικῷ προδιατυπωθεῖσα πέλις, χάραν ἐκτὸς ἂν εἶχεν, ἀλλ' ἐνοφράγις τῇ τῷ

τεχνίτου τυγχῇ, τοὶ αὐτοὶ τέλει εἶ ὁ ἐκ τῶν ἰδεῶν νόμος ἄλλος ἂν ἔχαι τέλει, ἢ τοὶ θεοὶ λόγοι τοὶ ταῦτα διακοσμήσαντα. Deus enim ubi pro sua deitate praevidit, imitamentum pulchrum non posse absque exemplari pulchro existere, nec sensibile quicquam reprehensionis expers fore, quod non archetypo intelligibilis idea respondeat, postquam decrevit visibilem huncce mundum condere, prius formavit simulacrum ejus intelligibile, ut ad exemplar in-
corporei Deoque simillimi, corporeum absolveret mundum recentiore hanc antiquioris effigiem, totidem complexurum sensibilia genera, quot in illo intelligibilia. . . .

Quemadmodum igitur illa in archytesto praesignata urbs locum extra nullum habuit, tantum impressa artificis animo: eodem modo ne ille quidem ex ideis constans mundus alibi locum habere poterat, quam in Dei verbo quod adornavit haec omnia. Philonis Judæi lib. de mundi opificio. pag. 3.

L'on voit aisément que c'est sur ces idées du monde intellectuel & du monde corporel, faits sur le meilleur modele, que Mr. Leibnitz a formé son système. Venons actuellement aux difficultés qui s'y trouvent. On accordera à Mr. Leibnitz, par la foi, que le monde, aiant été créé par Dieu, qui agit nécessairement d'une manière parfaite, doit par conséquent n'avoir aucun défaut, mais dès qu'il voudra démontrer cette vérité philosophiquement, il se trouvera accablé de mille difficultés insurmontables. Et non seulement on lui prouvera, que ce monde ne merite pas d'être regardé comme le meilleur entre les possibles; mais au contraire, qu'il est le plus mauvais, & par conséquent qu'il est impossible que Dieu soit l'auteur de tout ce qui s'y trouve, & qu'il ait, en le faisant, (pour me servir des expressions de Mr. Leibnitz) tout prévu, tout réglé, que rien ne s'y fassé sans sa permission & sans
sa

la volonté, puisque le mal, soit physique soit moral, y domine infiniment au dessus du bien.

Pour mettre cette objection (insoluble par la simple philosophie) dans tout son jour, examinons le sort d'un des Etats, qui nous paroît avoir le moins essuïé de changement, & de bouleversement, & voyons combien pendant deux cens ans le mal y a prédominé sur le bien.

Parcourons le sort de la France depuis *François I* jusqu'à la mort de *Louis XIV*. Nous verrons d'abord les françois reduits à la mendicité, obligés de vendre jusqu'aux vases sacrés, pour rachéter un Roi, qui après avoir fait couler tant de sang humain, dans différentes guerres, est fait prisonnier dans une bataille, où la moitié de la noblesse est détruite. A peine est-il revenu dans ses Etats, qu'il fait pendre, bruler un grand nombre d'honnêtes gens, parcequ'ils suivoient quelques opinions sur la religion, différentes de celles qu'il avoit: & ce qu'il y a de plus affreux, c'est que pendant qu'il livroit aux flammes les protestans en France, il les protegeoit, les secouroit en Allemagne, & contribuoit, autant qu'il étoit possible, à y détruire le parti catholique; parceque *Charles-quin* son ennemi en étoit le chef. Il mourut enfin, & recommanda, dit *Menerai*, à son fils, de diminuer les tailles & les impots qu'il avoit haussés excessivement, & dont il avoit accablé ses peuples. Mais s'il vouloit, ajoûte ce veridique historien, que ses dernières volontés fussent accomplies, il en falloit faire executeurs, ceux qui devoient être les Ministres de son fils: ce Prince les ensevelit dans l'oubli, avant que son pere le fut dans le cercueil.

Henri II. étant monté sur le trône, continua la guerre, & le sang humain fut repandu en abondance pendant plusieurs années. Enfin la débauche & le
luxe

luxe de la Cour, qui épuisoient les provinces, succéderent à la guerre: aussi *Henri* laissa-t-il quinze millions de dettes, somme exorbitante pour ces tems. „Presque „tous les vices, dit *Menerai*, qui ruinent les grands „Etats, regnerent dans sa Cour: le luxe, l'impudicité, „le libertinage, le blasphème. La cruauté de *Henri II* „égala la dépravation de ses mœurs. Lorsque la Cour „étoit lassée de jeux & de plaisirs, dit encore *Menerai*, „on vit succéder les affreux supplices de quantité de „misérables Protestans, qui furent brûlés en Grève: on „les guindoit en haut avec une chaîne de fer, puis „on les laissoit tomber dans un grand feu, ce qu'on „réitéroit plusieurs fois. Il voulut même repaître ses „yeux de ce tragique spectacle; & l'on dit que les „criis horribles d'un de ces malheureux, qui avoit été „son valet de chambre, lui frappèrent si vivement l'imagination, que toute sa vie, il en eut de fois à autres „de très fâcheux & importuns ressouvenirs, qui le faisoient tressaillir. Quoiqu'il en soit, il est constant „que la fumée de ceux qu'on torturoit de la sorte, entrant dans la tête de bien des gens, qui voient d'un „côté leur constance, & de l'autre les dissolutions „scandaleuses de la Cour, appelloient cette rigueur une „persecution, & leur supplice un Martyre.,

L'imbecile *François II* succéda à son pere *Henri*: la foiblesse de son regne, court & malheureux, donna naissance aux divisions des *Guises* & des *Bourbons*.

Enfin *Charles IX* monta sur le trône. C'étoit à lui qu'il étoit réservé de faire assassiner une moitié de ses sujets par l'autre. A quoi sert de rappeler ici toutes les horreurs de la *S. Barthelemi*? quelle est la personne, qui sache lire, qui n'ait frémi en voyant la description de ces affreux massacres, que les *Guises* & *Charles* excitoient d'une manière aussi cruelle que féroce.

„Pour faire, *dit Meneval*, en petit le tableau de ce
 „horrible massacre, il dura sept jours entiers: les trois
 „premiers, savoir depuis le Dimanche, jour de *S. Ber-*
 „*telemi* jusqu'au Mardi, dans la grande furie; les qua-
 „tre autres jusqu'au Dimanche suivant avec un peu
 „plus de ralentissement. 'Durant ce tems il fut tué
 „près de 5000. personnes de diverses sortes de mort,
 „& plusieurs de plus d'une sorte; entre autres cinq à
 „six cens gentils-hommes. On n'épargna ni les vieil-
 „lards, ni les enfans, ni les femmes grosses: les uns
 „furent poignardez, les autres tués à coups d'épée,
 „de halebarde, d'arquebuse ou de pistoler, quelques
 „uns précipités par les fenêtres, plusieurs trainés dans
 „l'eau, & plusieurs affommés à coups de croc, de mail-
 „let ou de levier. Il s'en étoit sauvé sept à huit cens
 „dans les prisons, croiant trouver un azile sous les
 „ailes de la justice; mais les Capitaines, destinés pour
 „le massacre, se les faisoient amener sur une planche
 „près la vallée de Misere, où ils les affommoient à
 „coups de maillet, & puis les jetoient dans la rivière.
 „Un boucher étant allé le mardi au Louvre, dit au
 „Roi qu'il en avoit tué cent cinquante la nuit pré-
 „cedente, & un Tireur d'or se vanta souvent, mon-
 „trant son bras, qu'il en avoit expédié quatre cens
 „pour sa part.

„Les plus signalés des massacrés, outre l'Amiral
 „& *Teligni*, étoient le Comte de *la Rochefoucauld*, le
 „Marquis de *Renil* frere utérin du Prince de *Portian*,
 „le Baron de *Lavardin*, *Baudiné* frere de *Dacier*, *Fran-*
 „*çois* de *Noimpar*, *Cauxmont-la Force*, & son fils aîné,
 „le brave *Piles*, *François de Quelloot - Pontivy*, *Briou*,
 „*Puviant*, *Pardaillan*, *Montalbert*, *Valavoire*, *Guerchy*,
 „*Pierre de la Place* premier Président de la Cour des
 „Aides, *Francoeur* Chancelier du Roi de Navarre, &

Leme-

„*Lomenie* Secrétaire du même Roi. Qui le pourroit
 „croire, de tant de vaillans hommes, pas un ne mou-
 „rut l'épée à la main que *Guerchy*, & de fix à sept
 „cens maisons, qui furent saccagées, il n'y en eut
 „qu'une qui fit résistance. Ceux qui étoient
 „logés dans le Louvre ne furent pas épargnés. Après
 „qu'on les eut désarmés, & chassés des chambres où
 „ils couchoient, on les égorga tous les uns après les
 „autres, & on exposa leurs Corps tout nuds à la porte
 „du Louvre; la Reine Mere étant à une fenêtre qui
 „repaissoit ses yeux de cet horrible spectacle.,

Charles imitant la cruauté de l'infernale *Medicis* sa
 mere tiroit, avec une arquebuse par les fenêtres du
 Louvre, sur ceux qui fuioient au de là de la riviere.
 Ces mêmes massacres eurent lieu dans la moitié des
 Villes du Roiaume.

Quelque tems après ces horreurs épouvantables
Charles mourut, selon toute apparence empoisonné par
 sa Mere, qui avoit promis à son fils bien aimé *Henri III*,
 qu'il ne resteroit pas longtems en Pologne. Voici le
 portrait, que fait *Mezerai* du Regne de *Charles IX*.
 „Les mêmes vices, de l'impudicité, du luxe, de l'im-
 „piété, & des abominations magiques qui avoient
 „regné sous *Henri II*, triomphent sous *Charles IX*
 „avec une licence effrénée. Outre ces déreglemens,
 „la trahison, l'empoisonnement, & l'assassinat devin-
 „rent si communs, que ce n'étoit plus qu'un jeu de
 „perdre ceux de la mort des quels on croioit tirer
 „quelque avantage. Je ne parle point de cette fureur
 „meurtriere, que la diversité des religions avoit alu-
 „mé dans les esprits des peuples de l'un & de l'autre
 „parti.,

Henri III étant monté sur le trone, tout son regne
 ne fut, qu'une horrible confusion, où la fausseté, la
 dissimu-

diffimulation, la débauche, la cruauté triomphèrent tour à tour. La guerre civile continua presque toujours pendant son regne; il persécuta tantôt les protestans & tantôt les *Guisés*: enfin, il fit assassiner ces derniers, & fut peu de tems après assassiné lui-même.

Après tant de crimes, d'infamies, d'assassinats, d'empoisonnemens, de flots de sang repandus, *Henri IV* par sa valeur, par sa fermeté, enfin par mille vertus, soumit ses sujets rebelles; ne se vangea de ses ennemis qu'en les accablant de bienfaits, & employa tous ses soins à les rendre heureux. Il sembloit qu'après tant de maux, le bien alloit à la fin arriver; mais ce Roi dans le meilleur des mondes possibles est assassiné. Toutes ses bonnes intentions sont anéanties, & le désordre & la confusion se renouvellent plus que jamais.

Louis XIII succéda à son pere *Henri*, & fut appelé *Louis le Juste*, parcequ'il se contenta de laisser faire à ses Ministres & à ses favoris les plus grandes injustices, & qu'il ne les fit pas lui-même. Sous son regne les françois continuerent à s'égorger mutuellement, & la fureur des guerres civiles continua, par la mauvaise foi des Ministres de *Louis XIII*, qui violerent tous les privileges, que *Henri IV* avoit accordés à des sujets, qui lui avoient conservé la Couronne. Enfin *Louis* devint l'esclave d'un Prêtre ambitieux qu'il haïssoit, & qu'il fit également par foiblesse & par nécessité son premier Ministre. Cet homme revêtu de la pourpre romaine, & aiant en main toute la puissance de son Maître; fut vindicatif, sanguinaire & ambitieux. Ce furent là les trois qualités, qui formerent le fond de son caractère. Il fit condamner, comme forçier, un prêtre qui avoit eu quelque démêlé avec lui, lorsqu'il n'étoit que simple Evêque. Il fit périr le petit fils d'un Historien illustre (*Mr. de Thou*), parce-

qu'il

qu'il avoit condamné, dans son histoire, les mœurs depravées d'un de ses ancêtres. Pour contenter son ambition, il mit l'Europe en feu, & fit dévaster l'Allemagne par les Suedois, dans le dessein d'abaisser la Maison d'Autriche. On voit aujourd'hui l'utilité de tant de sang françois, répandu pendant deux Siècles, pour détruire les projets de cette Maison contre celle de Bourbon. Enfin ce Ministre, également pernicieux aux françois, & aux ennemis de la France, mourut. Le Roi son Maître ne lui survécut que fort peu, & *Louis* son fils parvint au trône.

Le regne de *Louis XIV* ne fut qu'une suite continuelle de guerres, dont les dernières furent si malheureuses, qu'elles réduisirent ses peuples aux plus grandes extrémités. Il chassa de son Royaume deux millions de sujets qui se repandirent, pour chercher un azile contre une persécution qu'ils n'avoient point méritée, sur toute la surface du meilleur des mondes possibles: il y en eut plusieurs, qui allerent jusques dans les Indes Orientales & Occidentales; la plus grande partie se retira en Angleterre, en Hollande & en Allemagne. Sous le regne de ce Roi on vit renouveler les persécutions des Diocletiens, & des Empereurs payens contre les chrétiens. Les protestans furent pendus, roués, brûlés, sans qu'on eut d'autre sujet de plainte contre eux, que de ce qu'ils étoient attachés à la religion, où ils avoient été élevés dès la tendre enfance, sous l'autorité des loix du Royaume, & à la faveur des privilèges qui leur avoient été accordés par *Henri IV*, confirmés par *Louis XIII*, & par ce même *Louis XIV*, à qui ils avoient toujours été très fideles, pendant que les autres sujets s'étoient revoltés contre lui dans la minorité. Ceux qui veulent excuser *Louis* disent, qu'il ignora les cruautés, que les

Inten-

Intendants, & les Gouverneurs commirent. Les gens, qui parlent ainsi, justifient son cœur au dépend de son esprit, & de son jugement : C'est tout ce que l'on pourroit dire en faveur de ces Rois faineans, qui enfermés dans leurs palais ignoroient parfaitement ce qui se passoit dans leur Royaume.

Après tant de sang répandu, & tant de miseres, dont les peuples étoient accablés, *Louis* mourut lorsqu'il songeoit à reparer, autant qu'il lui seroit possible, les malheurs dans les quels la France étoit plongée. Les peuples si longtems vexés par des impôts exorbitans, & par des guerres malheureuses, se livrerent à une joie immodérée, mais elle fut de courte durée. Le Systeme, sous la minorité de *Louis XV*, acheva de ruiner la fortune des familles, qui avoient échappé à la fureur de la guerre, & à la dureté des impôts.

Il ne faut pas croire, que pendant l'espace des deux cens ans, que nous venons de parcourir, les autres Etats du meilleur monde possible jouissoient d'un meilleur sort. L'Allemagne étoit perpétuellement déchirée par des guerres intestines & étrangères. Les Espagnols détruisoient les habitans d'un monde nouveau, qu'ils avoient découvert : ils pouffoient leurs cruautés jusques à nourrir de gros chiens de la chair des Indiens, dont ils faisoient une espece de boucherie : ils bruloient à petit feu les Rois, pour savoir d'eux où étoient leurs trefors : ils persécutoient les Flamands, qui ne pouvant plus souffrir les tyrannies de *Philippe II* se revolterent. En Angleterre *Henri VIII*, & sa fille *Marie* faisoient les cruautés les plus grandes. *Cromwel* conduisoit *Charles II* son Roi sur l'échafaut, où ce Prince eut le cou coupé. En Suede, *Christierne* faisoit égorger dans un jour tout le Sénat de Stockholm, & presque toute sa noblesse suedoise : il traitoit les

Danois, ses sujets, avec tant de barbarie, qu'ils le chassèrent à la fin de son trône. En Portugal & en Espagne l'Inquisition aimoit, encore plus souvent qu'elle ne le fait aujourd'hui, ces buchers ardents où tant de victimes infortunées sont immolées à la superstition.

Je demande actuellement, si l'on avoit voulu faire le plus mauvais monde, entre tous les possibles, si l'on auroit pu en trouver un plus détestable, que celui qu'on dit être le meilleur?

Jusques ici nous n'avons encore considéré que le mal moral; disons un mot du mal physique. D'où viennent, dans le meilleur des mondes, ces pestes générales, qui de tems en tems détruisent, sur la surface de toute la terre, une partie du genre humain? ces tremblemens de terre, qui renversent des Provinces entières? ces maladies épidémiques, qui font de si cruels ravages? ces orages, ces débordemens de rivières, ces inondations qui submergent tout à coup de vastes contrées? pourquoi tous ces différens fléaux dans le meilleur des mondes? ils devroient naturellement n'être le partage que du plus mauvais des possibles.

Citoyens de *Marseille*, habitans d'*Aix*, d'*Arles*, de *Toulon*, d'*Avignon*, de *Carpentras*, & de tant d'autres grandes Villes, lorsque la mort dévorante habitoit parmi vous; que l'enfant à la mamelle expiroit en prenant le sein de sa mère déjà morte; que le père, témoin du malheur de sa famille, sentoît approcher les attaques d'un venin, dont il alloit périr; pourquoi gémir, pourquoi vous plaindre du mal qui vous opprimoit, vous viviez dans le meilleur des mondes possibles: la peste, qui faisoit tant de ravage parmi vous, étoit une suite de la raison suffisante. Et vous Portugais écrasés, sous les ruines immenses de *Lisbonne*, dans le moment que vous étiez prosternés devant les autels, pour remercier

le Ciel des biens qu'il vous donnoit, vous viviez aussi dans le meilleur des mondes, & ceux qui parmi vous ont échappé à la mort, & qui habitent au milieu de ces ruines, agitées & ébranlées encore très souvent par un feu souterrain, sont habitans du plus excellent des mondes possibles.

Malades incurables, accablés de douleurs aiguës, repandus en si grande quantité dans tous les hopitaux de l'Europe, rejouissez-vous, vous êtes dans le meilleur des mondes: il n'est aucun de vous dont la maladie ne soit occasionnée par la raison suffisante: apprenez que rien n'arrive sans elle; instruisez-vous du Système de *Leibnitz*, & vous verrez qu'il falloit absolument, que vous eussiez la goutte, la gravelle, la fièvre, la dysenterie, le pourpre, la lèpre, & même la rage. Tout cela étoit une suite de l'harmonie préétablie dans le meilleur des mondes possibles.

Que répondent à des objections si pressantes les Leibnitziens? ils disent que l'homme seul est la cause du mal; mais nous avons déjà vu, que selon plusieurs Philosophes, le mal n'a pu émaner de l'homme, parcequ'alors il auroit créé un être effectif, & qu'il y auroit donc des êtres réels qui seroient émanés, par la création, d'un autre principe que Dieu, qui nécessairement est l'auteur de tous les êtres possibles qui existent, lui seul ayant le pouvoir de les créer. Abandonnons cet argument, & venons à d'autres encore plus pressans.

D'où vient, Dieu souverainement bon & souverainement puissant, ayant prévu la chute d'Adam ne l'empêcha-t-il pas? Dieu, dira-t-on, lui avoit accordé le libre arbitre, & il étoit le maître de pecher, ou de ne pas pecher; ainsi Dieu laissa aller les choses selon qu'il les avoit réglées, dans l'harmonie qu'il avoit

préétablie. Je réponds à cela, qu'il est impossible de comprendre, qu'un Etre souverainement bon ait établi un certain accord général dans l'Univers, dont il savoit qu'il resulteroit tout le mal possible. A quoi servoient le libre arbitre & la raison à *Adam*? Dieu connoissoit certainement, qu'il ne s'en serviroit que pour faire le mal. De quelle utilité est un don à un homme, qu'on connoit devoir en faire un très mauvais usage, & qui bien loin de lui être utile, lui deviendra non seulement pernicieux mais encore à toute sa posterité. „On n'ex-
„cuseroit pas, (dit *Cotta*, en refutant le Stoicien *Balbus*)
„un Medecin qui ordonneroit le vin à son malade,
„sachant que le malade le boira pur, & aussi-tôt en
„mourreroit. La providence n'est pas moins blamable
„d'avoir donné la raison aux hommes, qu'elle savoit
„devoir en abuser., *Ut, si medicus sciat, eum ægrotum*
qui jussus sit vinum sumere, meracius sumturum, statim-
que periturum, magna sit in culpa: sic vestra ista provi-
dentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis, quos scie-
rit ea perverse & improbe usus. *Cicer. de Nat. Deor.*
lib. III. Cap. 31.

On ne peut nier, qu'il paroît bien plus convenable à la nature d'un Etre souverainement bon, d'empêcher absolument le mal, pouvant le faire, que d'établir un remède très-incertain & souvent inutile, pour le détruire. La plus solide gloire que celui, qui est le maître des autres, puisse acquérir, c'est de maintenir parmi eux l'ordre, la paix, la vertu, le contentement de l'esprit, & la santé du corps. Le plus grand amour qu'un Etre parfaitement bon & souverainement puissant puisse témoigner pour la vertu, est de faire, s'il le peut, qu'elle soit toujours pratiquée, sans aucun mélange de vice. Permettre au crime d'inonder l'Univers, sauf à le punir après l'avoir longtems toléré, c'est

c'est non-seulement n'avoir pas pour la vertu la plus grande affection, que l'on puisse concevoir, mais c'est agir comme agiroit un Etre naturellement mauvais, qui laisseroit pecher; pouvant l'empêcher, pour avoir le plaisir de punir. La plus grande haine que l'on puisse avoir pour le mal, n'est pas de le punir, lorsqu'il est fait, mais c'est d'empêcher qu'il n'ait lieu. On n'est excusable de souffrir le mal, que lorsqu'on ne sauroit y remédier; si l'on peut l'éviter & qu'il arrive, soit par des voies morales, soit par des voies physiques, on est aussi condamnable, que si on l'avoit occasionné, puisqu'on a pu non seulement l'écraser dès sa naissance, mais prévenir qu'il ne naquit.

Si l'homme venoit purement d'un bon & unique principe, il faudroit, suivent les idées que nous avons de l'ordre, qu'il eut été créé, non seulement sans aucun mal, mais même sans aucune inclination au mal. Si l'on objecte, qu'il avoit simplement la force de se déterminer au mal, & qu'il est seul coupable du mal moral, qui s'est introduit dans l'Univers, on ne sera guere plus avancé; car Dieu avoit prévu que l'homme pecherait, & qu'il se feroit mal de son franc arbitre, puisqu'on ne peut nier, que tout ne soit présent & connu à la Divinité. Or si Dieu avoit prévu le péché de l'homme, qui le rendroit malheureux lui & toute sa posterité, il devoit l'empêcher, parcequ'il est contre la nature d'un Etre parfaitement bon, de permettre qu'il soit obligé d'accabler ses créatures de toutes sortes de malheurs. „Vous „dites toujours, *dit Cotta au Stoicien Balbus*, c'est la faute „des hommes; ce n'est pas celle des Dieux: mais ne „se moqueroit-on pas d'un Médecin ou d'un pilote, „qui pourtant ne sont que de foibles mortels, s'ils „accusoient de leur mauvais succès la violence de la „maladie ou de la tempête? qui vous eut appelé, leur

„diroit on, s'il n'y avoit eu du peril? or ce raisonnement est bien plus fort contre les Dieux. C'est la faute de l'homme, dites-vous, s'il commet des crimes? que ne lui donnoit-on une raison, qui ne fut capable ni de fautes, ni de crimes... *Sed urgetis identidem, hominum esse istam culpam, non Deorum. Ut si Medicus gravitatem morbi, gubernator vim tempestatis accuset: etsi hi quidem homunculi, sed tamen ridiculi. Quis enim te adhibuisset, dixerit quispiam, si ista non essent? contra Deum licet disputare liberius: in hominum vitiis ais esse culpam. Eam dedisses hominibus rationem, qua vitia culpamque excluderet.* Cicer. de Natura Deor. lib. III. Cap. 31.

Il ne reste qu'une ressource aux defenseurs de l'origine du mal par la chute d'Adam: c'est de dire, que Dieu ne l'avoit pas prévue. Mais outre qu'un pareil sentiment détruit, de fond en comble, la prévoyance & la prescience de Dieu, & qu'il est absurde, en tout sens, de prétendre, que Dieu aiant combiné, & choisi entre tous les mondes possibles, il n'ait pas prévu ce qui arriveroit dans celui, dont il avoit fait choix: on peut répondre à cette foible objection; que si Dieu n'avoit pas prévu la chute d'Adam & la naissance du mal, il l'avoit du moins jugé possible, & il devoit par les mêmes raisons, que s'il l'avoit prévue, empêcher qu'elle ne put arriver, & entraîner après elle tant de suites funestes. Car la bonté d'un Être infiniment parfait ne seroit pas infinie, si l'on pouvoit avoir une notion d'une bonté plus grande que la sienne. Or il est certain, qu'un être bon doit non seulement s'opposer à tout ce qu'il fait devoir procurer le mal, mais même à ce qu'il soupçonne pouvoir y donner lieu: il empêche également, dans ce cas, celui qu'il prévoit & celui qu'il pense être simplement possible.

possible. S'il agissoit autrement, il ressembleroit à ces Dieux, dont se moque Cotta, qui sans savoir le mal qui devoit en arriver, avoient accordé aux hommes, comme des grâces, les dons qui leur étoient devenus les plus pernitiens. „Comment est-il possible, dit „Cotta, que les Dieux aient pu tomber dans l'erreur? „quand nous laissons nos biens à nos enfans, c'est „dans l'espérance qu'ils en feront un bon usage, nous „pouvons y être trompés; mais comment un Dieu „a-t-il pu l'être? Ainsi que le fut le Soleil, lorsqu'il „confia son char à son fils Phaeton: ou comme Neptune, „lorsqu'ayant permis à Thésée son fils de lui demander „trois choses; Thésée lui demanda la mort d'Hippolyte? Fictions de poète; à nous autres philosophes „il nous faut du vrai. Cependant, si ces Dieux avoient „prévu, que leur facilité seroit funeste à leurs enfans, „on leur feroit un crime d'avoir été bons & complaisans à ce prix-là. „ *Ubi igitur locus fuit errori Deorum? nam patrimonia spe bene tradendi relinquimus; quam possumus falli: Deus falli qui potuit? an ut Sol, in curram cum Phaethontem filium sustulit: aut ut Neptunus, cum Theseus Hippolytum perdidit, cum ter optandi à Neptuno patre habuisset potestatem? Poetarum ista sunt: nos autem philosophi esse volumus, rerum auctores, non fabularum. Atque si tamen ipsi Dii poetici, si scissent perniciosam fore illa filiis, peccasse in beneficio putarentur.* Cicer. de Nat. Deor. lib. III. cap. 31.

Il ne peut donc convenir à un Etre souverainement parfait, de donner aux hommes, en présent, un franc arbitre, dont il sait qu'ils feront un usage, qui leur sera pernitiens. Il n'appartient qu'à un Etre malfaisant & mauvais d'accorder des dons aux créatures, qui doivent certainement leur devenir nuisibles ou inutiles. Si un Souverain faisoit distribuer à tous ses soldats

des armées, qui pourroient les garantir de la mort dans le besoin, mais qu'il sçut certainement, que loin de s'en servir à cet usage, ils les emploieroient à s'entre-tuer les uns les autres; ne seroit-il pas coupable du mal, que produiroient ces dangereuses armées, & ne vaudroit-il pas mieux qu'il ne leur en eut pas donné? Voilà cependant ce qui arrive dans le meilleur des mondes possibles, où le resultat de la prétendue harmonie préétablie doit être nécessairement la cause de tout le mal, que nous voions arriver dans le monde. Car tout aiant été arrangé dans le commencement, le péché d'Adam étoit une suite nécessaire de cet arrangement; & il étoit impossible qu'il fit usage de cette prétendue liberté qu'il avoit.

S'il est vrai, comme le prétend Mr. *Leibnitz*, que Dieu ait créé l'ame dans le meilleur des mondes possibles, de telle manière, que par le moyen de l'harmonie préétablie, elle n'a besoin de recevoir aucune influence physique du corps, & que le corps s'accommode de même aux volontés de l'ame par ces loix préétablies, si les perceptions de l'ame lui arrivent par sa propre constitution originaire, qui lui a été donnée dès la création, & qui fait son caractère individuel; il faut regarder les hommes comme de doubles pendules, ou comme des marionnettes corporelles spiriuelles; car le premier mouvement de la monade corporelle entraîne nécessairement le second, & la première pensée de la monade qui constitue l'ame, fait succéder indispensablement la seconde. Ainsi, dans le choix du meilleur monde, la chute d'Adam étoit d'une nécessité absolue: & les horreurs, les maux, les crimes, les maladies, dont ce monde est pour ainsi dire submergé, devenoient une suite du choix, que Dieu en faisoit entre tous les possibles. Qu'eut-il donc choisi

choisi de pis, s'il avoit créé le plus mauvais qui fut entre les possibles ?

Après avoir montré la foiblesse de tous les raisonnemens philosophiques contre un dogme, dont on sent la fausseté, sans pouvoir cependant trouver, pour le détruire, des arguments dans la foible raison humaine; attaquons ce dogme avec le secours de la revelation, & nous le reduirons bientôt en poudre.

Les notions les plus distinctes, les plus claires, les plus évidentes, & les plus certaines que nous aions de l'ordre, nous montrent qu'un Être, qui existe par lui-même, qui est nécessairement éternel, doit être unique, infini, tout puissant, & doué de toutes sortes de perfections. Il n'y a donc rien de si absurde que d'admettre deux Dieux, ou deux différens principes de toutes les choses indépendans l'un de l'autre. „Si nous supposons, dit S. Jean Damascene, plusieurs Dieux, il est nécessaire que nous en appercevions la différence. „Car si nous trouvons dans eux les mêmes qualités, & s'ils ne diffèrent en rien, il est naturel de croire „qu'il faut plutôt qu'il y en ait un seul que plusieurs. „Si au contraire ils diffèrent dans leur essence, où est donc la perfection de ces différens Dieux. „*Et ἐν πολλοῖς ἔρμην· θεοί, ἀνάγκη διαφορὰν εἶναι τοῖς πολλοῖς διακρίσθαι· ἡ γὰρ οὐδὲ μία διαφορὰ ἐν αὐτοῖς, ὥς μονολόν ἐστι, καὶ ἐν πολλοῖς. ἡ δὲ διαφορὰ ἐν αὐτοῖς, πᾶσι καλίστη.* Si multos asseremus Deos, necesse est in multis differentiam videri: nam si nulla in ipsis differentia, anapoteius erit non multi: si autem differentia in ipsis, ubi perfectio. Damascen. lib. I. cap. 5. Orthod. fidei, p. 15.

Il n'y a aucune bonne réponse à faire à cette objection. Le principe de la nécessité d'un seul & unique Dieu est fondé sur les notions les plus claires; il doit être nécessairement infini par son essence,

ainsi il exclut nécessairement tout autre être infini; il est infiniment puissant, sa puissance infinie ne peut donc s'accorder avec une puissance égale à la sienne. „S'il „y a plusieurs Dieux, dit encore le même S. Jean Da- „mascene, comment est il possible qu'ils soient infinis; „& qu'ils ne soient bornés par rien? Là où se trouve „un Dieu (ou premier principe créateur & indépen- „dant) l'autre ne peut y être. D'ailleurs, le monde „étant gouverné par des Dieux (ou des principes) dif- „férens, devroit déjà être ou dissous ou corrompu, „ou le fera dès qu'il arrivera la moindre discorde en- „tre ces Dieux. Πῶς δὲ καὶ πολλοῖς οὖσι τὸ ἀπαρίχταν- „τον φυλαχθήσεται, ἔνθα γὰρ ἂν ἦν ὁ ἕως, οὐκ ἂν ἦν ὁ ἕτερος; πῶς δὲ ὑπὸ πολλῶν κυβερνηθήσεται ὁ κόσμος, καὶ ἂν διαλυθήσεται, καὶ διαφθαλήσεται; μάχης ἐν τοῖς κυ- „βερνήταις θεωρημένης. *Quomodo vero si multi sint, incircumscri- „pti erunt? ubi enim unus fuerit, nequaquam erit alter. Quo- „modo vero a multis gubernabitur mundus, nec dissolvetur aut „corrumperetur, si pugna inter gubernatores observetur. Id. ib.*

Après avoir prouvé évidemment, qu'il ne peut y avoir qu'un premier Etre intelligent, on seroit dis- pensé, si l'on vouloit, de répondre aux objections que l'on fait sur le mal moral & physique, parceque l'ignorance, où l'on est sur une chose, ne peut détruire la connoissance certaine que l'on a d'une autre. Ainsi parceque j'apperois dans ce monde des événemens, qui me paroissent déplacés, & dont j'ignore la véritable cause, je serois fou si je voulois en conclure, que la chose la plus évidente, dont je me démontre clairement la vérité, est fausse. D'abord que j'ai prouvé, qu'il ne peut y avoir qu'un premier Etre, un seul principe éter- nel, infini, intelligent, les difficultés, qui ne sont qu'ac- cessoires, ne peuvent & ne doivent point prévaloir contre les preuves claires, & fondées sur les prin- cipes

cipes les plus simples & les plus naturels. Ma raison me fait connoître l'absolue nécessité d'un premier Etre intelligent: ou il faut que veuille fermer les yeux à la lumière naturelle, ou il faut que je convienne de ce que me dicte cette raison: il est vrai qu'ensuite elle rencontre des choses, qu'elle ne sauroit penetrer. Je dois me plaindre de son peu d'étendue, mais je ne dois pas pour cela rejeter, ce qu'elle me démontre avec la plus grande évidence; sans cela j'agis aussi follement qu'un homme, qui aient la vue foible, & ne pouvant appercevoir les objets qui sont à cinq cens pas de lui, nie que ceux, qu'il voit distinctement de quatre, aient aucune réalité.

Voilà ce qu'on peut d'abord répondre en général à toutes les objections, que l'on fait en faveur du dogme des deux principes; mais un philosophe chrétien n'est point embarrassé sur les difficultés, que l'on forme sur la chute du premier homme. Nous savons que la présience de Dieu n'empêche point le libre arbitre de l'homme, & qu'*Adam* jouissoit d'une pleine liberté de pecher, ou de ne pas pecher. Il falloit qu'il eut cette liberté, pour être digne des bontés de Dieu, sans cela il n'auroit été qu'un vil automate incapable de mériter aucune récompense; & il ne convient qu'à un Etre sans discernement d'accorder les récompenses, dues au mérite, à un être en qui il ne se trouve pas. „Il ne s'ensuit pas, dit *S. Augustin*, „que si l'ordre des causes est certain à Dieu, rien ne „depende de nôtre volonté; Car nos volontés mêmes „sont dans l'ordre des causes, qui est certain à Dieu, „& qu'il prévoit, parceque les volontés des hommes „sont aussi les causes de leurs actions. *Non est autem consequens, ut si Deo certus est omnium ordo causarum, ideo nihil sit in nostræ voluntatis arbitrio. Et ipsæ* quippe

quippe nostræ voluntates in causarum ordine sunt, quæ certus est Deo, ejusque præscientia continetur, quoniam & humana voluntates humanarum operum causæ sunt.
D. Aug. de Civit. Dei lib. V. Cap. 9.

Quant aux maux, aux quels les gens vertueux sont exposés dans ce monde, tout comme les mechans, „il ne faut pas s'imaginer, dit sagement S. Augustin, „qu'il n'y ait point de différence entre eux, parce- „qu'il paroît qu'il n'y a point de différence entre les „peines qu'ils souffrent. La vertu & le vice ne sont „pas une même chose pour être exposés aux mêmes „souffrances: car comme un même feu fait briller l'or „& noircir la paille, comme un même fleau écrase le „chaume & purge le froment, comme encore la lie „ne se mêle pas avec l'huile, quoiqu'elle soit tirée „de l'olive par le même pressoir: ainsi un même „malheur venant à fondre sur les bons & sur les me- „chans éprouve, purifie, & fait éclater la vertu des „uns, & au contraire perd, détruit, & damne ceux „qui persistent dans le crime. Et c'est pour cela qu'en „une même affliction les mechans blasphement contre „Dieu, & les bons le prient & le benissent.“ *Hæc quæ ita sint, quicunque boni malique pariter afflicti sunt, non ideo ipsi distincti non sunt, quia distinctum non est, quod utrique perpeffi sunt. Manet enim dissimilitudo passionum, etiam in similitudine passionum, et licet sub eodem tormento, non est idem virtus & vitium. Nam sicut sub uno igne aurum ratillat, palea fumat; & sub eadem tribula stipula comminuntur, frumenta purgantur; nec ideo cum oleo amurca confunditur, quia eodem pressu pondere exprimitur: ita una eademque vis irruens bonos probat, purificat, eliquat; malos damnat, vastat, exterminat. Unde in eadem afflictione, mali Deum detestantur atque blasphemant; boni autem pre-*
can-

centur & laudant. D. Augustin, de Civitate Dei, Lib. III. Cap. 8.

Ce que nous regardons donc comme des maux, sont de véritables biens pour les justes, puisqu'ils leur préparent un bonheur éternel. Ainsi l'on peut dire que bien loin que la miséricorde de Dieu & sa bonté aient souffert la moindre diminution, par la faute dans la quelle il a permis qu'*Adam* tombât, en se servant mal du libre arbitre qu'il avoit reçu, & sans le quel, je le repete encore, il n'auroit été qu'un vil automate, indigne de toutes les graces; cette bonté & cette miséricorde de Dieu ont paru avec plus d'éclat, que jamais, dans le mystere de la redemption, qui rend les hommes infiniment plus heureux, qu'ils n'auroient été, si *Adam* n'avoit pas péché; de sorte que l'Eglise a raison d'appeller la faute du premier homme une faute heureuse *felix culpa*, puisqu'elle procurera à ceux, qui l'auront mérité, & qui auront fait un bon usage de leur liberté, après quelques peines courtes, & pour ainsi dire d'un instant, un bonheur supreme & éternel. „Pour ce qui est de la Satisfaction présente, dit *S. Augustin*, le premier homme „étoit plus heureux dans le paradis, que quelque „homme de bien qui soit en cette vie mortelle, & „remplie d'infirmités; mais quant à l'espérance du bien „à venir, quiconque est assuré de jouir un jour de „Dieu en la compagnie des anges, est plus heureux, „quoiqu'il souffre, que ne l'étoit le premier homme incertain de sa chute, dans toute la félicité du paradis terrestre. *Quantum itaque pertinet ad delectationem presentis boni, beatior erat primus homo in paradiso, quam quilibet justus in hac infirmitate mortali: quantum autem ad spem futuri boni, beatior quilibet in quibuslibet cruciatibus corporis: cui non opinione, sed certa veritate manifestum est, sine*
sine

sine se habiturum, omni molestia carentem societatem Angelorum in participatione summi Dei, quam erat ille homo sui casus incertus in magna illa felicitate paradisi. D. Aug. de Civ. Dei Lib. XI. cap. 12.

Voilà donc les opinions monstrueuses des deux princoipes, & les difficultés formées sur le mal, que nous souffrons dans ce monde, renversées & détruites. Les maux, qui paroissent si durs aux mechans, sont des moyens efficaces & justes pour parvenir au suprême bonheur. La peste ravage de grandes contrées, mais en même tems elle rompt les liens terrestres, qui retenoient les justes dans cette vie penible; & donnant la liberté à leur ame, detenue dans les prisons du corps, elle les rend souverainement heureux; *Lisbonne* croule sur ses fondemens: heureux les Portugais qui étoient justes, dont la mort n'a été qu'un passage subit d'une vie malheureuse à une éternelle félicité!

Τὰ δὲ ζύμπαντα, ιδέα, ὕλαν, αἰσθητόν τε, οἷον ἐκγονον τουτέων. Tout ce qui est, existe par l'idée (ou la forme) par la matiere & par le sensible, qui est comme une production de la forme & de la matiere.
Chapitre I. §. 2.

Nous expliquerons ici ce que l'on doit entendre par les termes d'idée, de matiere, & de sensible.

„L'idée, dit *Plutarque*, est la substance exempte du „corps, qui existe par elle même, qui donne la forme „à la matiere informe, & qui est la cause des choses „qui deviennent visibles & en évidence. „ Ἰδέα ἐστὶν ἄσῳματος, αὐτὸ μὲν μὴ ὑφιστάσθαι καθ' αὐτήν, ἐκποιέουσα δὲ τὰς ἀμέρους ὕλας, καὶ αἰτία γινομένη τῆς τούτων δόξης. *Idea substantia est corporis exers, qua*

causa

ex se per se ipsam subsistit tum formæ expertem materiam informat, iisque rebus causam præbet ut existant ac monstrari possint. Plutar. de placit. philosophorum. Lib. I. Cap. 10.

Quant à la matiere, elle est le premier sujet soumis à la génération, & aux autres changemens. Les disciples de *Thales*, de *Pythagore*, & les *Stoiciens* disoient que cette matiere étoit variable, changeante, se repandant par sa nature dans tout l'Univers. "Ἰλη ἐστὶ τὸ ὑποκείμενον πρῶτον γίνεσθαι καὶ φθορᾷ καὶ ταῖς ἄλλαις μεταβολαῖς· οἱ ἀπὸ Θάληω καὶ Πυθαγόρῃ καὶ οἱ Στωικοὶ τρεπτὴν καὶ ἀλλοιωτὴν, καὶ μεταβλητὴν καὶ ῥευστὴν ὄλην δὲ ὅλην τὴν ὕλην. *Materia est primum ortus interitusque subiectum aliarumque mutationum. Qui Thaletem, Pythagoram sequuntur, & Stoici mutabilem, fluxam, tota sumpte natura per universum eam statuunt.* Id. ib. c. 9

Nous avons vu dans la définition de l'idée, ou de la forme, ce que nous devons entendre par le terme, de *sensible*; c'est l'effet visible, palpable, & déterminé produit par la matiere premiere, qui est informe, & par l'idée; car les anciens philosophes crurent, que la matiere premiere, quoiqu'elle fut corporelle, n'avoit cependant aucune forme. Il est absurde de prétendre qu'un corps peut exister sans une forme: cependant c'étoit là leur sentiment. *Aristote* & *Platon* l'adoptèrent ainsi que leurs disciples. Cela montre dans quelles erreurs l'esprit de système peut entraîner. „*Aristote* & „*Platon*, dit *Plutarque*, soutinrent que la matiere premiere étoit corporelle, mais qu'elle n'avoit aucune „forme, aucune espece, aucune figure, ni aucune „qualité par sa nature; qu'elle étoit le receptacle des „formes, & qu'après les avoir reçues, elle en devenoit „comme la nourrice, le moule, & la mere.” „*Ἀριστέλης καὶ Πλάτων, τὴν ὕλην σωματοειδῆ, καὶ ἀμορφον, αἰσί-*



αἰδέου, ἀρχαίτητον, ἄπειρον μὲν ὅσον ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ φύσει, δεξιμότην δὲ τῶν ἰδῶν, οἷον τιθέμεν, καὶ ἐκμαρτυρίαν, καὶ μάλιστα γυνώσκει. Aristoteles & Plato materiam esse corpoream formæ specieiue expertem, ac figuræ, qualitatis etiam suapte natura vacuam : sed formarum receptaculum tanquam nutricem, & subiectum in quo rerum imagines impressu referantur ac matricem. Id. ib. cap. 9.

Après avoir expliqué ici ce que l'on doit entendre, selon *Timée de Locres*, par les termes, de forme, de matiere & de sensible; nous remarquerons qu'*Amiot* a commis une faute, capable de jeter dans l'erreur tous ceux, qui ne peuvent lire *Plutarque* que dans la traduction, qu'il en a donné. Il rend ainsi ce que *Plutarque* dit de l'idée, (Chap. X. liv. I. des opinions des philosophes) l'idée est la substance du corps la quelle ne subsiste pas à part elle, mais figure & donne forme aux matieres informes. *Plutarque* dit tout le contraire de ce que lui fait dire *Amiot*. Car bien loin d'admettre, que l'idée est la substance du corps, & qu'elle ne subsiste pas à part elle; il dit en termes exprès, que l'idée est la substance indépendante, & exempte du corps. Les expressions de *Plutarque* sont si claires, que je ne comprends pas comment *Amiot* a pu se tromper. *Ἰδέα ἰσὶν οὐκ ἄσώματος*. Le traducteur latin a rendu le véritable sens de *Plutarque*: *idea, substantia est corporis expert* &c. En faisant cette remarque je ne prétends point diminuer le mérite d'*Amiot*, qui a une grande vérité dans ses expressions, & quelque chose de si naturel dans son stile, qu'on sent toute la force des pensées de l'original. Il y a cependant plusieurs fautes d'inadvertance dans la traduction; mais dans quel ouvrage ne s'en trouve-t-il pas, quelque excellent qu'il soit?

Ταύταν δὲ τὴν ὕλην αἰδίων μὲν ἔφα, οὐ μὲν ἀκίνατον ἀμορφὸν δὲ καθ' αὐτὴν, καὶ ἀσχημάτισον, δεχομένην δὲ πᾶσαι μορφᾶν.
Timée de Locres soutient encore que la matière est éternelle & mobile, qu'elle est par elle-même sans forme & sans figure, mais capable de recevoir toutes les formes. Chapitre I. §. 5.

Nous venons de voir, dans la remarque précédente, que le sentiment de *Timée de Locres*, sur la matière première, éternelle, sans forme, & sans figure avoit été également soutenu par les philosophes, qui l'avoient précédé, & par ceux qui l'avoient suivi; nous examinerons donc actuellement, si les seuls philosophes payens ont admis l'existence de la matière avant la création du monde. Il paroît que les anciens Juifs n'ont pas eu des idées bien nettes & bien claires sur cet article. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Philon* parle, comme s'il avoit cru que la matière avoit préexisté avant la création du monde, „Si quelqu'un, „dit *Philon*, vouloit chercher la cause pour la quelle „cet univers a été fait, il me semble qu'il ne s'éloig- „neroit point du but, en disant ce qu'un de nos an- „cêtres avoit autrefois dit: que le Pere & Créateur „étant bon par sa nature, il n'avoit pas porté envie à „la substance, la quelle n'avoit rien de bon en soi, „mais pouvoit être changée en toutes choses bonnes, „parcequ'elle étoit de soi-même sans ordre, sans qua- „lité & sans ame; pleine de rudesse, de confusion & „de désordre: elle a donc été changée dans un état „contraire, qui est très-bon, aiant été mise en ordre, „aiant reçu les qualités; l'ame étant devenue une, „ho-

„homogene, toute semblable, parfaitement jointe, har-
 „monique ou accordante, & doué de toutes les plus
 „excellentes formes. Dieu donc sans aucun conseil,
 „(car qui eut été celui qui eut, par lui en donner,
 „puisqu'il étoit seul) usant de la seule puissance, dé-
 „libéra de remplir la nature, qui étoit dépourvue de
 „tout don, divin, de ses promptes & riches graces
 „sans en épargner aucune: la nature, dis-je, qui de
 „soi-même ne pouvoit s'être d'aucune utilité ni se faire
 „aucun bien. „ Εἰ γὰρ τις ἐτελέσειεν τὴν κτίσιν ἢ ἐκ
 ἑνὸς τῶν τοῦ πᾶν ἀνημιεργέτη, ἀρευνᾶσαι, δοκεῖ μοι
 μὴ διαμαρτάνειν τῷ σκοποῦ Φαίηςτος, ὅτι καὶ τῷ ἀεὶ
 χαίρει ἐπὶ τῷ, ἀγαθὸν εἶναι τοῦ πατέρα καὶ ποιότην,
 οὗ χάριν τῆς ἀρετῆς αὐτῆ φύσεως ἐκ ἐφθάρτη φύσις
 μὲν ἐξ ἑαυτῆς ἔχουσι καλὰ, δυνάμειν δὲ χρῆσθαι
 πάντα ἢ μὴ γὰρ ἐξ ἑαυτῆς ἀτακτος, ἀκαίος, ἀψυ-
 χος, ἐτερείτητας, ἀκαρμυστίας, ἀσυμφωνίας, μέγαν κερ-
 πὴν δὲ καὶ μεταβολὴν ἰδέχεται τῇ εἰς τὰ πάντα καὶ τὰ
 βέλτερά, τάξιν, ποιότητα, ἐκφυγίαν, ομοιότητα, ποι-
 ῶτητα, τὸ ἰσχυρότερον, τὸ συμφωνοῦν, πᾶν ὅσον τῇ
 κρείττονος ἰδίας ἔδειν δὲ παρακλῆται τίς γὰρ ἢ ἐτα-
 ρος; μὴ δ' ἑαυτῷ χρηστέμενος ὁ Θεός, ἐγὼ δ' αὖ ἰσχυ-
 ρατέον ἀταμίαντος καὶ πλαυσίας χάριτι τῷ αὐτῷ ἀν-
 ρεῖας ἰδίας φύσιν, ἔδειος ἀγαθοῦ δυνάμειν ἐκλαβεῖν
 ἐξ αὐτῆς. Nam si quis vellet causam huius universalis
 opificii perscrutari, non aberraret, opinor, a scopo si di-
 ceret, quod quidam priscus sapiens: bonum esse patrem con-
 ditoremque, ideoque suapte aptura bonitate non inveni-
 disse substantia, nihil boni ex seipsa habenti, quae tamen
 quidvis fieri poterat. Erat enim ex seipsa experta omnis
 qualitatis, indigesta, inanitis, plena ruditate, confusione,
 atque discordia: sed capax alterationis mutationisque in
 contrarium statum optimum, videlicet ordinem, qualitatem,
 animationem, similitudinem, identitatem, coaptationem
 atque

aliqua confusionem; ceteraque quæ ad posteriori ideam atque
nunt. Tam Deus nemini inopente. (quis enim erat alius?)
suapte consilio decrevit; dimittas gratia; sine copiose largi-
terque profundere in naturam, nullius bona rei per se
capacem; sine divina manifestantia: Philon. oper. Lib.
de mundi opificio. pag. 4.

Les philosophes Pythagoriciens, Platoniciens, &
Stoïciens, qui ont cru cette préexistence de la matière
avant l'arrangement que Dieu lui donna, lorsqu'il fit
le monde; ne se sont pas expliqués plus clairement
que Philon.

Il paroît que les Septantes ont favorisé le senti-
ment de ceux qui étoient que la matière avoit pré-
existé à la création, car ils ne se sont point servi
du terme *κτίσις* je crée, mais du mot *ποιέω* je fais;
ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, &c.
cela ne peut se traduire littéralement que par des mots;
au commencement Dieu fit la Terre & le Ciel.

Les Pères de l'Eglise, & plusieurs Rabbins, ont
expliqué le mot hébreu *בָּרָא* *bara*, qui répond au
mot grec *κτίσις*, par le terme latin *creare* créer,
faire quelque chose de rien; mais ce mot *bara* signi-
fie plutôt faire quelque chose avec magnificence; &
c'est de quoi conviennent plusieurs Savans, & les uns
d'hébreux. Riser va encore plus loin, Gênesé Chap. I. v. 1.

car il prétend que ni le mot hébreu *בָּרָא*, ni le mot
grec *κτίσις*, qui a bien plus de force pour signifier la
création que celui de *ποιέω*, ni même le mot latin
creare, ne se peuvent restreindre à cette signifi-
cation particulière de produire quelque chose de
rien. Le Chevalier Leigh, Savant Anglois, remarque
dans son Dictionnaire de la langue sainte, (qui de l'an-
glois a été traduit par Kesteven en français,) que le
mot hébreu *בָּרָא* & le mot grec *κτίσις* signifient faire

quelque chose avec magnificence; & chez les Latins le mot de *creare* marque la production de toute sorte de choses, d'où vient le mot de *procreare*. *Diff. de la langue Sainte par Leigh pag. 24.*

Le Pere Calmet convient que le mot *bars* peut signifier également, tirer du néant, & donner la forme à quelque chose, & qu'il a été pris dans ce dernier sens par quelques Rabins, & quelques Interprètes, quoique leur nombre soit moins considérable, que celui de ceux qui l'entendent dans le sens que lui donne la Vulgate. Citons les propres paroles de Dom Calmet. „Créavit Deus, Dicitur créa. Ce terme créer signifie deux choses dans l'Ecriture. 1^o. tirer du néant; 2^o. donner la forme à quelque chose. La plupart des Rabins & presque tous les Interprètes chrétiens le prennent ici dans le premier sens. „*Comment. littéral sur tous les livres de l'ancien & du nouveau Testament &c. par le P. Calmet Tom. I. pag. 20.*

Oleaster s'est encore plus éloigné des idées de ceux, qui prennent le mot *bars* pour signifier la production d'une chose du pur néant, que ceux qui veulent qu'il signifie simplement former, faire quelque chose avec magnificence: car il traduit au commencement *Dixit dixit le Ciel & la terre*, ce qui montreroit platement qu'il ne fit qu'arranger le chaos, & diviser ce qui étoit mêlé & confondu.

„Quelques nouveaux Critiques (*Vatable, Grotius*, & plusieurs Rabins) voudroient, dit le Pere Calmet, que l'on traduisit ainsi que *Dieu forma le ciel & la terre. la terre étoit informe; Ou bien, au commencement lorsque Dieu créa le Ciel & la terre, la terre étoit informe.* Mais ces traductions sont contraires à la foi, en favorisant l'opinion, qui soutient l'éternité de la matière. *Id. ib. pag. 2.* Il est certain, que ceux qui ont

ont ainsi voulu traduire le premier & le second verset de la Genèse, devoient penser que la matiere avoir préexisté à la formation du monde, puisqu'ils convenoient, que la terre, c'est à dire la matiere, étoit informe, lorsque Dieu forma & arrangea le Ciel & la terre.

Il me paroît que pour éclaircir ces différents sentimens, on doit avoir recours à la Genèse elle même, & voir comment, & dans quel sens le mot *bara* est employé en d'autres endroits de ce livre. Or il ne faut pas aller bien loin pour cela; car dans le 21^{me} & dans le 27^{me} verset du même chapitre, le mot *bara* est employé pour signifier la production de plusieurs choses d'une manière ordinaire, en changeant seulement la disposition ou la configuration des parties intérieures ou extérieures, comme lorsque de la terre Dieu fit le corps d'Adam & celui des autres animaux. Or le texte hebreu emploie également dans ces deux endroits le terme *bara*, pour signifier le changement de configuration des parties, en formant le corps d'Adam & celui des animaux. Quant aux Septantes, ils se sont servi dans cette occasion du mot *ποιεω* faire, comme ils s'en sont servi dans le premier verset; marque qu'ils lui donnoient dans celui-là la même signification que dans les autres. Voici leur traduction. Καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὰ κτήνη τὰ μεγάλα, καὶ πᾶσαν ψυχὴν ζῶον ἑρπυστῶν ἃ ἐξήγαγε τὰ ὕδατα, κατὰ γένος αὐτῶν καὶ πᾶν πετεινὸν πτερυγίων κατὰ γένος. vers. 21. Καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν ἀνθρώπον; αὐτὸν ἐποίησε θεὸς ἐποίησεν αὐτόν; ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτὸς. vers. 27. Castillon, dans sa version latine, a de même employé le mot *creare*, dont il s'étoit servi dans le premier verset: *Creavitque Deus ingentia cete & omne genus fluitantium animalium; & alatarum volucrum. & quacunque ex aquis originem tra-*

hemia movētur. vers. 21. *Genef. chap. 1. 1.* *langue* *hōm-*
nem Deus ad fct. id est, ad divinum imaginem creavit,
scilicet matrem, & feminam. Tous les Interprètes fran-
 çois se servent, dans ces deux versets, du mot *créer*,
 & je n'en connois aucun qui traduise *Dieu donc fit*
les grandes baleines &c. de même que *Dieu donc fit*
l'homme à son image &c. ils se servent tous, ainsi que
 l'hebreu & le grec, du mot *créer*. Cependant cette
 création du corps d'Adam, & de celui des animaux,
 n'étoit qu'une production faite d'une manière ordinaire,
 un changement de la disposition des parties intérieures
 & extérieures. Nous n'en saurions douter, puisque
 dans le verset 7^{me} du chapitre second, il est dit: *Or*
l'Eternel Dieu avoit formé l'homme de la poussière de la terre.
Καὶ ἐπλασεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον ἐκ τῆς γῆς.
vers. 7. cap. 2. Voilà sans doute un préjugé considérable
 en faveur de ceux, qui ne veulent donner au mot
bara d'autre signification, que celle de former quelque
 chose avec magnificence.

Au reste le Pere Calmet n'est pas fondé, lorsqu'il
 dit, que ceux qui traduisent les deux premiers ver-
 sets de la Genese de cette manière; *au commencement;*
lorsque Dieu créa le Ciel & la terre; la terre étoit in-
forme, traduisent d'une manière contraire au texte de
 Moïse, qui distingue ces deux propositions, qu'on vou-
 droit unir, pour favoriser l'opinion de l'éternité de la
 matiere: *au commencement Dieu créa le Ciel & la terre,*
or la terre étoit informe &c. Premièrement on peut
 répondre au Pere Calmet, que ceux qui veulent sou-
 tenir la préexistence de la matiere à la création, se
 serviront également de ces deux versions; voici com-
 me ils interpréteront celle qu'adopte le Pere Calmet.
 Au commencement Dieu *bara* *ex nihilo* *fit.* (c'est à dire
 arrangea) le Ciel & la terre: or la terre étoit sans
 forme,

forme, vuide &c. C'est là précisément ce que les philosophes ont dit de la matiere premiere, qu'elle étoit sans forme; & Dieu en créant le Ciel & la terre, dut lui en donner une nécessairement. Toute la difficulté consiste dans la juste definition des mots *bara*, *brâsars*, *fit*: nous voions qu'elle n'a point été éclaircie. D'ailleurs, la particule *or* ne se trouve pas dans l'hebreu, ni dans le grec des Septantes, où il y a simplement, *& la terre étoit indiscernable & informe*: ce que les Traducteurs en langue vulgaire ont rendu de cette maniere, *& la terre étoit unide & sans forme*; mais cela n'est pas bien juste, le mot *unide*, ne rendant pas celui d'*indiscernable*. Othon Gualperius, dans ses Collections des Variantes sur le texte de la Genese, traduit ainsi ce passage des Septantes: 'H δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκευάστος. Et terra erat invisibilis & incomposita. Le mot d'*invisible* dit trop, & celui de *unide* dit trop peu. Il est singulier combien il y a de variantes dans ce verket. Le texte hebreu, le caldéen, le grec, & le latin de la Vulgate sont tous différents: je les placerai ici dans l'ordre que leur a donné Othon Gualperius dans ses Variantes sur la Genese.

Hebr.

וְהָאָרֶץ הָיְתָה תוֹהוּ וָבֹהוּ

Pagn.

Et terra erat inanitas & solitudo.

Fag.

Et terra erat informis & inanis.

Avenar.

Et terra erat inculta & vacua.

Chald.

Et terra erat desolata & vacua.

Fag.

Et terra erat vasta & vacua.

Pagn. in Lex.

Et terra erat desolatio & vacuitas.

LXX.

'H δὲ γῆ ἦν ἀόρατος καὶ ἀκατασκευάστος. h. e.

Et terra erat invisibilis & incomposita.

Basil. M.

Et terra erat invisibilis & inextructa.

Vulg.

Terra autem erat inanis & vacua.

Luth.

Und die Erde war wüst und leer.

Ce qui fait la difficulté de ce passage ce sont les mots *tohu* & *bolu*, qui embarrassent même beaucoup les Rabins, & qui ont donné bien de la peine aux Peres de l'Eglise. Le Rabin *Aben-Ezra* dit qu'ils signifient à peu près la même chose. Plusieurs autres Rabins les distinguent; ils disent que *boku* signifie, qui manque totalement de forme, comme la matiere premiere, & que *tohu* est la propriété ou l'inclination, qui meut la matiere à recevoir la forme naturelle. *In expositione vocum tohu & bolu, hebræi non nulli, laborant R. AbenEzra per utramque idem ferre significari existimat. Alii vero sic distinguunt; ut tohu sit res omni forma carens, ut est materia prima; tohu vero sit aptitudo habendi, seu desiderium, quod moveat materiam ad omnem formam naturalem recipiendam. Collatio præcipuarum sacra Genesæ translationum inter, se variantium Chaldæi: LXX. latin: vulg: &c. Auctore Othone Gualtperis pag. 16. ad Genes. Cap. 1. v. 2.*

Disons encore un mot sur les termes *bara* & *tsava*, qu'on traduit par celui de créer. Parmi tous les Interpretes, qui ont expliqué le véritable sens de ce terme hebreu & grec, il me paroît qu'il n'y en a point qui ait fait une remarque plus judicieuse, que le Jesuite *Mariana*. Il dit qu'il est impossible, que les Hebreux & surtout les Grecs l'aient pu employer, pour exprimer la création de la matiere tirée du néant, puisqu'elle leur étoit tout à fait inconnue. En effet on ne trouve l'idée d'une pareille création que dans les Rabins, qui ont vécu après la destruction de Jerusalem. L'opinion du Jesuite *Mariana* a été adoptée par le Pere *Richard Simon*, Prêtre de la Congregation de l'Oratoire. Ainsi en rapportant le sentiment de l'un, nous exposerons également celui de l'autre. „Les sco-
„lies, dit le Pere *Simon*, ou les notes de *Mariana* sur
„le

„le vieux Testament, peuvent aussi être très utiles
 „pour l'intelligence du sens littéral de l'Ecriture,
 „parcequ'il s'est appliqué principalement à trouver
 „la signification des mots hebreux. C'est ainsi qu'au
 „commencement de la Genese, il a remarqué judi-
 „cieusement, que le verbe hebreu *bara*, qu'on traduit
 „ordinairement par *créer*, ne signifie point selon sa
 „propre signification, *faire de rien*, comme on le croit
 „ordinairement: & que même les auteurs grecs & la-
 „tins, qui ont inventé le mot *créer* en leur langue,
 „n'ont pu lui attacher ce sens, d'autant que ce que
 „l'on appelle à présent création, ou production de rien,
 „leur a été inconnu.” *Hist. Critiq. du vieux Testament*
par le P. Richard Simon L. III. chap. 12. pag. 426.

Remarquons ici en passant, que les difficultés & les variantes, qui se trouvent dans ce verset, ont lieu dans presque tous ceux de la Genese: ce qui prouve bien la nécessité d'expliquer les Ecritures, par le secours de la tradition, & par l'autorité d'un Juge, qui ait l'infailibilité, ainsi que l'ont les saints Conciles généraux. C'est ce que nous examinerons ailleurs. Nous nous contenterons de dire encore un mot d'une troisième opinion sur l'explication de ce verset.

Il y a des Theologiens qui prétendent, qu'avant de créer le Ciel & la terre, Dieu créa d'abord le Cahos, dans le quel se trouvoit la matiere premiere, & que cette premiere création faite, il procéda à la seconde, du ciel & de la terre, dont parle Moïse. Ainsi ils expliquent par la premiere création du cahos, dans le quel étoit la matiere premiere, denuée de forme & invisible, le second verset de la Genese, *Et la terre étoit sans forme & indistincte*: mais cette opinion, au lieu d'éclaircir les difficultés, ne fait que les aug-
menter par cette double création. Quem confusum,

exque tot nominatis corporibus compactum globum Chaos communiter appellant; & ex istis verbis Mosais probant: In principio creavit Deus coelum & terram; terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant super faciem abyssi, & spiritus Domini incubabat superficiei aquarum, Gen. I, 1. 2. quasi dicat, in primo creationis & temporis momento Deus istam corporum confusam congeriem, nempe Coeli, terræ & aquæ (cum appendicula aeris, quia tenebrarum mentio fit super faciem abyssi) creavit. vid. Calov. Bibl. Illustr. h. l.

Après avoir examiné, en critique & en philosophie, ce que l'on peut dire pour ou contre la préexistence de la matiere à la création du monde: il faut bien se garder de donner la moindre croiance au sentiment, qui favoriseroit l'éternité de la matiere: ce seroit tomber dans une erreur, condamnée par l'Eglise; elle a décidé sur cet article, & la raison nous ordonne de nous soumettre, à ce que la foi nous enseigne par l'organe du S. Esprit, dont les Conciles généraux sont les interpretes:

Τὰν δὲ περὶ τὰ σώματα, μεριστὸν εἶναι, καὶ τὰς θατέρω φύσιν. Elle est divisible dans les corps, & sa nature est hétérogene. Chapitre I. §. 5.

Les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Peripateticiens soutinrent la divisibilité de la matiere à l'infini. Les sectateurs de *Leucippe*, de *Democrite*, d'*Epicure*, enfin tous les philosophes, qui admirent les atomes, nierent que ces mêmes atomes fussent sujets à la division. Cette question, agitée depuis trois mille ans, reste encore dans le même état, & est aussi peu éclaircie, qu'elle l'a été dès son commencement.

Exem-

Exemple bien frappant de la foiblesse de la raison humaine, qui se trouve arrêtée dans la connoissance des parties de la matiere, dès le premier pas qu'elle fait pour penetrer dans le sanctuaire secret de la nature. Nous ne parlerons pas davantage de cette question si douteuse, que nous avons traitée amplement dans la *Philosophie du bon-sens*. Nous y renvoyons les Lecteurs, puisque cet ouvrage n'en est qu'une suite. Nous remarquerons seulement, en passant, que Mr. *Bernier*, célèbre disciple du grand *Gassendi*, après avoir philosophé quarante ans, disoit à *Madame de la Sabliere*, „Vous avez bien raison, Madame, toutes nos con-
 „noissances philosophiques sont fort peu de chose, & je
 „suis ravi que de vous même vous vous soiez enfin
 „désabusée de ce côté là. Non assurément il n'en est
 „pas de la philosophie comme des arts; plus on s'exerce
 „dans un art, plus on s'y fait savant, mais plus on
 „specule sur les choses naturelles, plus on découvre
 „qu'on y est ignorant: il y a trente à quarante ans
 „que je philosophe, fort persuadé de certaines choses,
 „& voilà que je commence à en douter: c'est bien
 „pis, il y en a dont je ne doute plus, desespéré de
 „pouvoir jamais y rien comprendre. Combien pour-
 „rions nous en marquer de cette sorte! mais cela ne
 „feroit peut-être que degouter de la philosophie, & ne
 „seroit peut-être pas même du goût de tout le monde;
 „ne disons seulement ceci que comme en passant.
 „Qui est ce qui a jamais bien connu une chose, qu'on
 „croit cependant être généralement, & évidemment
 „connue; ce que c'est que pesanteur, ou comment,
 „& pourquoi une pierre, qu'on aura jetée vers le ciel,
 „retourne comme d'elle-même vers la terre? ajoutons,
 „si vous voulez, qui est ce qui a jamais clairement
 „compris cette autre chose, qui regarde la plus im-
 „por-

„portance, & la plus indubitable des verités, ce que
 „c'est qu'une substance immatérielle, incorporelle, spi-
 „rituelle, ce que c'est que l'entendement, ce que c'est
 „que penser; & en quoi consiste l'action de penser ?
 „bien loin de là, l'on n'a seulement jamais pu dire,
 „ou expliquer, ce que c'est que l'ame sensitive, &
 „généralement ce que c'est que sentir; ou, ce qui se
 „fait tous les jours dans la nourriture des animaux, &
 „peut-être des plantes, comment de choses insensibles
 „il s'en fait de sensibles ? hélas ! c'est ce qu'on n'a
 „jamais su, & ce qu'apparemment on ne saura jamais ;
 „nous ne sommes pas assez heureux pour cela, & il
 „semble, dit *Lucrece*, que la nature jalouse nous ait
 „fermé la porte à ces belles & importantes connoi-
 „ssances. „ *Abregé de la philos. de Gassendi par Mr.*
Bernier. Tom. IV. pref. sur les doutes.

Ποταγορεύοντι δὲ τὰν ὕλαν, τόπον καὶ
 χώραν. On appelle la matiere le lieu & la
 place. Chapitre I. §. 5.

Voilà encore un nouveau sujet de dispute, qui
 dure depuis plus de trente siècles, & qui n'est pas
 plus près d'être terminée, que celui au sujet de la
 divisibilité de la matiere.

Chez les anciens, *Aristote* me dit qu'il n'y a
 point de vuide, & que partout où il y a de l'éten-
 due, il y a de la matiere, la matiere étant le lieu
 & la place. *Epicure* m'assure que sans le vuide le
 mouvement est impossible. Je demande aux philo-
 sophes de ces derniers tems ce qu'ils en pensent ?
*Des-Cartes, Malebranche, Rohault, Regis, Pourchant, Spi-
 nosa, Fontenelle* m'assurent, qu'il ne sauroit y avoir
 de vuide. *Gassendi, Locke, Newton, s'Gravesande* me
 disent qu'il existe nécessairement. Dans ce conflit de
 juris-

jurisdiction philosophique, j'en appelle à ma lumière naturelle, & par une bizarrerie singulière elle me conduit à être toujours pour les raisons de ceux, qui exposent les difficultés du système qu'ils attaquent. Quand j'examine la nécessité du vuide, je n'en doute point, & quand je viens à considérer les raisons pour établir, que partout où il y a de l'étendue il y a de la matière, j'embrasse ce sentiment. En effet est il rien, qui brille plus à l'esprit que ce principe? que s'il y avoit du vuide, il seroit absolument nécessaire qu'il existât une étendue mobile, divisible, pénétrable. Or nous n'avons absolument aucune idée d'une pareille extension; donc il n'y a point de vuide. Les démonstrations, par les quelles on prétend prouver l'existence du vuide, sont elles plus évidentes, que l'idée qui nous fait connoître clairement, qu'un pied d'étendue peut changer de place, & qu'il est impossible, qu'il soit dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue; ce qui arriveroit nécessairement s'il y avoit une étendue pénétrable.

D'un autre côté il est impossible de comprendre, que le mouvement puisse avoir lieu dans le plein. On a beau avoir recours à mille différentes explications recherchées; on ne peut jamais se figurer, comment un corps peut changer de place, s'il ne trouve pas un lieu pour s'y loger, & comment pourra-t-il le trouver, si rien n'est vuide dans la nature; il fera précisément comme un poisson au milieu d'une rivière gelée, qui voudroit changer de place; les corps résisteront également partout. L'un à l'autre, & cette résistance doit être la même dans toute l'étendue de l'Univers, puisque cette étendue est contigue, & qu'il ne s'y trouve aucun vuide pour laisser opérer le mouvement.

Les philosophes, qui soutiennent la nécessité du vuide, disent à ceux qui en nient la possibilité : Vous prétendez, qu'il est impossible qu'un pied d'étendue soit dans le même lieu que l'autre ? cela est véritable, mais ce n'est pas par la raison que vous le prétendez. Un pied d'étendue ne peut pas être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue, parceque les parties de l'espace sont immobiles, mais non pas parcequ'elles sont impénétrables. *Et ec omnia vera esse quia partes spatii sunt immobiles, falsa vero essent nisi pars spatii in altero loco translata contradictionem involveret, & ex immobilitate partium spatii non ex impenetrabilitate seu soliditate profluunt. Element phys. math. Auctore s'Gravesande. C. III. pag. 4.*

Qui peut s'empêcher, en voyant les entraves, dans les quelles nôtre raison est retenue, de dire avec S. Paul, la Sagesse de ce monde n'est qu'une folie après de Dieu. „*Sapientia hujus mundi est stulticia apud Deum.*„ Paul. ad Rom. 4. 21. Nous nous occupons souvent toute nôtre vie de sçavantes chimères, nous abandonnons la véritable science, qui est celle de savoir nous rendre sages & vertueux. Nôtre orgueil nous persuade, lorsque nous sommes dans la plus parfaite ignorance, que nous avons de sublimes connoissances, parceque nous sçavons les erreurs des philosophes qui nous ont précédé. Rien n'est plus contraire, dit S. Augustin à une salutaire humilité, qu'une certaine science que j'appelle ignorance, pendant que nous nous félicitons de savoir ce que dit Anaxagore, Anaximène, Pythagore, Democrite & quelques autres hommes de cette sorte, afin que nous paroissions sçavans & érudits, nous nous éloignons totalement de la véritable doctrine. *Humilitati saluberrima maxime adversatur quedam (futilis dicam) imperitissima scientia ;*
dum

nam nos scire gaudemus, quid Anaxagoras, quid Anaximenes, quid Pythagoras, quid Democritus senserit & ceteri hujusmodi, ut docti eruditique videamur, cum hoc tamen vera doctrina eruditioneque longe absit. D. Ang. ad Dioscorum Tom. VII. pag. 187.

Καὶ σφαιροειδὲς-σῶμα· τελειότερον γὰρ τῶν ἄλλων σχημάτων ἦν τοῦτο. Le monde est donc un corps sphérique, cette figure étant la plus parfaite de toutes les autres figures. Chapitre I. §. 7.

Le Stoïciens disoient; ainsi que les Pythagoriciens & les Platoniciens, que la figure sphérique étoit la plus parfaite que le monde peut avoir, & tous ces différents philosophes en faisoient également un Dieu: „Il est certain, dit le Stoïcien Balbus, que le monde est „souverainement parfait. Il est certain aussi que d'être „animé, sensible, intelligent, raisonnable, ce sont des „perfections; d'où je conclus que le monde est animé; „sensible, intelligent, raisonnable, & par conséquent „qu'il est Dieu. Vous prétendés que le cône; „que le cylindre, que la pyramide l'emporte sur la „sphère pour la beauté; c'est avoir d'autres yeux que „les autres hommes; outre que ce n'est pas à la vue „seule à décider cette question. Pour moi, en ne „consultant que mes yeux, je ne vois rien dans ce „genre, qui ait la beauté d'une figure; qui contienne „dans elle toutes les autres, qui n'a rien de coupé „par les angles, rien qui aille de biais, rien de „raboteux, dans la quelle on ne trouve ni bosse „ni creux. Aussi les deux figures qu'on estime „le plus sont le globe parmi les solides, & le cercle „parmi les planes; elles sont les seules dont toutes „les

„les parties soient semblables entre elles, & où le haut
 „& le bas soient également éloignés du centre. Qu'est-
 „ce qu'on peut imaginer de plus juste? „ *Mando autem
 certe nihil est melius. Nec dubium, quin, quod animus sit,
 habeatque sensum, & rationem, & mentem, id sit melius,
 quam id, quod his careat. Ita efficitur, animantem,
 sensus, mentis, rationis mandum esse compotem: qua ra-
 tione, Deum esse mundum, concluditur. . . . Conum tibi
 ais, & cylindrum, & pyramidem pulchriorem quam sphæ-
 ram videri. Novum etiam oculorum iudicium habetis.
 Sed fuit ista pulchrida, dumtaxat ad spectu: quod mihi
 tamen ipsum non videtur; quid enim pulchrius ea figura,
 quæ sola omnes alias figuras complexa continet, quæque
 nihil asperitatis habere, nihil offensionis potest, nihil in-
 cisum, angulis, nihil anfractibus, nihil eminentis, nihil la-
 cunosum? cumque duæ formæ præstantes sint, ex solidis
 globus (sic enim σφαῖραν interpretari placet); ex planis
 autem circulus, aut orbis, qui κύκλος græce dicitur; his
 duabus formis contingit solis, ut omnes earum partes sint
 inter se simillimæ, à medioque tantum absit extremum,
 quantum idem à summo: quo nihil fieri potest aptius.
 Cic. de Nat. Deor. L. II. c. 17. & 18.*

L'Épicurien Vellejus se moque de tout cela.
 „Ceux qui ont prétendu, dit-il, que le monde a une
 „ame, & qu'il est intelligent, n'ont point compris
 „dans quelle forme l'ame peut subsister. Mais avant
 „que de m'expliquer là dessus, il me suffira ici de re-
 „marquer, combien peu d'esprit il faut avoir pour
 „dire, que le monde est animé, immortel, souverai-
 „nement heureux, & qu'en même tems il est rond.
 „Pourquoi rond? parceque la figure ronde est, sui-
 „vant Platon, la plus belle de toutes. Mais moi je
 „vois bien plus de beautés dans le cylindre, dans le
 „quarré, dans le cône, dans la pyramide. Mais à quoi
 „occu-

„occupez vous ce Dieu rond ? Vous le faites mou-
 „voir d'une si grande vitesse que l'imagination même
 „ne sauroit le suivre. Je ne puis comprendre, com-
 „ment étant agité de la sorte, il peut être heureux
 „& avoir l'esprit tranquille. Si l'on nous faisoit tourner
 „sans cesse, ne fir-on tourner que la moindre partie
 „de nôtre corps, certainement nous serions fort mal
 „à nôtre aise : pourquoi un Dieu n'en fera-t-il pas
 „aussi fatigué que nous ? Mais la terre étant une portion
 „du monde, elle est par conséquent une portion de
 „Dieu. Il y a sur la terre de vastes contrées incul-
 „tes & inhabitables, les unes parcequ'étant trop près
 „du soleil on y meurt de chaud, les autres parceque
 „l'éloignement de cet astre les glace. Si donc le monde
 „est Dieu, puisque ces deserts font une partie du monde,
 „il faut avouer que Dieu gèle d'un côté, tandis qu'il
 „est brulé de l'autre.,, *Qui vero mundum ipsum ani-*
mantem, sapientemque esse dixerunt, nullo modo viderunt
animi naturam, intelligentes in quam figuram cadere posset :
de quo dicam equidem paullo post. Nunc autem hactenus
admirabor eorum tarditatem, qui animantem, immortalem,
& eundem beatum, rotundum esse velint, quod ea forma
ullam neget esse pulcriorem Plato. At mihi vel cylindri,
vel quadrati, vel conî, vel pyramidis videtur esse formo-
sior. Quæ vero tribuitur vitæ isti rotundo Deo? nempe
ut ea celeritate contorqueatur, cui par nulla ne cogitari
quidem possit. In qua non video, ubinam mens constans,
& vita beata possit insistere: quodque in nostro corpore si
minima ex parte significetur, molestum sit; cur hoc idem
non habeatur molestum in Deo? terra enim profecto,
quoniam pars mundi est, pars est etiam Dei. Atqui terræ
maximas regiones inhabitabiles, atque incultas videmus,
quod pars earum appulsu solis exarserit, pars obriguerit
nive, pruinaque, longinquo solis abscessu; quæ si mundus
 F est

est Deus, quoniam partes mundi sunt, Dei membra partim ardentia, partim refrigerata dicenda sunt. Id. ib. Lib. I. cap. 10.

Platon, dont le Timée n'est qu'une copie de l'ouvrage de Timée de Locres, où les beautés simples de l'original sont très souvent surchargées d'ornemens déplacés, ainsi que nous l'avons déjà remarqué: Platon, dis-je, ne manque pas d'appuyer beaucoup sur la beauté de ce Dieu rond, dont se moquoient les Epicuriens. „Dieu, dit-il, donna au monde une figure „très belle & très convenable, car comme il devoit „contenir dans lui tous les autres êtres, il étoit de „même nécessaire, qu'il eut une figure, qui renfermât „en soi toutes les autres: il lui donna la forme „sphérique dans la quelle toutes les extremités des „raisons sont également éloignées du centre, & Dieu „crut que le monde seroit beaucoup plus beau étant „de cette figure que d'une autre: il prit donc le soin „d'en polir & d'en arrondir la surface, en quoi il fit „très sagement. Il ne lui donna point des yeux, „puisqu'il n'en avoit pas besoin, ne pouvant rien voir „au de là de lui; il ne lui donna pas des oreilles, „puisqu'il n'y avoit rien qu'il put entendre hors de lui; „il ne l'entoura pas d'un air extérieur puisqu'il n'avoit „pas besoin de respirer. Le monde ne demande point „un arrangement de membres & de parties, pour „prendre de la nourriture, & pour la rendre quand „elle est digérée; il ne peut ni croître ni diminuer, „car rien ne peut causer son accroissement ni sa diminution, il se nourrit lui même de lui même, & de „sa propre substance. Le monde a été construit avec „un art si divin, qu'il a dans lui même tout ce qui „est nécessaire à son essence; l'Auteur, qui le construisoit, „pensa que le monde seroit meilleur, s'il se suffisoit à lui-

„lui-même, que si le secours des autres lui étoit nécessaire; il ne lui donna point de mains, parcequ'il „n'avoit rien à prendre ni à jeter; il ne lui fit „point de-pieds, parcequ'il n'en avoit aucun besoin, „car il lui constitua un mouvement qui lui étoit seul „propre & convenable, il le fit tourner par lui même & sur lui même par un mouvement circulaire.

Καὶ σχῆμα δὲ ἴδαιεν αὐτῷ τὸ περίτοι καὶ συγγενές. τῷ γὰρ τὰ παντ' ἐν αὐτῷ ζῶα περιέχειν μέλλοντι ζῶα, περίτοι αἰ εἴη σχῆμα τὸ περιεληφές ἐν αὐτῷ πάντα ὅποια σχήματα· διὸ καὶ σφαιροειδές, ἐκ μέσου πάντη πρὸς τὰς τελευταίας ἴσιν ἀπέχει καὶ κυκλοτερές αὐτὸ ἑτέρου σώματος. πάντων τελειώτατον ὁμοιότατόν τε αὐτὸ ἑαυτῷ σχηματῶν· νομίσας μυστῶν κάλλιον ὁμοιοὶ ἀνομοίου· λῆισ δὲ δὴ κύκλῳ πᾶν ἔχει αὐτὸ ἀπεκρίβωτο, παλλῶν χάριν ὁμομάται τε γὰρ ἐπιδῶτο οὐδὲν (ὁρατὸν γὰρ οὐδὲν ὑπελείπετο ἔχοντι) οὐδ' ἀκούς· οὐδὲ γὰρ ἀκουστός. πνύματι οὐκ εὖ περιεσῶς διόμενοι ἀναπνοῆς· οὐδ' αὖ τιπὸς ἐπιδείξαι εὖ ὀργάνου ἔχον, ᾧ τὴν μὲν εἰς ἑαυτὸ τροφήν δέξοντο, τὴν δὲ πρότερον ἐντελεμασμένην ἀποπέμψαι πάλιν· ἀπὸς τε γὰρ οὐδὲν, οὐδὲ προσήει αὐτῷ ποδῶν οὐδὲν· οὐ γὰρ εὖ αὐτὸ γὰρ ἑαυτῷ τροφήν. τὴν ἑαυτοῦ φύσιν παρέχον, καὶ πάντα ἐν αὐτῷ καὶ ὑφ' αὐτοῦ πάχον καὶ θερμῶν, ἐκ τέχνης γέγονον· ἡγήσατο γὰρ αὐτὸ ὁ συνδότης, αὐταρχὴς ὢν, ἀρᾶναι ἔτιδ' αὖ μᾶλλον ἢ προσδεῖς ἄλλων· χερσὶν δὲ, αἷς οὔτε λαβῶν, οὔτε αἰ τινα ἀρύνιασθαι χεῖρα τις ἦν, μάτην οὐκ αἶτο δῶν αὐτῷ προσάπτειν· οὐδὲ ποδῶν, οὐδὲ ἄλλως τῆς περὶ τὴν βάσιν ὑπηρεσίας. Κίνησις γὰρ ἀπίνυται αὐτῷ τὴν τῷ σώματος εἰσταν, τῶν ἐπ' αὐτῇ τῇ περὶ τοῦ καὶ φρόνησις μάλιστα οὔσαν· διὸ δὴ κατὰ τὰντὰ ἐν τῷ αὐτῷ περιελαγῶν αὐτὸ, ἐποίησε κύκλῳ κινῶσθαι γερφόμενον. Cui (mundo) & figuram maxime congruam & decoram dedit. Animal quippe hoc, quod intra summi ambitum erat animalia omnia constare

turum, eam figuram præcipue requirebat, in qua figura omnes continerentur. Quapropter sphericum fecit, in quo omnis extremitas paribus à medio radiis attingitur: idque ita tornavit, ut nihil effici possit rotundius, omnesque partes essent omnium simillimæ. Putabat enim simile dissimili multo pulchrius esse. Levem præterea hunc globum extrinsecus undique expoliit. Nec inmerito. Nec enim oculis indigebat, quia nihil extra quod cerni posset, relictum erat. Nec auribus, cum nihil superesset foris quod audiretur. Nec erant aëre circumfusa externa mundi, ut respirationem requireret. Nec membris quidem talibus opus erat, per quæ nova alimenta susciperet, aut decocti cibi excrementa emitteret: nulla decessio fieri poterat, nulla accessio. Nec enim erat aut quo aut unde talia fierent. Ipsum enim se natura sui ipsius alit. Ita nempe divina arte fabricatus est mundus, ut omnia in seipso & à seipso patiat, & agat. Ratus enim est ille autor, mundum si sibi ipse sufficiat, præstantiorem fore, quam si aliorum adminiculis egeat. Nec ei manus necessarias esse duxit, quia neque capiendum quicquam erat, neque repellendum. Nec pedibus aut aliis ad progressum statumve membris opus erat: motum enim illi congruum suo corpori tribuit, qui ex septem motibus unus ad mentem maxime & intelligentiam pertinet. Idcirco cum illum per eadem, & in eodem, & in seipso circumduxisset, effecit ut circulari conversione moveretur. Plat. Oper. p. 1049. in Timæo.

Les Platoniciens prirent ces dogmes des Pythagoriciens, & les Stoiciens les prirent des Platoniciens, à la différence près que les Stoiciens n'admettoient qu'un Dieu, au lieu que les Platoniciens en admettoient deux; le premier, le Dieu supreme; & le second, le monde qui étoit le Dieu engendré, mais qui devoit être éternel & ne jamais périr. Voici comment Balbus le

le Stoicien explique le système de sa secte. „Puisque „l'idée, dit-il, que nous avons de Dieu, renferme „incontestablement deux choses, l'une qu'il soit animé, „& l'autre qu'il soit le meilleur de tous les Êtres, je „ne vois rien de plus conforme à ces notions primi- „tives, que d'attribuer une ame, & la divinité même „à l'univers, le meilleur de tous les êtres possibles. „*Sed cum talem esse Deum certa notione animi præsentiāmus, primum ut sit animus, deinde ut in omni natura nihil eo sit præstantius: ad hanc præsentiam notionemque nostram nihil vides, quod potius accomodem, quam ut primum hunc ipsum mundum, quo nihil fieri excellentius potest, animantem esse, & Deum judicem.* Cic. de Nat. Deor. Lib. II. cap. 17.

Voilà le système des Stoiciens sur la divinité clairement expliqué. Voions actuellement celui des Platoniciens. „Le Dieu qui avoit toujours été, dit Platon, „ayant pensé à faire un Dieu futur ou nouveau, il „le construisit léger, égal dans toutes les parties, & „il composa son corps parfait; de tous les autres corps „parfaits. Il plaça l'ame au milieu de lui, il l'éten- „dit ensuite partout, & la conduisit au dehors, & en „enveloppa tout le corps du monde. Il voulut qu'il „fut seul, unique, que son mouvement fut circulaire, „qu'il eut le pouvoir de se gouverner sans aucun se- „cours étranger, qu'il se connut lui-même, & qu'il „s'aimât. C'est à cause de toutes ces différentes qua- „lités que le Dieu ouvrier a fait le monde un Dieu „heureux. „Ουτος δὲ πᾶς ὅντος αἰὲ λογισμὸς θεῷ, περὶ τοῖς ποτὲ ἐσόμενοι θεοὶ λογισμῶς, λείον καὶ ὀμαλόν, πανταχῇ τε ἐκ μέσου ἴσται, καὶ ὅλοι καὶ τέλει ἐκ τι- λίου σαρμάσκει σῶμα ἰσότητι· ψυχὴν δὲ εἰς τὸ μέσον αὐτῷ θεῷ, διὰ παντός τε ἴσται, καὶ ἔτι ἔξω τὸ σῶ- μα αὐτῇ περιεκάλυψε, καὶ κύκλῳ δὲ κύκλοι στροφόμενοι,

ἐνα μόνον ἔργον κατέστη, δι' ἁριστὴν αὐτὸν αὐτῷ
 δυνάμενος ζυγυγισθαι, καὶ οὐδενὸς ἑτέρου προσδι-
 μιναι, γνωρίζει δὲ καὶ φίλον ἰκανῶς αὐτὸν αὐτῷ.
 διὰ πάντα δὲ ταῦτα εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸς ἐποίησεν.
*Cum hac igitur Deus ille qui semper est, de aliquando
 futuro Deo cogitaret, levem eum effecit aequalemque, & a
 medio ad summum undique parē, corpusque ex corpori-
 bus totis & perfectis totum atque perfectum: animam au-
 tem in eius medio collocavit porque totum retendit, atque
 ea corpus ipsam etiam extrinsecus circumtexit, mundum-
 que hunc unum & solum solitariamque, & circularem volvi
 in circulum statuit, qui propter virtutem sectum ipse fa-
 cile coire possit, nullius alterius indigens, satisque ipse
 sibi notus atque amicus. Itaque omnibus his de causis
 mundum opifex ejus beatum Deum effecit. Plāt. Oper.
 pag. 1009. in Timæo.*

Les Epicuriens se moquoient également des idées
 chimeriques des Stoïciens & des Platoniciens; écou-
 tons parler Vellejus. „Je ne vais pas, dit-il, vous
 „faire des contes frivoles, vous dire qu'il y a un
 „Dieu, qui est l'ouvrier, & l'architecte du monde sui-
 „vant le Timée de Platon; que nous devons recon-
 „noître cette vieille devinereffe, qui a été imaginée
 „par les Stoïciens, & qu'on peut appeller providence;
 „que le monde lui même est Dieu; qu'il est animé,
 „sensitif, rond, igné, mobile. Pensées monstrueuses,
 „qu'il faudroit pardonner, non à des philosophes, mais
 „à des rêveurs. De quels Dieux votre Platon a-t-il
 „pu voir la structure d'un si grand ouvrage, pour nous
 „soutenir qu'un Dieu en soit l'auteur, de quelle ma-
 „chine, de quels ouvriers son Dieu s'est il servi pour
 „élever ce superbe édifice? . . . Platon dit là-dessus
 „mille choses en homme, qui livre son imagination
 „à ses desirs, plutôt qu'en homme qui réfléchit. Ce
 „que

„que j'y trouve de plus singulier, & de plus merveilleux, c'est d'assurer que le monde sera éternel, après nous avoir dit qu'il a été produit, & presque fait à la main. Croiez-vous quelque teinture de physique à une personne, capable de se persuader, que ce qui a eu une origine puisse durer toujours ? Quel est le composé qui soit exempt d'altération ; tout ce qui a un commencement ne doit il pas avoir une fin ? . . .

„Mais dites-moi, car je m'adresse en même tems aux Stoiciens & à Platon, d'où vient que vos architectes songèrent tout à coup à construire l'Univers, eux qui jusques-là n'avoient fait que dormir pendant des siècles innombrables ? car quoique le monde n'y fut pas, les siècles ne laissoient pas d'être. Je n'entends pas des siècles, que la distinction des jours & des nuits, fassent compter par un certain nombre d'années : j'avoue que sans le mouvement du monde, cette distinction n'a pû se faire, mais ce que je veux dire, c'est qu'il y a eu depuis un tems infini une sorte d'éternité, qui n'étoit pas mesurée par des portions de tems, & dont il n'est pas possible de comprendre qu'elle a été la durée, puisqu'on ne peut même s'imaginer, qu'il y ait eu quelque tems, lorsque le tems n'étoit pas encore. Quoiqu'il en soit, je vous demande Balbus, pourquoi vôtre Providence a consummé dans l'oisiveté cette immense étendue de siècles ? le travail lui faisoit-il peur ? un Dieu ne sent point la peine du travail, & aussi ne devoit-il pas y en avoir pour lui, puisque le ciel, le feu, la terre, la mer tout lui obéissoit. „ Audite, inquit, non fugiles commenticiasque sententias, non opifissem, edificatoremaque mundi Platonis de Timao Deum : nec anum fœdificam Stoicorum reprobari, quam latine licet providentiam dicere : neque vero mundam ipsam, animo & sensibus

sibus præditam, rotundam, ardentem, volubilem Deum: portenta, & miracula non differentium philosophorum, sed somniantium. Quibus enim oculis intueri potuit vester Plato fabricam illam tanti operis, qua construi a Deo, atque ædificari mundum facit? quæ molitio? quæ fermenta? qui vestes? quæ machinæ? qui ministri tanti numeris fuerunt? Longam est ad omnia: quæ talia sunt, ut optata magis, quam inventa videantur. Sed illa palmaris quidem, quod, qui non modo natum mundum introduxerit, sed etiam manu pæne factum, is eum dixerit fore sempiternum. Hunc censet primis, ut dicitur, labris gustasse physiologiam, qui quidquam, quod ortum sit, putet æternum esse posse? quæ est enim coagmentatio non dissolubilis? aut quid est, cujus principium aliquid sit, nihil sit extremum? Ab utroque autem scisciteor, cur mundi ædificatores repente exstiterint: innumerabilia ante sæcula dormierint? Non enim si mundus nullus erat, sæcula non erant. Sæcula nunc dico, non ea, quæ dierum, noctiumque numero annis cursibus consiciuntur: nam fateor ea sine mundi conversione effici non potuisse. Sed fuit quædam ab infinito tempore æternitas, quam nulla temporum circumscriptio metiebatur; spatio tamen, qualis ea fuerit, intelligi non potest: quod tamen in cogitationem quidem cadit, ut fuerit tempus aliquod, nullam cum tempus esset. Isto igitur tam immenso spatio, quæro, Balbe, cur Pronæa vestra cessaverit. Laboremne fugiebat? At iste nec attingit Deum, nec erat ullis: cum omnes naturæ numini divitio, calum, ignis, terræ, mariæ parerent. Cic. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 8.

Δηλεόμενος ὢν ἄριστον γένναμα ποιεῖν,
τοῦτον ἐποίησε θεὸν γεννατὸν, οὐ ποκα φθαρη-
σόμενον. Dieu aiant voulu faire une pro-
duction

duction très bonne fit ce Dieu engendré & impétrissable. Chapitre I. §. 8.

Platon non seulement adopta l'idée de ce Dieu engendré, mais encore il y en joignit plusieurs autres aussi chimeriques, „Lorsque le pere, dit Platon, vit „que cette belle image des Dieux immortels, qu'il „avoit engendrée, vivoit & se mouvait, il fut très re- „jouis, & très satisfait de son ouvrage, excité par la „joie, & par la satisfaction qu'il ressentait, il songea à „rendre encore son ouvrage plus semblable au premier „exemplaire, sur le quel il l'avoit formé & engendré., „*Ὡς δὲ κινῆσαι τὸ αὐτὸ καὶ ζῶν ἐκείνου τῶν αἰδίων θεῶν γεγενησὶ ἀγαλμα ἢ γενέσθαι πατέρα, ἠγάθη τε, καὶ εὐφρανθεῖς, ἔτι δὲ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παρόν τιμα ἐκείνου ἀπεργμασάμενα. Cum igitur hoc à se factum sempiternorum decorum pulchrum simulacrum moveri & vivere pater ille, qui genuit, animadverteret, delectatus est opere, & hac ductus latitibus operis suum multo etiam magis, primo illi exemplari simile reddere cogitavit. Plato in Timæo pag. 1051.*

Voilà ce qui a donné lieu à quelques anciens Pères, comme S. Justin, S. Clement d'Alexandrie, Eusebe de Cesarée, qui de Platoniciens étoient devenus chrétiens, de se figurer, que Platon avoit apperçu, s'il ne l'avoit pas découvert entièrement, la trinité. S. Augustin, s'il faut en croire, a trouvé les mystères les plus sublimes de la religion dans Platon, & tout ce que la foi nous apprend du verbe de Dieu. „D'abord „o Seigneur! dit S. Augustin, pour me faire connoître „combien vous résistés aux orgueilleux, & que ce n'est „qu'aux humbles que vous donnez votre grace. . . . „Vous me fîtes tomber entre les mains, par le moyen „d'un certain homme, enflé d'un orgueil outré, quel-

„ques ouvrages des Platoniciens, traduits de grec en
 „latin, je les lus, & j'y trouvai toutes ces grandes
 „verités, que dès le commencement étoit le verbe :
 „que le verbe étoit avec Dieu & étoit Dieu : que dès
 „le commencement toutes choses ont été faites par
 „le verbe, que de tout ce qui a été fait, il n'y a
 „rien qui ait été fait sans lui : que lui est la vie, que
 „cette vie est la lumière des hommes, mais que les
 „tenebres ne l'ont pas comprise : qu'encore que l'ame
 „de l'homme rende remontrage à la lumière, ce n'est
 „point elle qui est la lumière, mais le verbe de Dieu :
 „que ce verbe de Dieu est Dieu lui même, & la lu-
 „mière véritable, dont tous les hommes qui viennent
 „au monde sont éclairés : qu'il étoit dans le monde,
 „que le monde a été fait par lui ; & que le monde
 „ne l'a point connu : car quoique cette doctrine ne
 „soit pas en propres termes dans ces livres, elle y est
 „dans le même sens, & appuyée de plusieurs fortes de
 „preuves. . . . J'y trouvai aussi que ce n'est ni de
 „la chair & du sang, ni par la volonté de l'homme,
 „qu'est né ce verbe Dieu ; mais de Dieu qu'est né ce
 „verbe, Dieu comme celui dont il est né. . . .
 „J'y trouvai que le fils est dans le sein du Père,
 „& qu'il n'usurpe rien ; quand il se dit égal à Dieu,
 „puisque par sa nature il est égal à Dieu. „*Et primo*
ostens ostendere mihi quam vestras superbis, humilibus
autem des gratiam procurasti mihi per quemdam
hominem immanissimo typo turgidum, quosdam Platon-
iotum libros ex græca lingua in latinam versos. Et ibi
legi, non quidem his verbis, sed hoc idem domino, mul-
tis & multiplicibus suaderi rationibus ; quod in principio
erat verbum, & verbum erat apud Deum, omnia per
ipsam facta sunt, & sine ipso factum est nihil. Quod
factum est in eo, vita est, & vita erat lux hominum, &
 lux

lux in tenebris lucet, & tenebrae eam non comprehenderant. Et quia hominis anima, quamvis testimonium perhibeat de lumine, non est tamen ipsa lumen, verum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc Mundum. Et quia in hoc mundo erat, mundus per ipsum factus est, & mundus eum non cognovit. Iterum ibi legi, quia Deus verbum non ex carne, non ex sanguine, non ex voluntate carnis, sed ex Deo natus est. . . . Indagavi quippe in illis litteris varie dictum, & multis modis, quod sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus esse aequalis Deo, quia naturaliter ad ipsum est. D. Augustin. Confess. L. VII. Cap. 9.

Il est fâcheux, que *S. Augustin* n'ait pas vécu dans le neuvième siècle. Car après avoir découvert dans *Platon* tout le premier chapitre de *S. Jean*, il y auroit trouvé avec la même facilité la transsubstantiation. Il falloit que ce Saint eut une imagination bien vive, pour appercevoir dans les ouvrages d'un philosophe payen, vivant plus de trois siècles avant la venue du Messie, & avant la prédication des Apôtres, tous les mystères les plus sublimes de la religion chrétienne. *Platon* étoit arrivé par lui même à comprendre des choses, que les plus grands Docteurs de l'Eglise ont avoué être incompréhensibles & incroyables sans la révélation. Voilà à quoi servent les imaginations fortes, elles trouvent tout ce dont elles sont affectées, dans les ouvrages qu'elles veulent expliquer : ainsi *Jurien* voyoit le Pape, & la communion romaine, partout où il rencontroit l'Ante-Christ dans l'Apocalypse. Et le *Pere Hardouin* trouvoit dans tous les livres de l'Eneide les marques évidentes d'un auteur du XIII^{ème} siècle favorisant le fatalisme, & soutenant la prédestination, celle que *Calvin* & *Jansenius* l'ont soutenue dans la suite.

Beau-

Beaucoup de Peres de l'Eglise ont pensé bien différemment de S. Augustin sur les ouvrages de Platon, ils les ont regardés comme le repertoire des erreurs de tous les hérétiques, qui croient y trouver tout le contraire de ce que S. Augustin pensoit y avoir découvert. „Je m'afflige véritablement, disoit Tertulien, de voir que tous les hérétiques puissent leurs erreurs dans les écrits de Platon.„ *Dolce bona fide Platonem omnium hæreticorum condimentarium factum.* Tertul. de anim. Cap. 23.

Lactance condamne Platon encore plus vivement, il l'accuse de n'avoir eu aucune véritable idée de la nature de Dieu. „Platon, dit-il, que Cicéron appelle le Dieu des philosophes, est de tous ceux qui se sont appliqués à la philosophie, celui qui a le plus approché de la vérité. Cependant, parcequ'il n'a point connu Dieu, il est tombé dans beaucoup d'erreurs si grandes, que personne ne pouvoit se tromper plus grossièrement.„ *Plato, quem Deum philosophorum Tullius nominat, qui solus omnium sic philosophatus est, ut ad veritatem propius accederet, tamen quia Deum ignoravit in multis ita lapsus est ut nemo deterius erraverit.* Lact. Epil. divin. inst. ad Pent. fratrem Cap. 38. p. 92. ed. Cant.

Minucius Felix dit, que Platon, qui a parlé plus ouvertement de Dieu que les philosophes, salue & gâle souvent ce qu'il en dit par les opinions populaires, qu'il joint à ses idées. *Platonis apertior de Deo, & rebus & nominibus oratio est, & quæ tota esset celestis, nisi persuasionis civilis non nunquam admistione sordesceret.* Minuc. Felicis Octav. Cap. 19. p. 126. Edit. Long.

L'Auteur des *Questions & des Réponses aux Grecs*, dont l'ouvrage porte encore le nom de S. Justin, mais qui doit avoir vécu plus d'un siècle après ce Pere, accuse

accuse *Platon* d'avoir établi deux principes, Dieu & le mal, qui est éternel, & d'une nécessité absolue & contraire à Dieu. Τῷ δὲ Θεῷ οὐδὲν ἀντίκειται τῷτο μὴ νοήσας ὁ Πλάτων, ὑπαντίσσειν τὶ ἰδωμάτων τῷ Θεῷ κακὸν ἀναγκαῖόν τε καὶ αἰδιον. Deo autem nihil opponitur, hoc quia Plato ignoravit, contrarium quoddam Deo statuit malum, necessarium & perpetuum. Just. Marryr. quest. & resp. ad græcos pag. 196.

Les modernes n'ont pas unieusement traité *Platon* que les anciens. Le *Pere Hardouin* a fait une dissertation très longue, qui se trouve dans ses *Oeuvres Diverses*, (*opera varia*) pour prouver que *Platon* étoit athée. Voila donc le cinquième *Evangeliste* de *S. Augustin* en assez mauvaise réputation. C'est sans doute ce qui a fait dire à l'illustre *Mr. de Beausobre*, dans son *Histoire des Manichéens* liv. 3. chap. 2. pag. 479. „*S. Augustin* loue la bonté de Dieu, qui s'étoit servie de „livres *Platoniciens*, pour le délivrer des pièges du „manichéisme; ce saint homme a raison, Dieu l'éclaira „par une philosophie, qui n'étoit propre qu'à l'a- „veugler.”

Plusieurs Lecteurs, peu instruits des opinions de *Platon*, seront peut être bien aise de savoir ce qui a pu faire illusion à *S. Augustin*, & à quelques autres anciens, je placerai ici un passage d'un livre intitulé, *Platonisme dévoilé* pag. 82. qui éclaircira d'abord cette question. „Le premier, dit *Platon*, est le Dieu su- „prême à qui les deux autres doivent honneur & obéis- „sance, d'autant qu'il est leur Pere & leur Créateur. „Le second est le Dieu visible, le ministre du Dieu „invisible, & le créateur du monde. Le troisième se „nomme le monde, ou l'ame qui anime le monde, à qui „quelques uns donnent le nom de Demon. Pour re- „venir au second, qu'il nomme aussi le Verbe, l'en- „tende-
„tende.

„tendement ou la raison, il concevoit deux sortes de
 „Verbes, l'un qui a résidé de toute éternité en Dieu,
 „par le quel Dieu renferme, de toute éternité, dans
 „son sein, toutes sortes de vertus, faisant tout avec
 „sagesse, avec bonté, avec puissance; car étant infini-
 „ment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les
 „idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe,
 „qui est le Verbe externe & proferé, n'est autre chose,
 „selon lui, que cette substance, que Dieu poussa hors
 „de son sein, ou qu'il engendra pour en former l'Uni-
 „vers. C'est dans cette vue que Mercure Trismégiste
 „a dit que le monde est consubstantiel à Dieu.,

Un excellent Critique a dit au sujet de ce siste-
 me de Platon. „Avez-vous jamais rien lu de plus
 „monstrueux? Ne voila-t-il pas le monde formé
 „d'une substance que Dieu poussa hors de son sein?
 „Ne le voila-t-il pas l'un des trois Dieux? & ne
 „faut-il pas le diviser en autant de Dieux, qu'il y a
 „de parties dans l'Univers différemment animées?
 „n'avez-vous pas là toutes les horreurs, toutes les
 „monstruosités de l'ame du monde? Plus de guerres
 „entre les Dieux, que dans les écrits des poëtes?
 „Les Dieux auteurs de tous les péchés des hommes?
 „Les Dieux qui punissent, & qui commettent les mê-
 „mes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire?.,
Bayle Continuation des pensées diverses, Tom. I. p. 346.

Ἐκ παντελέων δὲ συνέστηκε σωματίων,
 τὰ περ ὅλα ἐν αὐτῷ ἐντὶ. Or il est com-
 posé de corps parfaits lesquels sont entiers, &
 essentiellement en lui. Chapitre I. §. 8.

Les corps parfaits, dont parle *Timée*, sont les corps
 réguliers que Platon & Euclide appellent Σχημασται.

Ils

Ils font au nombre de cinq, & on demontre dans les élemens de Geometrie, qu'il ne peut exister de corps composés de surfaces planes, parfaitement reguliers que ces cinq, sçavoir. 1. La Piramide, 2. le Cube, 3. l'Oc-taèdre, 4. le Dodecaèdre, & 5. l'Ico-saèdre. On peut voir, dans le premier livre du Commentaire de Proclus sur Euclide, que les Pythagoriciens, & Timée en particulier, ont rapporté les principes de la physique à la considération de ces corps. Je pourrois expliquer ici pourquoi les Pythagoriciens ont ramené aux corps géométriques la physique du monde, & aux nombres la physique de l'ame; mais il me faudroit entrer dans un trop grand detail. Or Timée dit ici, que ces corps parfaits sont dans le monde, & qu'aucune de leurs parties n'est au dehors. Pour comprendre le sens de cela, il faut consulter Euclide, qui fait voir comment tous ces corps reguliers peuvent être décrits, ou construits dans la sphere. Par là il est clair, que le monde, qui selon Timée est sphérique, peut comprendre ces cinq corps parfaits, de façon qu'ils se touchent tous. L'Ico-saèdre touche la surface intérieure de la sphere par tous ses angles, le Dodecaèdre touche par ses angles les surfaces de l'Ico-saèdre, l'Oc-taèdre celles du Dodecaèdre; le Cube celles de l'Oc-taèdre; & enfin la Piramide celles du Cube. De sorte que tout devient ferme par là, & la sphere tournant emporte tous ces corps, qui y tiennent avec elle. Il faut bien prendre garde à cela pour comprendre le système de Timée.

Τὰ γὰρ κατὰν αἰρίαν ἀναλογίαν Ἔς.
 Car les choses étant placées selon la meilleure
 analogie Ἔς. Chapitre I. §. 10.

Voici une note, aussi instructive que savante, que Mr. Sulzer m'a communiquée sur ce passage, & sur ce qui le suit:

L'au-

L'auteur est fort obscur ici, & je soupçonne qu'il y a quelques mots corrompus dans le texte. On voit bien qu'il parle des proportions. Mais son langage est fort différent de celui d'*Euclide*, où ce Geometre explique les symptomes des proportions. Au reste tout ce qu'il y a d'inintelligible dans ce passage obscur, par quelque défaut dans les expressions, peut être éclairci par ce qu'il dit p. 13. Voici ses paroles. *Δυσὶν ἂν μέσοις δύο ἄκρα προσαρμόζατο, ὅπως ἔστιν ὡς πῦρ πρὸς αἶρα, αἶρ πρὸς ὕδωρ, καὶ ὕδωρ πρὸς γαῖαν καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς πῦρ πρὸς ὕδωρ, αἶρ πρὸς γαῖαν καὶ ἀναπαλιν, ὡς γὰρ πρὸς ὕδωρ, ὕδωρ πρὸς αἶρα, καὶ αἶρ πρὸς πῦρ καὶ κατ' ἐναλλαγὰν, ὡς γὰρ πρὸς αἶρα, ὕδωρ πρὸς πῦρ.* Voici la traduction littérale de ce passage.

*Il proportionna deux extrêmes aux deux moïens, afin que comme le feu est à l'air, l'air soit à l'eau, & l'eau à la terre. Et en alternant, comme le feu est à l'eau, ainsi l'air est à la terre. Ensuite par inversion comme la terre est à l'eau, l'eau est à l'air & l'air au feu; & en alternant de nouveau la terre est à l'air, comme l'eau est au feu. Or ce passage étant très clair, il sert à éclaircir celui-ci, qui me paroît corrompu. *Timée* suppose que les quatre élémens font une raison continue, comme par exemple ces quatre nombres 2, 4, 8, 16; mettons la lettre *f* pour désigner le feu, *a* pour l'air, *e* pour l'eau & *t* pour la terre. Cela posé, remarquons, que nôtre philosophe dit que la terre & le feu sont les deux premiers élémens, ou les deux extrêmes, l'air & l'eau les deux moïens. Or Dieu aiant selon lui proportionné les deux extrêmes aux deux moïens, il en résulte cette proportion.*

$$f : a : e : t$$

Mais cette proportion étant la plus parfaite, c'est à dire, tous les termes étant en progression géométrique, on

on en peut toujours prendre les trois, qui se suivent immédiatement, pour faire de nouvelles proportions;

sçavoir $f : a = a : e$. Et $e : a = a : f$

ou bien $a : e = e : t$. Et $t : e = e : a$

Voilà ce qu'il entend par ces paroles, que le terme moyen est comme le raison, étant au premier comme le troisième est à lui. Car en prenant f , a , & e , on aura cette proportion, a est à f , comme e est à a . Maintenant le Philosophe ajoute, καὶ πάλιν καὶ παραλλάξ, ce que j'entends comme s'il disoit dans le stile d'Euclide καὶ ἀνάπαλιν καὶ κατ' ἐναλλάξ, pour dire que moyennant, l'alternation (ἀνάπαλιν), & l'inversion (ἐναλλάξ) on peut encore en tirer deux autres proportions. En effet si la premiere proportion est celle-ci:

$$f : a = a : e.$$

C'est à dire, si le feu est à l'air comme l'air à l'eau, on a par l'inversion celle-ci.

$$a : f = e : a.$$

C'est à dire, l'air est au feu comme l'eau à l'air. Et celle-ci se change par alternation en celle-ci.

$$a : e = f : a.$$

C'est à dire: l'air est à l'eau, comme le feu est à l'air. Voilà jusqu'où ce passage est intelligible. Le philosophe ajoute, que tout cela seroit fort clair, si on pouvoit l'exprimer par des nombres ou par des lignes: car ceci me paroît le sens des paroles qui suivent, ταῦτα ὁ ἀριθμούμεναι &c. Faisons donc une supposition, pour donner à cette doctrine la dernière clarté. Posons que les densités, ou si l'on veut les gravités spécifiques des quatre éléments, soient comme les nombres 2. 4. 8. 16, que 2 soit la gravité du feu, 4 celle de l'air, 8 celle de l'eau, & 16 celle de la terre. Alors les trois dernières proportions, dont nous avons parlé, sont en nombres

la premiere	f : a =	a : e
	2 : 4 =	4 : 8.
la seconde	a : f =	e : a
	4 : 2 =	8 : 4.
la troisieme	a : e =	f : a
	4 : 8 =	2 : 4.

Pour achever encore cet éclaircissement, mettons aussi en nombres toutes les proportions, que nôtre philosophe donne, dans le passage cité au commencement de cette remarque. Il y donne les proportions suivantes

I.	f : a =	a : e =	e : t
en nombres.	2 : 4 =	4 : 8 =	8 : 16
alternativement II.	f : e =	a : t	
	2 : 8 =	4 : 16	
par inversion III.	t : e =	e : a =	a : f
	16 : 8 =	8 : 4 =	4 : 2
en alternant IV.	t : a =	e : f	
de nouveau	16 : 4 =	8 : 2.	

Tout cela est donc fort clair & seroit très vrai, si la premiere supposition étoit vraie.

Τ' ἄλλα ὁμογενέα. *Les autres figures homogenes. Chapitre I. §. 10.*

Par ὁμογενέα χήματα le philosophe entend les mêmes corps, que plus haut il appelloit παντίμοια σώματα. Voiez-y la remarque. N'auroit-il peut être pas écrit ici ὁμοτίμοια, car je ne comprends pas ce que veut dire ici l'homogeneité, au lieu que la parfaite regularité y est nécessaire. Or τίμοια, quand il s'agit des corps géométriques, est la même chose que parfaitement regulier.

Λειότατον δ' ὃν ποτ' ἀκρίβειαν, καττὰν ἐκ-
τὸς ἐπιφάνειαν, οὐ ποτιδέεται θνατῶν ὀργάνων,
Ce

Ce monde est uni exactement dans sa surface extérieure, il n'a pas besoin des organes mortels &c. Chapitre I. §. 11.

Nous avons déjà rapporté un passage de *Platon*, où ce philosophe dit mot à mot, tout ce que *Timée* dit ici du monde, & de la manière dont Dieu attacha l'ame au milieu de la sphere, & après l'avoir étendue, en enveloppa pour ainsi dire la surface extérieure du monde. Quelle philosophie chimérique, & que ceux qui s'en occupent, & qui cherchent des raisons pour la soutenir, sont à plaindre ! On peut leur dire avec *S. Jerome*, lisez *Platon*, parcourés les subtilités d'*Aristote*, vous éprouverés la verité de cette sentence, le travail des foux les affligera. *Lege Platonem, Aristotelis revolve argutias, probabis esse verum quod dicitur, labor stultorum affliget eos.* Hieronym. in Ecclesiast. Tom. IV. pag. 370.

Ἡ καὶ δύσμικτος ἔασσα οὐκ ἐκ τῷ ῥᾶσω συνελένατο mot à mot. Ἡ (sub. ψυχῇ) ἔασσα δύσμικτος οὐ συνελένατο ἐκ τῷ ῥᾶσω. Or l'ame étant difficile à mêler ne se mêloit pas facilement. Chapitre I. §. 11.

Platon, qui ne fait que copier servilement *Timée de Locres*, explique la manière dont Dieu fit ce mélange, qui servit à la composition de l'ame. Je rapporterai ici ce qu'il en dit, parceque cela servira de commentaire au texte de *Timée*. „De la substance „indivisible, dit *Platon*, qui existe toujours, & qui est „toujours d'une même sorte, & de la substance divisible, qui peut être divisée en plusieurs corps, Dieu „composa une troisième espece de substance, qui étoit

„comme un milieu entre les deux premières, tenant
 „d'un côté de la nature homogène (ou du même,) &
 „de l'autre côté de la nature hétérogène (ou de l'autre).
 „Dieu posa cette substance mitoyenne, entre la sub-
 „stance indivisible & la substance divisible, dans les
 „corps. Ensuite prenant ces trois natures ensemble,
 „il les mêla toutes dans une forme; en accommodant
 „par force la nature de l'âme, qui étoit fort difficile à
 „mêler avec celle de l'homogène (ou du même). En-
 „fin les ayant mêlées avec la substance, & des trois
 „en ayant fait un seul assemblage, il les divisa de nou-
 „veau en portions convenables, chacune d'elles étant
 „mêlée de l'homogène (ou du même,) & de l'hété-
 „rogène (ou de l'autre,) & de la substance mitoyenne.

Τοῦ ἀμείριστου καὶ αὐτὸ κατὰ ταυτὰ ἔχουσας οὐσίας, καὶ
 τὸ αὐτὸ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς, τρίτον ἐξ
 ἀμφοῖν ἐν μίᾳ συνεκράσατο οὐσίας εἶδος, τότε ταυ-
 τοῦ φύσιος αὐτὸ περὶ καὶ τὸ τῶν ἰτέρων, καὶ κατὰ ταυτὸ
 ζυγίστησεν ἐν μίᾳ τῇ τε ἀμεριούσῃ αὐτῶν, καὶ τῇ κατὰ
 τὰ σώματα μεριστῷ. Καὶ διαλαβὼν αὐτὰ τὰ ὄντα, συν-
 εκράσατο εἰς μίαν πάντα ἰδίαν, τοῦ πατέρου φύσιν
 δύσμικτον ἢ γὰρ εἰς ταυτὸ ζυγαζόμεντοι βίαι. μυχτὺς δὲ
 μετὰ τὰς οὐσίας, καὶ ἐκ τριῶν ποιησάμενος ἐν, παλιν
 ὅλοι τοῦτο μοίρας ὅσας προσῆκε δίνειμιν· ἑκάστη δὲ ἐκ
 τῶν ταυτῶν καὶ πατέρου καὶ τῆς οὐσίας μεμιγμένη
 ἤρχετο δὲ διαιρῆν αὐτῇ μίαν ἀφ' ἧς τὸ πρῶτον ἀπὸ
 παντὸς μοῖραν, μετὰ δὲ ταύτην ἀφ' ἧς διπλασίαν ταύ-
 τῃ τὴν δ' αὐτὴν τρίτην, ἡμιολίαν μετὰ δευτέρας, τριπλα-
 σίαν δὲ τῆς πρώτης· τετάρτην δὲ, τῆς δευτέρας διπλῇ
 πέμπτην δὲ, τριπλῇ τῆς τρίτης. Ex ea substantia,
 quæ individua & semper eadem similisque est, & ex ea
 rursus quæ circa corpora dividua sit, certam substantiæ
 speciem commiscuit mediam, quæ rursus efficit naturæ ipsius
 ejusdem, & naturæ ipsius altioris particeps; eamque per
 has

has mediâ constituit inter individuam substantiam, & eam quæ circa corpus dividitur. Ea cum tria sumpisset, in unam speciem omnia temperavit. Ubi naturam ejus quam alterum diversumque vocamus commixtioni repugnantem, cum eo quod idem dicitur vi quadam conciliavit. Postquam vero duo illa cum substantia commiscuit, & ex tribus unum fecit, rursus id totum in ea quæ decuit membra partitus est: quorum quodlibet ex tribus, eodem, altero, substantiaque constaret. Fuit autem talis illa partitio. Plato in Timæo Op. p. 1050.

Avant d'aller plus avant, il est bon de remarquer que les disciples de Platon, même ceux qui vivoient de son tems, ne comprenoient guere ce que vouloit dire leur Maître; comment donc le comprendrons nous aujourd'hui? Or que les disciples de Platon ne l'aient point compris, c'est ce que Plutarque nous dit très clairement. „Ils ont (les disciples) parfaitement ignoré, „ce qu'a voulu dire Platon, par les termes d'homogène (ou du même) & de l'hétérogène (ou de l'autre); car ils disent, que le même procure à la génération de l'ame la faculté de s'arrêter, & l'autre la faculté de se mouvoir. Mais Platon lui même dans son ouvrage, intitulé le Sophiste, distingue 1°. ce „qui existe, 2°. le même, 3°. l'autre, 4°. le mouvement, 5°. le repos, comme cinq choses différentes l'une de l'autre, & n'ayant rien de commun ensemble. Cependant ses disciples, même ceux qui „ont vécu du tems de Platon, sont très fâchés qu'il „ait soutenu certaines opinions; ils imaginent tout ce „qu'ils peuvent, pour leur donner un autre sens, & „les tirent, comme l'on dit, par les cheveux, croiant „qu'ils doivent cacher avec soin, que leur Maître ait „cru la génération & la création de l'ame & du monde.

Εκφρασις δὲ τούτοις ὑγιούνται τὸ περὶ ταυτοῦ καὶ τὸ ἱερίον.

ίτιον· λέγουσι γὰρ ὡς τὸ μὲν γένεσις, τὸ δὲ κινή-
σις συμβάλλεται δύναμιν εἰς τὴν τῆς ψυχῆς γένεσιν.
αὐτοῦ Πλάτωνος ἐν τῷ Σοφιστῇ, τὸ ὅτι καὶ τὸ ταυτὸν καὶ
τὸ ἕτερον, πρὸς δὲ τούτοις, εἰσιν καὶ κινήσιν, ὡς ἑκά-
στου διαφέρειν, καὶ πέντε ὄντα, χωρὶς ἀλλήλων τιθιμύτου
καὶ διορίζοντες· ὃ γὰρ μὲν οὗτοί τε κοινῇ καὶ οἱ πλείους
τῶν χρωμένων Πλάτωνι, φοβούμενοι καὶ παραλυπούμενοι
πάντα μηχανῶνται, καὶ παραβιάζονται καὶ στέφουσιν
ὥσπερ δεινὸν καὶ ἄρρητον· οἰόμενοι δεῖν περικαλύπτειν καὶ
ἀρτιῶσαι, τὴν τε τῷ κόσμῳ τὴν τε τῆς ψυχῆς αὐτοῦ
γένεσιν καὶ σύστασιν, οὐκ ἐξ αἰδίου συνεστῶται, οὐδὲ τοῖς
ἄπειρον χρόνον ἕως ἔχονταν. *Liquet autem hos vim
eiusdem & diversi ignorabisse, dum alterum quietis, alterum
motus causam faciunt, cum Plato in Sophista Ens, Idem,
Diversum, Motum, statum, ut quinque numero, & omnia
à se invicem differentia posuerit. Quod autem commu-
niter hi, & plerique Platonis sectatorum timentes quæque
ægre ferentes, omnia moliantur, utque pervertunt, putant-
que tanquam flagitiosam & infandam sententiam debere
occultari & negari, quæ mundum ejusque animam non ex
sempiternis constituit principis, neque infinito tempore ta-
lem fuisse affirmat. Plut. de anim. procr. Op. Tom. II.
pag. 1013.*

La raison, pour la quelle les disciples de Platon
étoient fâchés qu'on connut, que leur Maître soutenoit,
dans son Timée, que l'ame avoit eu un commence-
ment ainsi que le monde, c'est que Platon avoit dit
tout le contraire dans un autre ouvrage. „Les paroles,
„dit Plutarque, qui sont dans son ouvrage, intitulé
„*Phædrus*, sont dans la bouche de tout le monde, par
„les quelles il prouve que l'ame n'est point périssable,
„parcequ'elle n'a point eu de commencement, & qu'elle
„n'a point été engendrée; & il demontre qu'elle n'a
„point été engendrée, parcequ'elle se meut soi-même.

Ἡ μὲν οὖν ἐν Φαίδρῳ διάλεκτος ἐλίγου δὲν ἅπαντι διὰ
 τόματός ἐστιν, τῷ ἀγνήτῃ τὸ αἰνῶλεθρον, τῷ δὲ αὐτὸ
 αἰνῶλεθρον πειρουμένη τὸ ἀγνήτων αὐτῆς. *Verba quidem*
de Phadro omnibus fere in ore sunt, ubi quod anima non
fit genita, ex eo probatur quia se ipsam movet: & quod
non interitura ex eo, quia non fit genita. Id. ib. p. 1016.

Voilà quelle a été en général la philosophie de
 Platon. Il a presque toujours dit dans un ouvrage,
 le contraire de ce qu'il a écrit dans un autre. Il
 n'avoit aucun système fixe, aucune opinion à la quelle
 il fut constamment attaché. „Qui pourroit, fait dire
 „Cicéron à Vellejus, exposer toutes les variations de
 „Platon? il faudroit pour cela un très long discours.
 „Dans le Timée il dit, que le Pere de ce monde ne
 „sauroit être nommé: & dans les livres des Loix, qu'il
 „ne faut pas être curieux de ce que c'est proprement
 „que Dieu. Quand il prétend que Dieu est incorpo-
 „rel, c'est nous parler d'un Etre, qui ne tombe point
 „sous les sens, & qui ne pourroit avoir ni sentiment,
 „ni sagesse, ni bonheur, attributs essentiels aux Dieux.
 „Il dit aussi dans le Timée & dans les Loix, que le
 „monde, le ciel, les astres; la terre, les âmes, les
 „divinités, que nous enseigne la religion de nos peres,
 „sont des Dieux; ces opinions prises en particulier
 „sont évidemment fausses, & prises en général se con-
 „tredisent.“ *Jam de Platonis inconstantia longum dice-*
re: qui in Timæo patrem hujus mundi nominari neget
posse: in legum autem libris, quis sit omnino Deus, an-
quiri oportere non censeat. Quod vero sine corpore ullo
Deum vult esse, ut Græci dicunt ἀσώματον. id quale
esse possit, intelligi non potest: careat enim sensu, ne-
cessæ est, careat enim prudentia, careat voluptate: qua
omnia una cum Deorum notione comprehendimus. Idem
& in Timæo dicit, & in legibus, & mundum Deum esse,

*Et calum, Et astra, Et terram, Et animos, Et eos, quos
majorum institutis accepimus : quæ Et per se sunt falsa
perspicue, Et inter se vehementer repugnantia.* Cicer. de
nat. Deor. L. I. C. 12.

Platon avoit appris, dans l'Ecole de Socrate, cette
philosophie vacillante, qui adopte alternativement toutes
les opinions, & qui les trouve toutes également
probables & douteuses. Car si l'on en excepte les règles
de morale, Socrate regarda toutes les autres choses
comme très incertaines. Nous voyons dans les
Dialogues de Platon, que sur quelque matiere, qu'on
lui proposât, il n'assuroit jamais rien ; se contentant
de refuter ceux qui avoient la temerité d'affirmer quelque
chose. „Platon, pere & instituteur de l'Académie,
dit Mr. Huet, dressé par Socrate dans l'art de
„douter & se déclarant son Sectateur, prit sa maniere
„de traiter les matieres, & entreprit de combattre
„tous les philosophes qui l'avoient précédé. Ce n'est
„pas seulement dans ses livres, qu'on appelle *Gymnas-
„tiques* ; mais lorsqu'il paroît le plus affirmatif, soit qu'il
„fasse parler Socrate, soit qu'il en fasse parler un au-
„tre, qu'il n'avance rien comme véritable, mais seu-
„lement comme vraisemblable, & qu'il s'attache à la
„maxime, qu'il faut laisser aux Dieux, & aux enfans
„des Dieux, la connoissance de la verité, & nous con-
„tenter de la recherche de ce qui est probable.

Voilà ce qu'on peut dire de plus favorable, pour
excuser Platon d'avoir dit dans ses ouvrages tant de
choses différentes, & opposées les unes aux autres.
Mais comment le justifier de s'être livré aux folies
romanesques de son imagination, qui lui a fait pro-
duire plusieurs opinions, non seulement indignes d'un
philosophe, mais susceptibles du plus grand ridicule.
Est-il quelque chose qui le soit d'avantage que la for-
mation

mation de l'ame? Selon Platon, la Thériaque de Venise est elle composée d'autant de drogues, que l'ame l'est de différentes substances?

Quant à cette ame, qui est attachée au centre de la sphere, ou de l'univers, & que Dieu étend en suite par tout, & dont il couvre tout le monde; cela paroît contenir le fond du système de Spinoza. Par cette ame de l'univers les Pythagoriciens, ainsi que les Platoniciens, entendoient un esprit, un feu subtil répandu dans tous les êtres, qui les vivifioit, & qui étoit à l'univers, ce que l'ame humaine est au corps. Or cet esprit répandu dans toutes les parties du monde; les Stoïciens l'appelloient le Dieu seul & unique, & les Platoniciens le Dieu engendré, l'émanation du Dieu supreme. Spinoza disoit cela plus simplement. Il n'y a qu'une seule substance, & cette substance est Dieu; parceque la substance étant infinie, elle renferme tous les êtres & toute l'étendue; s'il y en avoit une seconde, elle ne seroit plus infinie. Il faut donc que tout ce qui subsiste, existe en Dieu, & par Dieu, & ne soit par conséquent que des modes de la substance unique & générale, qui est Dieu elle même.

Voici les propositions originales de Spinoza, que j'extraits de ses œuvres posthumes. *Una substantia non potest produci ab alia substantia.* Prop. VI. *Omnis substantia est necessario infinita.* Prop. VIII. *In rerum natura non possunt dari due vel plures substantiæ, ejusdem nature, sive attributi.* Prop. V. *Præter Deum nulla dari neque concipi potest substantia.* Prop. XIV.

On peut voir, dans les Oeuvres posthumes de Spinoza, les prétendues démonstrations, qu'il a voulu donner de ces propositions: il est inutile de les rapporter ici. Il suffit d'avoir montré, que le Système des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoïciens sur le

monde étoit très ressemblant à celui de *Spinoza*. Une preuve évidente de cette vérité, c'est que les raisons, que les anciens ont employées pour refuter le *Sentiment* des Platoniciens & des Stoiciens, sont les mêmes, que celles dont on se sert aujourd'hui, pour ruiner de fond en comble celui de *Spinoza*. Si la substance divine n'est point distincte de l'étendue, elle doit être sujette à être divisée en cent millions de parties; de même si l'ame de l'Univers est répandue dans toutes les parties de la matière, cette ame est divisible à l'infini, ainsi que la matière. Voilà donc le Dieu de *Spinoza*, & celui des Platoniciens & des Stoiciens, réduit à la condition de la nature la plus vile. La matière étant le sujet de toutes les corruptions, & de tous les changemens possibles. Nous renvoyons sur cet article les lecteurs, à ce que nous en avons dit dans la *Philosophie du bon-sens*. Mais en voyant l'absurdité de tant de dogmes, soutenus par les philosophes, disons avec *S. Augustin*. „Ces opinions ne doivent elles pas faire soulever tout ce qu'il y a de gens d'esprit, ou plutôt toutes sortes de gens? „car il n'est pas besoin d'une grande subtilité, il suffit de n'être point prévenu, pour concevoir que si Dieu est l'ame du monde, & que le monde soit le corps de cette ame; en sorte que ce soit un animal composé d'ame & de corps; & que ce Dieu soit comme le sein de la nature, contenant toutes choses en soi; si bien que les ames de toutes les choses, qui ont vie, soient tirées de son ame, qui donne la vie à toute cette grande machine, il n'y a rien qui ne soit une partie de Dieu. Or qui ne voit les conséquences impies, qui suivent de ces sentimens? car si cela est ainsi, quand on foule quelque chose aux pieds, on foule une partie de Dieu, & toutes les fois

„fois que l'on tue un animal, c'est une partie de Dieu „que l'on tue. Je ne veux pas dire tout ce qui peut „venir en pensée là - dessus, & qu'on ne sauroit dire „sans honte.“ *Quid illud? Nonne debet mouere acutos homines, vel qualescunque homines? Non enim ad hoc ingenii opus est excellentia, ut deposito studio contentionis attendant, si mundi animus Deus est, eique animo mundus ut corpus est, ut sit unum animal constans ex animo & corpore; atque iste Deus est finis quidam naturæ, in seipso continens omnia, ut ex ipsius anima, qua vivificatur tota ista moles, vitæ atque animæ cunctorum viventium pro cuiusque nascentis sorte sumantur: nihil omnino remanere posse, quod non sit pars Dei. Quod si ita est, quis non videat quanta impietas & irreligiositas consequatur: ut, quod calcaverit quisque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo, pars Dei trucidetur? Nalq̃ omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus: dici autem sine verecundia non possunt.* Aug. de civit. Dei. Lib. IV. cap. 12.

Λόγοι δε οἷδε πάντες ἐντὶ κατ' ἀριθμῶς αἰσθητικῶς συγκεκραμένοι. Ces propositions établies dans ce mélange sont toutes tempérées selon les nombres harmoniques. Chap. I. §. 12.

Nous venons de voir, dans la remarque précédente, les écarts de l'imagination de Pythagore, & de celle de Platon. Nous placerons, parmi ces mêmes écarts, les sentimens de ces philosophes sur les nombres, qu'ils regardoient comme les principes de tous les êtres; comment peut on vouloir, que de simples rapports soient les causes de la production des corps? les nombres n'ont d'eux mêmes aucune réalité; ils ne
rou-

toulent que sur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaisons &c. Il n'y a rien sûrement en tout cela de quoi former de la matiere. Les nombres, entant que nombres, n'ont point les trois dimensions, absolument nécessaires pour constituer l'essence du corps. Qu'on élève ces nombres à telle puissance que l'on voudra, qu'on en tire les racines quarrées, ou cubiques, qu'on les reduise en fractions, ou en parties *infinitesimales*, qu'on en forme même des series ou des suites; soit déterminées, soit arbitraires, dont tous les termes iront en croissant ou en diminuant, on ne pourra jamais trouver après tout cela, que des nombres rangés, variés si l'on veut à l'infini, mais on ne trouvera jamais rien de plus; & certainement il n'y aura aucune chose, qui puisse produire les trois dimensions réelles, l'étendue, la profondeur & l'impénétrabilité, absolument nécessaires à la production des corps.

La doctrine des nombres de *Pythagore* ouvre sa fausseté, est encore d'une obscurité très souvent impenetrable. *Plutarque*, dans un discours qu'il a fait sur la création de l'ame, selon le sentiment de *Platon* dans son *Timée*, s'explique sur ce sujet d'une manière beaucoup moins confuse que *Platon* lui-même; mais parmi ceux, qui ont parlé des nombres *Pythagoriciens*, *Philon* Juif de religion, & sectateur de *Platon* en Philosophie, me paroît être celui de tous les anciens, qui s'est expliqué le plus clairement sur ce sujet. Nous croions donc faire plaisir à ceux de nos lecteurs, qui ne connoissent pas cette matiere, de placer ici quelques endroits de *Philon*; & un de *Plutarque*, qui pourront la leur éclaircir, autènt qu'une chose aussi obscure peut l'être. Nous commencerons par examiner ce que dit *Philon*, puisqu'il a vécu avant *Plutar-*

tar-

époque, ensuite nous viendrons au passage de ce dernier, qui pourra être aussi de quelque utilité.

Voions d'abord le commencement & la source de la nature des nombres ; ils eurent lieu dès le moment de la création, où la distinction du jour & de la nuit fut faite. „ Les autres, dit Philon, ont été formés pour „ mesurer le tems ; c'est selon le cours du Soleil, de „ la lune & des étoiles, que les jours, les mois, les „ années ont été réglés ; & ce fut dès que le tems „ commença, que la nature des nombres, qui est si „ utile, eut lieu ; le premier instant du tems la mit en „ évidence : car d'un jour vient l'unité, de deux jours „ le deux, de trois le trois, d'un mois le trente, d'un „ an autant de nombres qu'il y a de jours dans douze „ mois, & du tems infini le nombre infini. “

Γεγόναι δὲ καὶ πρὸς μέτρα χρόνῳ. ἡλίου γὰρ καὶ σελήνης καὶ τῶν ἄλλων τεταγμέναις περιόδοις, ἡμέραι, καὶ μῆνες, καὶ ἑνιαυτοὶ συνέστησαν· ἐκ τούτου τὸ χρησιμώτατον ἢ ἀριθμοῦ φύσις ἰδέσθῃ χρόνῳ παραφύαντος αὐτήν. ἐκ γὰρ μιᾶς ἡμέρας, πρὸ ἐνὶ καὶ ἐκ δυοῖν, τὰ δύο· καὶ ἐκ τριῶν, τὰ τρία. καὶ ἐκ μηνός, τὰ τριάκοντα. καὶ ἐξ ἑνιαυτοῦ, τὸ ἰσάριθμον ταῖς δώδεκα μηνῶν ἡμέραις πλήθος. καὶ ἐξ ἀπείρου χρόνου, ὁ ἄπειρος ἀριθμός. *Facta sunt etiam stellæ ad mensuras temporum. Nam solis, lunæque, & aliorum siderum recursus, dies & menses annosque conficiunt. Moxque res atilissima, numeri natura exstitit, tempore illam proferente. Ex una enim die fit unum, e duabus duo, e tribus tria, e mense triginta, ex anno tantus numerus, quantum dierum continetur duodecim mensibus : & ex infinito tempore infinitus numerus. Phil. op. L. de opif. Mundi p. 12.*

Après avoir vu l'origine, & la naissance des nombres, voions leurs perfections & leur utilité. „ La „ terre, dit Philon, a la première porté l'herbe, & le „ Ciel a été ensuite embelli par le nombre parfait qui „ est

est le quatre. On ne sauroit se tromper en disant, qu'il est la source du dix, nombre parfait aussi; car il paroît que le dix n'est actuellement, & en soi, que le quatre en puissance; car si on assemble par ordre les nombres depuis l'unité jusqu'à quatre, l'on fera dix, qui est la fin & le terme de l'infinité des nombres, & autour du quel tous les autres nombres tournent & roulent, comme une roue autour d'un essieu. Le quatre contient aussi les raisons des accords de la musique Le quatre a encore à lui une vertu excellente, de la quelle on ne peut parler, & à la quelle on ne peut penser qu'avec admiration; car c'est le premier nombre, qui montre la nature du solide: les autres nombres, qui le précèdent, sont attachés & destinés seulement aux choses incorporelles, parceque l'unité, dans la géométrie, montre la nature & la qualité du point. Le deux désigne la ligne, qui n'est autre chose qu'une longueur sans largeur. Le trois représente la superficie, qui est une longueur & largeur tout ensemble. Pour composer la nature du solide, il ne reste plus que la profondeur, la quelle étant ajoutée aux trois premières qualités, fait le quatre; ce qui est la cause, que ce nombre est estimé au dessus de tous les autres, parcequ'ayant pris son commencement d'une nature incorporelle, d'une essence intellectuelle, il nous conduit à la connoissance des corps, composés des trois mesures ou dimensions, sçavoir la longueur, la largeur & la profondeur, étant par sa nature le premier qui soit apperçu par les sens. Nous rendrons clair ce que nous disons à ceux, qui pourroient ne pas le comprendre, par l'exemple d'un jeu assez familier, & assez connu. Ceux qui jouent aux noix ont la coutume d'en assembler trois, dans un lieu plat, ensuite
ils

„ils en mettent une quatrième par dessus en forme de
 „pyramide. Ce triangle de noix, composé de cette
 „manière, sur cette place unie, demeure & est ren-
 „fermé dans les trois noix, mais celle qui y est ajou-
 „tée fait le quatre à l'égard du nombre, & à l'égard
 „de la figure la pyramide, qui est un corps solide.
 „L'on ne doit point encore ignorer, que le quatre est
 „le premier quadrangle de tout nombre, qui est éga-
 „lement égal, ce qui est une mesure de justice, d'éga-
 „lité ; lui seul a la coutume d'être engendré de cette
 „manière & de renfermer de pareilles qualités, tant
 „dans sa composition que dans sa vertu & dans sa
 „puissance, selon l'assemblage de deux & deux, &
 „selon la puissance de deux fois deux ; il montre dans
 „lui un excellent genre d'accord, ce qui ne se trouve
 „dans aucun autre nombre, car le six, composé de
 „deux trois, ne peut plus, par la multiplication de
 „ces deux nombres, être engendré, c'est le neuf qui
 „l'est ; le quatre a encore plusieurs autres grandes ver-
 „tus dont nous parlerons plus clairement dans un
 „traité particulier. Il suffira d'ajouter, à ce que je
 „viens de dire, que le quatre a été dès le commen-
 „cement de la création du monde, parceque les qua-
 „tre élémens, dont le monde est composé, sont issus
 „du nombre quatre comme de leur source : de même
 „les quatre saisons, & les quatre parties de l'année,
 „l'hiver, le printemps, l'été, l'automne, qui sont les
 „causes de la génération des animaux & des plantes,
 „viennent encore du quatre. “ *Ἡ δὲ εἶναι αἰτία δι' ἣν
 προτέρα μὲν ἐβλάστησι, καὶ ἐχλοφύονται ἡ γῆ, ὃ δ' ἐν-
 ραιὸς διασπείτεται αὖτις ἐν ἀριθμῷ τεταίω, τέτραδι· ἢ
 δεκάδος τῆς πανταλῆς ἀκ αὖ διαμέρεται τίς εἶναι λόγων
 ἀφορμὴν δὲ καὶ πηγὴν. ὃ γὰρ ἐντελεχία δεκάς, τῷ τε
 τετραὶ ὡς ἰδικῇ, δυνάμει· εἰ δὲ οἱ ἀπὸ μοιᾶδος ἄχρη*
 τε-

τετραδός· ἐξῆς συντιθεῖν ἀριθμοί, δεκάδα γενήσονται, ἥτις
 ὅρος τῆς ἀπειρίας τῶν ἀριθμῶν ἐστὶ· περὶ οἱ αὖς καμπ-
 τῆρα ἰλῆνται καὶ ἀνακάμπτουσι· περιέχει δὲ ἡ τετράς
 καὶ τὰς λόγους τῶν κατὰ μουσικὴν συμφωνιῶν, τῆς τε
 διὰ τεττάρων, καὶ διὰ πέντε, καὶ διὰ πασῶν, καὶ
 προσέτι δις διὰ πασῶν, ἐξ ἧν σύστημα τὸ τελειοτα-
 τοῖ ἀπογεννᾶται. τῆς μὲν γὰρ διὰ τεττάρων ὁ λόγος
 ἐπίτρετος· τῆς δὲ διὰ πέντε, ἡμιόλιος, διπλάσιος δὲ τῆς
 διὰ πασῶν· ὥς ἅπαντας ἡ τετράς ἔχει παραλαβῆσα.
 τὸν μὲν ἐπίτρετον ἐν τῷ τέσσαρα πρὸς τρία τοῖ δ' ἡμιά-
 λιον ἐν τῷ τρία πρὸς δύο· τοῖ δὲ διπλάσιον ἐν τῷ δύο
 πρὸς ἓν, ἡ τέσσαρα πρὸς δύο. τὸν δὲ τετραπλάσιον ἐν
 τῷ τέσσαρα πρὸς ἓν. ἐστὶ δὲ καὶ δύναμις ἄλλη τετρά-
 δος, λεχθῆναι τε καὶ νοηθῆναι θανμασιωτάτη· πρώτη
 γὰρ αὐτὴ τὴν τῷ τετραῖο φύσιν ἔδειξε, τῶν πρὸ αὐτῆς
 ἀριθμῶν τοῖς ἀσωμάτοις ἀνακειμένων. κατὰ μὲν γὰρ
 τὸ ἐν τὰττεται τὸ λεγόμενον ἐν γεωμετρίας εἶναι σημῖον,
 κατὰ δὲ τὰ δύο, γραμμὴ· γραμμὴ δὲ ἐστὶ μῆκος
 ἀπλάτεις. ἀπλάτους δὲ προσγενομένου, γίνεταί ἐπιφά-
 νημα, ἡ τέτακται κατὰ τριάδα. ἐπιφάνεια δὲ πρὸς
 τὴν τῷ τετραῖο φύσιν, ἰσὺς δεῖται τῷ βάδεις· ὃ προσ-
 τιθεῖν τριάδι, γίνεταί τετράς· ὅθεν καὶ μέγα χρῆμα
 συμβέβηκεν εἶναι τὸν ἀριθμὸν τοῦτον, ὅς ἐκ τῆς ἀσω-
 μάτου καὶ νοτῆς ἐσίας ἤγαγεν ἡμᾶς εἰς ἔνοιαν τρι-
 χῇ διαστατοῦ σώματος, τῇ φύσει πρῶτον αἰωδητοῦ. ὃ
 δὲ μὴ συνίης τὸ λεγόμενον, ἐκ τινὸς παιδιᾶς ἕσταται
 πάνυ συνήδης. οἱ καρνατίζοντες ἰσώδασι τρία ἐν ἐπι-
 πίδα προστιθέντες κάρνα, ἐπιφέρειν ἓν, σχῆμα πυρα-
 μειδὲς ἀπογεννῶντας. τὸ μὲν ἓν ἐν ἐπιπιδῷ τριγώνον
 ἵσεται μίχρει τριάδος· τὸ δὲ ἐπιτεθεῖν, τετράδα μὲν ἐν
 ἀριθμοῖς, ἐν δὲ σχήματι πυραμίδα γινῶν τετρὸν ἤδη
 σῶμα. πρὸς δὲ τέτοις, ἃδ' ἐκείνο ἀγνωστῶν, ὅτι πρῶ-
 τος ἀριθμῶν ὁ τέτταρα, τετράγωνός ἐστιν ἰσάκεις ἴσος,
 μέτρον δικαιοσύνης καὶ ἰσότητος· καὶ ὅτι μόνος ἐκ πάν-

αὐτῶν καὶ συνδέσει καὶ δυνάμει πείφυκε γινώσθαι. συν-
 δέσει μὲν, ἐκ δυοῖν καὶ δυοῖν· δυνάμει δὲ πάλιν, ἐκ
 τῆ δις δύο, παγκυκλόν τι συμφωνίας εἶδος ἐπιδεικνύμα-
 νος, ὃ μηδενὶ ἢ ἑν ἄλλων ἀριθμῶν συμβέβηκεν. αὐτίκα
 γὰρ ὃ ἐξ συνιδέμενος ἐκ δυοῖν τριῶν ἐκ ἑνὸς γινώ-
 ται πολυπλασιασισῶν, ἀλλ' ὁ ἕτερος ὁ ἑνὶα· πολ-
 λαῖς δὲ καὶ ἄλλαις κέχρηται δυνάμει τετραὸς ὡς ἀκρι-
 βέστερον καὶ ἐν τῷ περὶ αὐτῆς ἰδίῳ λόγῳ προσυποδεικ-
 τίσει. ἀπόχρη δὲ κάκεινο προδεικναι, ὅτι τῇ τοῦ παρ-
 τὸς οὐρανοῦ τι καὶ κόσμου γινέσθαι γέγονεν ἀρχή· τὰ
 γὰρ τέσσαρα τοιχίῃ ἐξ ἧν τῶδε τὸ πᾶν ἰσημερη-
 γηθῇ, καθάπερ ἀπὸ πηγῆς, ἐρρύη τῆς ἐν ἀριθμοῖς τε-
 τραδὸς, καὶ πρὸς ταῦτοις, οἱ ἐτήσιοι ὥραι τέσσαρες αἰ-
 ζῶσι καὶ φυτῶν αἰτίαι γινέσθαις, τετραχῇ τῇ ἑνίαν-
 τοῦ διασημαθέντος, εἰς χειμῶνα, καὶ ἑαρ καὶ θέρος καὶ
 μετώπῃον. *Atque hæc est causa cur terra prior germi-*
navit, & herbam protulerit: cælum vero post fit orna-
tum in numero perfecto quaternario, quem denarii om-
niùm absolutissimi causam fontemque, non falso dicere licet.
Quod enim actum est denarius, hoc quaternarius potentia esse
videtur. Si igitur ab unitate usque ad quaternionem de-
inceps componentur numeri, denarium consicient: qui est
immensitatis numerorum terminus, ad quem cœni metam
circumaguntur & se reflectunt. Quin & musicas sympho-
niarum rationes idem quaternio continet. & est
idē vis quaternarii, dictu cogitatuque miranda. Primus
enim hic solidi naturam ostendit, cum præcedentes nu-
meri incorporeis rebus dicati sint. Nam in unitate con-
setur punctum quod vocant geometræ, in binario linea.
Idē est longitudo sine latitudine; quæ ubi accessit, fit su-
perfacies, ad denarium pertinens. Hæc quo minus sit
corpus natura solidam, unia destituitur altitudine: quæ
juncta ad ternarium, fit quaternarius. Unde multum exi-
stimationis contigit huic numero qui ab incorporea intel-

ligibilique essentia duxit nos ad considerationem corporis trifariam patentis, quod suapte natura primum sensu percipitur. Id qui parum intelligit, e lusu quodam vulgato cognoscet. Qui nucibus ludunt, solent positus prius in plano tribus quartam superimponere, in formam pyramidis. Triangulus igitur ille in plano consistit intra ternarium: cui superimposita quaternarium in numero facit, in figura vero pyramidem, solidum jam corpus. Præterea nec illud ignorandum, quod primus numerorum quatuor, quadrangulus est pariter par, mensura æquabilitatis ac iustitiæ: quique solus ex iisdem & compositione & innata potentia consistit. Compositione ex duobus & duobus. Rursum potentia ex his duo, pulcherrimam quandam consonantiæ speciem præ se ferens, quæ nulli inest ex aliis numeris, mox enim ternarius compositus e duobus ternariis, non amplius gignitur his per se multiplicatis sed alius, nempe novenarius. Aliis quoque multis viribus præditus est quaternio, quæ accuratius & copiosius in proprio tractatu indicandæ sunt. Nunc illud addidisse sat erit, cum totius cæli mundique generati dedisse initium. Nam quatuor elementa, ex quibus universum hoc conditum est, tanquam a fonte manaverunt à numero quaternario: atque adeo hæc quatuor, quibus annus distinguitur, tempora, unde animantes plantaque proveniunt, scilicet hiems, ver, æstas & autumnus. *Id. ib. p. 414.*

Nous venons de voir les merveilles du nombre quatre, voyons actuellement celles du cinq. „Dieu, „dit Philon, forma le cinquieme jour les genres & les „especes des animaux mortels, commençant par ceux „qui vivent dans l'eau; il crut qu'il n'y avoit rien de „plus analogue, & rien qui fut aussi simpatique, que „les animeux le sont au nombre cinq. Car il n'y a „rien qui montre plus la différence de ce qui a une „ame, à ce qui n'en a point, que les sens. Or les „sens

„sens sont divisés en cinq; la vue, le gout, l'odorat,
 „le tact, l'ouïe.“ Τα θνητὰ γίνη ζωπλαστὸν ἐνχεί-
 ρει, τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τῶν ἐνὸντων ποιούμενος, ἡμέτερον πέμ-
 πτη, νομίσας ἔδει οὕτως ἔττειν ἰτίαν συγγένειν ὡς ζωῆς
 παντάδα. διαφέρει γὰρ ἡμψυχα ἀψύχων ἔδει μάλ-
 λον ἢ αἰσθήσεω· πανταχῇ δὲ τμητὸν αἰσθησις, εἰς ὅρα-
 σιν, ἀκοήν, γεύσιν, ὄσφρησιν, καὶ ἀφῆν· Mortalia ge-
 nera animalium fingere aggressus est rerum opifex, exor-
 sus ab aquatilibus die quinto, existimans nullam esse inter
 duo quæpiam tantam cognationem, quantam inter ani-
 malia & quinarium. Differunt enim animata ab inani-
 mis non alia re magis quam sensu: is vero in quinque
 dividitur, in visum, auditum, gustum, odoratum & tactum.
 Phil. Judei lib. de Mundi Opificia, p. 13.

Passons actuellement au nombre sept. C'est le plus excellent de tous. Dans lui sont contenues les qualités les plus éminentes. Je ne les rapporterai pas toutes, car cet article est déjà assés étendu, & ce que j'ai dit des autres nombres suffit pour donner une connoissance claire des nombres Pythagoriciens.

„Je ne sais, dit Philon, si l'on peut jamais louer
 „assés la nature du nombre sept, elle est trop excel-
 „lente pour qu'on puisse venir à bout de la bien ex-
 „primer. Cependant quoiqu'on dise des choses de
 „l'essence de ce nombre qui sont admirables, & au
 „dessus de toute expression; je ne garderai pas le silen-
 „ce, & je tacherai de déclarer, non toutes les vertus,
 „car cela me seroit impossible, mais du moins celles
 „qu'il est possible à notre esprit de comprendre. Le
 „nombre sept se prend de deux sortes: premièrement
 „dans le nombre dix, & alors il est mesuré sept fois
 „par la seule unité, & il est de même composé de
 „sept unités: secondement il se prend hors du dix;
 „le commencement du quel est toujours l'unité, selon

„les nombres doubles ou triples, ou pour le dire en
 „un mot, selon les proportions & mesures des nom-
 „bres, comme de soixante quatre, & sept cens vingt
 „neuf: dont le premier s'accroit & s'augmente de-
 „puis l'unité selon le double, & le second selon le
 „triple. Il ne faut pas discourir legerement de ces
 „deux especes; mais l'on peut dire, que la seconde
 „a un avantage très évident, parceque le nombre *sep-*
 „temaire, composé & croissant depuis l'unité en nom-
 „bres doubles & triples, produit une chose quarrée de
 „tout côté, comme un cube ou quadrangle, conte-
 „nant en soi toutes les deux especes, tant de l'essent-
 „ce corporelle que de l'incorporelle: De l'incorpo-
 „relle, à cause de la superficie & de la forme plate
 „que les quadrangles produisent; & de la corporelle,
 „à cause de l'autre dimension que font les cubes. . .
 „Ainsi le sept se montre dans les choses intellectuel-
 „les, immobiles, & impassibles. Il fait encore paroî-
 „tre, dans les choses materielles & sensibles, une gran-
 „de vertu, très utile à l'avantage des corps terres-
 „tres, par le moien du cours & des revolutions de la
 „lune. Voici comment cela se fait. Le sept, composé
 „des nombres qui suivent l'unité, produit le vingt huit,
 „nombre égal en toutes ses parties, & ce nombre est
 „très propre à remettre la lune dans son premier état;
 „qui est, lorsque la lune en décroissant retourne au
 „même point, d'où elle avoit commencé à croître sen-
 „siblement. Or depuis le croissant elle croit en sept
 „jours, jusques à ce qu'elle soit dans son demi plein,
 „ensuite dans les autres sept jours elle devient plei-
 „ne: après elle retourne en arriere, parcourant le
 „même chemin qu'elle avoit fait; savoir depuis son
 „plein jusques à son demi-plein en sept jours, & de là
 „en autant de jours elle revient à son commencement,
 „&

„& elle accomplit les nombres dont nous venons de
 „parler. Le sept est encore appelé par les gens, qui
 „sont curieux de la propriété des mots, l'accomplis-
 „sement & la perfection des choses, étant toutes ren-
 „dus parfaites & accomplies par lui, comme on
 „peut le voir par ce que je vais dire. Tout corps,
 „qui de sa nature se meut & agit, est composé de
 „trois mesures, de longueur, largeur & profondeur,
 „& de quatre extremités qui sont, le point, la ligne,
 „la superficie & le solide, les quels ensemble sont
 „sept. Or, il eut été impossible, que les corps fussent
 „mesurés par le sept, selon l'assemblage des trois me-
 „sures & des quatre extremités, si les especes des pre-
 „miers nombres qui sont, l'unité, le deux, le trois &
 „le quatre, dedans les quels le dix est fondé, n'eus-
 „sent compris la nature du sept. Car les nombres,
 „que je viens de nommer, ont quatre bornes, savoir
 „le premier, le second, le trois & le quatre: & trois
 „mesures, la premiere est depuis un jusqu'à deux, la
 „seconde depuis deux jusqu'à trois, & la troisieme
 „depuis trois jusqu'à quatre. Τὴν δὲ ἑβδομάδος φύσιν
 οὐκ οἶδ' εἰ τις ἰκανῶς ἀνυμῶσαι δύναται, πάντος ἔσται
 λόγος κρείττονα· ἢ μὴν, ὅτι θαυμασιωτέρα τῶν περὶ
 αὐτῆς λεγόμενων ἐστὶ, διὰ τοῦτ' ἡσυχαστίον, ἀλλ' ἐπιτολ-
 μητίον, εἰ καὶ μὴ πάντα, μηδὲ τὰ κυριώτατα εἶναι τῶν
 τὰ γούν ταῖς ἡμετέραις διανοαῖς ἐφικτὰ δηλῶσαι· διχῶς
 ἑβδομάς λέγεται· ἢ μὲν ἐντὸς δεκάδος, ἥτις ἐπτάκις
 μονάδι μονὴ μετρεῖται, συσπῶσα ἐκ μονάδων ἑπτά. ἢ
 δὲ τῆς δεκάδος ἐκτὸς, ἀρῆθμός, ἢ πάντως ἀρχὴ μον-
 αὶς κατὰ τὰς διπλάσιος, ἢ τριπλάσιος, ἢ συνόλης ἀνα-
 λογιῆτας ἀριθμῶς, ὡς ἔχει ὁ ἐξηκοντίσσις, καὶ ὁ
 ἐπτακῆσις ἰσοσι πέντε· ὁ μὲν κατὰ τὸν ἀπὸ μονάδος
 διπλάσιον παρακλήδης· ὁ δ' αὖ κατὰ τὸν τριπλάσιον.
 ἐκείνου δὲ εἶδος οὐ παρέργως ἐπισκαπτίον. τὸ μὲν δὲ

δεύτερον ἐμφανισάτην ἔχει προνομίαν. αἰὰ γὰρ ὁ ἀπὸ μο-
 νάδος συντιθέμενος ἐν διπλασίοις ἢ τριπλασίοις ἢ συνόλος ἀνα-
 λογῶσιν, ἔβδομος ἀριθμὸς κύβος τε καὶ τετράγωνός ἐστι,
 ἀμφοτέρω τὰ ἴδια περιέχων, τῆς τε ἀσωμάτου καὶ σωμα-
 τικῆς ἑσίας. τῆς μὲν ἀσωμάτου, κατὰ τὴν ἐπίπεδον,
 ὣν ἀποτελεῖσι τετράγωνοι· τῆς τε σωματικῆς, κατὰ τὴν
 ἰτέραν, ἣν ἀποτελεῖσι κύβοι· Ἐν μὲν οὖν τοῖς
 νοητοῖς τὸ ἀκίνητον καὶ ἀπαθὲς ἀποδείκνυται ἔβδομος. ἐν
 δὲ τοῖς αἰσθητοῖς μεγάλην καὶ συνεκτικωτάτην δύναμιν,
 ἥς τὰ ἐπίγεια πάντα πίφυκε βελτιωῦσθαι· σελήνης τὸ
 περιέδοις· ἐν δὲ τρίκον, ἐπισκεπτίον· ἀπὸ μονάδων συν-
 τιθεῖς ἐξῆς ὁ ἑπτὰ ἀριθμὸς, γινώσκων τὸν ὅκτων καὶ ἑκοσι
 τέλειον, καὶ ταῖς αὐτῇ μέρεσιν ἰσόμενον. ὁ δὲ γεννηθεὶς
 ἀριθμὸς ἀποκαταστατικός ἐστι σελήνης, ἀφ' οὗ ἤρξατο σχή-
 ματος λαμβάνειν αὐξάνειν αἰσθητῶς, εἰς ἐκείνον κατὰ μείω-
 σιν ἀνακαμπτέτης. αὐξεται μὲν ἀπὸ τῆς πρώτης μη-
 νοσιδῆς ἐπιλάμψιως ἄχρι διχοτόμου ἡμέραις ἑπτὰ, εἰδ' ἰ-
 τέραις τοσαύταις πλησιφαῆς γίνεται, καὶ πάλιν ὑποσφί-
 φει διακυλδρομοῦσα τὴν αὐτὴν ὁδόν, ἀπὸ μὲν τῆς πλη-
 σιφαῶς ἐπὶ τὴν διχότομον ἑπτὰ πάλιν ἡμέραις, εἰς
 ἀπὸ ταύτης ἐπὶ τὴν μηνσιδῆ, ταῖς ἴσαις ἐξῆς ὁ λεχθεὶς
 ἀριθμὸς συμπληρῶνται. καλεῖται δ' ἡ ἔβδομος ὑπὸ
 τῶν κυρίως τοῖς ἡωδόσιν ὀνόμασι χρομῖνοι καὶ τελε-
 σφόρος· ἐπειδὴ ταύτῃ τελεσφορεῖται τὰ σύμπαντα· τεκ-
 μηρίσασατο δ' ἂν τις ἐκ τῆς, πᾶν σῶμα ὀργανικὸν τρισὶ
 μὲν κεχεῖσθαι διατάσει, μήκει, βάθει, καὶ πλάτει·
 τέτρεσι δὲ πέρασι, σημείῳ καὶ γραμμῇ καὶ ἐπιφανείᾳ
 καὶ τριῶν. δι' ὧν συντιθέντων ἀποτελεῖται ἔβδομος·
 ἀμήχανοι δ' ἢ τὰ σώματα ἔβδομάδι μετρεῖσθαι, κατὰ
 τὴν ἐκ διατάσεων καὶ πηράτων σύνδεσιν, ἐν μὲν συνέ-
 βαινε τὰς τῶν πρώτων ἀριθμῶν ἰδίαις ἐνὸς καὶ δυοῖν καὶ
 τριῶν καὶ τετάρων, οἷς διμελεῖσθαι δεκάς, ἔβδομος δὲ
 φύσιν περιέχειν. οἱ γὰρ λεχθέντες ἀριθμοὶ τίσσασθαι
 μὲν ἔχουσιν ὅρας, τὸν πρῶτον, τὸν δεύτερον, τὸν τρί-
 τον,

των, τὸν τίτατος διὰ τῆς πρώτης καὶ διὰ τῆς ἀπὸ τῆς ἑξῆς ἐπὶ τὰ δύο διυρίσας, ἢ ἀπὸ τῶν δύο ἐπὶ τὰ τρία. τῆς ἀπὸ τῶν τριῶν ἐπὶ τὰ τέσσαρα. Caterum septenarii naturam nescio an quis satis laudare queat, cum ea sit præstantior, quam ut ulla facundia possit exprimi. Nec tamen quia miranda quædam de eo prædicantur, ideo silere debemus. Imo audendum potius, si non omnia aut magis propriis possumus, certe ea prodere, quæ mente valeamus assequi. Dupliciter septenarius dicitur; alter intra denarium, quem unitate sola septies metimur, constantem ex septem unitatibus. Alter extra denarium, cujus omnino principium est unitas juxta duplices aut triplices, aut utique proportionales numeros, ut se habet LXIV. & DCCXXIX: prior ab unitate duplicando crescens, posterior triplicando. Utraque autem species non obiter consideranda est. Secunda certe manifestissimum habet privilegium, semper enim qui ab unitate componitur in duplis aut triplicis aut utique proportionalibus septimus numerus, cubitus est simul & quadrangulus, utramque speciem continens, tum incorporea, tum corporalis essentia; incorporea quidem planitiem, quam consiciunt quadranguli, corporalis vero juxta aliam dimensionem, quam consiciunt cubi Ergo in rebus intelligibilibus immobilis & impassibilis apparet septenarius. In sensibilibus quoque declarat suam magnam latissimeque patentem vim, natam ad profectum omnium terrestrium, vel lunæ certis recursibus. Quo autem modo, considerandum est. Septenarius ex unitate & reliquis deinceps numeris compositus, gignit XXVIII, perfectum numerum æquatam suis partibus. Is ita natus numerus aptus est ad restituendam lunam in id momentum, ex quo primum capit crescere sensibiliter, & ad quod decrescendo solet recurrere: ea crescit a prima lunata facie usque dimidiatum diebus septenis, moxque totidem aliis ad ple-

num orbem proficit : deinde rursus à meta per eandem viam a pleno orbe ad dimidiatum aliis septenis diebus recurrit, totidemque ad lunatam faciem, quibus deinceps additis conficitur modo dictus numerus. Vocatur autem septenarius à proprietatis vocabulorum studiosis etiam absolutorius : quia hoc absoluntur universa & perficiuntur. Id inde conjectare licet, quia omne corpus altitum tres, habet dimensiones, longitudinem, altitudinem & latitudinem, quatuor autem fines, punctum, lineam, superficiem, solidum, ex quibus compositus conficitur septenarius. Impossibile autem erat corpora septenario metiri, juxta illam e tribus dimensionibus suisque finibus compositionem, nisi contigisset primorum numerorum ideas, videlicet unius, duorum, trium, quatuor, in quibus fundatur denarius, in se complecti naturam septenarii. Nam modo dicti numeri quatuor quidem habent terminas, primum, secundum, tertium, quartum : dimensiones vero tres, primam ab uno ad duo, secundam à duobus ad tria, tertiam à tribus ad quatuor. Id. ib. p. 20.

Je crois que ce que je viens de rapporter suffit, pour donner une idée juste de celle que les Pythagoriciens avoient du nombre Sept. Mais *Philon* ne s'en tient pas à cela, il mesure les différents âges de la vie par le sept : il cite *Hippocrate*, qui partage la vie de l'homme en sept parties. La première enfance, la seconde enfance, l'adolescence, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, & la décrépitude. *Philon* n'oublie pas les sept cercles, dont les anciens avoient ceint le Ciel. L'arctique, l'antarctique, le tropique d'été, le tropique d'hiver, l'équinoctial, le zodiaque, & le lactée. Ensuite viennent les sept planètes, qui prennent leur verrou du nombre sept. La constellation de l'Ours composée de sept étoiles n'est pas oubliée. Les sept pleiades ne le sont pas aussi. Enfin pour que tout dépende
du

du sept, *Philon* divise l'ame sensitive en sept parties. Quant au Corps, il a sept parties qui paroissent, & sept qui ne paroissent pas. Celles qui paroissent sont la tête, la poitrine, le ventre, les deux mains, les deux pieds. Celles qui ne paroissent pas sont les entrailles, l'estomac, le cœur, le poumon, la rate, le foie & les deux rognons. Il y a plus; la tête, partie principale de l'animal, est divisée en sept parties; les deux yeux, les deux oreilles, les deux narines & la bouche. Mais enfin ce qui met le comble aux vertus éminentes du sept, & qui prouve bien la profondeur, & la vérité en même tems de la philosophie Pythagoricienne & de la Platonicienne: c'est que les endroits par les quels s'écoulent les excremens superflus du corps, sont réduits à sept: les larmes sortent par les yeux, les humeurs du cerveau par les narines, la salive par la bouche, la sueur par les pores du corps, l'effusion naturelle de la semence par les testicules, l'urine par le canal uretere, & la fiente par le derriere. *Φασὶ δὲ καὶ τὰς διὰ τῷ σώματι ἐκκρίσεις ὑπερβαίνειν τῷ λεχθέντι ἑπτὰ, διὰ μὲν γὰρ ὀφθαλμῶν δάκρυα προχέεται διὰ δὲ μυχτῆρων, αἱ ἐκ κεφαλῆς καθάρσεις, διὰ δὲ σώματος, αἱ ἀποπνέονται σίελοι. Εἰσὶ δὲ καὶ διτταὶ δεξαιμένα πρὸς τὰς τῶν περιττωμάτων ἀποχετεύσεις, ἡ μὲν ἔμπροσθεν, ἡ δὲ κατόπιν, ἔκτῃ δ' εἰς ἡ δὲ ὅλου τοῦ σώματος ἰδρῶτι προχύσις, καὶ ἡ φυσικωτάτη σπέρματος πρὸς τὴν διὰ τῶν γυναικῶν. Ajunt insuper excrementa quoque corporis subijci modo dicto numero: namque ex oculis promanant lachrymæ, sicut per ambas naves purgationes capit: per os item salivæ quas exspuimus. Insunt etiam gemine cloacæ, per quas derivantur superfluitates corporum, altera antica, postica altera. Septimum est per totum corpus sudoris persfluvium, ad hæc naturalissima seminis effusio per membra genitalia. Id. 16. pag. 28.*

Qui peut, en voiant de pareilles sottises, s'empêcher de dire avec *S. Augustin*? „J'ai honte de rapporter & de refuter des choses, que ceux qui les ont écrites n'ont pas eu confusion de publier: & lorsque je vois, qu'ils ont été assez hardis pour les soutenir, ce n'est pas pour eux que je rougis, mais pour le genre humain qui a pu les entendre.“ *Sed jam pudet me ista refellere: cum eos non puduerit sentire; cum vero ausi sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cuius aures hæc ferre potuerunt. D. August. Ep. LVI.*

Mr. Keil, savant Philosophe anglois, me paroît avoir parfaitement apprécié la philosophie Pythagoricienne & Platonicienne. „Parmi les différentes Ecoles des philosophes, dit-il, qui furent célèbres dans la Grece, il y en eut quatre principales. La première étoit celle des philosophes, qui (je ne fais si je dois dire) éclaircissent ou obscurcissent la physique par les propriétés des nombres & des figures géométriques, tels furent les Pythagoriciens & les Platoniciens, qui ne voulurent pas que leurs sentimens fussent connus du public, & qui les envelopperent sous des emblemes, des hiéroglyphes, pris dans la géometrie, & dans l'arithmétique. Ils n'admettoient personne à leurs secrets, & ne communiquoient pas leurs opinions sur la physique à leurs élèves, avant qu'ils les eussent éprouvés pendant plusieurs années. Quoique cette conduite fut capable de conserver à la philosophie toute sa dignité, cependant elle nous a beaucoup nuit dans la connoissance, que nous voudrions avoir des sentimens de ces philosophes. Car leur philosophie nous est parvenue si masquée, si déguisée & si couverte de tenebres, que nous ne pouvons presque rien savoir de ce qu'ils ont pensé de la nature des choses corporelles & incorporelles.“ *Philosophorum,*
qui

qui de rebus physicis scripserunt, quatuor præ cæteris genera inclamerunt. Primum est eorum, qui rerum naturas per numerorum & figurarum geometricarum proprietatem illustrarunt, dicam? an oculaverunt? quales scilicet fuere Pythagorici & Platonici, quippe qui dogmata sua temere in profanum vulgus effundere non sustinuerunt, ideoque larvis & hieroglyphis, ex geometria & arithmetica petitis physicam suam velarunt, nec quisquam eorum discipulus nisi post plures exactos probationis annos ad veram physicam atque arcanam illorum philosophiam perdiscendam admissus fuit. Quamvis hoc modo sua philosophiæ dignitas conservata fuerit, pessime tamen nobis horum philosophorum posteris consultum est: exinde enim adeo larvata atque tenebris involuta ad nostras pervenire manus eorum dogmata, ut quales fuerint veræ de rebus atque rerum naturis sententiæ, parum constet. *Introd. ad veram physicam &c. Auctore Joanne Keilio Lect. I. pag. I.*

J'ai dit que je rapporterai un passage de Plutarque, qui éclairciroit encore, ce que nous pouvons connoître aujourd'hui de la doctrine des nombres de Pythagore; le voici. „L'ame selon Pythagore, est composée du nombre „quaternaire, car il y a dans nôtre ame, l'entendement, „la science, l'opinion & le sentiment. C'est de ces „quatre facultés, que viennent toutes nos connoissances „dans les arts & dans les sciences, & ce sont ces mêmes „qualités, qui font que nous sommes appelés raisonna- „bles., *Kαὶ ἡ ἡμετέρα ψυχὴ (Φρόνις) ἐκ τετραδὸς σύγκεται, εἶναι γὰρ νοῦν ἐπισήμην δόξαν αἰσθησιν, ἐξ ἧν πᾶσα τέχνη καὶ ἐπιστήμη, καὶ αὐτοὶ λογικοὶ ἵσμεν.* *Quin & animam nostram Pythagorici aiunt quaternione constare: esse enim hæc quatuor, mentem, scientiam, opinionem, sensum: unde omnes artes ac scientiæ profectæ sunt, ipsique ratione præditi propterea sumus.* *Plut. de placit. philos. T. II. Op. p. 877.*

Τὸν

Τὰν μὲν οὖν ὅλῳ ψυχὰν ταυτὰ πῶς
διείλε. *Donc ces choses ont séparé l'ame du
monde. Chapitre I. §. 12.*

Tout cet endroit de *Timée de Locres* est incompréhensible; il faudroit connoître, pour l'expliquer, les prétendus secrets que *Pythagore* ne reveloit même à ses disciples qu'après plusieurs années. Ainsi aujourd'hui nous ne pouvons rien dire sur une chose, qui n'est qu'un parfait galimatias. Le Traducteur latin, comme s'il avoit entendu parfaitement ce que vouloit dire *Timée de Locres*, a repeté les mêmes nombres qui précèdent ces paroles *ταὶ δὲ διαιρέσεις αὗται εἰναι*. Mais que veut-il dire par-là? rien du tout. Pour mieux comprendre ce que je dis, je rapporterai ici sa traduction, qu'on pourra confronter avec le texte. *Omnem autem numerum fieri, centena & quatuordecim millia, sexcenta nonaginta quinque. Divisiones autem hæ sunt, centena quatuordecim millia sexcenta nonaginta quinque.* Mais que signifie tout cela? je ne connois rien de si obscur. C'est précisément dire: votre fille, Monsieur, est muette c'est pourquoi elle ne parle pas. Ah *Moliere*! les mauvais medecins n'étoient pas les seuls charlatans, qui meritoient d'être mis dans vos pieces.

L'obscurité de ce passage, qui surement n'a pu être aussi grande autrefois, m'affermir dans l'idée que j'ai toujours eue, que dans toutes les différentes religions, si l'on n'y admet pas la tradition, pour aider à expliquer le Texte des livres anciens, quelque clairs qu'ils aient été d'abord, ils deviennent, par une longue suite de siècles, obscurs dans bien des endroits, soit par les fautes que les Copistes y glissent, soit par le peu d'usage que l'on a de la langue, dans la quelle ils ont été écrits;
soit

soit enfin que les mœurs & les coutumes changeant totalement, l'on ne peut comprendre certaines choses, qui en dépendent, qui étoient fort claires autre fois, & qui sont devenues tout à fait obscures dans la suite des tems.

Nous n'avons point de livres, dont l'autenticité soit aussi certaine, que l'est celle du vieux Testament. Cependant l'obscurité, qu'on y trouve dans certains endroits, est la cause d'un nombre infini de disputes. Je ne parle point de celles, qui sont entre les Juifs & les Chrétiens, mais de celles qui divisent, avec tant d'aigreur, toutes les différentes communions chrétiennes. Si elles s'étoient toutes tenues également attachées à la Tradition, (par la tradition j'entens un examen raisonnable, fondé sur les explications qui sont parvenues de siècle en siècle jusqu'à nous) si, dis-je, elles s'étoient toutes tenues également attachées à cette tradition épurée par la critique, jamais elles ne se seroient séparées. Mais, me dira-t-on, la tradition est trompeuse & souvent pleine de fables. Je conviens qu'elle n'a pas toujours été bien exacte; alors il auroit fallu avoir recours à des juges de l'autenticité de la tradition. Or qui doit remplir plus naturellement la place de ces juges, que les Evêques de toutes les différentes Eglises, assemblées dans un Concile général. On répondra que l'Ecriture est claire, & que chacun peut l'entendre: c'est ce que je nie formellement. Je suis très convaincu, sans vouloir affecter le zèle d'un Controversiste romain, qu'il faut absolument un juge de la foi, qui non seulement règle les sentimens de ceux qui lisent l'Ecriture, mais qui décide sur les différentes opinions, qui ne peuvent pas manquer de se trouver parmi ceux, qui lisent la Bible, au nombre des quels il s'en trouve beaucoup qui ont très peu de connoissances; ce ne sont pourtant pas
ceux

ceux-là qui risquent le plus de s'égarer. Ce sont ceux, qui aiant une littérature & une critique superficielle, veulent juger par eux-mêmes d'une infinité de choses, qui ont exercé & qui exercent encore toute la sagacité des plus grands hommes.

Non seulement les Savans des différentes communions disputent sur des questions particulières de la Bible, mais ils ne s'accordent pas même sur quels exemplaires de ce Livre on doit fonder, & établir sa créance. Examinons cette première question, nous viendrons ensuite à la seconde, qui concernera l'examen des principaux livres qui composent le vieux Testament. Et nous verrons que par une suite de ce double examen, il faut absolument admettre, comme les catholiques, un juge de la foi, ou s'exposer à voir à tout moment naître de nouvelles communions.

Les Catholiques préfèrent aujourd'hui la Vulgate à toutes les autres versions de la Bible. Cette traduction est la seule, qui ait été déclarée authentique par le Concile de Trente. Les Protestans sont divisés entre eux : les uns veulent s'en tenir au Texte hébreu, les autres préfèrent la version des Septantes ; ils prétendent que le Texte hébreu est fautif dans plusieurs endroits. On fait le bruit, qu'excita l'ouvrage du Ministre *Capelle* lorsqu'il parut. Il y avoit ramassé toutes les différentes variantes, & les diverses leçons du Texte : & dans le même ouvrage il donnoit fort peu d'autorité à la *Massore*, qui a fixé la manière de lire le Texte hébreu de la Bible. Ce livre alarma & souleva, parmi les Protestans, tous les partisans du Texte hébreu. *Matthieu Wessmuth*, Professeur à Rostoc, traita *Capelle* d'athée & de suppôt de l'Alcoran. Il prétendit que son ouvrage étoit digne du feu : *Capellus profanus Biblio . . . & ejus cri-*
ti-

etica, atheismi buccina, & Alcorani fulcimentum publica flamma abolendum. Le même *Wassmath* ne traite pas mieux les Prolegomenes de *Walfen*. „Il déplore, dit „le Pere Richard Simon, la profanation arrivée à cette „incomparable Bible d'Angleterre, pour y avoir suivi „les sentimens impies & blasphemes de Capelle. *Magno ecclesie scandalo & fœdissima labe, incomparabilis istius editionis Biblicæ.* C'est ainsi qu'il parle, „dans une défense qu'il a écrite pour le Texte hebreu „original & Massoretique *adversus impia & imperita „multorum præjudicia, & principalement contra Capelli, „Vossii fil. Walfeni assertiones falsissimas, perniciosas, impias, ac detestabiles. Histor. critiq. du vieux Testament „par le P. R. Simon. Préface de l'Éditeur.*

Mr. *Vossius*, qui est insulté dans ce passage de *Wassmath*, & qui étoit porté pour la traduction grecque des Septantes, dont il préféreroit l'exactitude, & par conséquent l'autorité, au Texte hebreu rendu, injure pour injure : il appelle les Docteurs, qui favorisent la Massore, des Anes vetus d'une robe de Professeur, qui combattent avec le bouclier en faveur de la Massore & de tous les points. *asellas togula cinctos professoria pro clipeo gestantes Biblia masoretica cum omnibus punctis suis.*

Si les injures éclaircissent les questions, en voila d'assés fortes de part & d'autre pour faire porter un jugement sur la préférence des Septantes ou du Texte hebreu. Mais malheureusement elles ne font que rendre méprisables ceux qui disputent, & ne servent à rien autre chose.

Ce n'est pas seulement dans ces derniers tems, que les savans ont disputé sur le degré d'autorité des différents Textes de la Bible. Les Peres de l'Eglise les plus savans n'ont pas été plus d'accord entre

arré eux, que les Theologiens modernes. S. Augustin, qui n'entendoit point l'hebreu, préfere la version des Septantes à tous les Textes différens. Il prétend même, que les Interpretes grecs, étant en même tems Prophètes, ont pu changer beaucoup de choses, qu'il ne faut point reformer sur le Texte hebreu, puisqu'ils l'ont fait par la direction du S. Esprit. *Etiā si aliquid, dit-il, aliter in hebraeis exemplaribus invenitur, quam isti pſuerint, cedendum est arbitror divina dispensationi quæ per eos facta est.* D. August. L. II. de doctr. christ. cap. 15.

S. Jerome, qui entendoit fort bien l'hebreu, & qui avec moins d'esprit que S. Augustin étoit beaucoup plus savant que lui, & écrivoit d'un stile infiniment meilleur, a repris très judicieusement en une infinité d'endroits la version greque des Septantes, à qui il a ôté la qualité de Prophete, que leur avoit donnée S. Augustin. S. Jerome n'a même écrit les questions hebraïques sur la Genese, que pour combattre la version des Septantes, & montrer qu'on devoit préférer le Texte hebreu à cette version, très souvent fautive. Le même Pere a composé encore les Commentaires sur les Prophetes, principalement sur Jsaïe, pour diminuer, autant qu'il lui étoit possible, l'autorité des Septantes & pour relever par toute sorte de voies la verité du Texte hebreu. Mais S. Jerome à son tour a trouvé des Critiques, qui lui ont reproché de n'avoir pas eu raison d'accuser les Septantes, & qui ont prétendu, qu'il avoit été lui-même fort peu exact dans bien des endroits.

Après avoir disputé, sans s'accorder, sur les différens textes de la Bible ; les Peres de l'Eglise étoient aussi peu d'accord sur la maniere de l'expliquer. S. Augustin emploie assés volontiers les allegories dans l'expli-

plication de l'Ecriture. De sorte qu'elles souvent il s'éloigne du sens propre & naturel. C'est ce qu'a remarqué judicieusement le Cardinal du Perron. „Ce Pere de l'Eglise, dit-il, pour exercer la gentillesse de ses inventions & reveiller l'appetit de ses auditeurs, se plaisoit à les égayer de jeux & meditations allegoriques, non en détruisant le sens litteral, „à la façon d'Origene, mais bien le laissant quelque fois.“

A cette première maniere, souvent défectueuse, d'expliquer l'Ecriture, & qui est sujette à faire passer la parole des hommes pour celle de Dieu, & à donner ses propres idées pour celles de l'Esprit saint; S. Augustin en a ajouté une seconde beaucoup plus fautive : c'est celle d'expliquer le Texte sacré par la philosophie de Platon. Aussi est-il arrivé, que cette philosophie a beaucoup contribué à rendre S. Augustin peu exact dans ses Commentaires sur l'Ecriture. Quand il se presente quelques nombres, il a d'abord recours aux mysteres des Pythagoriciens & des Platoniciens pour les expliquer. Au commencement de son quatrième Livre *De Genesi ad litteram*, où il donne une explication des six jours de la création, il parle fort amplement des perfections & des avantages, que le nombre six a par dessus quelques autres nombres. Il dit tout ce que nous avons vu, dans les remarques précédentes, sur les éminentes qualités du six. Enfin il conclut, que ce nombre n'est pas parfait à cause que Dieu a créé le monde en six jours, mais que Dieu a achevé au contraire la création du monde en six jours, parceque le nombre six est parfait; & qu'ainsi les choses créées ont tiré leurs perfections du nombre six, & non pas le nombre six des choses créées. *Non possumus dicere propterea numerum*

senarium esse perfectum, quia sex diebus Deus perfecit omnia opera sua: sed propterea Deum sex diebus perfecisse opera sua, quia senarius numerus perfectus est: itaque etiam si ista non essent, perfectus ille esset. Nisi autem ille perfectus esset, ista secundum eum perfecta non fierent. D. August. L. IV. de Genes. ad lit. c. 7.

S. *Jerome* a condamné cette maniere d'expliquer l'Ecriture, qui éloigne du sens littéral, & allie des idées absolument étrangères avec les véritables sentimens, qui sont dans le Texte de l'Ecriture. Les vérités, contenues dans l'Ecriture, ne dépendent point de l'idée, que peuvent en concevoir ceux qui la lisent. Il faut étudier ces vérités dans l'Ecriture elle-même, & s'exercer longtems dans le stile & les expressions des Livres Sacrés: sans cela il nous arrive ce qui est arrivé à S. *Augustin*, qui a souvent accomodé l'Ecriture à ses idées, au lieu qu'il devoit former ses idées sur l'Ecriture. C'est de quoi convient le *Pere Simon*. „Il seroit „aisé, dit-il, de justifier par plusieurs exemples, que „S. *Augustin* détourne quelquefois le sens de l'Ecriture, pour l'accommoder à ses idées. Cela paroît „encore d'avantage dans ses disputes, où l'on trouve „une certaine uniformité de raisonnement, selon les „principes qu'il a établis, & des quels il s'éloigne rarement. C'est pourquoi, lorsqu'il arrive qu'il s'est trompé „dans l'établissement de ses principes, on ne laisse pas „de voir une liaison, & une apparence de vérité, dans „son discours, bien qu'il n'y ait souvent que de la vraisemblance, & que les passages de l'Ecriture, dont il „se sert pour appuyer son opinion, ne soient pas rapportés dans leur sens naturel.“ *Hist. crit. du Vieux Testament L. III. ch. 9. p. 403.*

Après avoir vu les reproches, que l'on fait à S. *Augustin*, voyons ceux qu'a essuïé S. *Jerome*. Nous
avons

avons déjà observé, qu'il a été blâmé d'avoir trop cherché à avilir l'autorité des Septantes. Comme il étoit auteur d'une nouvelle traduction de la Bible, qu'il avoit faite sur le texte hébreu, il n'a point eu assez de modération dans sa critique, surtout lorsqu'il s'agissoit de condamner les Septantes, qu'il corrige dans plusieurs endroits où il n'étoit pas besoin de les corriger. Le même Pere deffend, quelquefois mal à propos, le texte hébreu de son tems, ainsi que les interpretations que les Juifs en ont données. D'ailleurs, il a été presque aussi vacillant dans ses sentimens théologiques, que nous avons remarqué que *Platon* l'a été dans ses opinions philosophiques. Ce qu'il approuve dans un endroit, il le rejette dans un autre. Il loue ou blâme les personnes selon la différente raison, qu'il a d'en parler. Il donne, par exemple, quelquefois de grands éloges à *Oxigene*, il l'appelle le premier Docteur de l'Eglise après les Apôtres. *Post Apostolos ecclesiarum Magistrum. Hieronim. Præf. interpret. hom. hebr.* Et en d'autres endroits il le traite d'hérétique, & parle de lui comme du plus grand & du plus pernicieux ennemi de l'Eglise. Il en agit de la même manière avec les Docteurs Juifs, qui avoient été ses maîtres & ses guides dans sa traduction de la Bible : tantôt il les loue beaucoup, & tantôt il les blâme, & dit qu'il ne peut souffrir leur manière d'expliquer les Ecritures.

Ceux qui ont voulu excuser les contradictions manifestes de *S. Jerome*, disent qu'il faut, pour connaître les véritables sentimens de ce Pere, distinguer les tems différens où il a composé des ouvrages sur la Bible, & faire attention aux différens personnels que ce Saint avoit pour lors, & aux raisons qui le portoiént à écrire tantôt d'une manière & tantôt d'une autre. Mais cette excuse, à mon avis, loin de justifier *S. Je-*

roms, aggrave sa faute; car c'est d'ice qu'il falloit servir l'explication de l'Ecriture à favoriser les passions. Etoit-il brouillé avec quelqu'un, il trouvoit dans les Livres Sacrés tout ce qu'il vouloit pour condamner les opinions de son ennemi; favorisoit-il une personne, il voioit dans l'Ecriture tout ce qui pouvoit autoriser ses sentimens: les gens les plus versés dans la critique des Livres sacrés lui ont reproché ce défaut, bien essentiel dans un écrivain, qui veut éclaircir les difficultés d'un texte, déjà obscur par lui-même en bien des endroits. „Comme les ennemis de S. Jérôme, de le Père Simeon, lui opposoient, qu'il détruisoit par la nouvelle traduction l'ancienne version, approuvée de l'Eglise (celle des Septantes), il s'efforce d'en montrer les défauts, & de prouver en même tems, qu'il faut avoir recours à l'original hebreu: en quoi il ne paroît pas avoir toujours gardé assez de modération; & l'on trouve sur ce sujet d'étranges paradoxes, tant dans ses Commentaires sur la Bible que dans quelques unes de ses Epîtres, où il traite ces sortes de questions. Hist. critiq. du vieux Testament. L. III. Ch. 9. p. 397.

Origene, qui vécut près de deux siècles avant S. Augustin & S. Jérôme, (Bellarmin met Origene en l'année 200. S. Jérôme en 390. S. Augustin en 400. L. de Script. ecclésiast.) Origene, dis-je, a été sans contredit le plus habile des Pères dans la critique des Livres Sacrés; malgré cela dans quelles erreurs n'est il pas tombé? il savoit cependant trop d'hebreu pour se laisser tromper par les Juifs, qu'il consultoit assez souvent. Il possédoit parfaitement la langue grecque, dans laquelle il a écrit. Il entendoit très bien le latin. Il avoit un esprit subtil, pénétrant; mais ce fut ce même esprit qui l'entraîna dans l'erreur, & qui fut

fut la cause, qu'il n'estima qu'un sens sublime, qu'une certaine interprétation, qu'il appelloit spirituelle. Il ne pouvoit presque souffrir le sens littéral; il pensoit qu'il n'avoit rien que de bas & de simple, c'est pourtant celui au quel on doit le premier s'attacher, puisqu'il offre à l'esprit le véritable sens des Livres Sacrés.

Il n'est rien de plus contraire à l'explication de l'Écriture, que ces recherches sublimes, qui conduisent toujours à des erreurs, quelquefois très dangereuses; parceque dans la Bible il ne faut pas expliquer les choses par rapport à nôtre esprit, & aux idées que nous avons de leur bassesse ou de leur grandeur, mais il faut les considérer en elles mêmes, & selon leur nature. Lorsqu'on s'écarte de cette maxime, on tombe toujours dans l'erreur, & c'est la cause des fautes, qu'ont commis tous les anciens Interprètes des Livres Sacrés, qui avoient l'esprit préoccupé de la philosophie Platonicienne; ils ont inventé sur les choses les plus simples, des sens sublimes, spirituels, allégoriques; & celui de la Bible, le seul véritable, parcequ'il paroît simple, a été non seulement négligé, mais quelquefois totalement abandonné. Voilà ce qui est arrivé à *Origène*, qui malgré son esprit & son intelligence dans les langues hébraïque & grecque, a donné quelquefois dans les erreurs les plus monstrueuses. Telle est celle qu'il a commise, lorsqu'il s'est figuré que Dieu n'avoit créé l'Univers, que pour enfermer dans les différents corps, qui le composent, des âmes qui avoient péché, & qui y sont devenues comme dans une prison.

„ Quel sujet n'y a-t-il pas de s'étonner, dit *S. Augustin*, que quelques uns, qui croient comme nous qu'il n'y a qu'un seul principe de toutes les choses,

„& que nulle nature , qui n'est pas Dieu , ne peut
 „avoir d'autre Créateur que Dieu, ne veulent pas croi-
 „re que la cause de la création du monde est la bonté
 „de Dieu ? mais disent que les âmes aiant péché , en
 „s'éloignant de leur Créateur , ont mérité d'être enfer-
 „mées en divers corps, comme dans une prison, selon
 „la diversité de leurs crimes , & que c'est la cause du
 „monde. C'est le sentiment d'Origene , comme cela
 „paroit dans ses Livres des principes. En quoi je ne
 „me saurois assez étonner, qu'un homme si savant &
 „si versé dans les Lettres sacrées n'ait pas vu, com-
 „bien cette opinion est contraire à l'Ecriture sainte,
 „qui après chaque ouvrage de Dieu, qu'elle rapporte,
 „ajoute, & Dieu vit que cela étoit bon D'ail-
 „leurs Origene devoit considérer, que si le monde a
 „été créé, afin que les âmes, en punition de leurs
 „péchés, fussent enfermées dans les corps comme dans
 „une prison, en sorte que celles, qui sont moins cou-
 „pables, eussent des corps plus légers, & les autres
 „des corps plus pesants ; il faudroit que les demons,
 „qui sont les plus mechants de toutes les créatures,
 „eussent des corps tirés de la terre plutôt que les
 „hommes. Cependant pour faire voir, que ce n'est pas
 „par là qu'on doit juger du mérite des âmes, les
 „demon ont des corps d'air, & l'homme, quoique
 „beaucoup moins coupable, même devant son péché,
 „en a reçu un de terre. Qu'y a-t-il au reste de plus
 „impertinent que de dire, que de ce qu'il n'y a qu'un
 „soleil dans le monde, cela ne vient pas de la sagesse
 „de Dieu, qui l'a voulu ainsi, & pour la beauté & l'u-
 „tilité de l'Univers, mais parcequ'il est arrivé, qu'une
 „âme a commis un péché qui meritoit qu'on l'enfer-
 „mat dans un corps comme le soleil. De sorte que
 „s'il fut arrivé que non pas une âme, mais cent eus-
 „sent

„sunt commisi le même péché, il y auroit cent soleils dans le monde.“ *Sed multo est mirandum amplius, quod etiam quidam qui unum nobiscum credant omnium rerum esse principium, nullamque naturam, quæ non est quod Deus est, nisi ab illo conditore esse non posse, noluerunt tamen istam causam fabricandi mundi tam bonam ac simplicem bene ac simpliciter credere, ut Deus bonus conderet bona, & essent post Deum, quæ non essent quod est Deus: bona tamen quæ non faceret nisi bonus Deus. Sed animas dicunt, non quidem partes Dei, sed factas a Deo, peccasse à conditore recedendo: & diversis progressibus pro diversitate peccatorum, a cælis usque ad terras, diversa corpora quasi vincula meruisse. Et hunc esse mundum, eamque causam mundi fuisse faciendi, non ut conderentur bona, sed ut mala cohiberentur. Hinc Origenes jure culpatur. In libris enim quos appellat *πρὸς ἁγίους*, id est, de principiis, hoc sensit, hoc scripsit. Ubi plusquam dici potest miror hominem in ecclesiasticis litteris tam doctum & exercitatum, non attendisse, primum quam hoc esset contrarium scripturæ hujus tantæ autoritatis intentioni, quæ per omnia opera Dei subjungens: & vidit Deus, quia bonum est Deinde videre debuit Origenes, & quicumque ita sapiunt, si hæc opinio vera esset, mundum ideo factum: ut animæ pro meritis peccatorum suorum ergastula, quibus pœnaliter includerentur, corpora acciperent, superiora & leviora quæ minus, inferiora vero & graviora quæ amplius peccaverunt: demones, quibus deterius nihil est, terrena corpora, quibus inferius & gravius nihil est, potius quam homines etiam malos, habere debuissent. Nunc vero ut intelligeremus animarum merita non qualitatibus corporum esse pensanda, æreum possidet pessimus daemon: homo autem, & nunc licet malus, longe minoris: mitiorisque malitiæ, & certe ante peccatum tamen latens corpus accepit. Quid autem stultum:*

dicti potest, quam per istum solem ut in suo mundo vixisset, non de cori pulchritudinis, vel etiam salutis rerum corporalium consuluisse artificem Deum, sed hoc potius evenisse, quia sua anima sic peccaverat, ut tali corpore mortuatur includi? At per hoc si contigisset, ut non una, sed dua, imo non dua, sed decem, vel centum, similiter aequalisque pescassent, centum soles haberet hic mundus. D. Aug. de Civit. Dei, L. XI. c. 23.

J'ai rapporté ce long passage de *S. Augustin*, qui contient quelques erreurs d'*Origene* sur le premier Chapitre de la Genèse, pour montrer combien il est aisé de se tromper en lisant l'Ecriture, puisque le plus habile des Interpretes & des Commentateurs des Livres Sacrés s'est trompé aussi étonnément dès le premier Chapitre de la Bible. Comment n'arrivera-t-il donc pas, que des gens d'un génie ordinaire tombent dans l'erreur, en lisant le même Livre, s'ils ne sont point conduits par une autorité absolue, qui les dirige dans leur lecture? Qu'on ne dise pas, que les Ecritures sont claires, malgré les mauvaises interprétations qu'en a donné *Origene*, puisque les autres Commentateurs ne sont pas tombés dans les mêmes inconvéniens que lui: cela est évidemment réfuté par l'aveu de *S. Augustin*, qui ayant voulu écrire un livre sur la Genèse contre les Manichéens, convient lui-même, que son ouvrage étoit mauvais, & que ce qu'il avoit entrepris se trouvoit au dessus de ses forces. *In scripturis exponendis tirocinium meum, sub tanta sarcina molis succubuit. Aug. L. I. Retract. c. 18.* Que répondra-t-on à cela? dira-t-on que *S. Augustin* manquoit de génie & de pénétration? Si l'on avance une telle proposition, elle est si méprisable qu'elle n'est pas digne d'être réfutée.

Il faut donc convenir, que l'Ecriture non seulement n'est pas claire, mais que les plus grands hom-

mes

mes en l'expliquant ont été opposés les uns aux autres ; que plusieurs d'entre eux sont convenus de bonne foi, qu'ils avoient cru d'abord entendre ce qu'ils n'entendoient pas.

C'est sans doute l'obscurité, qui se trouve dans plusieurs endroits des Livres Sacrés, qui avoit fait croire à *S. Augustin*, que la lecture n'en étoit point absolument nécessaire à un chrétien, puisque plusieurs vivoient, & avoient vécu très-chrétiennement dans des solitudes, sans le secours des Livres Sacrés. L'Eglise Romaine, dans plusieurs pays, ne les met point communément entre les mains du peuple, surtout dans celles des femmes, dont l'esprit est plus facile à s'égarer que celui des hommes.

Après avoir prouvé la première raison, sur la quelle j'ai établi la nécessité d'un juge Souverain de la foi, qui puisse déterminer par la tradition, le sens que l'on donne aux Ecritures ; je passe à la seconde, & je montrerai, que la raison pour la quelle les Interpretes & les Commentateurs des Livres Sacrés ont été souvent si opposés entre eux, c'est parcequ'il s'est glissé un grand nombre de fautes & d'incorrections dans tous les différens textes de la Bible, même dans l'hebreu, & que la plupart des Livres, qui la composent, ne sont point de ceux dont ils portent le nom.

Il faut d'abord établir la vérité d'un fait historique, que l'on ne sauroit démentir. Dans tous les Etats de l'Orient bien réglés, tels qu'étoient ceux des Perses & des Egyptiens, il y avoit de certaines personnes chargées, par leur emploi, d'écrire les annales, & de rédiger par écrit les affaires les plus importantes de la République. Les Egyptiens surtout étoient fort attentifs à conserver, de cette manière, la mémoire de tout ce qui se passoit chez eux de considérable.

On voit que *Diodore de Sicile* avoit consulté les annales des Egyptiens. Et *Herodote* fait mention de tout ce qu'il avoit appris en Egypte des Prêtres, qu'il avoit beaucoup fréquentés, & qui étoient chargés d'écrire les Annales. *Moïse*, qui avoit été élevé à la Cour d'Egypte, établit dans la République des Hebreux, dont il fut le Legislatteur, le même usage. C'est le sentiment du *Pere Simon*. „*Moïse, dit-il, établit dès les premiers*
 „commencemens de la République, cette sorte de
 „Scribes, que nous pouvons appeller Ecrivains publics
 „ou divins, pour les distinguer des Ecrivains particuliers, qui ne s'engageoient d'ordinaire à écrire l'Histoire de leur tems, que par des motifs d'intérêt.
 „C'est ce qui a fait dire à *Joseph*, que parmi les Juifs
 „il n'étoit pas permis à chacun d'écrire des annales,
 „mais que cela étoit réservé aux seuls Prophètes, qui
 „connoissoient les choses futures & éloignées d'eux
 „par une inspiration divine, & qui écrivoient aussi ce
 „qui arrivoit de leur tems. *Eusebe* confirme ce sentiment, lorsqu'il remarque, que parmi les Hebreux il
 „n'appartenoit pas à toutes sortes de gens de juger de
 „ceux, qui étoient dirigés par l'esprit divin, pour
 „écrire les Livres Sacrés; mais qu'il y avoit peu de
 „personnes, qui eussent cet emploi, les quelles étoient
 „aussi inspirées de Dieu; qu'il étoit de plus réservé à
 „elles seules de juger des Livres sacrés & prophetiques, & de rejeter ceux qui ne l'étoient point. Les
 „personnes, qui étoient chargées de ce soin, étoient
 „nommées Prophetes selon *Joseph*. Et je crois, que c'est
 „pourquoi les Juifs nomment encore aujourd'hui *Prophetes* la plupart des Livres historiques de la Bible.
 „*S. Pierre* appelle aussi toute l'Ecriture *prophetie*. *Sa-
 muel, Nathan, Gad, Ahia, Ado, & quelques autres, qui
 ont recueilli les annales de leur tems, ont pour la mé-*
 „me

„me raison le nom de *Prophetes* dans l'Ecriture, où il „reste encore quelques fragmens de leurs anciens *actes* „ou *Propheties*, principalement dans le Livre que nous „appelons *Paralipomenes*." *Hist. critiq. du vieux Testament* par le P. R. Simon L. I. c. 2. p. 16.

Avant d'aller plus avant, il faut constater la vérité de ce que dit ici le *Pere Simon*, par le consentement de plusieurs auteurs très savans. Le Jesuite *Sanctius*, après avoir montré l'usage de ces Scribes du tems des Rois, dit, qu'il semble qu'on ne peut pas douter, qu'ils n'aient été établis dès le tems de *Moïse*. Voici comment s'exprime cet habile Jesuite. *Quod a tempore Moïsi mihi videtur omnino certum: nam ante illud tempus quo quisque natus ordine ac genere, divina potius revelatione quam privatis familiarum, commentariis, credo fuisse Moïsi cognitum. Sanct. L. I. p. 187.*

Le Docteur de Sorbonne, qui répondit à Mr. *Spanheim*, qui avoit attaqué le sentiment du *Pere Simon*, sur les Scribes publics chez les Hebreux, soutient qu'il faut n'avoir aucune connoissance de la critique, pour nier la réalité & l'ancienneté de ces Scribes. Il fortifie son opinion par le consentement de l'illustre Mr. *Huet* ancien Evêque d'*Avanches*. „Ce sentiment, dit „ce Docteur, est commun à la plupart des Peres, qui „reconnoissent Esdras, c'est à dire, le Sanhedrin ou le „grand Conseil de ce tems, comme le restaurateur des „Livres Sacrés. Esdras n'a point d'autre nom dans l'E- „criture que celui de Scribe ou d'Ecrivain par excellen- „ce. Peut-être que Mr. *Spanheim* ajoutera plus de créan- „ce au temoignage de Mr. *Huet*, qu'à celui du *Pere* „*Simon*. Il est constant que Mr. *Huet* autorise, en „plusieurs endroits de son ouvrage, l'établissement des „Ecrivains publics & du Sanhedrin: il veut même „qu'

„qu'Esdras n'ait fait la revision & la correction du
 „texte sacré, que par l'autorité du grand Conseil de
 „son temps. *Esdras ex Synagoga magna autoritate reco-*
gnovit. Cet Esdras étoit, selon le Pere Simon, le Chef
 „de ces Ecrivains publics, qui travaillerent au retablis-
 „sement des Livres Sacrés, après que les Juifs furent
 „retournés de Babilone à Jerusalem. *Lettre d'un Theo-*
logien de la faculté de Paris &c. ou reponse à la Lettre
de Mr. Spanheim pag. 3. & 4.

Après avoir fortifié le sentiment du *Pere Simon*
 par l'autorité de plusieurs Savans illustres; nous ver-
 rons que ces Scribes ou Ecrivains publics, dont il
 parle, sont en partie les auteurs de presque tous les
 Livres sacrés, qui nous restent aujourd'hui: nous n'a-
 vons pas même leurs ouvrages, tels qu'ils les ont
 composés; ce sont de nouveaux Scribes ou Prophetes,
 venus après eux, qui se sont servis de leurs Memoi-
 res, qui les ont redigés, & qui ont composé les leurs
 sur ceux des Ecrivains, qui les avoient précédé. C'est
 ce que *Theodoret* explique fort clairement, dans sa Pré-
 face sur le Livre des Rois, où il décrit les qualités de
 ces Prophetes, qui étoient chargés de mettre par écrit
 les plus importantes actions, qui se passaient dans la Re-
 publique des Hebreux. Le même *Theodoret* prétend, que
 d'autres Ecrivains, qui ont vécu longtems après ces
 premiers Prophetes, ont recueilli ces anciens actes,
 aux quels ils ont ajouré d'autres histoires des choses,
 qui étoient arrivées de leur tems. C'est pourquoi il
 ne nous reste présentement, que les noms d'un nom-
 bre de Prophetes, dont les Livres ou Memoires ont
 été perdus, comme *Theodoret* l'a remarqué dans la mé-
 me préface. Je vais rapporter les propres paroles de
Theodoret, pour qu'on juge que le *Pere Simon*, en éta-
 blissant son opinion sur les Scribes publics, n'a rien
 dit

dit, que ce que les Peres de l'Eglise avoient soutenu, & établi comme une verité autentique. „ Il y a eu, dit „ Theodoret, plusieurs Prophetes dont nous n'avons plus „ les ouvrages, & dont nous apprenons les noms dans „ le Livre des Paralipomènes; ces Prophetes avoient la „ coutume d'écrire ce qui arrivoit de leurs tems. „ C'est pourquoi chez les Hebreux & chez les Syriens „ le premier Livre des Rois a été nommé Prophetie „ de Samuel, quoiqu'il n'en soit pas le veritable „ auteur; c'est ce que l'on peut connoître aisément „ lorsqu'on lit cet ouvrage. Ceux donc qui ont fait „ les Livres des Rois se sont servis des Memoires de „ ceux, qui les avoient précédé, & n'ont écrit que fort „ longtems après eux. Car comment auroit il pu se „ faire que la même personne, qui vivoit du tems „ de Saul & de David, eut écrit ce qui arriva du „ tems d'Ezechiel, de Josué, & fait les recits de l'ex- „ pédition militaire de Nabuchodonozor, du siège de „ Jerusalem, de la captivité du peuple, de la transmi- „ gration à Babilone, & de la mort de Nabuchodono- „ zor? Il est donc évident, que chaque Prophete aiant „ écrit l'histoire de son tems, ceux qui vinrent après „ eux compilerent leurs Memoires, & en firent les Li- „ vres des Rois que nous avons aujourd'hui: & com- „ me ces derniers Ecrivains avoient oublié plusieurs „ choses, d'autres qui vinrent encore après eux, ras- „ semblerent les faits dont ils n'avoient pas parlés, & „ en composerent le Livre des Paralipomènes. Πλείστα „ προφήται γέγονηται, ὅν τῶν μὲν βιβλίους ἔχ' ἔυρομεν, „ τὰς δὲ προφητείας ἐκ τῆς τῶν παραλειπομένων μεμνη- „ σθήκαμεν ἱστορίας. Τούτων ἑκάστου μὲν συγγράφαι ὅσον „ συνίσταται γίνεσθαι κατὰ τὸν ἰκανὸν καιρὸν. αὐτίκα γὰρ „ καὶ ἡ πρώτη τῶν βασιλέων, καὶ παρ' Εβραίοις, καὶ „ παρὰ Σύροις, προφητεία Σαμουὴλ ὀνομάζεται. ἀλλὰ „ τῇ-

τῆτο γινῆναι ῥᾶλλον τῇ βυλομένη τὸ προσηγμένον αἰα-
 γινῆναι βιβλίον· οἱ τοίνυν τῶν βασιλείων, τὴν βίβλον συγ-
 γεγραφότες, ἐξ ἐκείνων τῶν βιβλίων τὰς ἀφορμὰς εἰλη-
 φότες, μετὰ πλείους συνέγραψαν χρόνοι. πῶς γὰρ
 οἶόν τι εἴη τῷ Σαῦλ, ἢ τῷ Δαβὶδ συνημακότες τὰ ἐπὶ
 Εὐζική καὶ Ἰωσίε γεγονότα συγγράψαι. Καὶ τὸ τῷ
 Ναβουχοδονόσορ στρατιῶν, τὸ Ἱερουσαλὴμ τὴν πολιτείαν,
 καὶ τῷ λαῷ τὸν ἀνδραποδισμόν, καὶ τὸ εἰς Βαβυλῶ-
 να μεταστάσιν, καὶ τῷ Ναβουχοδονόσορ τὴν τιλευτήν;
 δῆλον τοίνυν, ὡς τῶν προφητῶν ἕκαστος συνέγραψε τὰ ἐν
 τοῖς οἰκείοις πεπραγμένα καιροῖς. ἄλλοι δὲ τινες ἐκείνα
 συνάγοντες, τὸ τῶν βασιλείων συντετακίαν βιβλίον. Καὶ
 μὴ πάλιν, τῶν ὑπὸ τούτων παραλειφθέντων ἱστῶν τινὲς
 ἀφαιρητέον γινέσθαι καὶ τὴν παρὰ σφῶν συγγραφῆ-
 σαν παραλειπόμενοι προσηγέρυσαν βιβλόν. ὡς τα παρὰ
 τῶν προτέρων παραλειφθέντα διδάσκουσιν. *Plurimi fue-*
rant Prophetæ, quorum libros quidem non invenimus, no-
mina autem didicimus ex historia Paralipomenon. Horum
quusquisque consuevit scribere quæcumque contingebant fieri
suo tempore. Atque inde est quod primus Regnorum, &
apud Hebræos, & apud Syros, nominatur Prophetia Sa-
mmelis: quod eis facile est cognoscere, qui prædictum li-
brum legere voluerint. Qui ergo Regnorum libros scripse-
runt, ex scriptis illis accepta occasione, post plurimam
tempus scripserunt. Quomodo enim fieri potuisset, ut is
qui vixit cum Saule aut Davide, ea scriberet quæ facta
tempore Ezechie & Josie, & Nabuchodonosoris bellicam ex-
peditionem, & Hierosolymorum obsidionem, & populi capti-
uitatem, & transmigrationem in Babilonem, & mortem
Nabuchodonosoris? Est ergo perspicuum, quod unusquis-
que ex Prophetis ea conscripsit, quæ gesta sunt ipsius tem-
poribus. Alii autem quidam cum illa collegissent, com-
posuerunt librum Regnorum. Et rursus fuerunt aliqui alii
historiographi eorum, quæ ab illis fuerant prætermissa, qui
de

de his conscriptum librum appellarunt Paralipomenon, ut qui doceret ea quæ fuerant a prioribus prætermissa. Theodoretus de quæst. in Lib. Reg. præfat. oper. tom. 1.

Les Ecrivains publics, qui recueilloient les actes de ce qui arrivoit de plus considérable dans les Etats, aiant donc été dès le tems de Moïse, il est aisé, lorsqu'on veut se servir du secours d'une critique judicieuse, de distinguer dans les cinq Livres de la Loi, ce qui a été écrit par *Moïse*, d'avec ce qui a été écrit par ces Prophètes, ou ces Ecrivains publics; car le mot hebreu *Navi*, que les Septantes ont traduit par le mot de *Prophète*, ne signifie dans sa premiere origine qu'un orateur, une personne qui parle en public. On doit donc attribuer à *Moïse* les Commandemens & les Ordonnances, qu'il a donnés au peuple; & aux Scribes publics, la plus grande partie de tout ce qui est historique. La maniere, dont le Pentateuque est écrit, montre cette verité, presque tous les faits y sont rapportés d'une façon, qui prouve qu'un autre Ecrivain, que *Moïse*, les a mis dans les Annales, ou si l'on veut dans ces recueils, que l'Ecriture nomme *Diurnalajamin* ou *Gestes des tems*. C'est dans ce sens qu'on doit entendre ces paroles du troisieme livre des Rois, le reste des actions de Salomon se trouve écrit dans son histoire. Il est évident que ces paroles ne peuvent être mises que dans un abrégé, fait sur d'autres Memoires plus amples. Or il n'y a rien de si ordinaire, dans les Livres des Rois & des Chroniques, que ces renvois à d'autres ouvrages, preuve évidente, pour tout homme qui ne se laisse pas aveugler par des préjugés, que la plupart des Livres Sacrés, que nous avons aujourd'hui, ne sont que des abrégés très succints, & comme de simples sommaires des anciens actes beaucoup plus étendus, qui se conservoient dans les Archi-

chives. Cela n'empêche pas, que ces ouvrages ne doivent être considérés comme sacrés; puisque ceux qui les compilèrent, d'après les écrits des anciens Prophètes, étoient Prophètes eux-mêmes. Ainsi les abrégés, que nous avons aujourd'hui, aiant été revus par le Sanhédrin, & par d'autres personnes, inspirées de Dieu, ont toute l'autorité nécessaire: les plus fameux & les plus célèbres Rabins ont été persuadés de cette vérité. Le savant *Abrahan* n'a pas fait difficulté de nier, que *Josué* & *Samuel* fussent les auteurs des Livres, qui portent leur nom; il attribue les Livres de *Samuel* & des *Rois* au prophète *Jeremie*, qui vivoit quatre siècles après *Samuel*; & il dit que ces ouvrages sont une compilation, faite sur les Mémoires de *Samuel*, de *Nathan*, de *Gad* & de plusieurs autres Prophètes, qui avoient tous vécu avant lui. (*Bellarmin* place *Samuel* l'an du monde 2878, & *Jeremie* l'an 3337.)

Le même *Abrahan*, que les Juifs regardent comme le plus savant & le plus profond Interprète des Ecritures, convient tacitement que les Scribes avoient ajouté douze versets à la fin du Deutéronome; il est vrai qu'il s'explique assez mystérieusement à ce sujet, pour ne pas soulever contre son opinion le commun des Juifs, mais il en dit assez pour être clairement entendu de ceux, qui ont la moindre notion de la critique des Livres Sacrés: *Abrahan* avoit trop de discernement, pour faire prédire à *Moïse* sa mort, dans un livre purement historique, ainsi que *Philon* a voulu le soutenir. Καταπνευσθῆς καὶ ἐπιθανάσας ζῶν ἔτι, καὶ ὡς ἐπὶ θανάτῳ ἑαυτῷ προφητεύει δεξιῶς, ὡς ἐτελεύτησεν μέγα τελευτήσας, ὡς ἑταφῆ μεθυσὸς παρὲντος, δηλώνει χερσὶν ὃ θηταῖς ἀλλ' αὐθιγὰς δύνασται, ὡς εἴδ' ἐν τῷ φη τῶν προφητῶν ἐκδήσει, τυχὼν ἐξωρεῖται μνήμα-
τος,

τοι, ὁ παῖς αἰδῶ ἀνδράνων. Vivens adhuc prophetavit de seipso tanquam mortuo, ante obitum narrans se mortuum sepultumque inspectante nemine, videlicet manibus non mortalium, sed virtutum immortalium, ne majorum quidem monumentis illatum: quippe cui monumentum contigit eximium, haud cuiquam notum homini. Philo de vita Moysis Lib. III. in fine.

Qui peut croire, malgré ce que dit Philon, que Moïse soit historiquement soit prophétiquement ait pu écrire en parlant de lui. Ainsi Moïse, serviteur de l'Eternel, mourut là au pais de Moab, selon le commandement de l'Eternel, & il l'ensevelit dans la vallée de Moab, vis-à-vis de Bethphégor, & personne n'a connu son sepulchre jusqu'aujourd'hui. Or Moïse étoit âgé de six-vingt ans quand il mourut. Sa vue n'étoit point diminuée. & sa vigueur n'étoit pas passée. Atque hic mortuus est Moyses. Jova servus, in terra Moabitarnm ante os Jova, qui eum sepeliebat in valle quadam in terra Moabitica, secundum Bethphégor; neque quisquam hominum hactenus ejus sepulchrum scivit. Mortuus est annos natus centum & viginti, quum neque oculis coligaret, neque viriditatem amisisset. Deut. c. XXXIV. v. 5. & seq.

Il n'est pas surprenant que Philon; dont l'imagination s'échauffoit facilement, comme on le peut voir dans ses Livres sur les allegories, ait changé un récit historique, fait par un des Ecrivains publics, en prophétie de Moïse, puisqu'il fait danser ce Prophete en chantant le Cantique, qui est à la fin du Deuteronomie, quoique les Livres Sacrés disent simplement. Ainsi Moïse prononça les paroles de ce Cantique-ci, sans qu'il s'en manquât rien, toute l'assemblée entendant. Ergo effectus est Moyses in auribus totius Israëlitarum conventus; carminis hujus verba ad finem usque. Deut. Cap. XXXII. v. ult.

Voions comment *Philon* brode, & paraphrase indécemment ce passage du Deuteronome, dans le quel il mêle mal à propos les idées pythagoriciennes sur l'harmonie & la melodie, que les philosophes platoniciens disoient être produites par l'accord parfait des astres. „*Moïse, dit Philon*, chanta des Cantiques, que les hommes & les anges, ministres des choses sacrées, écou-
toient également : les hommes, afin qu'en qualité de
„ses amis ils apprissent de lui à se disposer à une pa-
„reille action, (à la mort), & qu'ils remerciaissent Dieu :
„les Anges, pour prendre garde, comme spectateurs,
„qu'il n'y eut rien de discordant, & qu'ils entendis-
„sent, comment la musique & l'harmonie de l'ame
„imitoient le son musical des Cieux & des astres, &
„s'unissoient avec lui. Alors le prophete s'étant mis
„à danser, & étant devenu comme le compagnon des
„danfes célestes, entremêla parmi les cantiques des ins-
„tructions charitables à ceux de sa nation ; les exhor-
„tant à se corriger de leurs fautes, & les assurant
„qu'ils prospereroient. Aiant achevé ces danfes, entre-
„mêlées de louanges saintes, il commença à sentir qu'il
„alloit bientôt mourir. “ Διὰ παντὸς ἁρμονίας καὶ
συμφωνίας εἶδὼς, ἣν κατακύβειν ἄνθρωποι τε καὶ ἄγ-
γелоι λειτουργοί. οἱ μὲν ὡς γινώσκουσι, πρὸς τὴν τῆς
ὁμοίας εὐχαρίστη διαδίνουσαν διδασκαλίαν· οἱ δ' ὡς ἔφο-
ροι, κατὰ τὴν σαφῆν ἱμπειρίαν διασόμενοι μὲν τῆς
αὐτῆς ἐκμελῆς, καὶ ἅμα διαπιπῦντες, ὥτις ἄνθρωπος
ὢν δεδομένος σώματι φθαρτῷ δύνατος ἐστὶν αὐτῷ τὸν
ὁμοίον τρόπον ἤλιον καὶ σιλήνῃ καὶ τῇ τῶν ἄλλων ἀστέ-
ρον χορῶ μεμυσσῶσθαι τὴν ψυχὴν, πρὸς τὸ θεῖον ἔργα-
νον τὸν ἕρμεν καὶ τοὺς σύμπαντα κόσμους ἁρμονοῦμενον·
ταχέως· ὃ ἐν τοῖς κατὰ τὸν αὐτὸν χορευταῖς ὁ ἱερο-
φάντης, ἀνικηράτω ταῖς πρὸς τὸν θεὸν εὐχαρίστας
ὁμολογίαις τὰ γήσινα πάντα τῆς πρὸς τὸ ἴδιον ἱερᾶς
ἐκ

ἐν αἷς ἦσαν ἔλεγχοι παλαιῶν ἀμαρτημάτων, αἱ πρὸς τὸν παρόντα καιρὸν ἰσθίστα καὶ σωφρονισμοί, παραινέσεις αἱ πρὸς τὰ μέλλοντα διὰ χρηστῶν ἐλπίδων αἷς ἱκανολυθεῖν ἀναγκασίον ἐστίν. ὡς δὲ ἐτάλασε τὰς χοροίους, ὁσιώταται καὶ φιλανθρωπία τρόποι τινὰ συνουφασμίνας ἤρξατο μεταβαίνειν ἐκ θνητῆς ζωῆς εἰς αἰώνιον βίον. *Carmen cecinit aptissimum auribus angelorum & hominum: horum ut tanquam a magistro similiter gratias agere discerent: illorum, ut adessent tanquam spectatores ostentantis musicam animæ in corpore mortali certantis cum caelestibus harmoniis fiderum, ipsum Deum conditorem autoremque habentibus. Sic ille vntes jam insertus quodammodo choreis æthereis hymnum & gratiarum actionem temperavit admixtis charitatis erga suam gentem affectibus, dum arguit peccata vetera, & in præsens præceptis eam instruit, in futurum quoque spem bonam proponit, non frustratam pios conatus. Absoluta deinde melodia, e sanctitate charitateque quodammodo contexta, caput paulatim e mortali vita in immortalem mutari. Philo de charitate Op. p. 700.*

Je demande si un homme, qui fait une semblable paraphrase sur un verset aussi simple, que celui que nous avons rapporté, merite d'être cru, lorsqu'il dit que Moïse écrivit lui-même, qu'il étoit mort, qu'il avoit été enterré, et que personne jusqu'à aujourd'hui n'a sçu où étoit son tombeau? *Credat judex Philon non ego.*

Il est donc évident, que Moïse n'est point l'auteur de tout ce qui se trouve dans le Pentateuque, puisqu'on y a ajouté un Chapitre tout entier, qu'il n'a pu faire. *Aben Ezra*, l'un des plus savans Interprètes juifs, n'a pas douté qu'il n'y eut plusieurs additions dans les Livres de Moïse : mais il s'est servi de mots équivoques, pour expliquer sa pensée, craignant de

revolter ceux parmi les juifs, qui n'avoient aucune connoissance de la critique des Livres Sacrés. Quand ces sortes de difficultés se rencontrent, remarque le *Pere Simon*, *Aben Ezra* dit, *c'est un mystere que ceux qui le comprennent ne divulgent pas*. Il s'émancipe néanmoins sur ces paroles : *voici ce que Moïse dit, aux Israelites au delà du Jourdain*, où il explique son sentiment avec liberté. Il est certain, que *Moïse* ne passa point le Jourdain ; & par conséquent que cela n'a pu être écrit que par des Israelites, qui étoient au delà, & qui alors appellerent le lieu, où *Moïse* avoit prononcé ces paroles, le côté au delà du Jourdain, bien que dans le tems que *Moïse* parloit aux Israelites il fut au deçà. *Aben Ezra*, qui a mieux aimé expliquer ce passage selon le sens propre & naturel, que d'avoir recours à des interpretations forcées, a fait cette remarque : *Vous en comprendrés le véritable sens si vous concevès le secret des douze*. Il entend par là les douze derniers versets du Deuteronomie, qui contiennent la mort de *Moïse*.

Moïse écrit la Loi les Cananéens étoient alors dans le Pais en la Montagne du Seigneur, il sera pourvu voici son lit qui est un lit de fer. Ce sont autant de passages du Pentateuque, que *Rabbi Aben Ezra* produit pour montrer, que les premiers mots du Deuteronomie ne sont point de *Moïse*, non plus que tous les autres exemples qu'il a rapportés.

La diversité & la différence sensible du style, qu'on voit dans les Livres, qu'on dit être entièrement écrits par *Moïse*, sont une nouvelle preuve pour montrer, qu'un même écrivain n'en est pas l'auteur : tantôt c'est un stile précis, serré, & tantôt diffus, quoique les matieres, dont il est parlé, ne l'exigent point. C'est ce qu'ont senti les auteurs de la *Masora*, en ponctuant

le texte hébreu, car ils ont laissé plusieurs espaces vuides, comme s'ils avoient voulu marquer par là, qu'ils croioient le texte hébreu corrompu dans ces endroits. Les Rabins les plus savans en sont si persuadés, qu'en interprétant ce que le serpent dit à Eve, au Chapitre troisieme de la Genèse, ils prétendent qu'on n'a rapporté dans le texte, qu'une partie du discours, que le serpent tint à Eve, parcequ'il y a dans le texte hébreu de certaines particules, qui signifient *combien plus* : d'où ces Rabins concluent, qu'il faut que le discours soit interrompu, & que l'on ait tû ce qui avoit été dit auparavant : marque certaine que les Ecrivains publics n'ont fait que des extraits d'ouvrages plus anciens que les leurs, & qu'ils ont retranché ou ajouté ce qu'ils ont jugé à propos de retrancher ou d'ajouter ; mais les recueils de ces Ecrivains publics n'en ont pas pour cela moins d'autorité. C'est ce qu'a remarqué *Theodoret* sur le Chapitre XIV. de *Josué*, où il assure que l'histoire, que nous avons sous le nom de *Josué*, n'est point de lui, mais qu'elle a été extraite sur d'autres actes plus anciens, que l'auteur même du Livre de *Josué* cite, afin que l'on ajoute foi à son recueil. Entendons parler *Theodoret* lui-même. „Après que „l'auteur, dit *Theodoret*, nous a appris, que par son „autorité le Prophète avoit arrêté d'un seul mot le „cours du Soleil, jusques à ce qu'il eut vaincu entierement, craignant que quelqu'un n'ajoute pas foi à „son recit, il remarque, que ce qu'il rapporte se trouve dans un ancien memoire : ce qui montre évidemment, que l'auteur du Livre de *Josué* a composé son ouvrage sur un autre plus ancien, dont il s'étoit servi : *Διδάξας ἡμᾶς ὁ συγγραφεὺς τῆ προφητείας τὴν δύναμιν, ὅτι πρὶν μὲν χρησάμενός προβῆναι τοὺς μεγάλους φασγᾶς κακῶς, ὥς κατὰ κράτος ἐβίβασεν, ὁ πεπαιδευμένος μὲν*

αὐτῶν τῶ λαοῦ, ἔφη τῷτο, ἐν τῷ παλαιῷ εὐαγγέλιῳ καὶ συγγράμματι. ὁμοίον τοίνυν πάντεσσι, ὡς αἰεὶ πρὸς τὸν μεταγενεστέρα τῆς βίβλου ταύτης συγγραψῆς, λαβὼν ἐκ ἱερέως βιβλον τὰς ἀφορμὰς. Cum docuisset nos omnes propheta virtutem, neque quod solo verbo progressum luminarium magnorum cōhibuisset, donec omnino videret: suspicatus nam quis verbis non adhiberet fidem, dixit hac inveniri in antiquo commentario. Quare constat ea hoc loco, posterorum quæpiam alium librum hanc conscripsisse, ex alio libro capta occasione. Theodoret's Opera T. I. p. 222.

Bellarmin observe, que Theodoret avoit cru, que le Livre de Josué avoit été écrit par un auteur anonyme. Theodoretus in Libro de quæstionibus Josue estimat librum Josue scriptum ab auctore anonymo. Bellarm. de Script. Ecclesiast. pag. 5. Le même Bellarmin s'efforce ensuite de prouver, que le sentiment de Theodoret n'est pas certain, & cependant il est obligé d'avouer, qu'il est impossible, que la fin du Livre de Josué soit de lui: puisqu'il y est fait mention de sa mort & de sa sépulture. Bellarmin donc croit, que tous ces endroits ont été écrits ou par Samuel ou par Esdras. Porro postea, quæ adduntur in fine libri de morte ipsius & sepultura, sine dubio scripta sunt a successoribus, quicumque illi fuerint, & verisimile est a Samuele vel Esdra. Bellarminus de Script. Eccles. p. 3.

Je ne suis pas étonné, que Bellarmin n'ait pas voulu faire écrire prophétiquement à Josué sa mort & son enterrement, car il n'y a rien que tout le récit de celle de Moïse, qu'on trouve dans le Deutéronome; y a été ajouté ou par Josué, ou par Esdras, ou par quelque autre prophète. Quæ antea post mortem ipsius Moïsis scribuntur in extrema capite Deuteronomii, addita sunt, vel a Josue, vel ab Esdra, vel ab aliis aliquæ prædicta. Id. ib. p. 51.

Revenons à *Theodoret*. Quand il n'auroit pas remarqué que le Livre, qu'on attribuoit à *Josué*, n'étoit pas de lui ; l'ouvrage même auroit prouvé cette vérité ; car il y est rapporté des faits, qui ne sont arrivés qu'après sa mort. Dirà-t-on qu'il les avoit écrits prophétiquement, comme *Philon* veut que *Moïse* ait écrit sa mort ? Il en est de même de la plupart des autres Livres de la Bible : par exemple, comment veut-on que *Moïse* ait pu écrire dans la Genèse le passage suivant ? *Alors les Cananéens étoient dans le Pais*. Tout le monde fait que les Cananéens étoient encore, du tems de *Moïse*, maîtres du pais dont il est fait mention. Cela n'a donc pu être écrit qu'après qu'ils en furent chassés : Et dans ce même Livre de la Genèse comment *Moïse* a-t-il pu dire, *Voici les Rois qui ont régné dans l'Idumée*, avant que les Israélites eussent des Rois ? Qui ne voit que cette façon de parler suppose évidemment un Ecrivain, qui vivoit dans le tems que les Israélites avoient des Rois. *Moïse* a donc écrit tout cela prophétiquement ? Quel est l'homme sensé, qui voyant cette foible ressource pour justifier les endroits, qui prouvent évidemment, que dans tous les Livres de *Moïse* il y a des choses, qui ne peuvent avoir été écrites par lui, ne dise avec le Jésuite *Bonfrenas* : *J'aime mieux croire, qu'un autre Ecrivain a ajouté quelque chose aux livres de Moïse, que de le faire passer toujours pour un Prophète* ? Le savant *Mr. Huet* convient qu'il est naturel de penser, que les additions, qu'on avoit mises à la marge des Livres de *Moïse*, ont été ensuite ajoutées au Texte. Ce qui est d'autant plus vraisemblable, que cela est arrivé à l'ancienne version grecque des Septantes, ainsi qu'à bien d'autres Livres tant Sacrés que prophanes.

Mais la preuve la plus évidente, que les Livres, qu'on prétend avoir été écrits. entièrement par Moïse, ne sont en partie que des recueils faits par des Ecrivains publics ou des Prophetes; c'est le désordre & la confusion qui y regnent quelquefois, & qui proviennent de ce que ces Livres ont été composés sur divers memoires, dont on a fait des extraits, où l'ordre est très peu conservé, pour ne pas dire entièrement renversé. Qui peut croire qu'un seul auteur ait écrit l'histoire de la création de l'homme, avec le peu d'ordre qui se trouve dans les premiers chapitres de la Genese, où les mêmes choses sont rapportées plusieurs fois, sans méthode, sans nécessité, & comme hors de propos? par exemple, l'homme & la femme sont créés au Chapitre I. vers 27. „Dieu donc créa l'homme à „son image; il le créa à l'image de Dieu, il les créa „male & femelle.“ *Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν. ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς.* Itaque hominem Deus ad Sui, id est ad divinam imaginem creavit, scilicet marem & feminam. Genes. C. I. v. 27. Mais voici que l'historien suppose, dans le chapitre suivant, que la femme n'a pas été encore faite. „Or l'Eternel dieu dit, il n'est pas bon, „que l'homme soit seul: je lui ferai un aide sembla- „ble à lui.“ vers 18. Chap. II. Et l'Eternel fit une „femme de la côte d'Adam, & la fit venir vers Adam. „vers. 22. Chap. 2.“ *Καὶ εἶπε κύριος ὁ θεὸς οὐ καλὸν εἶναι τὸν ἄνθρωπον μόνον. ποιήσωμιν αὐτῷ βοηθὸν κατ' αὐτόν. ο. 18. Καὶ ἀποδόμασιν ὁ θεὸς τὴν πλευρὰν ἣν ἔλαβεν ἀπὸ τοῦ Ἀδάμ, οἷς γυναικᾶ. καὶ ἤγαγεν αὐτὴν πρὸς τὸν Ἀδάμ. vers. 22. Cap. II.*

Comment cela peut-il être, puisque au commencement de ce chapitre, avant qu'il fut question d'Eve formée d'une côte d'Adam, Dieu avoit défendu à la même

Eve, sous le nom de son mari, qu'elle accompagnoit dans le Jardin, de manger du fruit d'un certain arbre. „Quand „à l'arbre de la Science du bien & du mal tu n'en man- „geras point: car dès le jour que tu en mangeras tu „mourras. „ *απο δε τῆ ξύλης προσηύκειν καλον και πονηρον & φαισκει απ αυτη. η δε αν ημερα φαινηται απ αυτη, θανατου αποθανισθαι.* Vers. 17. C. II.

Qui ne reconnoît dans cet arrangement défectueux des faits; un assemblage de différens memoires, dont les extraits ne sont pas toujours joints avec toute l'attention possible? Voïons encore un exemple de ce désordre, qui ne sauroit venir d'un seul & unique auteur. Il est dit dans la Genèse, que le Roi *Abimelech* devint amoureux de *Sara*. Mais comment ce Roi *Abimelech* a-t-il pu se laisser enflammer si vivement puisqu'il est dit, avant qu'il fut question de son amour, que *Sara* & *Abraham* étoient fort avancés en âge? Quelques auteurs, ne pouvant avoir ici recours à la prophétie, ont dit que par un miracle Dieu fit paroître *Sara* belle aux yeux d'*Abimelech*. Il y a dans cette opinion une impiété très grande; c'est prétendre, que Dieu avoit voulu faire un dérangement dans les loix de la nature, uniquement pour induire *Abimelech* dans le mal. Au lieu d'une interpretation aussi mauvaise, qui ne voit qu'il est tout naturel de conclure, qu'il y a ici un renversement d'ordre, qu'on doit nécessairement rejeter, non seulement sur ceux qui ont fait avec autorité le recueil de la Bible, mais encore sur les injures du tems, & sur la négligence des Copistes? C'est le sentiment du *Pere Simon*, qui remarque judicieusement, que comme les exemplaires hebreux étoient écrits autrefois sur de petits rouleaux ou de petites feuilles, qu'on mettoit les uns sur les autres, il est arrivé que l'ordre de ces rouleaux étoit

changé par hazard, l'ordre des choses a été aussi transposé. Les juifs ne cousoient pas leurs exemplaires en ce tems-là, aussi bien qu'ils les cousent présentement, & cela étoit commun à tous les Livres, que les Critiques ont ensuite corrigés. Origène & S. Jerome ont rétabli plusieurs transpositions, qui étoient dans les exemplaires grecs des Septantes, principalement dans la prophétie de Jérémie & dans le Livre de Job, où il y avoit des transpositions de versets & de Chapitres entiers.

Les Peres ont été bien plus loin : non contents de convenir, que l'ordre étoit mal observé dans plusieurs Livres de la Bible, ils ont avoué qu'il s'y trouvoit des contradictions, qu'il étoit impossible d'éclaircir & de concilier, surtout dans les généalogies où la confusion étoit extrême : preuve évidente d'un assemblage de memoires, faits par divers Ecrivains publics, où le tems, la faute des copistes, & le derangement des rouleaux avoient influé. Entendons parler la dessus S. Jerome. *Relego omnes veteris, & novi Testamenti libros, & tantam apud me reperies dissonantiam & numerum inter Judæam & Israel, id est inter regnum, utrumque confusum, ut ejusce modi herere questionibus non tam studiosi, quam otiosi hominis esse videatur. Hieronim. in Epist. ad vital.*

La confusion, dont parle ici S. Jerome, doit être principalement attribuée à ce que les derniers Ecrivains, qui compilèrent sous le gouvernement, & sous la direction d'Esdras, tous les anciens Memoires, qu'ils purent trouver, pour en composer les Livres de la Bible, que nous avons aujourd'hui, y firent quelques changemens, qu'ils trouverent nécessaires, & qu'il est impossible de distinguer aujourd'hui d'avec les anciens changemens, que chaque Prophete avoit faits en particulier avant

avant ce tems-là, dans les ouvrages qu'il avoit recueillis sur les memoires de ses prédécesseurs, qui étoient conservés dans les archives publiques.

Les Peres & les Rabins conviennent également du désordre, qui arriva aux exemplaires hebreux pendant la captivité. Parmi les Interprètes chrétiens, les uns ont cru qu'*Esdras* avoit entierement refait les livres de la Bible : les autres qu'il avoit ramassé les exemplaires qui restoient, & qu'il les avoit corrigés. C'est l'opinion de *Bellarmin*, qui pense qu'il ne faut pas suivre le sentiment de ceux, qui ont cru que les livres des Juifs avoient été entierement perdus dans leur exil, & qu'*Esdras* en avoit dictés de nouveaux aux Scribes.

Porro Esdras sancti Patres docent instauratorem fuisse sacrorum librorum, quod non ita intelligendum est, quasi scripturae sacrae omnes perierint in eversione civitatis, & templi Nabuchodonosor, & ab Esdra divinitus inspirata reparatae fuerint, ut fabulatur auctor L. IV. Esdra C. XIV. sed quod scripturas Moysi & prophetarum in varia volumina descriptas, & in varia loca dispersas, & tempore captivitatis non diligenter conservatas, Esdras summa diligentia collectas ordinaverit & in unum quasi corpus redegerit. Bellarmin. de script. ecclesiast. pag. 22.

Sans entrer plus amplement dans la discussion de ces deux sentimens, je me contenterai de remarquer, qu'il semble que *S. Jerome* n'ait pas voulu décider ni pour l'un ni pour l'autre. Car, écrivant contre *Helvidius*, il n'ose pas citer les livres de la Loi comme étant absolument de *Moïse*, & il dit „Soit que vous „vouliez dire que *Moïse* soit l'auteur du Pentateuque, ou „qu'*Esdras* l'ait retabli, je ne vous contredirai pas, & „j'admettrai l'opinion que vous voudrés. *Sive Moysen dicere volueris auctorem Pentateuchi, sive Esdras ejusdem instauratorem ageris, non recuso. Hieronim. Op. Tom. IV.*

p. 134. *Ap. Edit. Paris. M. DCCVI.* S. Jérôme auroit certainement parlé d'une autre manière; s'il avoit cru la question aussi facile à juger que l'a pensé *Bellarmin*; & qu'il eût été persuadé, qu'*Esdras* n'avoit fait que corriger; & mettre en ordre les anciens memoires dispersés, & devenus fautifs par la negligence avec la quelle ils avoient été conservés & copiés. Mais même en admettant l'opinion de *Bellarmin* comme véritable, il faut toujours convenir, que quelque peine que se soit donné *Esdras*, soit qu'il lui ait été impossible de retablir entierement tant de différents memoires corrompus & fautifs, soit que le tems ait alteré les corrections qu'il avoit faites, il faut convenir dis-je qu'il est certain, qu'il s'est glissé de nouveau beaucoup d'incorrections dans les Livres Sacrés.

Il y a encore, au jugement des plus grands Théologiens, beaucoup de faits rapportés hors de place, & plusieurs évidemment faux dans le texte hebreu, dans le grec, & même dans la Vulgate. C'est le sentiment du Jesuite *Mariana*. *Multa in hebraeis & græcis codicibus vitia esse ostendimus. Multa mendacia in rebus minutis; eorum pars aliqua non exigua nostra editione vulgata extat. Marian. pr. edit. vulg. Cap. XXI.*

Revenons actuellement au principe, d'où je suis parti en commençant cette Dissertation, & convenons ou qu'il faut qu'il naisse tous les siècles plusieurs Sectes dans les différentes Communions chrétiennes; ou qu'on y doit établir des Juges souverains de la foi, qui expliquent les endroits obscurs de l'Ecriture. L'établissement de ce tribunal est aussi nécessaire, pour fixer le sens du Nouveau Testament, que celui de l'Ancien, quoiqu'il y ait infiniment moins de difficultés à l'expliquer dans le Nouveau, que dans l'Ancien. Mais les choses qu'on croit les plus claires de-

deviennent quelquefois des sujets de disputes, & des causes de separation. Par exemple; qu'y a-t-il de plus clair que ces paroles; *ceci est mon corps, ceci est mon sang*? cependant ces mêmes paroles sont la cause de la division des trois principales Communions chrétiennes. Les Catholiques les expliquent d'une manière, les Réformés d'une autre, & les Luthériens ont un troisième sentiment, qui leur est particulier. Si pour le bonheur du genre humain, les Chrétiens avoient établi dès le commencement de leur Religion un juge souverain de la foi, des décisions du quel il n'auroit été permis à aucun d'eux d'appeler, jamais tant de guerres funestes, qui ont couvert de sang la surface de l'Univers, n'auroient eu lieu.

Je ne considère point ici la nécessité d'un juge de la foi comme controversiste; c'est en qualité de bon citoyen, c'est comme un homme qui s'intéresse à la tranquillité & au bonheur de l'espèce humaine. Il est impossible d'espérer, que l'on voie jamais une réunion, entre les différentes Communions, mais du moins il faut empêcher, s'il est possible, qu'il ne naisse de nouvelles Sectes au milieu de toutes ces différentes Communions; & elles ne pourront jamais l'éviter, tandis qu'elles n'établiront pas parmi elles un juge de la foi, & qu'elles laisseront à chaque particulier la liberté d'expliquer l'Ecriture, dans la quelle à chaque instant on peut trouver des occasions de s'égarer. C'est ce que le *Pere Scheffmacher*, célèbre Jésuite, a remarqué en parlant du danger, qu'il y a de tomber dans les erreurs les plus dangereuses, si l'on n'établit pas la nécessité de recourir à un juge, qui ait le pouvoir de décider définitivement des controverses, qui naissent au sujet des différentes explications de l'Ecriture: pour prouver évidemment, ce qu'il dit, il apporte l'exemple de

de la dispute entre les Protestans & les Sociniens, & il prétend avec raison, que sans un juge de la foi elle ne peut être décidée.

„Ecoutez le Socinien ou l'Arien, dit ce Jésuite, „qui pour vous prouver, que le Fils est moindre que „le Pere, vous cite ces paroles de Jesus-Christ, qui „se lisent en S. Jean Chapitre XIV. vers. 28. *Mon Pere „est plus grand que moi* ; quoi de plus clair, vous dir- „il, que ces paroles, pour prouver l'inégalité du Fils ? „Vous lui contesterez sans doute la clarté prétendue „de ce texte, & vous direz, qu'il ne faut pas l'en- „tendre sans restriction, qu'il faut le restreindre à l'hu- „manité de Jesus-Christ, & qu'il y a d'autres passa- „ges qui démontrent la nécessité de cette explication. „Mais, Monsieur, si le Socinien vous réplique, qu'il „est clair, que Jesus-Christ, en disant, *mon Pere est „plus grand que moi*, a parlé de sa personne, & que „par conséquent la personne du Pere est plus grande „que celle du Fils, & si en même tems il s'appuie „de la maxime de Luther, qui ne veut pas que la „confrontation des passages ait lieu partout, limitant „l'usage, qu'il en faut faire, à la seule rencontre des „Textes obscurs & embarrassés, & prétendant qu'il „seroit d'une mauvaise & très dangereuse pratique d'op- „poser à un texte clair d'autres textes pour l'expli- „quer ; suivant cette modification du principe général, „le Socinien ne sera-t-il pas autant en droit de se „cantonner à l'abri de son passage prétendu très clair, „sans vouloir souffrir que vous en veniez à la confron- „tation, que Luther s'est cru en droit d'en user ainsi „envers Carlstadt, lorsque ce Chef des Sacramentaires „opposoit quantité de textes à ces paroles, *ceci est „mon Corps*, pour en affoiblir la force, & les expli- „quer selon ses idées ? car Luther déclara pour lors „le

„le cas privilégié, & prétendit que l'abondance de
„clarré & de lumière mettoit le dit texte au dessus
„de la loi générale de la confrontation. Pensez-vous
„que le Socinien ne sera pas tenté de demander aussi
„une exception en faveur de son passage, qui lui pa-
„roit des plus lumineux ? Et vous, Monsieur, seriez-
„vous bien sur dans les principes de Luther, que ce
„passage en effet ne mérite pas des égards particu-
„liers, qui l'exemptent de la regle commune ? Mais
„non, Monsieur, laissons le cours libre à votre mé-
„thode, & confrontons tant qu'il vous plaira : quel
„passage opposez-vous donc à ce premier passage, alle-
„gué par le Socinien ? un de ceux que vous trouve-
„rez des plus propres à votre dessein, sera sans doute
„celui de la I. Epître de S. Jean, Chap. V. vers. 7.
„Trois rendent temoignage dans le ciel, le Pere, le Verbe,
„& le Saint Esprit, & ces trois ne sont qu'un ? Si ces
„trois ne sont qu'un, direz-vous, les voilà donc par-
„faitement égaux, rien de plus clair, ni de plus pré-
„cis à votre compte que ce texte pour fixer le sens
„du premier. Mais, vous repohdra le Socinien, ne vous
„appercevez-vous pas de la double signification de
„ces mots, & ces trois ne sont qu'un ? Vous préten-
„dés les entendre d'une unité d'essence, & nous sou-
„tenons qu'il faut les entendre d'une unité morale,
„qui n'est autre chose qu'une parfaite unanimité, ou
„union de sentimens & de volontés. C'est ainsi qu'on
„dit de trois bons amis, qu'ils ne sont qu'un. Il ap-
„puiera même cette explication par d'autres passages,
„en apparence très favorables à sa mauvaise cause,
„comme par celui qui suit immédiatement : Trois ren-
„dent temoignage dans la terre, l'esprit, l'eau, & le sang,
„& ces trois ne sont qu'un ; & par celui de l'Evangile
„de S. Jean, Chap. XVII. vers. 22, où le Sauveur
„prie

prie pour ses Disciples, afin qu'ils soient un, com-
 me lui & son Pere sont un. Voyez-vous, vous dira-
 t-il, de quelle unité il s'agit ici ? les trois choses,
 dont il est parlé, ne peuvent être un, que d'une
 unité de vertu & de signification, & non d'une unité
 de nature ; & les Disciples ne peuvent en aucune
 façon avoir l'unité d'essence, ils ne sont capables que
 d'une union très-étroite & d'une parfaite intelligen-
 ce entre eux ; il faut donc, conclura-t-il, dire la
 même chose de l'unité des trois Personnes, & n'en
 pas reconnoître d'autre que celle, qui établit un par-
 fait accord. Voilà, Monsieur, où aboutira une pre-
 miere confrontation de textes, qui, à ce que vous
 voyez, n'est pas des plus propres à donner à votre
 foi le degré de certitude qu'elle doit avoir ; que si
 vous en tentés une seconde, elle ne vous réussira guè-
 res mieux, & il en sera de même d'une troisième.
 Vous ne manquerez pas, à la vérité, de textes très
 forts & très pressants pour prouver la divinité de
 Jesus-Christ ; mais aussi le Socinien ne manquera
 jamais d'explication, ni de textes très spécieux à y
 opposer. Le point sera de donner la juste préférence
 ou à ceux-ci ou à ceux-là, sans aucun danger de
 vous tromper. Vous citerez, par exemple, plusieurs
 endroits de l'Ecriture où Jesus-Christ est nommé
 Dieu, à quoi vous ajouterez ce raisonnement, qui est
 très bon ; il ne peut y avoir qu'une Divinité, Jesus-
 Christ est Dieu, il faut donc qu'il ait la même Divi-
 nité que son Pere. Le Socinien repliquera, le Pere
 est nommé dans S. Jean Chap. XVII. vers. 3. le seul
 vrai Dieu, & il est sûr qu'il ne peut y en avoir
 qu'un seul : à quoi il ajoutera ce raisonnement, qui
 est très apparent : il n'y a qu'un seul Dieu, c'est
 Dieu le Pere qui est le seul Dieu, par conséquent
 le

„le Fils ne peut être le véritable Dieu. C'est ainsi
 „qu'il opposera texte à texte, raisonnement à raisonne-
 „ment pour vous prouver, que le nom de Dieu ne
 „peut convenir au Fils dans sa propre & stricte signi-
 „fication, & qu'il ne lui est donné dans l'Ecriture,
 „qu'à cause de la très excellente ressemblance qu'il a
 „avec son Pere, & qui le fait nommer par l'Apôtre
 „l'Image du Dieu invisible : d'où il tirera un nouvel
 „argument en faveur de son erreur en disant, que si
 „Jésus-Christ est l'image de Dieu, il n'est donc pas
 „la substance de Dieu même, puisque l'image est par-
 „tout ailleurs distinguée de la substance de celui qu'elle
 „représente. Et pour justifier la signification moins
 „propre & plus étendue, dans la quelle il veut qu'on
 „prenne le nom de Dieu, toutes les fois qu'il est don-
 „né à Jésus-Christ, il vous fera voir dans l'Ecriture,
 „que ce nom a été donné effectivement à plusieurs
 „créatures. Puis entassant texte sur texte, pour enle-
 „ver à Jésus-Christ la gloire de la Divinité suprême,
 „il vous citera le Chap. XX. de S. Matthieu, où le
 „Sauveur dit vers. 23, *Qu'il n'est pas à lui de donner*
 „*d'être assis à sa droite ou à sa gauche, que c'est pour*
 „*ceux à qui son Pere l'a destiné* : le Chap. XIII. de
 „S. Marc, où il est dit, vers. 32, que le Fils ignore le
 „jour du jugement, & qu'il n'y a que le Pere qui le sa-
 „che : le Chap. XVIII. de S. Luc, où Jésus-Christ
 „dit, vers. 19, *Pourquoi m'appellez-vous bon ? il n'y a*
 „*que Dieu seul qui soit bon* : le Chap. X. de S. Jean,
 „vers. 35, où Jésus-Christ reproche aux Juifs leur in-
 „justice à vouloir le lapider, pour s'être dit Fils de
 „Dieu, alléguant pour sa justification, que la Loi ap-
 „pelle des Dieux ceux à qui la parole de Dieu a été
 „adressée : le Chap. XV. de la I. aux Corinthiens,
 „vers. 28, où S. Paul dit que Jésus-Christ, après avoir
 „mis

„mis toutes choses sous la puissance de son Pere, lui sera
 „lui-même assujetti; il citera, dis-je, tous ces tex-
 „tes, & une infinité d'autres que je ne rapporte
 „pas, & en conclura; que Jesus-Christ n'a ni
 „les mêmes connoissances, ni le même pouvoir, ni
 „la même bonté, ni la même indépendance que son
 „Pere, & par conséquent qu'il ne lui est en aucune
 „façon égal Vous condamnés cependant, Mon-
 „sieur, dit ensuite le Pere Scheffmacher, l'erreur des So-
 „ciniens, & tous les Lutheriens. le condamnent de
 „même. Mais sur quoi se fonde tout ce monde avec
 „vous, pour recevoir des verités, qui ont été contes-
 „tées pendant un tems très considérable, par une infi-
 „nité de gens d'un profond savoir: verités qui, après
 „tous les éclaircissemens qu'on y a donnés, souffrent
 „encore aujourd'hui des difficultés capables d'étonner,
 „& d'embarasser les esprits les plus pénétrants.“ *Lec-
 „tres d'un Docteur Catholique &c. à un Gentilhomme
 Luthérien. T. I. p. 62. & suiv.*

Voilà les deux verités, qui sont le plus clairement
 expliquées dans l'Ecriture, dont l'une est disputée dans
 toutes les différentes Communions, & l'autre attaquée
 très fortement de l'aveu d'un des plus illustres Théo-
 logiens, par des gens d'un esprit rare & d'un savoir
 profond. Or si ces gens ont pu se tromper, & n'ont
 point été ramenés dans le bon chemin, faute d'avoir
 admis un Juge souverain de la foi: que n'arrivera-t-il
 pas à des gens d'un genie mediocre, qui se croiront
 en droit d'expliquer eux-mêmes le véritable sens des
 Ecritures, souvent obscur & embarrassé dans le Vieux
 Testament, & si subtil dans le Nouveau, que les choses
 les plus essentielles & les plus fondamentales paroî-
 sent quelquefois indifférentes, & même de très peu de
 conséquence, lorsqu'elles ne sont point examinées par
 des

des personnes, qui ont assez de pénétration pour en comprendre toute l'importance? Combien y a-t-il de gens, par exemple, qui en lisant les Evangiles aient compris, que l'entrée de Jesus dans Jerusalem sur une anesse est un des points des plus essentiels à notre religion, pour prouver l'arrivée du Messie contre les Juifs, qui prétendent à leur tour en tirer des preuves en leur faveur, pour nier la venue de ce même Messie. Nous examinerons ici cette question; ce que nous en dirons servira à montrer, que souvent toutes les explications, que l'on peut donner à certains passages de la Bible, sont douteuses sans le secours d'un Juge de la foi, qui détermine la véritable de ces interprétations.

Nous considérerons donc de trois différentes manières la question que nous allons examiner: la première concernera les difficultés, qu'on forme sur la différence des recits des Evangelistes dans la narration du même fait; la seconde contiendra les réponses que l'on donne à ces difficultés; la troisième roulera sur l'explication, que les Juifs donnent des passages du Vieux Testament, qui ont rapport au recit de l'entrée du Messie dans Jerusalem, & sur l'opposition qu'ils y trouvent avec d'autres passages de la Bible. Etablissons d'abord le fait, par le recit que nous en donne *S. Luc.* „Jesus ayant dit ces choses, il alloit devant eux montant à Jerusalem. Et il arriva comme il approchoit de Bethphagé & de Bethanie à la montagne, appelé des Oliviers, qu'il envoya deux de ses Disciples en leur disant: allez à la Bourgade qui est vis-à-vis de vous, & y étant entré, vous trouverez un ânon attaché, sur le quel jamais homme n'est monté, détachés-le & amenez-le moi. Que si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachés?

„vous lui dirés ainsi : c'est parceque le Seigneur en a
 „à faire. Et ceux qui étoient envoiés s'en allerent,
 „ainsi qu'il leur avoit dit. Et comme ils détachoi-
 „l'anon, les maîtres leur dirent : pourquoi detachés-
 „vous cet anon ? Ils repondirent le Seigneur en a à
 „faire. Ils l'emmenèrent donc à Jesus, & ils jette-
 „rent leurs vetemens sur l'anon, puis ils mirent Jesus
 „dessus.“ Καὶ εἰπὼν ταῦτα, ἐπορεύετο ἔμπροσθεν, ἀνα-
 βαίνων εἰς ἱεροσόλυμα. Καὶ ἐγένετο ὡς ἤγγισεν εἰς
 Βηθφαγὴ καὶ Βηθανίαν, πρὸς τὸ ὄρος τὸ καλούμενον
 Ἐλαιῶν, ἀπέστειλε δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, εἰπὼν Ὑπά-
 γετε εἰς τὴν κατέναντι κῆρην. ἐν ᾗ εἰσπαρευόμενοι εὐ-
 ρήσετε πᾶλον διδόμενον, ἐφ' ὃν εὐδεῖς πώποτε ἀνθρώπων
 ἐκάθισαι. λῦσαντες αὐτὸν ἀγάγετε. Καὶ ἰάν τις ὑμᾶς
 ἐρωτᾷ. Διὰ τί λύετε ; Οὕτως ἐρεῖτε αὐτῷ. Ὅτι ὁ κύ-
 ριος αὐτοῦ χεῖρας ἔχει. Ἀπαλθόντες δὲ οἱ ἀπεσταλμένοι,
 εὗρον καθὼς εἶπεν ἡμεῖς. Λύοντες δὲ αὐτῶν τὸν πᾶ-
 λον, εἶπον οἱ κύριοι αὐτοῦ πρὸς αὐτούς. Τί λύετε τὸν
 πᾶλον ; Οἱ δὲ εἶπον. Ὁ κύριος αὐτοῦ χεῖρας ἔχει. Καὶ
 ἤγαγον αὐτὸν πρὸς τὸν Ἰησοῦν. Καὶ ἐπιελίψαντες ἐκ-
 τῶν τὰ ἱμάτια ἐπὶ τὸν πᾶλον, ἐτίθηναι τὸν Ἰησοῦν.
Hæc satis progredi perrexit, Hierosolimam adscendens.
Ut autem prope Bethphagem & Bethaniam venit ad mon-
tem, qui vocatur olivarum, misit discipulorum suorum duos,
cum his mandatis : ite in vicum, qui est e regione, in
quem ingredientes, invenietis asellum vinctum, quem nemo
umquam hominum insedit : eum solvitote & adducitote.
Quod si quis vos, cur solvatis, interrogat, sic ei dicetis,
domino eum opus esse. Igitur profecti, qui erant missi, in-
venerunt, quod eis ille dixerat. Quumque ex eis asellum
solventibus quæssissent ejus domini, cur asellum solverent ?
dixerunt : eum Domino opus esse, eumque ad Jesum ad-
duxerunt : & insedis in asellum suis vestimentis, eo Je-
sam imposuerunt. Evang. Sec. Lucam c. 19, v. 28 - 35.

Voions

Voions actuellement ce même recit dans *S. Mathieu*. „Or quand ils furent près de Jerusalem, & „qu'ils furent venus de Bethphagé au mont des Oli- „viers, Jesus envoya alors deux Disciples, en leur di- „sant : allés à ce Village, qui est vis-à-vis de vous, „& d'abord vous trouverez une anesse attachée, & „son poulain avec elle. Derachés - les & amenés - les „moi. Et si quelqu'un vous dit quelque chose : vous „dirés que le Seigneur en a à faire, & aussi - tôt il „les laissera aller. Or tout cela se fit, afin qu'il fut „accompli ce dont il avoit été parlé par le Prophète, „disant : Dites à la fillé de Sion, Voici ton Roi vient „à toi debonnaire, monté sur une anesse & sur le „poulain de celle qui est sous le joug. Les Disciples „donc s'en allerent, & firent comme Jesus leur avoit „ordonné, & ils amenèrent l'anesse & l'anon, & mi- „rent leurs vetemens dessus tous les deux, & ils le „firent assoir sur eux. “ Καὶ ὅτε ἤγγισαν εἰς Ἱερου- „λυμα, καὶ ἦλθον εἰς βεθφαγή πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἑλαιῶν, τότε ὁ Ἰησοῦς ἀπέστειλε δύο μαθητὰς, λέγων αὐτοῖς· Περιύψητε εἰς τὴν κώμην, τὴν ἀπέναντι ὑμῖν. Καὶ εὐθὺς εὐρήσετε ὄνοι διδεδωμένον, καὶ πῶλον μετ' αὐτοῦ· Λύσαντες ἀγαγετέ μοι. Καὶ ἴαν τις ὑμῖν εἴπη τι, εἰπείτε ὅτι ὁ κύριος αὐτῶν χρειᾷ ἔχει· εὐθὺς δὲ ἀποστελεῖ αὐτούς. Τοῦτο δὲ ὅλοι γέγονον, ἵνα πληρωθῇ τὸ ρηθὲν διὰ τοῦ προφήτου, λέγοντος· Εἶπατε τῇ θυγατρὶ Σιών· Ἰδοὺ, ὁ βασιλεὺς ἔρχεται σοι πρᾶς, καὶ ἐπιβεβηκὼς ἐπὶ ὄνῳ, καὶ πῶλον υἱοῦ ὑπαζυγίου. Περιύψητες δὲ οἱ μαθηταί, καὶ ποιήσαντες καθὼς προσέταξεν αὐτοῖς ὁ Ἰη- „σοῦς, Ἠγάγον τὴν ὄνοι καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπίβηκαν ἐπάνω αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐπικάθισαν ἐπάνω αὐτῶν. Postquam autem Hierosolimis propinquarent, & Bethphage ad olivarum montem venerunt, misit Jesus duos Discipulos, dicens eis : ite in vicam, qui contra vos est.

est, & protinus invenietis asinam ligatam, & pullum cum ea : solvitote, & mhi adducitote. Quod si quis vobis aliquid dixerit, dicetis, Dominum eis egere ; & statim dimittet vos. Hoc autem totum factum est, ut id accideret, quod a Vate dictum fuerat his verbis : dicite puella Sioni : ecce rex tuus tibi venit mansuatus, insidens asinae, & asello jumentis pullo. Igitur profecti discipuli, fecerunt sicut eis mandaverat Jesus, asinamque & pullum adduxerunt, & eis vestimenta sua imposuerunt, & eum super ea collocarunt. *Evang. Sec. Matth. c. 21. v. 1-7.*

Les Juifs, pour énerver l'autorité, que les Chrétiens tirent de l'accomplissement de la Prophetie dont parle S. Marc, prétendent que les contrariétés, qui se trouvent dans les différens recits des Evangelistes, rendent ce qu'ils disent suspect de fausseté. Voions quelles sont ces prétendues contradictions : premierement, disent-ils, l'un des Evangelistes écrit simplement ; *quand ils furent venus à Bethphage au mont des Oliviers.* Et l'autre dit : *Quand ils s'approchoient de Jerusalem, étant près de Bethphagé & de Bethanie au mont des Oliviers.* Il y a dans ce dernier passage une faute inexcusable de Géographie, & la situation des lieux est entièrement déplacée ; car Bethphagé étoit véritablement fort près de Jerusalem, & pour ainsi dire sous les murs de cette Ville. Ainsi le premier Evangeliste a pu dire, quand ils furent venus à Bethphagé au mont des Oliviers : mais comment le second a-t-il pu placer Bethanie auprès de Jerusalem, & même plus près de cette Ville que Bethphagé, 'puisqu'il met Bethanie après Bethphagé en disant *étant à Bethphagé & à Bethanie au mont des Oliviers.* Or loin que Bethanie fut au mont des Oliviers, & qu'il fut plus près de Jerusalem que Bethphagé, il en étoit éloigné de quinze Stades, qui faisoient deux grandes miles. Ainsi

il

il n'étoit ni auprès du mont des Oliviers, ni même auprès de Jérusalem. Le recit des deux Evangelistes est donc directement contraire, & le dernier a même ignoré la situation des lieux dont il parloit.

Voions actuellement ce que repondent à cela les Interpretes des Evangiles, & remarquons auparavant que S. Marc a dit ainsi que S. Luc, *étant près de Jérusalem à Bethphagé & à Bethanité*. Ainsi les Juifs lui reprochent la même faute qu'à S. Luc.

Le savant Bochart en voulant éclaircir cette difficulté me paroit l'avoir embrouillée. „Il est vrai, dit-il, que dans les exemplaires grecs il y a dans S. Luc „& dans S. Marc, *étant près de Jérusalem à Bethphagé „& à Bethanie* : mais la Vulgate traduit seulement dans „S. Marc *étant près de Bethanie*, ainsi de même que „S. Matthieu a fait seulement mention de Bethphagé, „je pense que de même S. Marc n'a parlé que de Bethanie. Quant à S. Luc, il faut convenir qu'il les „a joints ensemble, n'ayant pas fait attention à la situation des lieux qu'il a confondue : sans cela partant du „chemin de Jerico à Jérusalem, il eut nommé Bethphagé après Bethanie qui est beaucoup plus éloigné de „Jérusalem. Car Bethanie étoit à quinze Stades, c'est „à dire à deux miles de cette ville, & Bethphagé „étoit sous les murs même de Jérusalem, si nous en „croions les Hebreux, & c'étoit là où on faisoit cuire les oblations, comme le prouve le savant Buxtorff. „Ita Lucas, & Marcus etiam in nostris exemplaribus sic βηθφαγή & βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἑλαιῶν, sed vulgatus Interpres in Marco solum legit sic βηθανίαν : Neque aliter Origenes, cujus verba sunt in Matthæum tractatu 14. Videamus autem & de nomine Bethphagé, secundum Matthæum, Bethania autem secundum Marcum.

Bethphage autem, & Bethania secundum Lucam. Proinde ut Matthæus solius Bethphage, ita Marcus pato solius Bethania meminisse, & Lucam utrumque junxisse sine ullo respectu ad situm. Alioqui, in itinere Jerichante Hierosolymam, Bethphage nominasset ultimo loco, ut Hierosolymis distabat quindecim stadiis Joh. 11. vers. 18, id est, duobus miliaribus. Et Bethphage prope fuit sub ipsis urbis manibus, si hebræis credimus. Proinde ibi coquebantur oblationes vespertina, ut probat doctissimus Buxtorfius. Hierozoicon, sive opus de animalibus scriptura &c. auctore Samuel. Bocharto. Lib. II. cap. 17. p. 210.

Je ne vois pas l'avantage, que les Interpretes peuvent retirer de ce que dit ici Bochart : car il convient que S. Luc s'est trompé, ainsi il justifie le reproche des Rabins : & quant à ce qu'il dit que la Vulgate, dans S. Marc, traduit seulement à Bethanie, sans faire précéder Bethphagé, cela n'ôte que l'incorrection géographique de placer Bethanie plus près de Jerusalem que Bethphagé ; mais il reste toujours la faute de placer Bethanie au mont des Oliviers & près de Jerusalem, lorsqu'il en étoit éloigné de deux miles. Ainsi au lieu d'une contradiction Bochart, par son explication, en produit trois, celle de S. Luc, celle de S. Marc, & celle de S. Matthieu.

Allons plus avant, & en examinant les objections des Rabins sur ce passage, qui paroît d'abord si simple, nous verrons toujours d'avantage la nécessité d'un Juge souverain de la foi, qui puisse rétablir l'uniformité dans les différens passages, & déclarer au quel on doit rapporter tous les autres. Les Rabins prétendent, que l'on n'a pas nommé l'endroit, où l'on alla chercher l'âne & son poulain, parcequ'il n'y avoit aucun village entre Bethphagé & Jerusalem ; ils forment cette objection par l'aveu de plusieurs Interpretes,

tes, qui conviennent qu'il n'y avoit aucun village, qui put être considéré comme situé vis - à - vis du Messie & de ses disciples allant à Jerusalem, & ils disent qu'il faut entendre Jerusalem même par les mots de *village vis-à-vis*. Il est vrai que Bochart refute cette explication d'une manière invincible, prouvant qu'on n'a pu donner le nom de *κώμη*, *vicus*, *Village* à Jerusalem, qui ne pouvoit être appelé que de celui de *πόλις*, *urbs*, *ville*, étant une des plus considérables de l'Asie. Il n'y a rien à répondre à cela. Mais d'un autre côté lorsque les Rabins disent, qu'on nomme donc ce village; Bochart, comme les autres Interpretes, est obligé d'avouer qu'il n'en fait rien, & que les anciens n'en ont pas parlé. *Nugentur, qui vicum vobis adversarium interpretantur, id est Hierosolymam apostolis adversatam. Neque enim hierosolyma κώμη vicus, sed πόλις urbs appellatur, ut certe urbs erat una ex totius Asia maximis: & fortasse ob id ipsum in Marco sic τὴν πόλιν pro iis κώμη, legunt non nulli Cōdices: nempe ut Hierosolymorum urbs significari putetur, ego vicum intelligo qui oculis se offerebat, quis is fuerit tacere veteres. Hierozoicon sive opus de animalibus S. Scripturae &c. Auctore Samuele Bocharto L. II. c. 17. p. 210.*

Voions encore plusieurs contradictions apparentes, qui fournissent toujours aux Rabins de nouvelles difficultés. Un des Evangelistes, objectent ils, parle simplement d'un poulain, qui étoit attaché, *εὐχρηστὸν πᾶλλον δεδεμένον*, *invenietis pullum alligatum*; & l'autre Evangeliste dit; *vous trouverez une anasse attachée & son poulain qui est avec elle, εὐχρηστὸν ὄνον δεδεμένον, καὶ πᾶλλον μετ' αὐτῆς*. *Statim invenietis asinam alligatam, & pullum cum ea.*

Voilà une contradiction manifeste; mais ce qui accroit encore, (continuent les Rabins) l'incertitude

de tout ce recit, qui paroît avoir été fabriqué pour y faire quadrer certains endroits des prophetes ; c'est qu'un troisieme Evangeliste parle de ce poulain, comme s'il avoit été trouvé par hazard sur le chemin auprès de Jerusalem, & ne dit pas un mot ni de l'anesse, ni de la mission des disciples, & réduit ce fait à ce peu de paroles : *Jesus ayant trouvé un poulain s'assit dessus* ἐν τῷ δὲ ὁ ἵππος ἀνέστη, ἐκάθισεν ἐπ' αὐτό. *Cum autem reperisset Jesus asellum, insedit super eum. Joan. Evang. XII. v. 14.*

Les Evangelistes, poursuivent les Rabins, ne s'accordent pas d'avantage sur le quel de ces deux animaux monta le Messie : selon deux Evangelistes il doit s'être servi uniquement du poulain, & selon un troisieme il a du monter sur l'un & sur l'autre ; si ce n'étoit pas dans le même tems, du moins il monta alternativement sur l'anesse & sur l'anon, puisque le dernier Evangeliste dit en termes exprès : *ils amenèrent l'anesse & l'âne, mirent leurs vetemens dessus, & le firent assoir sur eux.* Ἦγαγον ὄνον καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπέθηκαν ἐπάνω αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐκαθίσεν ἐπάνω αὐτῶν. *Et adduxerunt asinam & pullum & posuerunt super illi pallia sua & sedit supra illis. Matth. Evang. C. XXI. vers. 7.*

Quelques Interpretes, entre autres Theophilaste, disent qu'il faut entendre par ces mots, *il s'assit sur eux* ἐκαθίσεν & *sedit super illis*, qu'il s'assit sur les habits, mais non pas sur les deux animaux à la fois ; qu'il monta d'abord l'anesse, ensuite le poulain. Ces distinctions ne plaisent point à Bochart. Il dit que si les deux disciples mirent également leurs habits sur l'anesse & sur l'anon, qu'ils avoient amenés, l'anesse ayant l'habit d'un disciple, & le poulain celui d'un autre, on ne peut pas plutôt dire que le Messie s'assit sur

sur les habits, que sur les deux animaux (chaque animal n'ayant qu'un habit). Le même *Bochart* n'approuve pas d'avantage l'explication, qui fait monter le Messie alternativement sur l'âne & sur le poulain: il a donc recours à la grammaire, & prétend que le pluriel est mis dans cet endroit pour le singulier: comme lorsqu'il est dit dans la Genèse, *l'Arche se reposa sur les monts Arrat*, quoiqu'il n'y ait qu'un seul mont Arrat. Les Rabins ne restent pas sans réponse; & la question de fait devenant une question de grammaire, chacun défend son opinion avec la même vivacité. *Et adduxerunt eum ad Jesum, & palliis suis pullo injectis composuerunt Jesum. Quæ fere eadem in Marco. Sed in Matthæo: adduxerunt asinam & pullum, & posuerunt, ἐπέωκον αὐτὸν super illis pallia sua καὶ ἐκαθίσαν, & eum collocarunt (alia lectio, καὶ ἐκαθίσαν & sedit super illis.)* In quibus hoc multos torquet, quod vel discipulos Christum collocasse legunt, vel Christum insedissem ἐπέωκον αὐτὸν super illis, quasi in utrumque simul fuerit collocatus, aut in utrumque insederit. Cui incommodo ita occurrit *Theophylactus* *Ἐκαθίσαν δι' ἐπέωκον αὐτὸν, ἕχον τοὺς δύο ὑποζυγίαν, ἀλλὰ τῶν ἰματίων ἢ περὶ τὸν μὲν ἐκαθίσαν ἐπὶ τῷ ὄντι, ἕτα καὶ ἐπὶ τῷ πάλῳ.* Sedit autem super illis, non super duobus jumentis, sed super palliis: aut super quidem asinæ, deinde etiam pullo insedit. *Quarum solutionum prior non satis placet, quia si discipuli duo, qui duo jumenta adduxerant, singulis singula pallia imposuerant, Christus non magis pluribus insedit palliis, quam pluribus jumentis. Itaque obiectio nondum soluta est. Sed neque probo posteriorem, quia Christus fingitur primo asinæ, deinde pullo insedissem; quia non videtur dignum. Majestate Christi, ut in tam solenni pompa tam breve iter pluribus jumentis consecerit, & ex uno in alterum insiliverit quasi, ut desulterii equitas, quod*

ἀμείνων *grati* dixere. Omnino igitur hic agnoscenda est numeri Enallage, qua pluribus indefinite tribuitur quod illorum uni convenit: ut Gen. 8. v. 4. Quievit Arca super montes Ararat, id est, super unum montium. Id. ib. p. 212.

Les Rabins demandent ensuite, pourquoi tous les Peres de l'Eglise donnent un sens si différent à l'entrée du Messie dans Jerusalem, monté sur un poulain; les uns contredisant les autres. Bochart convient de la diversité des opinions des Peres, il rapporte même celle, qui se trouve dans l'opinion des plus illustres. „S. Chrysostome, dit-il, pense que Jesus fit ainsi son entrée dans Jerusalem, pour que nous eussions dans lui un exemple de la modestie. L'auteur de l'ouvrage imparfait sur S. Matthieu veut, que l'intention du Messie ait été d'exciter d'avantage l'envie de ses ennemis, qui pensoient à le faire mourir.“ (Voilà sûrement un dessein bien éloigné de celui que S. Chrysostome suppose au Messie). „Plusieurs Peres ont recourus au mystere & à l'allegorie, au nombre des quels est S. Jerome, qui dans son Commentaire sur Zacharie dit, que par l'anesse & le poulain il faut entendre les deux peuples, celui qui est circoncis, & celui qui a le prepuce: dont le premier, à l'exemple de l'anesse, avoit porté le joug d'une loi penible, & l'autre, semblable à un poulain indompté, n'avoit point encore été sous le joug.“ *Porro cur hac pompa Christus ingressus sit Hierosolimam plures causæ afferantur. Chrysostomus ait id factum, ut insignis modestiæ exemplum in Christo haberemus. Auctor operis imperfecti in Matthæum vult Christum ita se regem Judæorum esse professum, ut hostium invidiam eo acrius in se concitaret, à quibus morti traderetur. Multi ad mysteria confugiunt, & interpretationes allegoricas, ut Hieronimus in Zachariam,*
qui

qui per asinam, & pullum, utrumque populum intelligit circumcisionis & præputii: quorum prior, instar subjugis asinæ, gravissimum legis portaverat jugum; alter ut pulchus indomitus, nulli adhuc jugo assuetus, Christi sessione didicit ambulare, & rectam viam ingredi. *Id. ib. p. 212.*

Enfin les Rabins viennent au point le plus essentiel de la dispute, qui est celui de l'accomplissement des prophéties, dont parlent les Evangelistes. Le Rabin Moïse prétend, que l'une de ces prophéties a été accomplie, dans la personne de Nehemie, & le Rabin Aben Ezra prétend que l'autre l'a été dans celle de Judas Maccabée. *Hi sunt Rabbi Moset Sacerdos, & Aben Ezra: quorum alter in Nehemia, alter in Juda Maccabeo impletum esse contendunt Zachariæ oraculum de Rege, qui pauper, atque humilis Hierosolimam erat ingressurus. Id. ib. p. 214.*

Voions d'abord sur quoi ces deux Rabins, ainsi que plusieurs autres, fondent leurs sentimens; nous rapporterons ensuite, ce qu'on leur a répondu. Le Rabin Josué, fils de Levi, dit que le passage de Zacharie ne peut point regarder le Messie, puisque Daniel a prédit qu'il viendrait porté sur les nuages du Ciel. *Et ecce cum nubibus cæli, sicut filius hominis venit.* A cela Bochart répond, qu'il faut expliquer ainsi la prophétie de Daniel & de Zacharie: Si les Israelites en sont dignes, le Messie viendra avec les nuages, s'ils n'en sont pas dignes, il viendra pauvre & monté sur un âne. *Rabbi Josue, filius Levi, objecit scriptum est de Messia. Daniel Cap. VII. v. 9. & ecce cum nubibus cæli, sicut filius hominis venit. At Zachar. Cap. IX. vers. 13. de eodem scriptum est, pauper & insidens asino: respondeo; si Israelitæ digni sunt, veniet cum nubibus cæli, si non sunt digni, veniet pauper & insidens asino. Id. ib. p. 214.* Mais il n'y a rien de moins conséquent & de plus dan-

dangereux, si je l'ose dire, que la réponse de *Bechart* ; de moins conséquent, parceque les Juifs prétendront, qu'ils étoient dignes que le Messie arriva sur les nuës, & non point sur un âne ; & qu'il faudra, pour leur prouver le contraire, abandonner la question principale, & la seconde entraînera des discussions, qui ne finiront jamais : j'ajoute, de plus dangereux, parcequ'on ne sauroit jamais à quoi s'en tenir, s'il étoit permis d'expliquer les prophéties conditionnellement. C'est ce qu'on reprocha à *S. Bernard*, dont toutes les prophéties n'avoient eu d'autre effet, que de faire périr un million d'hommes : il crut se justifier en disant, qu'il n'avoit prédit que conditionnellement, selon la conduite que tiendroient les Croisés. Un illustre philosophe s'est moqué de cette réponse : nous placerons ici ce qu'il en dit.

„Il n'y eut jamais d'expédition plus malheureuse,
 „que celle qui fut entreprise sur les belles espérances
 „de *S. Bernard*. Ces pauvres & infortunés Croisés ne
 „manquerent pas de se plaindre, qu'il les avoit pou-
 „sés dans le précipice par ses fausses prédictions. Que
 „répondit-il à cela ? j'ai bien de la peine, Monsieur,
 „à vous en parler à cœur ouvert ; mais je m'y résous
 „enfin. Au lieu d'avouer de bonne foi, qu'il avoit été
 „trompé le premier, il se sauva dans le pitoyable azile
 „des promesses conditionnelles, faisant entendre, que
 „quand il avoit prédit, que la Croisade seroit heureuse,
 „c'étoit en sous-entendant, comme une condition né-
 „cessaire, que les Croisés n'offenseroient point le bon
 „Dieu par le dérèglement de leurs mœurs. Avouez-
 „moi, que c'est se moquer du monde, que de s'ériger
 „en Prophète, pour prédire ce qui n'arrivera jamais, &
 „pour ne pas dire un seul mot de ce qui arrivera
 „effectivement. Ou il ne falloit pas que *S. Bernard* se
 „me-

„melat de prédire l'avenir, ou il devoit prédire les „désordres effectifs, dans les quels les Croisés tom- „berent, au lieu de leur promettre des victoires ima- „ginaires qui ne devoient jamais arriver.“ Pensées diverses sur les Cometes &c. T. II. p. 702.

Qui peut actuellement douter, en voiant les difficultés qui naissent dans l'explication des endroits de la Bible, qui paroissent les plus clairs, qu'il ne soit nécessaire, pour accorder ces passages, & pour décider du véritable sens qu'on doit leur donner, qui peut douter, dis-je, qu'il ne soit nécessaire d'établir une assemblée de gens éclairés, du jugement des quels on ne puisse point appeller, & qui soit dans la nouvelle loi, ce que le Sanhedrin, ou l'assemblée des plus savans Juifs, étoit dans l'ancienne? Mais, dira-t-on, quel secours auront de plus ces juges souverains, que n'aient pas les autres particuliers? Ils auront l'avantage de s'être plus appliqués que les autres dans l'étude des Ecritures, & dans celle de la Tradition, sans la quelle l'Ecriture devient inexplicable dans bien des endroits. Mais, repliche-t-on, la tradition est souvent trompeuse, c'est ce qu'on peut prouver évidemment, expliquer donc l'Ecriture par la tradition, c'est risquer de donner une interpretation fausse à un texte, qui ne peut mentir, & qui part de la vérité même. Il est certain que le texte de l'Ecriture est toujours vrai; mais une vérité obscure peut jeter aussi facilement dans l'erreur que le mensonge. Il reste donc toujours la nécessité de débrouiller cette vérité: la tradition est fautive quelquefois, cela est encore très véritable, mais elle est aussi souvent très exacte. Il s'agit de se servir de la tradition, lorsqu'elle est autentique, & de discerner les endroits où elle a été altérée. Qui peut mieux s'acquitter de ce devoir, que des Savans que leur

leur état engage à faire leur étude principale de cette même tradition ? Si certaines gens font un mauvais usage d'un très bon principe, ce n'est pas la faute du principe, c'est celle de ceux qui en abusent. Je ne puis m'empêcher d'avouer de bonne foi, que dans les premières disputes, qu'excita le Protestantisme, les Docteurs Catholiques firent souvent, ainsi que dit le proverbe ! *fleché de tout bois*, & qu'ils voulurent s'autoriser d'un nombre de traditions non seulement douteuses, mais évidemment fausses. D'un autre côté les Protestans, ayant une fois établi le principe de rejeter toutes les traditions, refuserent de reconnoître l'autorité de celles, qui étoient évidentes. Qu'arriva-t-il de cela ? une funeste division, qui a fait couler plus de sang chrétien, que l'ambition demesurée des anciens Romains n'en fit repandre pendant sept cens ans. Cependant il eut été aisé de prévenir tant de maux, si l'on eut voulu convenir amiablement d'un principe bien clair & bien évident ; sçavoir, que toute vérité obscure, pour être comprise, a besoin d'être éclaircie, & que le meilleur moien d'en venir à bout, c'est de consulter avec soin & avec precaution, ce qu'on a pensé & dit sur cette vérité obscure ; jamais il n'y eut eu de guerre de religion, si l'on eut suivi cette sage maxime. On eut contenté les gens raisonnables des deux partis, puisque les Catholiques auroient refecté de bonne foi, non seulement toutes les traditions fautives, mais même douteuses, & que les Protestans auroient reçu celles dont la vérité étoit autentique. Ainsi avec l'aide du fil d'une tradition épurée on se fut conduit dans un labyrinthe, où, si je l'ose dire, & les Catholiques & les Protestans se sont souvent égarés : les Catholiques en voulant former, pour se conduire, un fil fait de route sortes de pieces, sujet à être rom-

rompu, & denoué au moindre ébranlement; & les Protestans en parcourant ce labyrinthe sans un fil salutaire, qui put les aider dans les contours obscurs, où le secours d'une tradition épurée leur eut été d'une très grande utilité.

Je ne cherche point ici à condamner personne; je le repete, je ne fais pas le Controversiste: plut au Ciel que les premiers Theologiens protestans, & les premiers Controversistes catholiques eussent tous eu l'esprit de douceur, qu'eurent *Erasme* & *Melanchton*! je ne doute pas que l'on ne fut venu à bout de trouver un juste milieu, & d'empêcher la funeste séparation des trois différentes Communions. Au contraire, dans ces tems malheureux la Cour de Rome, toujours attentive à ses prérogatives & à ses prétendus droits, qui ont tant de fois nuit au Christianisme, ne voulut pas relâcher la moindre chose de ses prétensions; & *Luther* emporté & violent, devenu le Chef & l'Apôtre d'un parti aussi puissant que celui du Pape; n'étoit pas plus aisé à ramener à la douceur & à l'esprit d'union, que la Cour de Rome. Quant à *Calvin*, sans être aussi violent que *Luther*, il étoit aussi inflexible que lui, & moins capable d'en venir à un accommodement; où il auroit fallu abandonner quelques opinions. Peut-être cette fermeté est elle pardonnable dans un homme, persuadé de défendre la vérité.

Je ne decide point entre Geneve & Rome :

Je n'ajouterai point comme Monsieur de Voltaire,

Mais j'ai vu la fureur de tous les deux côtés ;

car dans ces tems plus heureux où je vis, j'ai rencontré dans toutes les différentes communions plusieurs Theologiens aussi pacifiques qu'éclairés, & dont la charité chretienne égalait les lumieres superieures. J'ai vu chez les Catholiques un *Tournemine* au milieu des Jesuites

intolerans , & un *Colbert* dans le sein du Jansenisme, plaindre les Protestans, en condamnant leurs sentimens. J'ai admiré chez les Reformés, les *la Chapelle*, les *Saurin*, les *Beaufobre*, refusant les Catholiques & les protegeant contre le zele outré de l'intolerance. Je felicite les *Chais*, les *Joncourt*, les *Achard* & les *Sac*, aiant le même merite qu'ont eu ces grands hommes, de les imiter encore dans leur maniere de penser, digne d'un vrai chretien.





Chapitre II.

Κεφ. β.

§. I.

§. I.

L'esprit seul voit le Dieu éternel, qui est le principe & l'ouvrier de toutes les choses; mais nous voions par la vue le Dieu produit, le monde, & ses parties célestes, qui étant étherées sont divisées de deux façons; de sorte que les unes sont homogenes, & les autres sont hétérogenes. Les parties, qui sont homogenes, conduisent toutes les choses, qui sont dans elles, de l'Orient au Couchant par un mouvement général (*c'est à dire par le mouvement commun*); mais les parties, qui sont hétérogenes, conduisent en

ΘΕΟΝ δὲ, τὸν μὲν αἰώνιον νόος ὁρῇ μόνος, τῶν ἀπάντων ἀρχαγὸν καὶ γενέτορα τούτων. τὸν δὲ γεννατὸν ἄφει ὁρέομεν, κόσμον τε τόνδε καὶ τὰ μέρη αὐτῶ, ὅκοσα ὠραῖνα ἐντὶ. τὰ περ αἰθέρια ὄντα, διαίρετὰ δίχα· ὡς τὰ μὲν, τῆς ταυτῶ φύσις εἰμεν. τὰ δέ, τῷ ἐτέρῳ ὣν τὰ μὲν, ἐξωθεν ἄγει παντὰ ἐν αὐτοῖς τὰ ἐντὸς, ἀπ' ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν τὰν καθ'

dedans depuis le Cou-
chant les choses qui
sont rapportées & ra-
menées vers le Levant,
& qui sont mues selon
elles mêmes, ou d'un
mouvement particulier;
elles sont emportées
accidentellement par
le transport général,
(ou par le transport
de l'homogene), qui a
la puissance la plus for-
te dans le monde.

§. 2. Le transport
particulier ou hétéro-
gene, étant divisé selon
les proportions har-
moniques, a été distri-
bué en sept cercles. La
Lune, étant la plus voi-
sine de la terre, donne
son periode dans un
mois: & le Soleil finit

καθ' ἅπαν κίνησιν· τὰ
δὲ, τὰς τῷ ἑτέρῳ, ἐν-
τὸς ἀπὸ ἐσπέρας, τὰ
πρὸ ἕω μὲν ἐπαναφε-
ρόμενά τε καὶ κατ' αὐ-
τὰ κινεώμενα ¹ συμ-
περιδινέεται δὲ κατὰ
συμβεβηκὸς τῶ ταυτῷ
Φορᾷ, κράτος ἔχουσα
ἐν κόσμῳ κάρηρον.

§. 2. Ἀ δὲ τῷ ἑτέ-
ρῳ Φορᾷ, μεμερισμέ-
να καθ' ἀρμονικῶς λό-
γως, ἐς ἑπτὰ κύκλως
συντέτακται. αἱ μὲν ὦν
σελάνα ποτγχειοτάτα
ἕασσα, ἔμμηνον τὰν πε-
ρίοδον ἀποδίδωσι· ὁ δ'
ἥλιος

¹ Δε σύμπεριδινέεται, elles sont emportées. S'il étoit
permis de composer des mots, il faudroit, pour bien
rendre le sens de Timée, dire elles sont *entourbillonnées*.

après elle son cercle dans un an. Deux autres Astres sont d'un cours égal au Soleil; celui de Mercure, & celui de Junon, qui est appelé par le peuple l'astre de Venus, & Lucifer ou porte-lumiere: (car le vulgaire & les bergers ne sont pas habiles dans les choses, qui concernent l'astronomie sacrée, & immuable des levés occidentaux & orientaux:) le même *Astre* est tantôt occidental, quand il suit le soleil d'assez loin, pour n'être pas obscurci par sa lumiere; & tantôt il est oriental, quand il precede le Soleil, & qu'il se leve vers le point du jour. L'astre de Venus est donc souvent porte-lumiere, (ou Lucifer) lorsqu'il va avec

ἄλιος μετὰ ταύταν ἐν-
 αυσιαίῳ χρόνῳ τὸν αὐ-
 τῷ κύκλον ἐκτελεῖ. δύο
 δ' ἰσοδρομοὶ ἀελίῳ ἐντι,
 Ἑρμᾶ τε καὶ Ἥρας
 τὸν Ἀφροδίτας καὶ
 Φωσφόρου τοὶ πολλοὶ
 καλέοντι. νομῆς γὰρ
 καὶ πᾶς ὄμιλος οὐ σο-
 φὸς τὰ περὶ τῶν ἱε-
 ρῶν ἀστρονομίαν ἐντι,
 οὐδ' ἐπιστάμων ἀνατο-
 λᾶν τῶν ἑσπερίων καὶ
 ἑῶν. ὁ γὰρ αὐτὸς,
 πῶκα μὲν ἑσπερος γί-
 γνεται, ἐπόμενος τῷ
 αἰλίῳ τοσοῦτον, ὅσον
 μὴ ὑπὸ τῆς αὐγᾶς αὐ-
 τῷ ἀφανισθῆμεν. πῶ-
 κα δὲ ἑῶς, αἶκα προ-
 αγέηται τῷ αἰλίῳ, καὶ

le Soleil. Cependant cet astre n'est pas le seul qui merite le nom de porte-lumiere, mais il peut être aussi donné à plusieurs étoiles fixes & à plusieurs planetes: car tout astre d'une certaine grandeur, paroissant sur l'horizon avant le Soleil, annonce le jour.

§. 3. Les trois planetes de Mars, de Jupiter, & de Saturne, ont leur vitesse propre, & leur revolution inégale *entre elles*, achevant leur course dans un tems réglé, *qui est propre à chacune d'elles*, ainsi que l'est leur apparition, leur disparition, leurs éclipses, qui produisent des levés & des couchés veritables; & elles achèvent leur visible appa-

προανατέλλη· ποτ' ὅρ-
θρον. Φωσφόρος ὢν
πολλάκις μὲν γίγνεται
ὁ τὰς Ἀφροδίτας; δια-
τὸ ὁμοδρομεῖν αἰλίω·
οὐχ εἰς δὲ, ἀλλὰ πολ-
λοὶ μὲν τῶν ἀπλανέων,
πολλοὶ δὲ τῶν πλαζο-
μένων. πᾶς δὲ ἐν μεγέθει
αἰτὴρ ὑπὲρ τὸν ὀρίζοντα
πρὸ αἰλίω προγενόμε-
νος, αἰμέραν ἀγγέλλει.

§. 3. Τοὶ δ' ἄλλοι
τρεῖς, Ἀρεὸς τε καὶ
Διὸς καὶ Κρόνου, ἔχον-
τι ἴδια τάχιστα καὶ ἐνι-
αυτῶς ἀνίσταται· ἐκτε-
λεῖντι δὲ τὸν δρόμον,
περὶ καταστάφιας ποι-
εῦμενοι, Φάσιός τε,
καὶ κρύφιας, καὶ ἐκ-
λείφιας, γεννῶντες ἀ-
τρεκέας τε ἀνατολὰς
καὶ δύσιας· ἔτι δὲ Φά-
σιας Φανεραὶς ἑώας ἢ
ἑσπερίας ἐκτελέοντι πο-
τι

rition orientale & occidentale avec le Soleil, le quel donne le jour par sa course de l'Orient au Couchant : & il procure la nuit d'une autre façon, par son mouvement du Couchant au Levant, étant entraîné par le mouvement général (ou homogene) ; & l'année est formée par le mouvement particulier du soleil.

§. 4. Ainsi le Soleil par ces deux mouvements décrit une spirale, s'avancant d'un seul côté dans un tems réglé & journalier ; & étant entraîné par la sphere des étoiles fixes, il fait alternativement les periodes de la nuit & du jour. Et l'on appelle parties du tems ces periodes, que Dieu a arrangées avec le

τι τὸν ἄλιον, ὃς ἀμέραν ἀποδίδωσι τὸν ἀπ' ἀνατολᾶς ἐπὶ δύσιν αὐτῷ δρόμον· νύκτα δὲ, τὰν ἀπὸ δύσιος ἐπ' ἀνατολάν κίνασιν κατ' ἄλλο ποιεῖται, ἀγόμενος ὑπὸ τὰς ταυτῷ Φορᾶς· ἐνιαυτὸν δὲ κατὰ τὰν αὐτῷ καθ' ἑαυτὸν κίνασιν.

§. 4. Ἐκ δὲ τούτων τῶν κινασίων, δύο ἑασσᾶν, τὰν ἑλικά ἐκτυλίσσει, ποθέρετων μὲν κατὰ μίαν μοῖραν ἐν ἀμερησίῳ χρόνῳ, περιδινεύμενος δὲ ὑπὸ τὰς τῶν ἀπλανέων σφαίρας, καθ' ἑκάστην περίοδον, ὁρφνας καὶ αἰμέρας. χρόνῳ δὲ τὰ μέρεα, τάσδε τὰς περιό-

monde. Car les Astres n'étoient pas avant le monde, ni par conséquent l'année, ni les périodes des saisons, par lesquelles le tems produit est mesuré: & ce tems est l'image du tems qui n'est pas produit, que nous appelons l'éternité. Car de même que le Ciel a été créé selon l'exemple, *sur le modele* éternel qui est le monde idéal: de même aussi le tems *fini* a été fait, avec le monde, sur le tems éternel comme son modele.

² Οὐδ' ἄρᾱν περιόδοι, ni les périodes des saisons ἄρᾱν, genitif pluriel dorien pour ἑρᾱν.

³ Αἷς μετρίεται ὁ γεννατός κόσμος οὗτος. Cette leçon quoiqu'elle soit dans le texte imprimé à Londres, & qu'elle soit aussi dans celui ci, me paroît défectueuse: *ni les périodes des saisons par lesquelles le monde produit est mesuré.* J'aime mieux lire χρόνος, comme on le trouve dans plusieurs Manuscrits, à la place de κόσμος. J'ai donc traduit *les périodes des saisons, par lesquelles le tems produit est mesuré.*

⁴ Ποταγορεύομεν, nous appelons, dorien, pour ποταγορεύομεν.

DIS-

DISSERTATIONS

sur le

SECOND CHAPITRE.

Ὁ δ' ἥλιος μετὰ ταύταν ἐνιαυσιαία χρόνον
τὸν αὐτῷ κύκλον ἐκτελεῖ. *Et le soleil finit
après elle (la Lune) son cercle dans un an.*
Chapitre II. §. 2.

L'on voit ici combien l'astronomie du tems de
Timée de Locres étoit encore défectueuse : ce n'est pas,
que l'on n'eut divers systèmes sur l'ordre & la dispo-
sition des parties du monde, mais ces systèmes étoient
très défectueux. *Anaximene*, par exemple, prétendoit
que le Soleil ne tournoit point jusqu'au dessous de la
Terre; qui, selon lui, étoit un simple plan, une espece
de table, autour de la quelle tournoit le Soleil, com-
me un bonnet tourne autour de la tête. *Καθὼς ἐπι-
ροὶ ὑπὸ ληφασιν, ἀλλὰ περὶ γῆν ὡς περὶ περὶ τὴν ἡμι-
τέραν κεφαλὴν. σφίφεται τὸ πῆλιον, κρύπτεσθαι τε τὸν
ἥλιον ἔχ' ὑπὸ γῆν γινόμενον.* Non tamen, ut putarunt alii
subter terram dicit sidera commoveri, sed perinde ac cir-
cum caput nostrum vertitur pileum, circa terram verti.
Origen. Philosoph. Cap. VII.

Pythagore, avoit pris des Egyptiens l'opinion, que
la Lune étoit la plus basse des planetes, & qu'imme-
diatement après elle venoit le Soleil. *Timée de Locres*,
comme l'on voit, embrassa ce sentiment, que *Platon*
adopta dans son *Timée*. *Aristote* soutient la même opi-
nion dans ses *Livres du Ciel*.

Ptolemée, qui vivoit sous l'Empereur *Adrien*, fut
le premier Astronome, qui fit un système vraisembla-

ble, sur l'arrangement & la disposition des parties du monde. Il plaça la Terre immobile au centre de l'Univers, & fit tourner autour d'elle tous les corps célestes : d'abord la Lune, après Mercure, ensuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne. La Terre se trouvoit au milieu des cercles, que décrivent ces planètes; ces cercles étoient d'autant plus grands qu'ils étoient plus éloignés de la Terre; par une suite nécessaire de cet arrangement, les planètes les plus éloignées de la Terre, parcourant un cercle beaucoup plus grand; emploioient plus de tems à faire leur cours : l'expérience & la vue nous confirment cette vérité. Le firmament, ou l'orbe des étoiles fixes, est placé au dessus des planètes, ensuite viennent les deux sphères cristallines, & enfin le Ciel empirée, ou le Ciel des ciels. Ce système étoit d'abord assez simple, mais *Ptolémée*, & surtout ses disciples, furent dans la suite obligés d'y ajouter bien des choses, & de multiplier les cercles & les ciels; comme les cristallins qui ne sont pas de *Ptolémée*, non plus que les voutes dans l'épaisseur des orbes célestes, inventées par *Peurbach*.

La nécessité d'expliquer la cause des différents mouvements des planètes, fut la cause de ces nouveaux cercles; on en mit plusieurs petits dans les grands, qu'on appella Epicycles; & l'on crut, à la faveur de tant de différents cercles, pouvoir expliquer toutes les difficultés du mouvement des planètes, qui ne sont pas si régulières dans leur cours, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, étant quelquefois plus éloignées de la Terre & quelquefois plus proches. Il étoit encore très difficile d'expliquer, selon ce système, & de concilier le mouvement journalier, qui emporte les étoiles d'Orient en Occident autour des pòles du monde, avec un autre

tre mouvement propre & fort lent qui les emporte d'Occident en Orient, autour des poles de l'Ecliptique, dans la durée de vingt cinq mille ans, & en même tems avec un autre mouvement, qui les emporte dans un an autour des mêmes poles d'Orient en Occident.

Les Cometes étoient un nouvel embaras; comme elles n'ont point de Ciel particulier pour y faire leur mouvement, elles devoient briser les glaces & les cristaux de tous ces Cieux, pour se faire un passage.

Malgré tous les défauts du système de *Ptolémée*, il falloit cependant être un très grand Astronome pour l'avoir inventé, surtout dans le tems où il vivoit; les systèmes, qu'on avoit formés avant lui, n'étant propres qu'à le jeter dans les erreurs les plus grossières. *Tycho-Brabé*, au jugement de *Gassendi*, le plus grand Astronome qu'il y ait eu, *Astronomorum Coriphæus*, parle de *Ptolémée* avec beaucoup d'éloge: il dit qu'il a été un très grand homme, & si instruit dans tout ce qui concerne l'astronomie, que sans lui à peine auroit-on aujourd'hui les premières notions de cette science. *Magnus artifex & de tota re astronomica adeo præclare meritis, ut sine ejus operibus vix pateret ad hanc artem accessus. Tycho Brahe Oper. pag. 17.*

Ce qui détruit entièrement le système de *Ptolémée*, c'est que par des observations très exactes faites dans ces derniers tems, on a découvert que *Venus* & *Mercure* tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre. Ainsi quand on pourroit expliquer toutes les autres difficultés, celle-là rend absolument ce système insoutenable.

Au système de *Ptolémée* succéda celui de *Copernic*. Mr. de *Fontenelle* a dit qu'il étoit allemand; mais il a commis en cela une faute; car *Copernic* étoit né l'an

1478. à *Thorn*, ville de la Prusse qu'on nomme aujourd'hui Royale. Or il est aussi incorrect en géographie d'appeller Allemand un Prussien, que de nommer François un Savoiard né à *Chamberi*, un Suisse né dans le pais de Vaud, ou un Genevois né à *Geneve* : la Prusse est un pais aussi distinct, aussi différent de l'Allemagne que la Savoie, le pais de Vaud, & le Genevois le sont de la France. On parle, il est vrai, allemand en Prusse, comme on parle françois à *Geneve*, à *Lausanne*, & à *Chamberi* ; mais la Prusse est cependant un pais aussi distinct de l'Allemagne, que l'est le Dannemarc & la Suede. Ce qui m'a fait faire, en passant, attention à cette legere faute de Mr. de *Fontenelle*, c'est le peu de soin, que les François ont en général d'étudier la géographie, & de connoître la vraie situation des pais étrangers. *Gassendi* s'est bien gardé d'appeller *Copernic*, *germanus* allemand, dans la vie qu'il a écrite de ce grand Astronome. *Nicolaus Copernicus natus est Torunæ vel Torunii vulgo Thorn, quod est Borussia, nobile amplumque, ac olim etiâmporipio non incelebre opidum.* Ce n'est pas dans cette seule occasion que *Gassendi* a montré, qu'il étoit parmi les philosophes le plus érudit, qu'il y ait eu, & parmi les Litterateurs le plus grand philosophe.

Copernic détruisit tous les différents cercles & tous les Cieux solides de *Ptolemée*. Il plaça le Soleil au centre du monde, où il est immobile ; Mercure tourne autour de lui, enforte que le Soleil est à peu près le centre du cercle que décrit Mercure ; au dessus de lui est Venus qui tourne de même autour du Soleil ; ensuite vient la Terre, qui étant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand cercle que ces planètes. Après viennent Mars, Jupiter, & Saturne qui est la planete la plus éloignée du Soleil,

&

& par conséquent celle qui décrit le plus grand cercle. Quant à la Lune, elle tourne autour de la Terre & ne la quitte point; mais comme la Terre avance toujours dans le cercle, qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la suit en tournant toujours autour d'elle. Ainsi la Lune a deux mouvements, pareils à ceux d'une boule qu'on jette, qui tourne sur elle même, & qui en faisant plusieurs tours semblables décrit la ligne, qu'elle parcourt, du point où elle a été mue à l'autre point, où la direction de son mouvement la conduit.

Il est certain que ce système a de grands avantages sur celui de *Ptolémée*; il est plus simple, plus juste, & beaucoup plus conforme aux loix de la nature; aussi est-ce celui qui aujourd'hui est le plus généralement reçu, surtout par les Cartesiens & par les Neutoniens; car le système de ces philosophes, quoique différent, ne pourroit pas subsister si le Soleil n'étoit pas placé au centre de l'Univers. Selon les Cartesiens, le grand tourbillon de matière subtile, qui est depuis le Soleil jusqu'aux étoiles fixes, tourne en rond & emporte avec soi les planètes, les faisant tourner toutes en un même sens autour du Soleil, qui occupe le centre de cet immense tourbillon, mais en des tems plus ou moins longs, selon qu'elles sont éloignées plus ou moins du Soleil, qui tourne sur lui-même: quoiqu'il occupe toujours la même place, il est emporté au milieu de cette matière céleste qui forme le grand tourbillon. Les planètes ont de petits tourbillons qui leur sont particuliers; chacune d'elles, à la faveur de ce tourbillon, en tournant autour du Soleil, tourne aussi autour d'elle même, ces divers petits tourbillons étant contenus dans le grand tourbillon.

Quant aux Neutoniens, le système de *Copernic* est encore plus nécessaire à leur hypothèse. Selon ces
phi-

philosophes , les corps celestes pesent les uns sur les autres ; & par les loix inviolables de l'attraction s'attirent mutuellement en raison de leur masse : ils attirent le centre commun autour du quel ils tournent, & sont aussi attirés par ce même centre ; de sorte que leurs forces attractives changent, & varient en raison inverse du quarré de distance ; c'est à dire , en raison inverse de leur distance à ce centre. En multipliant les rappors , on voit qu'il faut que les mêmes regles soient observées , lorsque tous les corps , qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec leur centre particulier autour d'un autre centre également commun à d'autres corps, qui tournent autour de certains centres particuliers , & autour du général. Comme , par exemple , la Lune qui tourne autour de la Terre, qui est son centre particulier , & qui en même tems tourne autour du Soleil qui est le centre général. Par cette regle , établie dans la nature , toutes les planetes & tous les corps celestes pesent les uns sur les autres, & s'attirent mutuellement en raison inverse du quarré de leur distance : chacun des cinq Satellites de Saturne pese sur les quatre autres, & les quatre autres sur lui : & tous les cinq pesent sur Saturne, qui est leur centre particulier. Saturne pese sur eux, & tous ces astres pesent sur le Soleil leur centre général, ainsi que de routes les autres planetes ; & le Soleil qui est au centre pese à son tour sur tous les corps qui pesent sur lui. C'est cette pesanteur, ou cette attraction muruelle qui est la cause de la regularité des mouvements celestes.

Il faut donc , pour que les loix de l'attraction aient lieu , que le Soleil soit placé dans l'arrangement de l'Univers, comme il l'est dans le sisteme de *Copernic*. Ce grand homme mourut âgé de plus de septante ans ; il jouissoit d'une assez bonne santé, lorsqu'il fut

fut incommodé d'une maladie, qui le rendit paralitique du côté droit ; sa memoire & la force de son esprit diminuerent par cet accident, il se prépara cependant à quitter cette vie pour en acquerir une beaucoup meilleure. Il arriva par hazard que le jour de sa mort, & peu de tems avant qu'il expira, on lui porta un exemplaire d'une édition que l'on avoit faite de ses Ouvrages : mais il étoit occupé de choses plus importantes, il avoit tourné son esprit uniquement vers Dieu, à qui il remit son ame le 24 du mois de Mars de l'année 1543. *Vir fuerat tota ætate valetudine satis firma, laborare cœpit sanguinis profluvio & infecuta ex improvise paralyti ad dextrum latus. Per hoc tempus memoria illi, vigorque mentis debilitatus. Habuit nihilominus, unde ad hanc vitam & dimittendam, & cum meliore commutandam, se compararet. Contigit autem, ut eodem die, ac horis non multis, priusquam animam efflaret, operis exemplum ad se destinatum, sibi oblatum, & viderit quidem, & contigerit ; sed erant jam tum aliæ ipsi curæ. Quare ad hoc compositus, animam Deo reddidit die Maji 24. anno 1543. cum foret tribus jam mensibus, & diebus quinque septuagenario major. Atque hujusmodi quidem vita, hujusmodi mors, Copernici fuit. Vita Copernici per Gassendum p. 37.*

Gassendi dit encore, que les mœurs de Copernic étoient excellentes, qu'il fut bon, humain, d'une complaisance & d'une sincérité admirable. Il ajoute qu'il parut un peu trop severe à quelques personnes, par deux raisons ; la premiere, c'est qu'il ne pouvoit souffrir qu'on perdît le tems ou qu'on l'emploiat mal ; il faisoit peu de cas des conversations, dont on ne pouvoit retirer aucun fruit, & lorsqu'il étoit obligé d'être dans quelque endroit, où l'on parloit de choses peu instructives ou de bagatelles, il n'y faisoit aucune attention :

tion : la seconde raison, c'est qu'ayant la probité & la bonne foi de nos premiers ancêtres, lorsqu'il soutenoit une cause, qu'il croioit juste, ni la crainte, ni les prières ne pouvoient le faire changer de sentiment. *Quod attinet vero ad mores, reputare etiam par est, quam bonus, quamque humanus fuerit, vel ex insigni benevolentia, pectorisque quasi effusione, qua complexus Rheticum est, cujusque adeo extollendæ, ille facere nunquam finem potuit. Ac visus est quidem nonnullis austerior; sed duplici nempe quadam occasione. Una, quod tempus terere in rebus nihili non ferret, & idcirco omnem consuetudinem & confabulationem non seriam, nulliusque frugi adversaretur; neque, si in talem incurrisset, ipsi se præberet attentum; unde & necere amicitiam, nisi cum viris seriis, eruditisque nunquam potuit. Altera, quod cum probitatis, fideique antiquæ foret, jus, & æquum rigide tueretur, & despecti ab eo non æquum, nec vi, nec prece, nec pretio ullatenus posset. Id. lib. p. 39. & 40.*

Le système de Copernic ne plaisant pas à bien des personnes, qui croioient qu'il heurtoit l'Ecriture, qui parle en plusieurs endroits de la stabilité de la Terre, Tycho-Brahé, gentil-homme Danois, publia un nouveau système de l'Univers. Dans ce système, aussi bien que dans celui de Copernic, le firmament ou la sphere des étoiles fixes est la partie du monde la plus éloignée; la Terre occupe le centre de cette sphere, & le reste de l'espace qui est entre deux, étant très libre & très fluide, est le lieu où les planetes font leur mouvement. On entend facilement ce système lorsqu'on comprend celui de Copernic. Si au lieu du cercle, qui passe par le Soleil dans le système de Copernic, on en tire un autre, qui passe par la Terre, il n'y aura point de différence entre ces deux systèmes; car pour lors le Soleil sera au milieu, ou dans le centre du système, & les pla-

planètes se trouveroient placées comme dans celui de *Copernic*. Ainsi *Tycho-Brahé* semble n'avoir fait autre chose, que renverser le système de *Copernic*, au quel il reprochoit trois sortes de difficultés : la première, que quoique dans ce système on évite ce qui est superflu & contradictoire dans celui de *Ptolémée*, & qu'on ne peche pas contre les règles mathématiques, on heurte cependant les principes les plus évidens de la physique, en suposant que la Terre qui est un corps grossier, lourd, paresseux, & par conséquent peu propre au mouvement, se meut cependant de trois mouvements avec autant d'uniformité, que les Luminaires célestes. La seconde difficulté, c'est que ce système ne s'accorde point avec l'Ecriture, qui en plusieurs endroits établit la stabilité de la Terre. Enfin la troisième difficulté, c'est que la capacité, qui est entre l'orbe de *Saturne* & la huitième sphère, est comme immense : cependant dans le système de *Copernic* elle est supposée sans aucun astre.

Gassendi a écrit la vie de *Tycho-Brahé*, & il paroît, quoiqu'il n'ait pas décidé formellement en faveur d'aucun de ces systèmes modernes, qu'il avoit assez d'inclination pour celui de *Tycho-Brahé*, qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand Astronome qu'il y ait jamais eu.

Tycho-Brahé fut longtems protégé dans sa patrie, par le Roi son maître, mais il essuïa à la fin le sort de tous les gens de Lettres; il fut persécuté par des courtisans jaloux, & par des demi-Savans que sa gloire offusquoit : il y eut même des Medecins de la Cour, qui irrités des excellens remèdes que *Tycho-Brahé* avoit donnés à plusieurs personnes, se joignirent à ses ennemis. Enfin ce grand homme fut obligé d'abandonner sa patrie, avec toute sa famille, & une partie

de ses Disciples qui le suivirent. Il s'embarqua pour Rostock, où il avoit beaucoup d'amis depuis sa jeunesse; & il passa en Allemagne où il fut parfaitement reçu. Porro hic ipse annus fuit, quo osorum Tychonis invidia erupit. Quippe & nonnulli ex nobilibus ægre ferebant illam tamdiu tot obtinere ex Regia munificentia redditus, ac evadere interim apud externas nationes illustrem: quando videbant diatim complures vix alia de causa in Daniam, quam ejus solius adeundi gratia, appellere; & non pauci ex iis, qui colere studia litterarum videri volebant, ferre patienter non poterant, esse illam ea claritate, ut ipsi præ eo nulli haberentur. Erant in his Medici quidam, qui videntes non modo ex Dania, sed ex regionibus etiam cæteris maximam ægrotorum turbam ad Tychonem confugere, & spagirica illius remedia, quæ quibuslibet gratis largiebatur, experiri feliciter, ac morborum etiam vulgo habitorum insanabilium, levamen sentire, libere insigni exardescabant, & qua poterant apud quoslibet, proceresque potissimum, quibus præstabant operam, ipsius nomen traducebant Conduxit secundæ onerarum navim, inque eam imposuit cum totam familiam, suppellectilemque, tum emota jam organa; ac una librorum typis commissorum exempla. Familiam cum dico, non modo uxorem, duos filios, quatuor filias, ac servulos simul ancillasque intelligo; sed majorem etiam studiosorum partem, qui eum rogarant, ut eandem cum eo experiri fortunam liceret . . . Vela igitur fecit Tycho æstate pene media, ac iter direxit Rostochium, tum quia & urbem familiarem, & multos in ea amicos ab adolescentia habebat. Tychonis Brachæ Vit. Pet. Gassendo auct. Lib. III. p. 160 & 161.

Quelque tems après il passa à Prague. L'Empereur, qui le protégeoit & qui l'aimoit, lui donna une pension. Ce fut dans cette ville qu'il mourut. On voit par ce que dit Moreri, de la cause de la mort de

Tycho-

Tycho - Brahé, combien ce Compilateur étoit fautif, & combien peu il alloit puiser, ce qu'il rapportoit, dans les sources originales. „Après la mort de Frederic II. „dit *Moreri*, Tycho - Brahé sortit du Dannemarc, & „l'Empereur Rodolphe Second lui ayant offert sa protection, il se retira à Prague, où il mourut le 24 Octobre 1601. la 55 année de son âge, d'une rétention „d'urine, que le respect lui avoit fait souffrir dans le „carrosse de l'Empereur.“ Pour éviter de rapporter cette fausse histoire du carrosse de l'Empereur, il n'y avoit qu'à lire la vie que *Gassendi* a écrite de ce fameux Astronome; *Moreri* y auroit vu, que le respect pour l'Empereur, soit dans le carrosse, soit à table, comme l'ont dit quelques gens, aussi mal instruits que lui, n'eut aucune part à la mort de *Tycho - Brahé*. Voici ce qu'en dit *Gassendi*. Un gentil-homme, appelé *Mincovius*, ayant été invité à manger chez l'illustre Comte de Rosenberg, il mena *Tyché* avec lui, qui n'urina point avant de se mettre à table, ainsi qu'il avoit coutume de le faire. Comme on buvoit assés abondamment, Tycho sentit, par la tension de sa vessie, qu'il ne pourroit pas continuer d'être longtems à table, cependant par complaisance pour les convives il y resta encore quelque tems, après quoi il en sortit & se retira chez lui. Mais l'orifice de la vessie s'étoit endurci, & la force pour pouvoir repandre l'urine avoit été affoiblie par une trop longue rétention. Il souffrit pendant cinq jours de très grandes douleurs, qui ne lui permirent presque pas de dormir: après ce tems il repandit peu à peu quelques gouttes d'urine; mais son insomnie augmenta, la fièvre qu'il avoit lui causa un délire, il refusa de prendre les remèdes, que les medecins vouloient lui donner. Enfin après avoir souffert encore cinq jours, la nuit d'après il parut tran-

qu'il, & son délire n'eut rien que de doux. Il disoit souvent, qu'il ne paroisse pas que j'oies vécu inutilement. Il avoit cette pensée quelquefois, lorsqu'il se portoit bien, elle le soulageoit des peines & des travaux qu'il essuioit. Enfin le 24 Octobre le délire cessa & il reprit sa tranquillité ordinaire; mais jugeant, à l'épuisement total de ses forces, qu'il lui restoit encore peu d'heures à vivre, & sentant la mort s'approcher, il souhaita, que les travaux qu'il avoit essuies, & les peines qu'il s'étoit données, dans les découvertes qu'il avoit faites, tournassent à la gloire de Dieu; il recommanda à ses fils & à son gendre d'avoir soin, qu'elles ne périssent pas, les assurant que l'Empereur leur accorderoit sa protection. À ce sujet, & il exhorta ses disciples à ne point cesser leurs études. Il parla de son système, & des difficultés qui se rencontroient dans celui de Copernic. Il remercia ses amis des soins qu'ils s'étoient donnés pour lui, & mourut avec la plus grande fermeté âgé de 54 ans & dix mois. *Fuit ergo Octobris dies 13. cum ab illustri Rosenberchio invitatus nobilis Mimcovitius, Tychonem secum ad cenam deduxit. Priusquam considerent, non emisit Tycho, ut pro more habebat, urinam; quo effectum est, ut cum paullo largius inter cenandum biberetur, tendi vesicam senserit, proxime denique non posse se diu admodum trahere cenam. Quare aliquantisper quidem, sed denique tamen nihil moratus conviviæ leges, e mensa abiit, ac domum petiit; verum orificio vesicæ obturato; & vi expultrice, præ nimia retentione, labefactata, urinam jam tum reddere non potuit. Gravissimi exinde cruciatus, ac in iis toti dies quinque penitus insomnes transacti. Caput subinde non tam fixare, quam interdite stilkare urina, ac non tam sonans placidus, quam continens importunorum insomniorum series, successit. Vigebat simul interna febris; unde & con-*
secu-

secutam paulatim delirium etiam vigiliam fecit inquietam. Exasperabat interim malum, quod medicorum rationem victus prescribentium audiens non foret; nec, si quid lubaret, ac deposceret, ferre patienter repulsam posset. Rubre autem alii dies quinque per hæc incommoda exacti. Nocte insequente, aquæ extrema, tranquille satis se habuit, nihilque non suave per delirium fuit. Varia inter visa, quibus fuit affectus, in hæc verba creberrime, quasi qui carmen texit, erupit: Ne frustra vixisse videar. Nempe hæc illum cogitationi subiecit sæpenumero, quasi lenientiam laborum, quos magnas, variosque obibat. . . . Succedente die, quæ fuit, ut jam uttigi, 24. solum quidem delirium, suæque animo restituta serénitas; verum ea fuerat morbi consistatio, ut essetis jam viribus, multis sæpè peresse horis non valuerit. Mortem imminere jam sentiens, optavit labores a se exantlatos in Dei gloriam cedere, filiis, generoque mandavit, ne perire eos finerent, maximeque fulti presidio Imperatoris optimi, cui futuros curæ nullus dubitaret. Studiosos adhortatus est, ne exercitationes intermitterent; & cum Keplero tabularum maturationem commendaret, meminissetque hærentem illum opinioni Copernici, tribuere Soli eam enetigiam, quæ Physica causâ circumductionis Planetarum sit, Epicyclosque illorum omnes hic soli connectat, ut quisque semper periodum suam in centrî cum sole congressu absolvat, quæso te, inquit, mi Joannes, ut, quando quod tu soli pèllicient, ego ipsis Planetis ultro affectantibus, & quasi adalantibus tribuo, velis eadem omnia in mea dèmonstrare Hypothesi, quæ in Copernicana declarare tibi est cordi. Adierant tum Pragæ illustris & generosus Ericus Brahe suecus, Comes Wittehornius, & Regis Polonia Consiliarius, qui ob cognationem generis antiquam, Tychonem satum deperibat, qui-que ab usque morbi principio ab illo non discesserat, ac per eas horas lecto assident, quæ opus erat, cum suble-
bat,

bat, animosque amantèr addebat; Tycho ergo ad eum con-
versus, & gratias egit pro tanto affectu & rogavit, ut
agnationem totam saluere extremum juberet, suo nomina.
Denique, ut verbis Snellianis hoc dicam, victa natura,
inter consolationes, preces, & suarum lacrymas placidissime
expiravit. Atque is quidem fuit Tychonis vitæ exitus :
nam quod aliquin rumax in Dania, Norvegia, ac alicubi
etiam per Germaniam percrebuit, fuisse eum veneno, An-
ticorum quorundam invidia, sublatum, verisimilitudine caret.
Complexit autem annos non pluris, quam 54 cum men-
sibus præcise 10. Breve tempus, si ætatem spectes, quam
potuerat attingere; quamque tot inertes plerumque assequun-
tur; at prolixum tamen, si rerum præclare, æstarum ma-
gnitudinem æstimes; quarum fama est apud homines, do-
nec amore rerum cælestium tenebuntur, perennatura. Id. ib.
L. V. p. 206 & seq.

Si l'on compare la mort de Tycho-Braké avec
celle de Copernic, on trouvera qu'ils pensoient bien
différemment dans leurs derniers moments. Nous avons
vu, que Copernic ne fit aucune attention, à l'édition
de ses Ouvrages, qu'on lui apporta : Tycho-Braké au
contraire, attentif à sa réputation jusqu'au dernier
soupir, semblable, en cela à Epicure, recommanda
à ses enfans, & à ses disciples d'avoir soin de ses
écrits. Les hommes meurent presque toujours avec
les mêmes passions, qui les ont affectés pendant leur
vie. Gassendi, qui étoit d'un tempérament doux,
& dont les sentimens ressembloient assez à ceux des
anciens Académiciens, mourut avec la même tran-
quillité qu'il avoit vécu, & avec la même indiffé-
rence pour les diverses opinions des hommes. „Pour
„Monsieur Gassendi, dit Gai. Patin, il étoit hom-
„me sage, savant, bon, tempéré, habile homme, &
„en

„en un mot un vrai Epicurien mitigé. Comme je
 „lui dis, en sa dernière maladie, qu'il n'en échape-
 „roit pas, & qu'il donnât ordre à ses affaires, il
 „leva gaiement la tête, & me dit à l'oreille ce beau
 „vers d'un poëte, qui valoit mieux que Morin, &
 „qui savoit mieux que lui des meilleures mathema-
 „tiques, *Omnia præcepi atque animo mecum ante per-*
 „„egi. J'ai tout réglé & j'ai tout compensé aupara-
 „vant dans mon esprit? „ *Lettre CIX. T. I. p. 249.*
 Le même *Gui Patin* a exprimé singulièrement, dans
 une autre Lettre, les regrets que lui causoit la mort
 de ce grand & sage Philosophe. „Nôtre bon hom-
 „me Monsieur Gassendi, dit-il, est mort le Diman-
 „che 24 Octobre à 3 heures après midi, âgé de 65
 „ans. Voila une perte pour la Republique des bon-
 „nes Lettres. J'aimerois mieux que dix Cardinaux
 „de Rome fussent morts, il n'y auroit point tant de
 „perte pour le public, au contraire le Pape y gagne-
 „roit, car il revendroit leurs bonnets à d'autres, qui
 „ont bien envie de faire fortune à ce jeu là. “
Lettre CVIII. Tom. I. pag. 247.

Avant de finir cette note, je remarquerai qu'il
 est étonnant, que *Gui Patin*, qui d'ailleurs étoit sa-
 vant, & ordinairement assés exact, ait fait autant de
 fautes, qu'il en a commises, en parlant de la mort
 de *Tycho-Brahé*. „Monsieur Ther, dit-il, est promis
 „à la petite fille de Tycho - Brahé, grand Seigneur
 „de Danemarc, grand Mathématicien, & heureux res-
 „taurateur de l'ancienne astronomie, qui mourut en
 „son chateau d'Uranibourg, dans l'isle de Huen, dans
 „la Mer Baltique, l'an 1601. où il s'étoit retiré dans
 „la disgrâce de son Roi. “ *Lettres de Gui Patin. Let-*
tre CCCII. Tom. II. pag. 149. Edit. de Paris 1682.

Après cela s'étonnera-t-on de trouver, dans bien des Historiens, des faits faux, lorsque l'on voit *Gai Patin*, en avancer dans trois lignes deux, dementis par tous les auteurs, qui ont parlé de *Tycho - Brahé*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que *Gai Patin* écrivoit toutes ces erreurs plusieurs années après que l'histoire de *Tycho - Brahé* avoit été publiée par *Gasfendi*, & que ce même *Gai Patin* étoit en liaison d'amitié avec cet illustre philosophe ? O incertitude ! on te rencontre partout, même chez les hommes les plus éclairés !



Chapitre III.

Κεφ. γ.

§. I.

§. I.

La Terre, placée au milieu du système planétaire, est la demeure des Dieux, & le terme de la nuit & du jour, & produit les couchés & les levés, selon la séparation des horizons, puisque ces horizons sont déterminés par la vue, & par la coupure de la Terre.

§. 2. La Terre est le plus ancien des corps, qui sont environés du Ciel: car jamais l'eau n'a été faite sans terre, ni l'air sans humide; & le feu, privé de l'humide & de la matière qui l'alume, ne se conserveroit pas. La Terre

Γὰρ δ' ἐν μέσῳ ὑδρῶ-
μένα, ἱ ἐστὶ θεῶν, ὅρος
τε ὄρενας καὶ ἀμέ-
ρας γίνεται· δύσις τε
καὶ ἀνατολὰς γεννώσθαι
κατ' ἀποτομαῖς τῶν ὄρε-
ζάντων, ὡς τὰ ἔπει-
καὶ τὰ ἀποτομὰ τῆς
γᾶς περιγραφόμενα.

§. 2. Πρεσβύτα δ'
ἐντὶ τῶν ἐντός ὡρα-
νῶ σώματων· οὐδέ ποτε
ὑδὼρ ἐγεννάθη δίχ' αὖ
γᾶς, οὐδὲ μάντοι αἰὲρ
χωρὶς ὑγρῶ. πῦρ τε
ἐρημον ὑγρῶ καὶ ὑλαὶ
αἶς

N 5

I. ἐστὶ θεῶν la demeure des Dieux, soit à moi, & foyer des Dieux.

étant donc comme la base & la racine de toutes choses, *c'est à dire* de tous les élémens, est affermie par son propre équilibre.

§. 3. Les principes des choses engendrées sont donc la matiere, comme sujet, & la forme *idéale*, qui est comme la raison de la figure. Les productions de ces deux causes sont les corps ou *les élémens*; la terre, l'eau, l'air, & le feu, dont la *génération est produite de cette maniere.*

§. 4. Tout Corps est composé de surfaces, & toute surface de triangles. Le rectangle isoscele est un demi quadrilatere; & le triangle qui a les côtés inégaux à son plus grand angle, triple en valeur

ᾧς ἐξάπτοι, οὐκ ἂν διαμένοι. ὥστε ρίζα πάντων καὶ βάσις αἱ γὰρ ἐρῆρειαί ἐπὶ ταῖς αὐταῖς ῥοπαῖς.

§. 3. Ἀρχαὶ μὲν ὧν τῶν γεννωμένων, ὡς μὲν ὑποκείμενον, ἡ οὐλα. ὡς δὲ λόγος μορφᾶς, τὸ εἶδος. ἀπογεννάματα δὲ τούτων ἐστὶ τὰ σώματα, γὰρ τε, καὶ ὕδωρ, αἴρ τε, καὶ πῦρ. ὧν αἱ γέννασις τοιαῦτα,

§. 4. Ἀπαν σῶμα ἐξ ἐπιπέδων ἐστὶ τοῦτο δὲ ἐκ τριγώνων, ὧν τὸ μὲν ὀρθογώνιον ἰσοσκελὲς, ἀμυτετράγωνον, τὸ δὲ, ἀνισόπλευρον, ἔχον τὰν μέζονα δύναμι

du plus petit ; & le moindre angle qui soit dans lui est le tiers de l'angle droit ; & l'angle moien est double de celui ci , car il est de deux tiers : ainsi l'angle droit est le plus grand, étant une fois & demi aussi grand que le moyen, & le triple du plus petit, donc ce triangle est la moitié d'un triangle équilatéral, coupé en deux par la perpendiculaire , abaissée du sommet sur la base en deux égales parties. Deux angles droits sont donc à ces deux triangles. Mais dans l'un les deux côtés, qui sont au tour de l'angle droit, sont seuls égaux, & dans l'autre tous les trois côtés sont inégaux, & celui-ci est appelé scale-ne ; & celui-là est la

νάμει τριπλασίαν τὰς ἐλάσσονος· αἱ δ' ἐλαχίστα ἐν αὐτῷ γωνία, τρίτον ὀρθῆς ἐστὶ· διὰ πλάσια δὲ ταύτας, αἱ μέσα. δύο γὰρ τρίτων αὐτὴ ἐστίν. αἱ δὲ μεγάλα ὀρθὰ, ἀμιόλιος μὲν τὰς μέσας ἕασσα, τριπλασία δὲ τὰς ἐλαχίστας. τοῦτο δ' ὢν τὸ τρίγωνον, ἀμιτρίγωνόν ἐστιν ἰσοπλευρῶ τριγώνῳ, δίχα τετμημένῳ καθέτω, ἀπὸ τῆς κορυφῆς ἐς τὰν βάσιν, ἐς ἴσα μέρη. δύο ὀρθογώνια μὲν ὢν ἐντοὶ ἑκατέρῳ ἀλλ' ἐν ᾧ μὲν, ταὶ δύο πλευραὶ, ταὶ περὶ τὰν ὀρθάν, μόναι ἴσαι ἐν ᾧ δὲ, ταὶ τρεῖς πᾶσαι ἀνισοί. σκολιὸν
δε

μοιné du quadrilatere, δὲ τοῦτο μὲν καλεῖται
 étant le principe de la constitution de la Ter-
 re. Car le quadrilatere, formé par ces triangles,
 est composé de quatre demi quadrilateres; &
 le cube est produit par un quadrilatere; qui est
 le corps le plus ferme & le plus stable par-
 tout, ayant six côtés & huit angles; à cause de
 cela la Terre est le corps le plus pesant & le plus
 difficile à mouvoir, & elle ne peut être chan-
 gée en d'autres corps, parcequ'elle n'a aucune
 communication avec aucune autre sorte de
 triangles: car la Terre seule a le demi quadri-
 latere pour element éternel, sans pouvoir en
 acquérir un autre.

θω, κείνο δὲ ἀμμιτετρα-
 γωνον, ἀρχὰ συστάσιος
 γᾶς. τὸ γὰρ τετρα-
 γωνον ἐκ τούτων, ἐκ
 τεττόρων ἀμμιτετραγώ-
 νων. ² συντεθειμένον. ἐκ
 δὲ τῷ τετραγώνῳ γεν-
 νᾶσθαι τὸν κύβον, ἐ-
 δραιότατον ἢ σαδαιόν
 πάντη σῶμα, ἐξ μὲν
 πλευρᾶς, ὅκτῳ δὲ γων-
 νίας ἔχον. καττούτο δὲ,
 βαρύτατόν τε καὶ δυσ-
 κίνατον αἱ γὰρ, ἀμετά-
 βλητόν τε σῶμα ἐς
 ἄλλα, διὰ τὸ ἀκοινώ-
 νειτον εἶμεν τῷ ἄλλῳ
 γένει. τῷ τριγώνῳ
 μόνῳ γὰρ αἱ γὰρ αἰ-
 διον φοιχεῖον ἔχει τὸ
 ἀμμιτετραγώνον.

§. 5.

² συντεθειμένον est composé; ici est sous entendu: on
 lit dans quelques Manuscrits συντιθέμενον.

§. 5. Cérément est aussi celui des autres corps, du feu, de l'air, & de l'eau ; car le demi triangle étant mis six fois de suite, le triangle devient équilatéral, par le quel est faire la pyramide, aiant quatre bases & quatre angles égaux, & telle est la forme du feu, qui est très mobile & très deliée : ensuite de cela l'octoédre, aiant huit bases & huit angles, est l'élément de l'air.

§. 6. L'icosaédre, qui a vingt bases & douze angles, est l'élément de l'eau, aiant plus de parties & étant très pesant.

§. 5. Τοῦτο δὲ φοιχείον τῶν ἄλλων σώματων ἐστὶ, πῦρ, αἶρ, ὕδατος. ἑξακὶς γὰρ συντεθέντος τῷ ἀμικτρὶ γῶνῳ, τρίγωνον ἐξ αὐτῷ ἰσοπλευρον γίνεται. ἐξ ᾧ αἱ πυραμῖς, τέσσαρας βάσεις καὶ τὰς ἴσας γωνίας ἔχουσα, συντίθεται, εἶδος πῦρός εὐκίνατότατον, καὶ λεπτομερέστατον. μετὰ δὲ τοῦτο, ὀκτάεδρον, ὃ καὶ τῷ μὲν βάσεις, ³ ἑξὶ δὲ γωνίας ἔχον, αἶρ ὑποκείμενον.

§. 6. Τρίτον δὲ, τὸ εἰκοσίεδρον, βασιῶν μὲν εἴκοσι, γωνιῶν δὲ δώδεκα, ὕδατος ὑποκείμενον, ⁴ πολυμερέστατον καὶ βαρύτεστατον.

§. 7. ³ ἑξ ὧν γωνίας ἔχον. On trouve dans quelques Manuscrits ὅκτω δὲ γωνίας ; j'aimerois bien autant cette leçon, que celle du texte.

⁴ πολυμερέστατον καὶ βαρύτεστατον aiant le plus de parties & très pesant : quelques Manuscrits portent πολυμερέστερον καὶ βαρύτεστερον.

§. 7. Il s'ensuit donc, que ces corps, étant composés du même élément, sont changés les uns dans les autres;

mais ils prennent, en quittant l'essence & la nature qui les constituoit, l'essence & la nature qui constitue le corps dans le quel ils sont changés. Ainsi tout ce qui est terre a toujours le demi-quadrilatere pour élément éternel : l'air a l'octoédre & l'eau l'icosaédre.

§. 8. Dieu a fait le dodecaédre l'image du Monde, qui est presque une sphere.

§. 9. Le feu passe par tous les corps à cause de la subtilité de ses parties, & l'air passe dans tous les autres éléments, excepté dans le feu, l'eau passe dans la terre. Il s'ensuit donc de cela, que toutes choses sont pleines, & qu'il n'y a point de vuide dans la nature.

§. 7. Ταῦτα δ' ὦν ἀπὸ ταυτῶ στοιχείω συγκείμενα ἐς ἄλλα λα τρέπεται.

§. 8. Τὸ δὲ δωδεκάεδρον εἰκόνα τῷ παν-
τὸς ἐσάσατο, ὃ ἔγγιστα σφαῖρα ἐόν.

§. 9. Πῦρ μὲν ὦν διὰ τὴν λεπτομέρειαν διὰ πάντων ἦκεν αἴθερ τε διὰ τῶν ἄλλων, ἔξω πυρός· ὕδωρ δὲ, διὰ τᾶς γᾶς. ἅπαντα δ' ὦν πλήρη ἐντὶ, οὐδὲν κενεὸν ἀπολείποντα.

§. 10.

§ 8 ἐσάσατο a fait, a placé ἱστέατα.

§. 10. Les corps sont emportés par le transport du Tout, & étant appuyés les uns contre les autres, ils sont broiés alternativement, & donnent un changement continuel pour les générations & les destructions.

§. 11. Dieu, se servant de tous les élémens, a composé le Monde qui est palpable à cause de la terre, visible à cause du feu, qui sont les deux extrêmes : & Dieu a lié d'un lien très puissant par l'air & par l'eau les autres choses du Monde, enforte que ce lien a le pouvoir d'affermir les choses qui le constituent, & de contenir le Monde en même tems. Si ce qui est lié étoit une surface, un milieu

§. 10. Συνάγεται δὲ τῶ περιφορᾷ τῷ παντός, καὶ ἡρτισμένα τριβεται μὲν αἰμοιβᾶ δὸν, ἀδιάλειπτον δὲ αἰολοῖωσιν ποτὶ γενέσεις καὶ φθορὰς ἀποδίδωσι.

§. 11. Τούτοις δὲ ποτιχρεόμενος ὁ θεός, τόνδε τὸν κόσμον κατεσκεύαζεν ἀπτόν μὲν, διὰ τὰν γᾶν ὀρατὸν δὲ, διὰ τὸ πῦρ. ἄπερ δύο ἄκρα. δι' αἶρος δὲ καὶ ὕδατος συνεδήσατο δεσμῷ κρατίῳ, ἀναλογία, αὐτὰν καὶ τὰ δι' αὐτὰς κρατεόμενα συνέχεν δύναται. εἰ μὲν ὢν ἐπίπεδον εἴη τὸ συνδεόμενον, μία με-

σό-

seroit suffisant, mais puisqu'il est solide il en faut deux. Dieu a donc ajouté deux termes aux deux milieux, afin que l'air fut à l'eau, & l'eau à la terre; comme le feu est à l'air; & par échange, afin que l'air fut à la terre, comme le feu est à l'eau, & de-rechef que l'eau fut à l'air & au feu comme la terre est à l'eau; & par échange encore que l'eau fut au feu comme la terre à l'air. Or comme toutes choses sont égales, en puissance, les raisons de ces choses sont en égalité, où également distribuées.

(§. 12.) Ce Monde étant donc seul, est quelque chose d'analogue par un lien divin, c'est à dire *existe par la juste proportion d'un accord*

σώτας πανά ἐστιν. εἰ δέ καὶ στερεόν, δύο χρεῖ-
ζει. δυσὶν ὧν μέσοις δύο
ἄκρα προσαρμόζατο,
ὥτως εἴη ὡς πῦρ ποτ'
αἰέρα, αἰὴρ ποτὶ ὕδωρ, καὶ
ὕδωρ ποτὶ γᾶν καὶ κατ'
ἐναλλαγὰν, ὡς πῦρ πο-
τὶ ὕδωρ, αἰὴρ ποτὶ γᾶν
καὶ ἀνάπαλιν, ὡς γᾶ
ποτὶ ὕδωρ, ὕδωρ ποτὶ
αἰέρα, καὶ αἰὴρ ποτὶ πῦρ.
καὶ κατ' ἐναλλαγὰν,
ὡς γᾶ ποτ' αἰέρα, ὕδωρ
ποτὶ πῦρ. καὶ ἐπεὶ δυ-
νάμει ἴσα ἐντὶ πάντα,
τοὶ λόγοι αὐτῶν ἐν ἰσο-
νομίᾳ ἐντὶ.

§. 12. Εἰς μὲν ὧν
οὐδὲ ὁ κόσμος δαιμονίᾳ
δεσμῷ τὸ ἀνάλογόν
ἐστιν. ἑκάστων δὲ τῶν τετ-
τέρων σωματίων πολλὰ
εἰ-

ἔσ' ἄν' ἓν ἰσὺς, ἔσ' εἶδεα ἔχει. πῦρ μὲν,
consiste dans la regulari- φλόγα, καὶ φῶς, καὶ
té de ce même lien formé αἰγάν, διὰ τὰν ἀνισό-
par les quatre élémens, τατα τῶν ἐν ἐκάστῳ αἰ-
 Or chacun de ces qua- τῶν τριγώνων. κατ' αἰ-
 tre élémens a beaucoup τὰ τε καὶ αἶηρ, τὸ μὲν,
 de formes différentes. καθαρόν καὶ αἶον, τὸ δέ,
 Le feu a la flamme, la νοτερόν καὶ ὀμιχλῶδες.
 lumière, la splendeur, ὕδωρ δέ, τὰ μὲν, ῥυτόν,
 à cause de l'inégalité τὸ δέ πακτόν· ὀκόσον
 des triangles dans cha- χιών τε καὶ πάχνα,
 cune de ces formes: & χαλαρά τε καὶ κρύ-
 de même l'air est en σαλλος.
 partie pur & sec, & en

§. 13. L'humide est §. 13. Ὑγρόν τε, τὸ
 ou fluide, comme le μὲν ῥυτόν, ὡς μέλι, ἔ-
 miel & l'huile, ou com- λαιον· τὸ δέ, πακτόν,
 pacte comme la poix, ὡς πίσσα, κηρός. πακ-
 la cire: les especes du τῷ δέ εἶδεα, τὸ μὲν,
 compacte sont les cho- χυτόν· χρυσός, ἄργυ-
 ses fusibles comme l'or, ρός, χαλκός, κασσίτε-
 l'argent, l'airain, l'étain, ρος, μόλιβδος, σιγών.
 le plomb, le fer fondu.

ο

§. 14.

§. 14. Les especes du fragile ou du friable sont le soufre, le bitume, le nitre, les sels, les aluns, & les pierres homogenes ou de mêmes sortes.

§. 14. Τὸ δὲ, θραύ-
σόν· θεῖον, ἄσφαλτον,
νίτρον, ἄλς, στυπταρία,
λίθοι τοὶ ὁμογενεές.

DISSERTATIONS

sur le

TROISIEME CHAPITRE.

Ἀπαν· σῶμα ἐξ ἐπιπέδων· ἐστὶ τοῦτο δὲ ἐκ
τετράγωνων. *Tout corps est composé de surfaces,
Et toute surface de triangles. Chapitre III. §. 4.*

Pour entendre cette doctrine des élémens, il faut avoir recours à la géométrie, qui nous aide à entendre le sens littéral du philosophe.

Cela veut dire, chacun de ces corps reguliers, dont il s'agit ici, est terminé par un certain nombre de surfaces planes. Il est bon de remarquer, que le philosophe n'a ici en vue que quatre de ces cinq corps, à l'exclusion du Dodecaedre, du quel il parle ensuite à part, comme nous verrons bientôt. Il ne s'agit donc ici que de quatre de ces corps sçavoir, du Cube, de la Piramide, de l'Octaedre, & de l'Icosaedre. Or pour entendre ce discours il faut nécessairement remarquer: 1º, que le cube est terminé par six surfaces égales, & que ces surfaces sont des quarrés; 2º, que les autres trois corps sont terminés
par

par 4, 8, & 20 surfaces, égales, qui sont des triangles équilatéraux. Cela posé, les surfaces des corps parfaits offrent donc deux espèces de triangles. Les triangles équilatéraux, & ceux qui résultent de la division du quarré par ses deux diagonales.

Or voici maintenant une figure * qui rend tout ce passage très clair. ABCD est un quarré. Si on tire les deux diagonales AC & BD, on le divise en quatre triangles, (ou, pour me servir du langage de *Timée*, il est composé de quatre triangles) ABE, BCE, CDE & ADE. C'est de ces triangles, dont *Timée* parle en premier lieu. Il dit donc qu'un pareil triangle, comme ADE est ῥηθωγώνιον rectangle, parce que l'angle en E est droit; qu'il est ἰσοσκελές, ou qu'il a deux côtés égaux parcequ'effectivement les deux côtés AE & DE sont égaux. Enfin il le nomme ἡμιτετράγωνον demi-quarré, parcequ'il est la moitié d'un quarré: car on n'a qu'à decrire sur la base AD un autre triangle ADG, égal & semblable au triangle ADE, la figure AEDG est un quarré, dont le triangle ADE est la moitié.

Quant à l'autre espèce de triangle, dont il est question ici, ce triangle, qui fait les surfaces des autres corps réguliers, est comme on fait un triangle équilatéral comme ABC.

Timée suppose que par la perpendiculaire CD on le divise en deux, quoiqu'il ne le dise que plus bas. Cela suppose il continue maintenant, & décrit ce triangle ADC. Voici ce qu'il en dit; 1. qu'il est ἀνισόπλευρον qu'il a tous les côtés inégaux: car AB est le plus grand côté, AD le plus petit & CD le moyen, 2. ἔχει τὰν μίξτου (sous entendez γωνίαν) δύνα-

O 2

μει

* Voir la Table Fig. 1.

μαί τριπλασίαν τὰς ἰσότητος, dont le plus grand angle est le triple du plus petit : effectivement l'angle en D qui est droit, ou de 90 degrés, est le triple de celui en C, qui n'est que la moitié de l'angle ACB, par conséquent de 30 degrés. Les mots suivants αὐτὸ ἰσχυρίζεται ἐν αὐτῇ γωνίᾳ τρίτον ὀρθὸς ἐστίν, que je lis αὐτὸ γὰρ ἰσχυρίζεται &c. sont en parenthese, parcequ'ils ne disent que la même chose en d'autres termes : 3. διπλασία ταύτας αὐτῶν μίσην τὸν ἄλλον ἔστιν ὁ ἀπὸ τοῦ ἑνὸς ὁ ἀπὸ τοῦ ἑνὸς (c'est-à-dire du plus petit), car l'angle A, qui est de 60 degrés, par conséquent double de l'autre C, qui n'est que de 30 degrés. Le reste de ce que Timée dit, jusqu'au mot ἰσχυρίζεται, est une répétition fort claire de cela. Enfin il ajoute, 4. τὸ αὐτὸ δὲ αὐτὸ τὸ τρίγωνον, ἀμεινότερον ἐστὶν ἰσοπλευρὸν τρίγωνον. Ce triangle étant tel, il est le demi-triangle du triangle équilateral, ce qui est fort clair, puisque le triangle équilateral ABC a été coupé en deux triangles égaux ADC & BDC.

Cette note m'a été communiquée par M. Salzer.

Δύο ὀρθογώνια μὲν ὧν ἐντὶ ἑκατέρῳ. Deux angles droits sont donc à ces deux triangles.
Chapitre III. §. 4.

Cela veut dire : il y a donc dans les plans des corps parfaits deux espèces de triangle rectangle, mais avec cette différence, que l'une de ces espèces a deux côtés égaux, savoir ceux qui forment l'angle droit ; & que dans l'autre tous les trois côtés sont inégaux. Le mot ἑκατέρῳ, au quel nous donnons un sens collectif, paroît contraire à cette interprétation. Cependant le sens ne sauroit être différent de celui-ci.

Car

Car si nous voulions dire à la lettre : *Il y a deux triangles rectangles dans chaque plan, l'un &c.* cela seroit très faux.

Ἐξάκις γὰρ συντεθέντος τῷ ἀμπτέργωνῳ, τρέγωνον ἔξ αὐτῷ ἰσόπλευρον γίνεται. Car le demi triangle étant mis six fois de suite, le triangle devient équilateral. Chapitre III. §. 5.

Voici une figure,* qui expliquera ce passage. ABC est le triangle équilateral : qu'on divise chaque angle en deux angles égaux par les lignes droites AD, CE, BF; tout le triangle sera divisé en six triangles, qui sont tous égaux & semblables, & les mêmes que *Timée* appelle demi-triangles. Il peut donc dire que ce triangle, pris six fois, fait le triangle équilateral. *Platon* dans son *Timée* s'explique plus clairement, mais on voit par la traduction de *Henri Etienne*, que ce grand Litterateur n'a pas bien compris *Platon* dans cet endroit, comme dans plusieurs autres.

Quoiqu'il en soit, le sens entier de ce passage est infailliblement celui-ci. *L'élément des autres corps, qui représentent le feu, l'air & l'eau (c'est à dire, de la pyramide, de l'octaèdre & de l'icosaèdre) est ce demi-triangle dont nous avons parlé, puisque les surfaces de ces corps, qui sont des triangles équilateraux, sont composés de ce triangle-là.* Voilà pourquoi, selon *Timée*, ces élémens n'ont rien de commun avec la terre, (ou le cube) composée d'une toute autre espèce de triangle.

O 3

Tò

* Voir la Table Fig. II.

Τὸ δὲ δωδεκάεδρον εἰκόνα τῷ παντὸς ἐξά-
σατο, ἔγγιστα σφαῖρα ἐόν. *Dieu a fait dode-
caedre l'image du monde, qui est presque une
sphere. Chapitre III. §. 8.*

Le philosophe separe le dodecaedre des autres
corps, & n'en fait point un élément, disant que ce
corps est l'image de l'Univers. Voici ses raisons :
1. parceque ce corps est composé de pentagones regu-
liers, & non pas de triangles ; 2. parceque ce corps,
par sa figure, approche le plus de la figure spherique,
qui est celle de l'Univers.

Εἰ μὲν ὢν ἐπίπεδον εἴη τὸ συνδεόμενον, μία
μεσότης ἰκανά ἐστιν· εἰ δὲ καὶ σφαιρὸν, δύο χρῆ-
ζει. *Si ce qui est lié étoit une surface, un milieu
seroit suffisant ; mais puisqu'il est solide, il en
faut deux. Chapitre III. §. 11.*

Ce passage est encore fort obscur. Cependant
Platon en fournit l'élarcissement. En voici le verita-
ble sens : *Si le monde n'étoit qu'un plan, ou une sur-
face sans profondeur, un seul lien auroit suffi pour lier
les deux extremes, c'est à dire, le feu & la terre ; mais
étant un corps solide, il en a fallu deux. Voici quel-
ques remarques, qui serviront à élarcir ce raisonnement ;
qui d'abord ne paroît qu'un pur galimatias.*

Platon dit, que tout ce qui est créé doit être
visible & palpable. Or sans le feu & la lumiere
rien n'est visible, & sans la terre rien n'est pal-
pable ; donc le feu & la terre sont nécessairement
les premiers élémens. Mais ces deux élémens étant
de nature très différente, il a fallu quelque milieu
pour

pour les lier ensemble. Or le milieu, ou le lien le plus parfait est celui, qui est en raison égale aux deux extrêmes. Il falloit donc le prendre en sorte, que ces trois élémens fussent en proportion continue. Mais une seule moyenne proportionnelle n'auroit produit qu'un monde *plan*. Car le problème de Géométrie, par le quel on trouve une moyenne proportionnelle entre deux extrêmes, est *plan*, c'est à dire, il est construit moyennant les surfaces. Le monde devoit être un corps solide, il étoit donc nécessaire pour cet effet, que le Créateur mit deux milieux entre les deux élémens extrêmes. Or on ne peut trouver deux moyennes proportionnelles entre deux extrêmes, que moyennant une construction solide, ou moyennant des corps. Voilà tout le sens de ce passage.





Chapitre IV.

Κεφ. δ.

§. I.

§. I.

Après la composition du Monde, Dieu forma la génération des animaux mortels, afin que ce même Monde fut parfait, & conforme entièrement au modele selon le quel il le faisoit. Dieu aiant donc temperé, ou mêlé & divisé l'ame par les mêmes proportions & puissances, *qu'il avoit employées dans l'arrangement des autres substances*, il la regla, après l'avoir donnée à la nature qui varie les formes; & la nature l'ayant reçue, elle produisit les animaux mortels, & journaliers, dans les quels Dieu a conduit les ames comme par

Μετὰ δὲ τὰν τῷ κόσμῳ σύσασιν, ζώων θαντῶν γέννασιν ἐμαχανάσατο, ἵν' ἡ τέλεος, ποτὶ τὰν εἰκόνα παντελῶς ἀπειργασμένος. τὰν μὲν ὧν ἀνθρωπίναν ψυχὰν ἐκ τῶν αὐτῶν λόγων καὶ δυνάμειων συγκεράσάμενος, καὶ μερίζας, διένειμε τᾷ φύσει τᾷ αἰλλοικτικᾷ παραδούς. διαδεξαμένα δ' αὐτόν ἐν τῷ ἀπεργάζεν θανατά τε καὶ ἐφ' αἰμέρια ζῶα, ὧν τὰς ψυχὰς ἐπιρρέτως ἐνέσαγε, τὰς μὲν, ἀπὸ

σε-

infusion, les unes de la Lune, les autres du Soleil, & les autres des planetes, qui sont dans la partie hétérogene du Monde; mais Dieu mêla une seule puissance ou vertu, venant de la partie homogene, dans la partie raisonnable de l'ame, pour que cette puissance fut comme une image de la sagesse de ceux qui sont fortunés, c'est à dire des Dieux; car parmi les différentes parties de l'ame humaine l'une est raisonnable & spirituelle, & l'autre est irraisonnable & sans reflexion. Or la partie raisonnable, qui est la meilleure, vient de la nature homogene, & la partie moindre vient de la nature hétérogene.

§. 2. L'une & l'autre de ces parties ont été placées, pour faire leur

σελάνας, τὰς δ' αἰφ' αἰλίω· τὰς δὲ, ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν πλαζομένων ἐν τᾷ τῷ ἐτέρῳ μοίρα· ἔξω μίαν τὰς τῷ αὐτῷ δυνάμιος, ἂν ἐν τῷ λογικῷ μέρει ἔμιξεν, εἰκόνα σοφίας τοῖς εὐμοιρατούσι. τὰς μὲν γὰρ ἀνθρωπίνας ψυχὰς τὸ μὲν, λογικόν ἐστι κεφαλαῖον, τὸ δ', ἄλογον καὶ ἄφρον. τῷ δὲ λογικῷ τὸ μὲν κρέσσον, ἐκ τὰς ταυτῷ φύσιος· τὸ δὲ χερείον, ἐκ τὰς τῷ ἐτέρῳ.

§. 2. Ἐκάτερον δὲ περὶ τῶν κεφαλαίων

demeure dans la tête, afin que les autres parties de l'ame, & celles du corps servent au principe raisonnable, qui est placé comme dans un tabernacle : mais ce qui est irascible dans la partie irraisonnable est placé dans le cœur, & la partie concupiscible est autour du foie.

§. 3. Le cerveau est le principe du corps, & il est la racine de la moëlle; c'est dans lui, qu'est la conduite & la cause souveraine de nos actions; & c'est de lui que coule une effusion dans les vertebres du dos, après quoi cette effusion est divisée dans la suite en sperme, & en semence.

ἰδρῦνται μένον, ὡς τὰ ἄλλα μέρη τῆς ψυχῆς καὶ τῷ σώματος ἵπηρετέεν τοῦτω, καθάπερ ὑπὲρ αὐτῷ τῷ σκάνεος ἅπαντος. τῷ δ' αἰλόγῳ μέρει τὸ μὲν θυμοειδὲς, περὶ τὴν καρδίαν. τὸ δ' ἐπιθυμητικὸν, περὶ τὸ ἥπαρ.

§. 3. Τῷ δὲ σώματι, ἀρχὴν μὲν καὶ ῥίζαν μυελῷ εἶμεν ἐγκέφαλον, ἐν ᾧ αἱ ἀγεμονία. ἀπὸ δὲ τοῦτω, ἀπόχυμα ρεῖ διὰ τῶν νωτίων σπονδύλων τὸ λοιπὸν, ἐξ ᾧ ἐς σπέρμα καὶ γόνον μερίζεται.

§. 4.

¹ ἵπηρετέεν servent, pour ὑπηρετεῖν.

² διὰ ἀπὸ τοῦτω ἀπόχυμα ρεῖ, ὅθεν de lui coule une effu-

§. 4. Les os sont les étuis des moëlles, & la chair est la couverture & l'enveloppe des os. Et Dieu a lié les membres & les articulations par les nerfs, qui sont les liens pour le mouvement : & il a fait une partie des choses qui sont dans le corps humain pour sa nourriture, & l'autre partie a été destinée à sa conservation.

§. 5. Parmi les mouvements *différents*, ceux qui viennent des choses extérieures, quand ils se communiquent dans le lieu qui pense, forment des sensations : mais il y a des mouvements qui ne tombent pas sous la perception,

§. 4. Ὅσέα δὲ, μυελῶν περιφράγματα. ταυτέων δὲ σκέπαι μὲν τὰν σάρκα καὶ προκάλυμμα· συνδέσμοις δὲ ποττὰν κίνασιν τοῖς νεύροις σύναψε τὰ ἄρθρα. τῶν δ' ἐντοσθίων τὰ μὲν, τροφᾶς χάριν, τὰ δὲ, σωτηρίας.

§. 5. Κινασίων δὲ, τῶν ἀπὸ τῶν ἐκτὸς, τὰς μὲν ἀναδιδομένας εἰς τὸν φρονέοντα τόπον, αἰσθήσιας εἶμεν· τὰς δ' ὑπ' ἀντίληψιν μὴ πιπτοίσας, ἀνεπαίσθητά.

effusion : on trouve dans quelques Manuscrits εἶον ἀπόχυμα.

soit parceque les corps affectés sont trop grossiers & trop insensibles, soit parceque ces mouvements sont trop foibles.

§. 6. Les mouvements qui déplacent la nature, ou qui la derangent sont douloureux: & ceux qui la replacent, & qui la constituent dans son état naturel, causent du plaisir & sont nommés voluptés.

§. 7. Quand aux organes des sensations, Dieu pour nous procurer ces sensations, a mis dans nous la vue pour contemplation des choses celestes & terrestres, & pour la perception des sciences. Il a encore produit l'ouïe qui est

σθάτως, ἢ τῷ τὰ πάσχοντα σώματα γεωδέερα εἶμεν, ἢ τῷ τὰς κινάσιας ἀμενηνότερας γίγνεσθαι.

§. 6. Ὀκόσαι μὲν ὧν ἐξισᾶντι ³ τὰν φύσιν, ἀλγεῖναι ἐντί· ὀκόσαι δὲ ἀποκαθισᾶντι ἐς αὐτὰν, αἰδοῖναι ὀνυμαίνονται.

§. 7. Τᾶν ⁴ δ' αἰσθησίων τὰν μὲν ὄψιν ἄμμεν ⁵ τὸν θεὸν ἀνάψαι ἐς θέαν τῶν ὡραίων, καὶ ἐπισάμας ἀνάλαψιν· τὰν δ' ἀκοὰν, λόγων καὶ μελῶν ἀντιλαπτικὰν ἐφυ-

³ ἐξισᾶντι pour ἐξισᾶσι, 3. pers. prés. ind. plur.

⁴ τᾶν pour τῶν. δὲ τᾶν, c'est le genitif absolu.

capable d'entendre le discours & la melodie. Ainsi, si un homme est privé de l'ouïe dès sa naissance, il est nécessairement muet, & ne peut jamais proferer un seul mot. C'est pourquoi on dit, que le sens de l'ouïe est très analogue à la parole.

§. 8. Toutes les choses, qui sont appelées affections des corps, sont ainsi nommées par rapport au tact, ou à cause de leur inclination vers un certain lieu; car le tact discerne les facultés vitales, la chaleur, le froid, la seche- resse, l'humidité, la douceur, l'apreté, les choses qui cèdent, les choses qui résistent, les

φυσεν· ὡς περιεσκόμει-
νος ἐκ γενέσιος ὁ αἰ-
θρωπος, οὔτε λόγον
ἔτι προέσθαι δυνάσε-
ται. διὸ καὶ συγγεν-
νεσάταν τῷ λόγῳ ταύ-
ταν αἰσθασιν ^σ φαίν-
τι εἶμεν.

§. 8. Ὅκόςα δὲ πά-
θεα τῶν σωμάτων ὄν-
μαίνεται, ποτὶ τὰν αἰ-
φάν κληίζεται, τᾷ δὲ
ρόπᾳ ποτὶ τὰν χώραν.
αἱ μὲν γὰρ ἀφ' αἱ κρι-
νει τὰς ζωτικὰς δυνά-
μιας, θερμότατα, ψυ-
χρότατα· ξηρότατα,
ὕγρότατα· λειότατα,
τρα-

⁵ ἄμμιν pour ἡμῖν.

^σ φαίντι pour φασι.

choses molles, les choses dures; le tact préjuge encore de la pesanteur & de la légèreté. Mais c'est la raison, qui détermine l'idée des choses par leur tendance vers le milieu, ou par leur tendance à s'éloigner de ce milieu: or on donne le même nom à ce qui est au bas, & à ce qui est au milieu: *Ες ces deux mots milieu Ες bas emportent la même signification.* Car le centre d'une sphere en est le bas, & ce qui est au dessus jusqu'à la circonférence en est le haut.

§. 9. Le chaud paroît être composé de parties subtiles, qui dilatent le corps. Et le froid est composé de parties plus épaisses, & qui resserrent les pores.

τραχύτατα· εἶκοντα, ἀντίτυπα· μαλακά, σκληρά. βαρὺ δὲ καὶ κοῦφον ἀφ' αὐτῶν μὲν προκρίνει, λόγος δ' ὀρίζει, τὰ ἐς τὸ μέσον καὶ ἀπὸ τῶ μέσῳ νεύσει. κάτω δὲ καὶ μέσον, ταυτὸν φαντί. τὸ γὰρ κέντρον τῆς σφαίρας, τοῦτό ἐστι τὸ κάτω· τὸ δ' ὑπὲρ τοῦτω, ἄχρι τῆς περιφερείας, ἄνω.

§. 9. Τὸ μὲν ὡν θερμὸν, λεπτομερές τε καὶ διασπαστικὸν τῶν σωμάτων δοκεῖ εἶμεν τὸ δὲ ψυχρὸν, παχυμερές τε καὶ πόρων καὶ συμπλωτικὸν ἐστίν.

§. 10.

§. 10. Le goût res- §. 10. Τὰ δὲ 7 πε-
semble au tact, & juge ρι τὰν γεῦσιν ἔοικε τῷ
des choses par les sensa- αἴφῃ. συγκρίσει γὰρ
tions, que produit sur καὶ διακρίσει, ἔτι δὲ
lui la différente forme τῷ ἐς τὴν πόρῳ δια-
des parties qui l'affec- δύσει, καὶ τοῖς σχη-
tent. Car les choses sont μάτεσσιν, ἢ τρυφνᾷ,
apres ou polies, selon ἢ λεῖα. ἀποτάκοντα
leurs différentes concre- δὲ καὶ ῥύπτοντα τὰν
tions, & la maniere di- γλῶτταν, τρυφνᾷ φαί-
verse dont elles s'infir- νεται· μετριάζοντα δὲ
nuent, & dont'elles pe- τῷ ῥύψει, ἀλμυρά· ἐκ-
netrent dans les pores, πυροῦντα δὲ, καὶ δια-
les affectant selon leurs ρέοντα τὰν σάρκα, δρι-
figures. Les choses par μέα· τὰ δ' ἐναντία,
exemple qui dessèchent, λε-
& qui frotent rude- dans la chair sont acres; les choses au contraire,
ment la langue, paroî- qui agissent différemment de ces premières
sent apres:celles dont le sont

7 τὰ δὲ περὶ τὰν γεῦσιν, mot à mot, & les choses au tour du goût.

font polies & douces *λεῖα τε καὶ ὁ γλυ-*
 par leur suc & par leur *κέα, κεχύλωται.*
saveur.

§. 11. Les especes *§. 11. Ὅσμαις δὲ*
 des odeurs ne sont pas *εἶδεα μὲν οὐ κεχώρι-*
 distinctes, c'est à dire, *σαι. διὰ γὰρ πονῶν*
 ne s'exhalent pas d'une *πόρων διαθεῖται, σερρό-*
 maniere différente: elles *τέρων ὄντων ἢ ὡς συ-*
 s'écoulent toutes com- *νάγεσθαι καὶ διασπασθαι,*
 me si elles étoient fil- *σάψεσι καὶ πέψεσι,*
 trées dans des pores é- *γὰρ τε καὶ γεωειδέων,*
 troits: les parties qui les *εὐώδεά τε καὶ δυσώ-*
 composent sont trop *δεά εἶμεν.*
 solides, pour pouvoir
 être ni reserrées, ni di-
 latées par les putrifica-
 tions, & par les conco-
 ctions de la terre. *En-*
sorte qu'elles conservent
toujours leurs qualités,
en s'exhalant des corps qui les contiennent; el-
les sont ou bonnes ou mauvaises à sentir.

§. 12. La voix est *§. 12. Φωνὰ δ' ἐστὶ*
 un coup, ou une pulsa- *μὲν πλάξιν ἐν αἰέρι,*
δι-

⁸ καὶ γλυκία κεχύλωται, j'aime mieux lire γλυ-
 κία καὶ χυλῶ. Comme on trouve dans plusieurs Ma-
 nuscripts: τὰ δ' ἐναντία λεῖα τε καὶ γλυκία, καὶ χυλῶ.
 mais les choses contraires sont polies & douces par leur saveur.

tion dans l'air qui parvient jusqu'à l'ame par les oreilles, des quelles les ouvertures ont rapport jusqu'au foie; & dans ces ouvertures il y a un air, dont le mouvement forme l'ouïe.

§. 13. Une partie de la voix & de l'ouïe est prompte, aigue; l'autre est lente & pesante. La partie moyenne de la voix est la plus harmonique; celle qui est abondante & repandue est grande; celle qui est mince & reserrée est petite; celle qui est arrangée & conduite selon les proportions harmoniques est mélodieuse; celle qui est confuse & sans regles, n'est ni mélodieuse ni harmonique.

διηκνυμένα ποτὶ τὰν ψυχὰν δι' ὧτων, ὧν τοὶ πόροι διήκοντι ὁ ἄχρῖς ἥπατος χωρέοντες. ἐν τούτοις πνεῦμα, οὗ αἰ κίνασις ἀκοαί ἐστὶ.

§. 13. Φωνᾶς δὴ καὶ ἀκοᾶς, αἱ μὲν, ταχεῖαι, ὀξεῖαι· αἱ δὲ βραδεῖαι·¹⁰ μέσα δ' αἱ συμμετροτάτα. καὶ αἱ μὲν πολλὰ καὶ κεχυμένα, μεγάλα· αἱ δὲ ὀλίγα καὶ συναγμένα, μικρά. αἱ δὲ τεταγμένα ποτὶ λόγῳ μωσικῶς, ἐμμελής· αἱ δὲ ἄτακτός τε καὶ ἄεργος ἐκμελής τε καὶ ἀνάρμος.

§. 14.

⁹ διήκοντι pour διήκονσι.

¹⁰ βραδεῖαι quelques Manuscrits ajoutent βαρεῖαι, lente & pesante.

§. 14. Le quatrieme genre des choses sensibles, *est celui qui a le plus d'especes, & qui est le plus varié*: il est appelé substance visible; & c'est dans lui que sont toutes les sortes de couleurs, & une infinité de choses colorées. Il y a quatre premieres couleurs; le blanc, le noir, le luisant ou le jaune, le pourpre ou le rouge; les autres sont faites par le mélange de ces premieres. Or le blanc écarte les raïons, & le noir les réunit.

§. 15. De même que le chaud repand le contact, c'est à dire dilate les parties, & que le froid peut au contraire les reserrer, *il produit presque toujours cet effet*: de même aussi l'air est de nature à res-

§. 14. Τέταρτόν τε γένος αἰσθητῶν, πολυεῖδέσαστον καὶ ποικιλώτατον. ὁρατὰ δὲ λέγεται· ἐν ᾧ χρώματά τε παντᾶτα, καὶ κερωσμένα μυρία. πρῶτα δὲ, τέττορα· λευκόν, μέλαν, λαμπρόν, φοινικοῦν. τᾶλλα γὰρ ἐκ κινημένων τούτων γεννᾶται. τὸ μὲν ὡς λευκόν διακρίνει τὰν ὄψιν, τὸ δὲ μέλαν συγκρίνει.

§. 15. Ὅπως περ τὸ θερμὸν διαχεῖ τὰν αἰφάν, τὸ δὲ ψυχρὸν συνάγει δύναται· καὶ τὸ μὲν σφυφνόν, συνάγει τὰν γεῦσιν, τὸ δὲ

ferrer le goût, & l'acre δὲ δριμύ, διαίρειν πέ-
à l'étendre & à le diviser. Φυκε.

§. 16. Le vase des animaux, qui vivent par l'air, est nourri & conservé par la nourriture, qui est distribuée dans toute la masse du corps par infusion, & conduite comme par des canaux; elle est rafraichie par l'air qui la porte, & la repand vers les extremités.

§. 17. Voici comment se fait la respiration, la nature n'admettant aucun vuide. Un nouvel air s'écoule, & est attiré à la place de celui qui s'évapore, par des ouvertures qui sont invisibles, & par lesquelles la sueur paroît au dessus de la peau. Outre cela une partie de l'air étant consumée par la chaleur naturel.

§. 16. Τρέφεται δὲ τὸ σκάινος τῶν ἐναερίων ζώων καὶ συνέχεται, ταῖς μὲν τροφᾶς διαδιδόμενας διὰ τῶν φλεβῶν εἰς ὅλον τὸν ὄγκον, κατ' ἐπιρροάν· οἷον δὲ ῥχετῶν ἀγχομένας καὶ ἀρδομένας ὑπὸ τῷ πνεύματος, ὃ διαχεῖ αὐτὰν ἐπὶ τὰ πέρατα φέρον.

§. 17. Ἄ δ' ἀναπνοαὶ γίνεται, μηδενὸς μὲν κενεῶ ἐν τῇ φύσει ἔόντος, ἐπιρρέοντος δὲ καὶ ἐλκομένου τῷ αἰέρος ἀντὶ τῷ ἀπορρέοντος διὰ τῶν ἀοράτων σορίων, δι' ὧν καὶ αἱ νοτίς ἐπιφαίνεται. τινὸς δὲ καὶ ὑπὸ τᾶς

le, c'est une nécessité qu'un air équivalent à celui là vienne prendre sa place, & supplée à ce qui a été consumé : sans cela il y auroit du vuide, ce qui est impossible. Et l'animal ne pourroit subsister, & ne seroit plus dans un flux continu, si le vase qui le contient étoit dérangé dans sa construction par le vuide.

§. 18. La même organisation se trouve aussi à certains égards dans les choses inanimées, selon l'analogie de la respiration : la ventouse & l'ambre sont les images de la respiration : car le souffle coule au dehors du corps, & est ramené par la respiration au moiien de la bouche, & sembla-

Φυσικᾶς θερμότατος ἀπαναλομένῳ. ἀνάγκη ὡν ἀντικαταχθῆμεν τὸ ἴσον τῷ ἀναλωθέντι· εἰ δὲ μὴ, κενώσιας εἶμεν. ὅπερ ἀμάχανον. οὐδὲ γὰρ ἔτι εἴη κασσύρῃσιν καὶ ἐν τῷ ζῳον, διαιρεομένῳ τῷ σκάνεος ὑπὸ τῷ κενῷ.

§. 18. Ἄ δ' ὁμοία ὀργανοποιῶν γίνεται καὶ ἐπὶ τῶν ἀψύχων, κατὰ τὴν τᾶς ἀναπνοᾶς ἀναλογίαν. ἃ γὰρ σικύα καὶ τὸ ἄλεκτρον, εἰκόνες ἀναπνοᾶς ἐντί. ῥεῖ γὰρ διὰ τῷ σώματος ἔξω θύραζε τὰ πνεύματα, ἀντεπεισάγεται δὲ διὰ τὰς ἀναπνοᾶς, τῷ τε στόματι καὶ ταῖς ῥισίν· εἴτα πάλιν, οἷον εὐριπος,

porté dans le corps, qui *πος, ἀντεπιφέρεται εἰς*
est rendu plus ou moins *τὸ σῶμα. τὸ δὲ ἀνα-*
selon ses influxions : de *τείνεται κατὰς ἐκρο-*
même aussi la ventou- *αῖς. αἱ δὲ σικύα, ἀπ-*
se attire l'humeur ou *αναλωθέντος ἀπὸ τῷ*
l'humide, l'air étant *πυρὸς τῷ αἰέρος, ἐφελ-*
consumé par le feu ; *κεται τὸ ὑγρὸν. τὸ δ'*
& l'ambre attire un *ἤλεκτρον, ἐκκρυσθέντος*
corps semblable, l'air *τῷ πνεύματος, ἀνα-*
étant sorti hors de *λαμβάνει τὸ ὁμοιον*
lui. *σῶμα.*

DISSERTATIONS

sur le

QUATRIEME CHAPITRE.

*Εν τῷ ἀπεργάζεν θανατά τε καὶ ἐφαμέρια ζῶα,
ῶν τὰς ψυχὰς ἐπιρρύτως ἐνέσασγε, τὰς μὲν
ἀπὸ σελάνας τὰς δὲ αἰφ' αἰλίῳ· τὰς δὲ ἀπὸ
τῶν ἄλλων τῶν πλαζομένων. Les animaux
mortels & journaliers, dans les quels Dieu a con-
duit les ames, par infusion, les uns de la Lune,
les autres du Soleil, & les autres des planetes.
Chapitre IV. §. 1.*

Pour comprendre ce que veut dire ici *Timée de Locres*, il faut savoir que les Egyptiens & les Grecs regarderent l'ame, comme une substance composée d'en-

tendement, & d'ame, créés ensemble. Ainsi ils distinguoient l'entendement de l'ame. Ils appelloient l'ame *char de l'ame*. Ils entendoient par ce *char de l'ame*, le corps subtil & délié dont l'entendement étoit revêtu, & comme enveloppé. Or ce corps subtil, ce *char de l'ame* étoit fourni par la Lune, & l'entendement par le Soleil. Lorsque l'ame, composée du *char de l'ame* & de l'entendement, venoit à animer le corps terrestre, elle se monloit sur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule, où on la jette, & qu'elle remplit. C'est pourquoi *Timée* dit, que Dieu après avoir réglé l'ame, la donna à la nature qui varie les formes, *δίεπει τὰ φύσι τὰ ἀκαταστάτων πλάτους*. Après la mort les âmes de ceux, qui avoient bien vécu, alloient au dessus de la Lune, où se faisoit la séparation de l'entendement & du *char de l'ame*; l'entendement se réunissoit au Soleil, & l'ame, ou le char subtil, qui avoit enveloppé l'entendement, restoit au dessus de la Lune.

Qui peut, en réfléchissant sur les idées monstrueuses & chimeriques des anciens philosophes, ne pas reconnoître, que c'est à la seule revelation, que les hommes doivent toutes les connoissances raisonnables, qu'ils ont sur la nature des substances spirituelles. „Les Sages du monde, dit *S. Ambroise*, ont des yeux, „& ils ne voient pas; au milieu de la clarté ils ne „discernent aucun objet. Ils marchent dans les tene- „bres, & pendant qu'ils fouillent, & cherchent dans „les dogmes obscurs des demons, ils pensent voir ce „qui se passe dans le Ciel. Mais étant privés du secours „de la foi, ils restent dans un aveuglement perpetuel. „Ils parlent, comme connoissant tout, & leur seul „merite c'est d'être habiles dans des choses vaines & „subtiles, tandis qu'ils sont ignorans, jusqu'à l'imbeci- „lié

„lité dans les choses éternelles. *De oculis loquor, quos habent sapientes mundi & non vident; in luce nihil cernunt, in tenebris ambulant, dum demoniorum rimantur, tenebrosa, & cali alta se videre credunt, porro autem a fide devii, perpetua cecitatis tenebris implicantur. Aperiant os, quasi scientes omnia, acuti ad vana, hebetes ad aeterna. S. Ambros. in Hexamer. pag. 431.*

On ne connoit jamais mieux le mérite de Moïse, & la sagesse de ce grand Législateur, qu'en comparant les sages dogmes, qu'il a établis, avec les opinions monstrueuses des philosophes Egyptiens, parmi lesquels il avoit été élevé, & dont les fables avoient séduits presque le monde entier. „Il me paroît, dit „S. Jérôme, que c'est dans les premières folies, enfantées par les Egyptiens, que tous les philosophes ont puisé leurs opinions, pour tromper les hommes, & pour les retenir dans l'erreur.“ *Mihi videntur Aegyptiorum primogenita dogmata esse philosophorum, quibus deceptos homines atque irretitos tenebant. D. Hieronimi ad fabiolam. pag. 63.*

Τῷ δὲ λογικῷ τὸ μὲν κρέσσον, ἐκ τῆς ταυτῶ φύσιος· τὸ δὲ χερείον, ἐκ τῆς τῷ ἐτέρῳ. Or la partie raisonnable (de l'ame) qui est la meilleure, vient de la nature homogène; & la partie moindre vient de la partie hétérogène. Chapitre IV. § 1.

Nous avons déjà observé, que les Pythagoriciens ainsi que les Platoniciens entendoient par la nature homogène, le bon principe, qui étoit, pour me servir des termes de Timée, de la nature du bien, τῆς φύσιος τοῦ ἀγαθοῦ, & le principe de ce qu'il y a de

meilleur, ἀρχὴν τῶν ἀρίστων : & la nature hétérogene étoit défectueuse en plusieurs choses, sans pouvoir jamais être entièrement ramenée au bien, parceque les causes, qui lui étoient adjointes, se rapportoient à la nécessité : τὰ δὲ ἰσόμενα καὶ συναίτια ἀνάγκησιν εἰς ἀνάγκην. L'ame humaine étant donc composée de deux parties, de la raisonnable & de l'irraisonnable, la premiere partie étoit une émanation de la nature homogene, & la seconde de l'hétérogene.

Nous avons amplement parlé de cette distinction, & divisfon de l'ame en raisonnable & irraisonnable, dans la *Philosophie du bon sens. Reflex. IV. sur la métaphysique*. Nous renvoyons donc les Lecteurs à cet ouvrage, dont celui-ci est une simple continuation.

Ἐκάτερον δὲ περὶ τῶν κεφαλῶν ἴδονται μένον. *L'une & l'autre de ces parties ont été placées, pour faire leur demeure dans la tête. Chapitre IV. §. 2.*

Les philosophes anciens ont beaucoup disputé sur le lieu, que l'ame occupe dans le corps. Les philosophes modernes, aussi incertains que les anciens, sont aussi peu éclairés, que ceux qui les ont précédé depuis trois mille ans. C'est ainsi que dans la matiere, dont la connoissance est la plus essentielle, Dieu a voulu, en bornant les lumieres humaines, acoutumer les hommes à reconnoître la foiblesse de leur entendement, & à voir que ceux, qui veulent passer pour savans, sont arrêtés, dès le premier pas qu'ils font, dans la recherche des choses spirituelles, dont la seule revelation peut nous instruire. L'incertitude dans la quelle nagent tous les philosophes est, si je l'ose dire, le triomphe de la verité, qui ne se trouve clairement que

que dans les Ecritures Saintes. C'est ce que *S. Paul* nous dit expressement. *Neque oratio mea est pradicatio in persuasoris humana sapientia verbis, sed demonstratione spiritali, & potente.* Paul. I. ad Corinth.

Empedocle disoit que l'ame étoit dans le sang, inesse (animam) ait *Empedocles in sanguinis substantia, Plut. placit. philos.* Les Stoiciens vouloient qu'elle fut repandue dans tout le cœur. *Stoici in universa corde. Id. ib. Parmeuide* la plaçoit dans toute l'étendue de la poitrine. *Epicure* vouloit qu'elle fut dans le milieu de la poitrine. „L'esprit & l'ame, dit *Lucrece*, „n'étant qu'une seule nature, on peut connoître aisément leur étroite union. L'entendement, que j'appelle „l'esprit, est l'agent principal de la vie, & son empire „est absolu sur toutes les parties du corps. Il est en„fermé au milieu de la poitrine, & cette situation ne „lui peut être contestée, puisque c'est là que la crainte „& la joie se repandent aux environs. L'autre partie „de l'ame est insinuée par tout le corps, elle est sou„mise à l'esprit, dont la volonté regle la conduite de „ses mouvements.“

*Nunc animum, atque animam, dico conjuncta teneri
Inter se; atque unam naturam conficere ex se:*

*Sed caput esse quasi, & dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum mentemque vocamus:
Idque situm, media regione in pectoris haret.*

*Hic exultat enim pavor ac metus: hæc loca circum
Latitæ mulcent: hic ergo meus animusque'st.*

*Cetera pars animæ per totum diffusa corpus
Paret; & ad numen mentis, momenque movetur.*

Lucr. de rer. Nat. Lib. III. 137.

L'on voit que les Epicuriens partageoient l'ame en différentes parties, ainsi que les Pythagoriciens & les Platoniciens; ils ne différoient que dans le sentiment

sur le lieu, où étoit la partie raisonnable; les Epicuriens voulant que ce fut dans la poitrine; les Pythagoriciens & les Platoniciens la plaçoient dans le cerveau, & l'irraisonnable ou la vitale dans le cœur. *Pythagoras vitalem animæ partem circa cor, rationem & mentem circa caput.* Plut. placit. phil. L. I.

Aristote rejette également l'opinion des Epicuriens, & celle des Pythagoriciens. Il prétendit que l'ame étoit dans le cœur, & que le cerveau n'avoit d'autre fonction, que de temperer la chaleur du cœur. *Cerebrum igitur calorem fervoremque cordis moderatur & temperiem affert.* Arist. de part. anim. L. III. c. 4.

Nous avons remarqué, dans les Dissertations sur *Ocellus Lucanus*, qui sont également une suite de la Philosophie du bon sens, ainsi que celles qui sont dans cet ouvrage, que *Descartes* plaça l'ame dans une petite glande du cerveau, appellé *pinéale*. Nous avons rapporté, dans le même endroit, les difficultés que lui opposa *Gassendi*. Les philosophes, qui sont venus après *Descartes* & *Gassendi*, n'ont rien dit de plus évident qu'eux: ainsi il me paroît, que sur cette question tout homme, qui ne veut point prendre pour une vérité de foibles conjectures, doit dire comme *Cassiodore*. „Nous savons que nôtre ame, que nous cherchons à connoître, est toujours avec nôtre corps, „qu'elle en est inséparable tandis qu'il subsiste: elle „est présente à toutes nos actions, c'est par elle que „nous les faisons, elle est la cause de nos mouvemens, de nos discours; & malgré cela, s'il est permis de le dire, elle nous est entièrement incon nue. *Nobiscum semper est ipsa, quam quaerimus adest, tractat, loquitur, & si fas est dicere, inter ista nescitur.* *Cassiod. de anim.*

Τὸ γὰρ κέντρον τᾶς σφαίρας, τοῦτο ἐστὶ τὸ κάτω· τὸ δ' ὑπὲρ τούτω, ἀρχὴ τᾶς περιφερείας ἄνω. Car le centre d'une sphere en est le bas, & ce qui est au dessus jusqu'à la circonférence en est le haut. Chapitre IV. §. 8.

Par la façon, dont s'explique dans ce passage *Timée* de Locres, il n'est pas douteux qu'il a connu les antipodes; & que *Platon*, qui a tant profité de l'ouvrage de *Timée*, avoir pris de lui cette opinion, dont on lui a fait tout l'honneur, en disant qu'il avoit été le premier qui eut soutenu, qu'il y avoit des antipodes. Καὶ πρῶτος ἐν φιλοσοφίᾳ ἀντίποδας. *Platonus in philosophia antipodes.* *Diogen. Laërt. in Vit. Platon.* Mais il est clair, que *Platon* est redevable à *Timée* de cette découverte, & qu'il n'a fait que le copier ici, comme dans tant d'autres endroits, où il paraphrase fort longuement, ce que *Timée* fait entendre par une seule phrase.

Le sentiment de *Timée* & de *Platon* sur les antipodes n'a pu être reçu, ni trouver même quelque vraisemblance, que lorsque l'expérience, dix-huit siècles après, en a fait connoître la vérité. Ceux qui voulurent s'aviser de le soutenir auparavant, ou furent regardés comme des visionnaires, ou furent traités comme des hérétiques.

Les Peres de l'Eglise rejetterent, comme contraire à la religion, l'opinion qu'il y eut des antipodes. Et *S. Augustin*, dont la doctrine avoit été déclarée, par plusieurs Conciles, être la véritable doctrine de l'Eglise, condamna le dogme des antipodes, comme un sentiment pernicieux, opposé aux Saintes Ecritures. „Quant „à ce qu'on raconte, dit ce Saint, qu'il y a des anti-

„podes, c'est à dire des hommes dont les pieds sont
 „opposés aux nôtres, qui habitent cette partie de la
 „Terre, où le Soleil se leve, quand il se couche pour
 „nous, il n'en faut rien croire : aussi n'avance - t - on
 „cela sur le rapport d'aucune histoire, mais sur des con-
 „jectures & des raisonnemens, parceque la Terre étant
 „suspendue en l'air & ronde, on s'imagine que la par-
 „tie, qui est sous nos pieds, n'est pas sans habitans.
 „Mais l'on ne considere pas, que quand on montreroit
 „que la terre est ronde, il ne s'en suivroit pas que la
 „partie, qui nous est opposée, ne fut pas couverte
 „d'eau : d'ailleurs quand elle ne le seroit pas, quelle
 „nécessité y auroit-il qu'elle fut habitée ? l'Ecriture n'en
 „dit rien, & elle nous apprend, que tous les hommes
 „viennent d'Adam : & d'un autre côté il y auroit
 „trop d'absurdité à dire, que les hommes aient tra-
 „versé une si grande étendue de mer, pour aller peu-
 „pler cette autre partie du monde. *Quod vero & An-
 tipodas esse fabulantur, id est, homines a contraria parte
 terra, ubi sol oritur, quando occidit nobis, adversa pedi-
 bus nostris calcare vestigia, nulla ratione credendum est.
 Neque hoc ulla historica cognitione didicisse se affirmant,
 sed quasi ratiocinando conjectant, eo quod intra convexa
 cæli terra suspensa sit, eundemque locum mundus habeat,
 & infimum, & medium : & ex hoc opinantur, quæ infra
 est, habitatione hominum carere non posse. Nec atten-
 dunt, etiam si figura conglobata & rotunda mundus esse
 credatur, siue aliqua ratione monstretur : non tamen esse
 consequens, ut etiam ex illa parte ab aquarum congerie
 nuda sit terra. Deinde etiam si nuda sit, neque hoc sta-
 tim necesse est ut homines habeant : quando nullo modo
 scriptura ista mentitur quæ narrâtis præteritis facit fidem,
 eo quod ejus prædicta complentur. Nimirum absurdum est,
 ut dicatur aliquos homines ex hac in illam partem Oceani*

im-

immensitate trajecta navigare, ac pervenire potuisse: ut etiam illic ex uno illo primo homine genus insitueretur humanum. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 9.

Ce fut sur les fausses notions physiques de *S. Augustin*, qui avoient été déclarées véritables, & faisant règles de foi par plusieurs Conciles, que *Virgile*, Evêque de *Salzbourg*, fut dénoncé par *Boniface*, Archevêque de *Mayence*, au Pape *Zacharie*, comme un hérétique très dangereux. Le souverain Pontife ordonna, qu'on le déposât, qu'on le dégradât même du Sacerdoce. On ignore si la chose eut lieu. Mais il n'en est pas moins certain, que ce Prélat fut cruellement persécuté pour avoir dit une chose, de la vérité de la quelle nous sommes aussi convaincus aujourd'hui, que de l'existence du monde, que nous habitons. Cela ne confirme pas cette infailibilité, que les Ultramontains accordent si libéralement au Pape: en voila un, que le S. Esprit n'avoit point éclairé sur le véritable état du globe terrestre. Je ne vois guere d'autre moyen, pour sauver l'infailibilité du Pape, que de dire, qu'il est toujours infailible, excepté sur les matieres de Geographie. Mais les Protestans repondront, que qui peche dans une chose peut pecher dans toutes; & qu'un Pape aiant déclaré hérétique un Evêque, pour avoir soutenu une vérité, un autre Pape pourra de même excommunier un homme, qui sera aussi fondé dans son opinion, que *Virgile* l'étoit dans la sienne. Pour appuier leur sentiment, les Protestans diront, que l'on a vu des Papes, qui étant aussi mauvais phisiciens que *Zacharie* étoit mauvais géographe, ont érabli des dogmes faux, & ont ensuite séparé de leur communion ceux, qui en ont nié la vérité. Les Protestans citeront, pour prouver ce qu'ils avancent, l'exemple d'un Pape, qui aiant gardé tout le tems de sa vie la

fra-

fraieur, que lui avoient donné les gémissemens, qui se font entendre dans les vastes Cavernes des rochers, qui se trouvent le long des côtes de l'Islande, par les masses prodigieuses de glaces qui s'y viennent heurter avec impétuosité, ne se vit pas plutôt Pape, & en éut de commander, qu'étant toujours persuadé, que les bruits, qu'il avoit entendus, étoient les lamentations des âmes du purgatoire, il établit la fête des morts, s'imaginant, malgré son infailibilité, que les Cavernes de l'Islande étoient les ouvertures, & pour ainsi dire les bouches du purgatoire, d'où sortoient les gémissemens, qu'on entendoit sur la côte.

Il faut convenir que la conduite & l'ignorance de plusieurs Papes, s'accordent peu avec leur infailibilité; qui trouve aujourd'hui tant d'adversaires, même chez les Catholiques, que les trois quarts des Registres des Notaires de Paris sont remplis, depuis cinquante ans, de protestations contre les Bules des Papes, & d'appels de leurs décisions au futur Concile. Mais ce qu'il y a de plus fort contre l'infailibilité du Pape, c'est que certains Catholiques prétendent, qu'elle tombe souvent en quenouille, & qu'elle ne jouit pas même du privilège de la Loi Salique. „La Signora Olimpia, dit *Gui Patin*, „belle sœur du Pape, & qui lui gouverne le corps & „l'âme, gouverne aussi le Papat. On dit qu'elle vend „tout, prend tout, & reçoit tout; elle est devenue, aussi, „bien que les Avocats, un animal qui prend à droit & „à gauche; ce qui a fait dire un bon mot à *Pasquin*, „*Olimpia, olim pia, nunc harpin*. Et comme cette femme est en crédit, j'ai peur qu'on ne nous debite encore quelque jubilation spirituelle, comme si elle avoit „parlé au S. Esprit.“ *Lettres choisies de feu Mr. Gui Patin &c. Tom. I. p. 19. l. 7. Paris chez Petit avec permission.*

Συγκρίσει γὰρ καὶ διακρίσει ἔτι δὲ τὰ ἐς
 τὴν πόρῳ διαδύσει, καὶ τοῖς σχημάτεσσιν, ἢ
 σφύρῃ, ἢ λείᾳ. Les choses sont apres ou
 polies selon leurs différentes concretion, & se-
 lon les manieres diverses dont elles s'insinuent,
 & dont elles penetrent dans les pores, les affec-
 tant selon leurs différentes figures. Chapitre IV.
 S. 10.

Voila l'explication la plus claire, que les philoso-
 phes modernes donnent des différentes sensations, que
 l'impulsion des corps étrangers cause sur nos sens. Je
 ne fais donc pas à propos de quoi, l'on a tant repro-
 ché aux Platoniciens, & aux Peripateticiens leurs pré-
 tendues qualités occultes. Si l'on demande, disent plu-
 sieurs modernes, à *Aristote* pourquoi le miel est doux,
 il repondra, que c'est parcequ'il a une qualité douce :
 & si on veut savoir pourquoi le sel est salé, il repon-
 dra encore, que c'est parcequ'il a dans lui une sem-
 blable vertu. Si *Aristote* avoit pensé de cette manie-
 re, il auroit été sûrement aussi ignorant, que les per-
 sonnes qui lui font faire de pareilles reponses. Quand
 les Platoniciens & les Peripateticiens disoient, que le
 miel étoit doux, parcequ'il avoit dans lui une sem-
 blable vertu, ils vouloient signifier, que les parties,
 dont le miel étoit composé, étant rondes, fluides, affec-
 toient gracieusement les pores de la langue & du palais,
 & s'y insinuoient sans causer aucune piquûre. Ce qui
 arrivoit au contraire tout différemment par les parties
 du sel, qui étoient aigues, raboteuses, & qui en s'insin-
 uant dans les pores les heurtoient par leurs différen-
 tes pointes, & causoient la sensation à la quelle nous
 avons attaché l'idée de la salure. Nous voyons clai-

rement dans *Timée*, que c'étoit là le sentiment des Pythagoriciens, qui fut non seulement adopté par tous les Platoniciens, & les Peripateticiens, mais encore par les Epicuriens.

On ne peut expliquer la mécanique des sensations avec plus de clarté que *Lucrece*. „Ne pensés „pas, dit-il, que les principes des choses, qui par eux- „mêmes n'ont point de couleur, aient d'autres quali- „tés comme le chaud, le froid, le son, le suc, l'odeur. „Comment pourroient-ils donner au corps, qu'ils com- „posent, leur couleur, leur son, puisqu'étant solides „& simples, il n'émane rien d'eux? ils sont de même „sans froid, sans chaud, & n'ont aucune chose de „cette nature.

*Sed ne forte putes solo spoliata colore,
Corpora prima manere: etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et sonitu sterila & succo jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.*

*Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignendis rebus odorem,
Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt,
Nec simili ratione saporem denique quemquam;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem.*

Lucret. de Rev. Nat. L. II. v. 141.

Quelqu'un demandera peut être, pourquoi les différentes sensations étant toujours causées par la configuration des parties, qui affectent nos sens, ce qui paroît doux & bon à une personne, paroît mauvais & âpre à une autre, puisque ce sont cependant toujours des parties également configurées, qui affectent si diversément ces personnes. Pour répondre à cette question, nous n'avons pas besoin d'avoir recours à des

Phi-

Philosophes modernes. *Lucret* nous l'expliquera avec la plus grande clarté. „Les pores sont différents, dit „ce *Philosophe*, dans les membres, dans la bouche, & „dans le palais, suivant les personnes, qui par consé- „quent sont affectées diversement de la saveur des cho- „ses. Parmi les pores il y en a de plus grands, de „plus petits, quelques uns sont de forme triangulai- „re, d'autres de figure quarrée, plusieurs sont ronds, „& enfin il s'en trouve un grand nombre dont la diver- „sité des angles fait la variété. Ce qui fait donc la „diversité du goût, c'est la figure & le mouvement „des petits corps, lorsqu'ils s'insinuent dans les pores, „quelquefois d'une manière peu conciliante: en sorte „que le goût, qu'ils causent, varie selon la construc- „tion de la fissure des différents pores. C'est la veri- „table cause pourquoi ce qui flatte le goût de l'un par „sa douceur, se change pour un autre en amertume. „La saveur d'une chose doit ses agrémens aux corps „polis & légers, qui flatent les cavités du palais; & „lorsque les mêmes parties, dans d'autres personnes, „bien loin d'y trouver du plaisir, y rencontrent de la „rudeur, c'est l'effet de l'apreté & de la forme cro- „chue des corps, qui les viennent pénétrer, ne trou- „vant pas la même configuration des pores.

*Semina cum poris distent, differre necessest
Intervalla, viasque, foramina quæ perhibemus,
Omnibus in membris, & in ore, ipsoque palato.
Esse minora igitur quædam, majoraque debent;
Esse triquetra aliis, aliis quadrata necessest;
Multa rotunda, modis multis multangula quædam.
Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,
Proinde foraminibus debent differre figura;
Et variare via proinde ac textura coëctet.*

Q

Ergo



*Ergo, ubi, quod suave est aliis, aliis fit amarum,
Illis, quæ suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter causas intrare palati:*

At contra, quibus est eadem res intus acerba;

Aspera nimirum penetrant hamataque fauceis.

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.

Lucret. de Rer. Nat. L. IV. v. 653.

La raison du chaud & du froid est la même, que celle des autres sensations : la chaleur & la froideur ne sont que des qualités respectives, qui selon l'état & la disposition présente des organes d'un corps animé produisent dans l'ame un sentiment qu'on appelle chaleur, ou un sentiment qu'on nomme froideur. Le chaud est une agitation en tout sens des parties d'un corps, sur le quel cette agitation a lieu. Ainsi le feu chauffe, quand il ne cause qu'un mouvement foible sur les parties, où il agit ; & il brule quand il vient à causer une grande agitation, en perçant par une infinité de petits dards invisibles. Le feu agit donc plus ou moins promptement, selon la facilité qu'il trouve à s'insinuer dans les porés. Si l'on se frotte les mains avec du jus d'oignon pilé, on peut toucher pendant quelque tems impunement des charbons ardents. Le jus, qui couvre l'épiderme, remplit les pores de la surface de la main, & empêche l'action des charbons.

On voit clairement, que la chaleur n'étant qu'une sensation, causée par une agitation de parties ; le défaut total de cette agitation doit produire la sensation du froid. Lorsque les particules de notre corps cessent d'avoir le mouvement, que demande leur état ordinaire, notre ame est avertie alors de la sensation de la froideur, comme elle l'est de celle de la chaleur, par l'agitation des parties.

Φωγὰ

Φωνὰ δ' ἐστὶ μὲν πλᾶξις ἐν αἰέρι. *La voix est un coup ou une pulsation dans l'air. Chapitre IV. §. 12.*

Nous renvoyons nos Lecteurs, à ce que nous avons dit de l'analogie du son avec la lumière dans la Philosophie du bon sens. *Reflect. 3e.* Car si nous en parlions ici, ce seroit répéter deux fois la même chose dans le même ouvrage, puisque nous ne donnons celui-ci que comme la suite & la conclusion de la Philosophie du bon sens.

Μέσα δ' αἱ συμμετροτάτα. καὶ αἱ μὲν πολλὰ καὶ κεχυμένα μεγάλα. αἱ δὲ ὀλίγα καὶ συναγμένα, μικρά. *La partie moienne de la voix est la plus harmonique, celle qui est abondante & repandue est grande, celle qui est mince & reserrée est petite. Chapitre IV. §. 13.*

Il est assés curieux d'observer, combien la constitution des parties nobles influent sur la voix. Celle des personnes, qui ont les testicules gros, est forte & harmonique, c'est la voix de basse. Ceux au contraire, qui ont des testicules foibles & petits, ont une voix moienne, & ceux qui sont entierement privés, ont la voix semblable à celle des femmes. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que les hermaphrodites ont la voix plus ou moins aigue, selon que le sexe féminin domine sur le masculin.

Pline dit, qu'autrefois les hermaphrodites passioient pour des prodiges qu'on craignoit, mais que de son tems on se faisoit un plaisir de les voir. *Gignuntur & utrinque sexus, quos hermaphrodites vocamus, olim*

androgynos vocatos, & in prodigiis habites, nunc vero in deliciis. C. Plin. Hist. natur. L. VII. c. 4. Il n'y a rien dans ce discours qui ne soit conforme à la vérité. Mais ce que raconte le même *Pline*, lorsqu'il parle d'un Peuple entier d'hermaphrodites, est entièrement fabuleux. „Au delà des Nasaumenes, dit-il, & des „Machilyens qui sont leurs voisins, on trouve les hermaphrodites qui ont deux natures: aussi s'entre-connoissent-ils charnellement les uns les autres, chacun „à leur tour, selon ce que rapporte Caliphanes. Aris- „tote ajoute que ces hermaphrodites ont le teton droit „comme un homme, & le gauche comme une femme. *Supra Nasamones confinesque illis Machylas, androgynos esse utriusque naturæ inter se vicibus cœnantes Caliphanes tradit. Aristoteles adjicit, dextram mammam iis virilem, levam muliebrem esse. Id. ib. L. VII. c. 2.* Si ce Peuple avoit jamais existé, il auroit eu de grands privilèges de la nature au dessus des autres. C'est de ce peuple dont on auroit pu dire, qu'il ne fut jamais ni lassé, ni rassasié dans les combats amoureux. *Nec lassatus nec satiatus discessit.* Mais il n'a existé que dans l'imagination de quelques visionnaires, ou dans les écrits de quelques auteurs, que les mensonges les plus grossiers n'étonnoient pas.

S. Augustin raisonne bien plus conséquemment que *Pline*, lorsqu'il dit, que les hermaphrodites sont rares, mais que néanmoins il y en a de tems en tems; & que l'on voit les deux sexes si bien distingués, qu'on ne sait du quel ils doivent prendre leur nom, quoique l'usage ait prévalu en faveur du plus noble. *Androgyni, quos etiam Hermaphrodites nuncupant, quamvis admodum rari sunt, difficile est tamen, ut temperibus desint: in quibus sic uterque sexus apparet, ut ex quo potius debeat accipere nomen, incertum sit: a ma-*
lio-

libre tamen, hoc est a masculino, ut appellarentur, loquendi consuetudo prevailuit. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.

Il y a quelques auteurs, qui ont prétendu qu'il n'y avoit point de veritables hermaphrodites, & que le sexe masculin, qui paroissoit dans eux, n'étoit qu'un clitoris très gros, qu'on prenoit pour le membre viril. Les personnes, qui soutiennent cette opinion, sont dans l'erreur; car jamais le clitoris ne peut acquérir la force du membre viril, ni avoir des testicules à la racine. Or l'on a vu, & l'on voit tous les jours, des Hermaphrodites en qui les deux différens sexes sont si bien formés, & si bien distingués, qu'on ne fait en faveur du quel ils doivent prendre leur nom.

Montagne, qui n'est point un auteur ni credule ni menteur, nous apprend qu'une jeune fille de dix-sept ans, s'amusant à jouer dans un prairie avec quelques unes de ses amies, ayant voulu sauter un fossé, il parut, par l'effort qu'elle fit, un membre viril, qui sortit tout à coup vers le haut de l'ouverture du sexe féminin.

La Mothe le Vayer, écrivain plus savant que *Montagne*, aussi sensé, mais moins spirituel, dit que comme la nature procède lentement, doucement, & par degrés en toutes ses opérations, il est certain, qu'elle a mis des êtres douteux dans tous les différens genres de la vie, & des amphibies, qui participent autant de l'un que de l'autre, de sorte qu'on ne sâit de quel côté les ranger. *Oeuvres de La Mothe le Vayer. Tom. II. p. 978.*

Ceux qui ont nié, qu'il y eut de veritables hermaphrodites, n'avoient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de la fausseté de leur opinion. On a vu dans plusieurs foires à Paris, un hermaphrodite dont

les deux sexes étoient parfaitement formés. Mais quelles difficultés les phisiciens peuvent ils trouver dans la possibilité de ces jeux de la nature, lorsqu'ils en voient tous les jours de plus extraordinaires : & que les auteurs les plus respectables nous certifient , qu'il y en a eu dans tous les tems. Il y a quelques années, dit *S. Augustin*, qu'il naquit en Orient un homme double de la ceinture en haut, il avoit deux têtes, deux estomacs & quatre mains ; il veeut assés longtems, pour être vû de plusieurs personnes, qui acoururent à la nouveauté de ce spectacle. *Ante annos aliquot, nostra certe memoria, in Oriente duplex homo natus est superioribus membris, inferioribus simplex. Nam duo erant capita, duo pectora, quatuor manus, venter autem unus, & pedes duo, sicut uni homini : & tam diu vixit, ut multos ad eum videndum fama contraheret. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.*

Toute l'Europe a vu, il y a vingt-huit ans, deux enfans, attachés par les reins, qui avoient environ neuf ans, je les ai vu vivans à *Bexançon*, où j'étois pour lors en garnison, & j'ai appris depuis qu'ils étoient morts à *Turin*. Ceux qui les montroient, en porteroient encore les corps enbaumés dans tous les pais, où ils n'avoient pu les faire voir vivans. Du tems de *S. Augustin* il y avoit à *Hippone* un homme, dont la plante des pieds étoit en forme de Lune, avec deux doigts aux extrémités : ses mains étoient faites de même. *Apud Hipponem Diarrhytum est homo quasi lunatas habens plantas, & in eis binos tantummodo digitos, similes & manus. D. Aug. de Civit. Dei. L. XVI. c. 8.*

Mais pour convaincre plus évidemment ceux, qui croient qu'il est impossible de trouver dans un corps une multitude de membres superflus, il faut leur citer l'exemple de *Mr. Bilfinger*, philosophe connu de toute l'Eu-

rope, qui étoit né avec six doigts, parfaitement formés, à chaque main. Je l'ai beaucoup fréquenté à *Stutgardt*, où son mérite l'avoit fait devenir Conseiller privé d'Etat, de simple Professeur à l'Université de *Tubingue*; il s'étoit fait couper les deux doigts superflus, l'on en voioit toujours la place & la cicatrice.

L'on dira peut-être, que si les parties extérieures du corps peuvent être multipliées, il n'en est pas de même des intérieures, & que les parties génitales demandant un arrangement dans le corps, qui communique à celui qui paroît en dehors, il est impossible que les deux sexes se rencontrent dans une seule personne. C'est une foible objection que celle-là; car pour produire un ou deux membres superflus, il faut de même une communication entre les parties intérieures du corps & les parties extérieures de ces membres. D'ailleurs l'expérience nous apprend que les jeux de la nature n'ont pas moins lieu, dans l'arrangement des parties intérieures, que dans les extérieures. *Gui Patin* parle dans une de ses Lettres d'un homme, à la dissection du quel il s'étoit trouvé, qui avoit la rate à la place du foie, & le foie à la place de la rate. *Mr. Falconet*, Medecin de *Lion*, écrivoit au même *Gui Patin*, que l'on avoit trouvé dans le corps d'un homme cinq rates parfaitement formées. Voici ce que *Gui Patin* répondit: „Votre observation „de cinq rates distinctes, trouvées dans un corps que „vous avez fait ouvrir, est fort belle & singulière. Je „lui donnerai place en bon lieu, tant à cause de vous „que pour sa rareté.“ *Lettres de Gui Patin. Tom. I. Let. 117.* Enfin si l'on veut être convaincu de la perfection, qui se peut trouver dans les deux sexes en une seule personne, l'on n'a qu'à lire ce que *Mr. Bagnage* a rapporté d'un hermaphrodite, dans l'*Histoire des*

Ouvrages des Sçavans au Mois de Novembre 1692. On peut encore consulter une savante Dissertation de l'illustre Mr. Haller.

Mr. *Vossius* n'a donc pas été fondé, lorsqu'il a prétendu, que les hermaphrodites étoient des femmes qui ne différoient des autres, que par la longueur & la grosseur du clitoris, qui leur servoit à faire tout ce que les hommes font avec le membre viril, en sorte qu'elles connoissoient également & les femmes & les garçons, reunissant le gout de *Sapho* à celui de *Socrate*. *Hermaphroditum ut plurimum vera sunt mulieres, non discrepantes a cæteris, nisi excessu membri quo viros imitantur, quoque omnia ea que viri peragunt non in suum tantum, sed & virilem quoque sexum, prodigiosam frangendo generem. Is. Vossius Comment. in Catul. p. 287.*

Senèque se plaint beaucoup de certaines femmes, qui de son tems faisoient aux hommes, ce qu'on eut cru qu'il n'étoit possible qu'à d'autres hommes de leur faire. „Quelques femmes, dit-il, aiant poussé la „licence, aussi loin que les hommes, les ont égalés „dans les vices du corps ; elles veillent, elles boivent „autant qu'eux, elles les provoquent, & les dévient à „l'huile & au vin Quant à l'impudicité, elles „ne leur cédant en rien ; quoiqu'elles ne soient nées „pour l'usage ordinaire de la génération, elles se „servent des hommes, comme les hommes voluptueux „se servent des autres hommes. Que les Dieux & les „Déeses. puissent les punir d'une mort funeste, pour „avoir trouvé une façon d'impudicité si perverse ! „Non minus potant non minus pervigilant, & oleo & me- „ne proucapit libidine vero, nec moribus quidem ce- „dant, pari uatq. Dii illas deoque male perdant ! adeo „peruersum conuenit genus ; viros imunt. *Senec. Epist. XCV.*

Il falloit que, du tems de Senèque, les femmes à Rome fussent fort portées à jouer en amour le personnage des hommes envers d'autres femmes ; car S. Paul, qui étoit contemporain de ce philosophe, leur reproche ce crime dès le commencement de l'Épître, qu'il écrit aux Romains. „Dieu, dit cet Apôtre, les a livrés „à leurs affections infâmes ; car même les femmes par- „mi eux ont changé l'usage naturel, en celui qui est „contre la nature.“ Διὰ τούτο παρέδωκεν αὐτοὺς ὁ θεὸς τῆς πάθης ἀτιμίας· αἱτε γὰρ θήλειαι αὐτῶν μετέλλα- ξαι τὴν φύσιν· ἔχειν οἷς τὴν παρὰ φύσιν. Propter Hoc tradidit illos Deus in passionem ignominiae ; ipsaeque enim feminae eorum immutarunt naturalem usum in eum, qui contra naturam. D. Paul. Epist. ad Roman. C. I. v. 26.

Les Législateurs & les Théologiens ont établi plusieurs règles, au sujet des hermaphrodites. Par la première, lorsqu'ils veulent se marier, on doit examiner quel est le sexe, qui prévaut chez eux. Si c'est le viril, ils doivent être placés parmi les hommes ; si c'est le féminin, parmi les femmes. Si l'un des deux sexes ne prévaut point sur l'autre, alors l'hermaphrodite peut choisir celui qu'il veut. Mais il doit jurer, qu'il se tiendra à son choix, parcequ'il seroit indécent, disent les Théologiens, que tantôt il se servit d'un sexe, & tantôt d'un autre. *Premittendum est, hermaphroditum dijudicandum virum, vel feminam, juxta sexum in ipso prevalentem, ita ut, si virilis praevaleat, vir judicandus sit : quod si femineus, femina Quando autem neuter sexus praevalet, sed uterque est aequalis, tunc aequè vir ac femina judicandus est. Cum nulla ratio urgeat, cur potius hujus sexus, quam illius consensatur. Quare potest tunc eligere sexum, quo utilius malit Debet autem juramento se asstringere, fore ut in posterum minime altero sexu præter semel electum utatur.* Sanchez de Matrim. Lib. VII. diff. 106.

Quant à la difficulté de savoir, quel est le sexe qui prévaut; les medecins & les sages femmes doivent en décider. Si ces juges sont incertains sur la décision, il faut qu'ils demandent à l'hermaphrodite, pour quel sexe il se sent le plus d'inclination, & qu'ils décident ensuite selon sa reponse. *Quod si roges, quis norit uter sexus prævaleat: & quid in dubio censendum sit? Dic matronarum peritarum vel medicorum esse hujus rei judicium, ut bene docet Albericus n. præc. allegatus. Atque id ex genitalium inspectione judicandum esse tradit. Turrecr. c. si teste, §. Hermaphroditus, 4. q. 3. n. 3. Si autem dubitetur inter sexus prædominetur, standum est ipsius hermaphroditi dicto: juxta communem sent. Cum nullus valeat id ita sentire, ac ipsemet: vel judicio medicorum standum est. Quod in idem recidit: eo quod medici judicare debent juxta ea, quæ ipsemet de se asseruerit. Id. ib.*

Si après tous les examens, dont je viens de parler, l'on ne peut décider du sexe d'un hermaphrodite, il doit alors être déclaré incapable du mariage; parceque s'il épouse un homme, il est homme lui-même, & s'il épouse une femme il est également femme. Les mêmes raisons l'excluent des Couvents de Moines & de Religieuses. *Et quidem si loquamur de hermaphrodito, in quo neuter sed æqualis est: videtur is matrimonii incapax. . . . Similiter si profiteatur in virorum monasterio, non tenet professio, quia æque est femina ac vir. Si autem in monialium monasterio, non tenet, quia æque est vir ac femina. Id. ib.*

Voilà ce que l'on peut dire de raisonnable sur les hermaphrodites: car de prétendre, comme l'ont dit plusieurs auteurs, qu'ils peuvent en se servant des deux différens sexes qu'ils ont, produire une créature sans le secours d'aucun homme ni d'aucune femme; c'est une

une erreur grossière , & digne des siècles de la plus grande barbarie , à la quelle on ne doit ajouter aucune éroiance. Quoi que les auteurs , qui donnent ce fait pour authentique , vetussent dans le tems où l'on assuroit qu'il étoit arrivé. Voici ce qu'en dit celui qui a fait la Chronique scandaleuse de *Louis XI.* „En la „ditte année 1478. advint au pais d'Auvergne, que en „une religion de moines noirs , appartenant à Monseigneur le Cardinal de Bourbon , y eut cinq des Religieux du dit lieu , qui avoient les deux sexes d'hommes & de femmes , & de chacun d'iceux se aida „tellement , qu'il devint gros d'un enfant , pourquoi „fut prins , saisi & mis en justice , & gardé jusques a „ce qu'il fut delivré de son postumé , pour après ice- „lui venu être fait du dit religieux , ce que justice „verroit être à faire.“ *Chronique scandaleuse de Louis XI. p. 386.* Robert Gaguin , au dixieme Livre de l'histoire de France (feuillet 284. au revers, edition in folio) dit, que cette aventure arriva dans un Couvent d'Issoire en Auvergne.

Remarquons d'abord , que ni l'un ni l'autre de ces historiens ne nous ont appris la suite de cette aventure. Il n'est pas douteux , que les Juges découvrirent , que le moine hermaphrodite , dans le quel le sexe féminin dominoit sans doute , s'étoit fait faire un enfant par quelque autre moine , qu'il n'avoit pas voulu nommer d'abord.

Il est impossible , non seulement physiquement , mais même mathématiquement , qu'un hermaphrodite puisse employer sur-lui-même les deux différens sexes. Pour que cela fut possible , il faudroit que dans l'action du coit , la partie virile décrirait un cercle afin de pouvoir penetrer dans le vase de la génération. Or cela est impossible ; car lorsque les desirs agissent sur le membre

bre génital, il forme nécessairement une ligne droite, comme l'a remarqué *S. Augustin*, en parlant du mouvement, que la concupiscence lui donne. *Si ipsa defuerit & nisi ipsa vel ultro vel excitata surrexerit. Aug. de Civit. Dei. L. XIV. c. 19.* Or comment cette tension & cette élévation, qui ne peut se faire que par une ligne droite, pourra-t-elle avoir lieu dans une courbe. Convenons donc qu'il est d'une évidence mathématique, qu'un hermaphrodite ayant les deux sexes ne peut jamais se connoître lui-même. Tout ce que les historiens nous disent à ce sujet, ne mérite plus de croiance, que tant d'autres fables qu'ils nous débitent.

Quelques auteurs ont prétendu, qu'*Adam* eut d'abord les deux sexes, & qu'il ne quitta celui de femme, qu'après la création d'*Eve*, qui fut tirée & formée d'une de ses côtes. Selon eux le même sommeil, qui fit perdre à *Adam* cette côte, lui fit perdre le sexe féminin. Quelques Rabins, parmi les quels les plus illustres sont *Samuel*, *Manassé*, *Ben-Israel*, *Maimonide*, ont cru que Dieu n'avoit pas fait *Adam* hermaphrodite, mais qu'il avoit créé les corps de l'homme & de la femme, attachés ensemble par les côtes, & qu'il les avoit ensuite séparés durant le sommeil d'*Adam*. Ces sçavans Rabins fondent leur sentiment sur le Chapitre II. de la Genèse vers 21 : le texte hebreu, dont la traduction littérale est : *& tulit unam feminam de latere ejus, & replevit carnem pro ea* : dit, il separa la femme des côtes de l'homme & mit de la chair à sa place. Ce sentiment ressemble à celui des Androgynes de *Platon*, dont je parlerai à la fin de cette note.

Il y a encore une difficulté, sur laquelle les Peres de l'Eglise sont divisés. Dans le premier Chapitre de la Genèse verset 27 & 28 il est dit, *Dieu les créa mâles & femelles; il les bénit & leur dit : croissez & multipliez,*

pliés, par où il paroît clairement, que Dieu créa une femme avec *Adam* dans le sixieme jour, avant qu'*Adam* fut dans le Paradis terrestre : & cependant dans le Chapitre suivant, il est dit, qu'après que Dieu eut placé *Adam* dans le Paradis, il l'endormit, & fit une femme de la côte qu'il avoit prise d'*Adam* : ce qui semble ne pouvoir s'accorder, en aucune maniere, avec ce qui est dit dans le Chapitre premier ; puisque dans celui-là la femme doit avoir été faite le sixieme jour, & que dans l'autre elle n'a pû l'être que le septieme. Les Peres de l'Eglise se sont partagés sur cette question. *Origene*, *S. Chrysostome*, *S. Thomas* croient que la femme ne fut créée que le septieme jour. Mais le sentiment, qui met la création d'*Adam* & d'*Eve* au sixieme jour, est cependant le plus suivi.

Pour éviter la contrariété, qui se trouve dans ces différens passages, quelques Rabins soutiennent, que Dieu créa au commencement deux femmes, l'une nommée *Lilis*, & l'autre *Eve*. La premiere fut créée avec *Adam*, & comme lui, du limon de la terre, & l'autre fut tirée de sa chair & de son côté. Ainsi selon ce sentiment il n'y a plus de contradictions dans les différens passages : la premiere femme *Lilis* aiant été créée le sixieme jour, & *Eve* la seconde, le septieme.

Comme cette *Lilis* est fort peu connue, eu égard à *Eve*, les Lecteurs ne seront peut être pas fâchés d'apprendre, ce qu'en pensent les Juifs. Je traduirai donc ici un passage assez long de *Buxtorff*, qui contient toute l'histoire de cette premiere femme d'*Adam*, qui lui aiant desobéi fit divorce avec lui, & tacha de donner la mort aux enfans après leur naissance. „Quand „une femme Juive, dit *Buxtorff*, est enceinte, & que „le tems d'accoucher approche, on lui prepare une chambre meublée decemment, & dans la quelle on place „tout

„tout ce qui lui est nécessaire. Auparavant le pere de
 „famille, ou à sa place quelqu'autre Juif, connu par
 „sa pieté & par sa bonne conduite, ayant pris de la
 „craie, fait un cercle dans la chambre, & il écrit sur
 „toutes les murailles de la chambre, soit au dehors
 „soit au dedans, sur la porte & sur le lit en caracteres
 „hebreux les mots suivans; *Adam, chava, chuts lilis*, c'est
 „à dire; *Adam, Eve, éloigne toi Lilis*. Voici ce que
 „l'on veut signifier par ces mots. Si la femme est
 „enceinte d'un garçon, que Dieu lui donne une épou-
 „se qui soit telle qu'Eve & qui ne ressemble pas à
 „Lilis: si elle est enceinte d'une fille, que cette fille
 „serve d'aide à son mari comme Eve en servit à Adam:
 „quelle ne lui soit point desobéissante, & facheuse com-
 „me Lilis le fut à Adam.“

Les Lecteurs demanderont peut être, quelle est
 cette *Lilis*? En voici l'histoire. „ . . . Au com-
 „mencement Dieu aiant créé Adam seul dans le Para-
 „dis: *Il n'est pas bon*, dit-il, *que l'homme reste seul*;
 „il forma donc, avec de la terre, une femme sembla-
 „ble à lui, à qui il donna le nom de Lilis. Mais à
 „peine fut elle faite, que la zizanie se glissa entre elle
 „& Adam, & qu'ils commencerent à disputer. La fem-
 „me fut la premiere à chercher un sujet de querelle;
 „elle dit à son mari, je ne me soumettrai point à
 „vous: Adam repondit, ni moi à vous, & je veux
 „avoir le droit de vous commander, car il convient
 „que vous m'obéissiez. La femme repliqua, nous som-
 „mes égaux, l'un ne doit pas avoir de l'avantage sur
 „l'autre, nous avons été faits également tous les deux
 „de la terre. Ils resterent depuis cette dispute très
 „aigris, de sorte que Lilis prévoiant, que leurs dispu-
 „tes seroient éternelles, prononça le mot *tetragramma-*
 „*ton*, & d'abord elle vola, & prit, sa course rapide dans
 „les

„les airs. Après cette fuite, Adam se plaignit à Dieu
 „& lui dit : Seigneur la femme que vous m'aviez
 „donnée a pris la fuite , & s'est envolée. Dieu en-
 „voia trois anges , savoir , *Senoi* , *Sansenoi* , *Sanmange-*
 „*loph* , pour ramener la fugitive Lilis , & il leur dit ,
 „si Lilis consent à revenir , cela est fort bien , mais si
 „elle refuse de retourner , cent de ses enfans mour-
 „ront par jour. Les anges étant partis , ils trouverent
 „Lilis sur la Mer , dans un tems de tempête. C'étoit
 „au même lieu , où dans la suite des tems Pharaon
 „& les Egyptiens furent noyés. Les anges signifierent
 „à Lilis les ordres de Dieu , & comme elle refusoit
 „de revenir & qu'elle ne vouloit pas obéir , les anges
 „lui dirent : Nous vous jetterons dans la Mer , & nous
 „vous étoufferons. Lilis pria les anges de la laisser
 „continuer son chemin , parcequ'elle avoit été créée pour
 „faire perir huit garçons & vingt filles les premiers
 „jours de leur naissance. Les anges aiant entendu ce
 „discours voulurent la prendre par force , & la rame-
 „ner à Adam : alors Lilis promit sous serment , qu'elle
 „renonçoit à tout le pouvoir , qu'elle avoit de nuire
 „aux enfans , partout où elle trouveroit les noms des
 „anges écrits sur du papier , sur du parchemin , sur
 „du carton , ou leurs portraits peints ; & elle se sou-
 „mit à la punition de voir mourir tous les jours cent
 „de ses fils. Depuis ce tems cent *Schedim* , ou jeu-
 „nes demons , du nombre de ses enfans , sont morts
 „par jour. Et c'est là la raison pour la quelle dit
 „Rabbi Ben Sira , on écrit le nom de ces anges sur
 „du carton , & on les met comme un préservatif au
 „cou des enfans , afin que Lilis les voyant , elle se Tou-
 „vienne de son serment , & ne leur nuise pas.“ *Quan-*
 „do mulier Judæa prægnans est , partusque appropinquat ,
 „cubiculum puerperæ decenter preparatur , & rebus omni-
 „bus

bus necessariis instruitur. Ante omnia pater familias, vel quispiam alius Judæus vitæ sanctimonia & pietate insignis, (si modo talis nspiam sub caloram convexitate reperiri possit.) creta accepta in ambitu cubili circum describit in omnibus parietibus, & supra jantham tam intrinsecus quam extrinsecus, nec non in singulis parietibus, & circa lectum, Ebraicis characteribus sequentia inscribit verba **אדם היה חוץ לילית** Adam, Chava, Chutz Lilis, i. e. Adam, Eva, apage te Lilis; quibus significans; si gravida puero sit mulier, ei a Deo uxorem, Evæ, non autem Lilisæ similem, dandam; si vero puella, hanc olim marito suo in auxilium fueram, ut Adamo fuit Eva, non autem refractariam & inobsequentem, qualem se Adamo præbuit Lilisæ Quam in principio Deus Adamum in paradiso solum creasset, dixit: Non est bonum, hominem esse solum: uxorem itaque illi similem ex terra creavit, cui Lilisæ nomen imposuit. Sed e vestigio jurgia inter eos gliscere ceperunt, & in hunc mundum inter se vixati sunt: mulier initiam fecit, & dixit **איני שוכנת למטה** Ego tibi non succumbam; cui vir respondit: **ואיני שוכב למטה אלה למעלה** Neque ego tibi me submittam, sed potius incumbam, tibi dominabor: Te enim obedientem & subiectam esse decet. Mulier regeffit; pares ambo sumus, neuter altero excellit: siquidem ex terra creati sumus: & ita aversis mansere avinīs, disitis infestis sese invicem diserpentes. Quum itaque Lilisæ æterna hic prævideret dissidia, sacrosanctum nomen **שם המפורש** (hoc est, nomen tetragrammaton **יהוה** cum arcana & cabalistica expositione, quam Lutherus libello edito impugnavit) protulit, & protinus volata per aërem apertum præpeti cursu sese proripuit. Quo facto, ita Deum compellavit Adamus; Domine totius mundi, uxor quam mihi dederas e conspectu meo evolavit.

tres itaque angelos סנסי סנמגלף Sendi, Sanfenoi, Sanmangeloph, qui Lilisam fugientem retraherent, misit Deus, his eos alloquutus verbis; si in reditum consentiat, bene se res habet; sin vero, centum singulis diebus e filiis ejus morientur. Ita illam insequuti angeli in mari demum sunt assequuti, quo tempore procellosam valde, & tempestuosam erat; illo ipso videlicet in loco, quo postea Egyptii submergendi erant; deique mandatum illi votum fecerunt. Quum vero obtemperare nollet, & redire recusaret, dixerunt angeli; ni nobiscum redeas, in mare immersam te suffocabimus. Tunc illos rogavit Lilisa, ut se missam facerent: se enim in id demum creatam, ut pueros octo, puellas vero viginti, primis à navitate diebus, infestaret & occideret. Quod quum audissent angeli, vi illam abripere, & ad Adamum reducere satagebant. Tum sacramento sese obstrinxit Lilisa, omnemque infantibus nocendi potestatem ejuravit, si modo angelorum illorum nomina vel effigies, in schedula charta pergamenta, aut ubicunque descriptas aut depictas, reperiret: penam etiam sibi a Deo injustam, centum nempe filiorum singulis diebus mortem, recipere se spondit. Exinde ergo singulis diebus centum שדידי Schedim, id est, juniores daemones e filiis ejus mortui sunt, &c. Et hæc est causa, cur horum angelorum nomina in Kamea, hoc est, membrana scribamur, & infantibus pro amuleto appendamus; ut sc. Lilisa, jurisjurandi memor, noxias ab illis manus abstineat. J. Baxtorfi Synagoge Judaica. C. IV. p. 80 sequ.

Lors qu'on lit de pareilles fables, on est d'abord tenté de croire, que les Rabins, qui les débitent, sont des gens privés totalement du sens commun, & c'est l'idée qu'en ont la plupart de ceux; qui ne les connoissent, que par ce qu'ils en voient dans presque tous les ouvrages des Theologiens chrétiens. Mais ceux qui ont réflé-

chi sur les travers, où l'esprit humain est sujet de donner, & qui aiant lu les Ecrits des Rabins, savent le grand nombre de Savants illustres, qu'il y a eu parmi eux, ne sont pas plus étonnés du Conte de *Lilis*, que de mille histoires aussi ridicules sur les demoniaques, & sur plusieurs miracles absurdes, qui se trouvent non seulement dans les anciens auteurs chrétiens, mais encore dans les modernes. Aux yeux d'un homme sage un Janseniste, cabriolant sur le tombeau de *S. Paris*, & deux cens Docteurs de la même Secte buvant, à la place du sucre, tous les matins dans leur Thé une ou deux pincées de la terre du *S. Diacre*, pour guerir le mal d'estomac, & les obstructions du mesentere, sont aussi insensés qu'un Rabin, faisant un cercle dans la chambre d'une accouchée, & écrivant le nom des anges pour empêcher les malefices de *Lilis*: C'est ce que je montrerai dans une note du Chapitre suivant. Au reste j'ai dit, que les Rabins avoient eu de très grands hommes. Voici le jugement, qu'en porte un illustre Critique qui possédoit parfaitement leur langue. „On sera peut être étonné de voir, que „d'une langue aussi sterile qu'est l'hebreu, qui est con- „tenu dans le Vieux Testament, les Juifs aient formé „une langue aussi féconde, qu'est maintenant l'hebreu „des Rabins. Il semble même qu'il y ait eu en quel- „que façon de la temerité, à oser entreprendre d'écrire „sur toutes sortes de matieres, dans une langue qui „leur fournissoit si peu de mots. Cependant il n'y a „presque point de Science, dont les Rabins n'ayent „traité. Ils ont traduit la plupart des anciens Philo- „sophes, des Mathematiciens, & des Medecins. On „trouve les Livres de *Platon*, d'*Aristote*, de *Galien*, „d'*Avicenne*, d'*Averroës*, & d'une infinité d'autres au- „teurs écrits en hebreu de Rabin. Ils ne manquent „pas

„pas même de Poètes, ni de Rheteurs Je
 „sai que ceux, qui connoissent le genie de la langue
 „hebraïque, auront de la peine à croire, que les Juifs
 „aient pu écrire dans cette langue sur tant de matie-
 „res différentes. Mais si l'on veut s'appliquer à lire
 „leurs Livres, on trouvera un grand nombre de Ra-
 „bins, qui ont très bien écrit dans leur langue. Ra-
 „bin Isaac Abarvanel, par exemple, n'a pas moins de
 „netteté & d'éloquence en hebreu de Rabin, que Ci-
 „ceron en a en latin. Le stile du Rabin Moïse, fils
 „de Maimon, n'est pas moins pur, ni moins net dans
 „son genre, que celui de Quinte-Curce ; & la dic-
 „tion du Rabin Aben Esra approche assés de celle de
 „Saluste. Enfin cette langue, toute remplie qu'elle est
 „de mots étrangers, ne laisse pas d'avoir quelque grace
 „dans les Livres de ceux, qui écrivent bien ; & il
 „n'est pas même impossible de la reduire en art, bien
 „que quelques savans hommes, qui ne l'avoient pas
 „étudiée assés à fond, aient été d'un sentiment opposé.”
Richard Simon Hist. Critiq. du Vieux Testament. p. 384.

• J'ai promis de finir cette remarque, par rapporter
 ce que *Platon* disoit des Androgynes, espece d'herma-
 phrodites, qu'il suppose avoir été une race superbe &
 ennemie des Dieux. Je vais traduire ce que ce phi-
 losophe en dit. Car cela est si absurde, que si je ne
 faisois qu'un simple extrait, je craindrois qu'on ne pen-
 sat, que j'ai cherché à donner du ridicule à une chose,
 qui ne l'est déjà que trop par elle même.

„Au commencement, dit *Platon*, il y avoit trois
 „sortes d'especes d'hommes, non seulement les deux
 „qui subsistent encore aujourd'hui, savoir le male & la
 „femelle, mais une troisieme qui étoit composée des
 „deux premieres, dont il ne nous reste plus que le
 „nom aujourd'hui. Les Androgynes (c'est ainsi qu'on

„les appelloit), ils étoient non seulement composés du
„visage de l'homme, & de celui de la femme, mais
„encore du sexe de tous les deux. Il ne reste plus
„rien d'eux aujourd'hui que le nom, qui même est
„infame.

„Tous les hommes de ces trois différentes es-
„ces étoient d'une forme ronde, ils avoient quatre
„bras, quatre jambes, deux visages tournés l'un vers
„l'autre & posés sur un seul cou, quatre oreilles,
„deux parties génitales. Ils marchaient droit, mais
„quand ils vouloient aller fort vite, ils faisoient des
„culbutes, comme ces baladins, qui font Plusieurs
„tours en roulant, après avoir mis la tête entre les
„jambes.

„La raison de la différente configuration de ces
„trois especes différentes venoit de ce que les males
„avoient été faits par le Soleil, les femmes par la
„Terre, & le genre mêlé des Androgynes par la Lu-
„ne, qui participe du Soleil & de la Terre. Ils étoient
„d'une figure sphérique, parcequ'ils ressembloient à
„ceux à qui ils devoient leur origine, (au Soleil,
„à la Terre, à la Lune): ils étoient robustes, forts,
„entreprenants: ils résolurent de faire la guerre aux
„Dieux, & de monter au Ciel, ainsi que les géans
„dont parle Homere avoient voulu le faire. Jupiter
„donc, & les autres Dieux tinrent conseil pour sa-
„voir, ce qu'ils feroient, car l'affaire, dont il s'agis-
„soit, n'étoit pas de petite importance; ils ne savoient
„comment ils pourroient détruire ces rebelles. S'ils
„les exterminoient à coups de foudre, comme ils
„avoient fait les géans, le culte des Dieux périrait
„par l'anéantissement du genre humain. D'un autre
„côté les Dieux ne pouvoient pas souffrir une pareille
„insolence. Enfin Jupiter prenant la parole, dit; je
„sçais

„sçais le moien de laisser vivre les hommes, & de
 „les rendre plus modestes, il faut les faire devenir
 „plus foibles. Je les diviserai en deux parties: il
 „s'ensuivra de là, qu'ils auront moins de force, qua
 „leur nombre sera plus grand, & que nous aurons
 „par conséquent plus d'adorateurs. Ils iront donc
 „dorénavant sur deux jambes; s'ils continuent encore
 „d'être mechans, je les diviserai une seconde fois, ils
 „ne marcheront plus que sur une jambe; & comme
 „des boiteux, ils seront obligés de sauter. Aiant dit
 „ces paroles, Jupiter divisa les hommes en deux, de
 „la même maniere que l'on divise les œufs durs,
 „qu'on fait confire au sel, ou comme on les coupe
 „avec un crin ou un cheveux. Jupiter ordonna en
 „suite à Apollon, après cette division faite, de tour-
 „ner le visage vers cette partie, qui avoit été sepa-
 „rée, pour que chaque homme, considérant la coupure
 „qui lui avoit été faite, il en devint plus modeste.
 „Jupiter commanda encore de guerir les blessures de
 „cette incision. Apollon obeit, & après avoir tournée
 „le visage des hommes, il leur tira la peau, en en-
 „velopa leur blâssure; & la lia vers le ventre, à cet
 „endroit que l'on appelle le nombril.“ *Πρωτον μιν*
γὰρ τρεῖς ἦν τὰ γένη τὰ τῶν ἀνδρῶπων· οὐχ, ὥσπερ νῦν,
δύο, ἀρρεν καὶ θῆλυ ἀλλὰ καὶ τρίτον προσῆν κοινόν ὃν
ἀμφοτέρων τούτων, οὗ νῦν ὄνομα λοιπόν, αὐτὸ δὲ ἠφά-
νισται. ἀνδρόγυνον γὰρ ἐν τότε μιν ἦν καὶ εἶδος καὶ
ὄνομα ἐξ ἀμφοτέρων κοινόν τῷ τε ἀρρενι καὶ θήλει.
νῦν δ' οὐκ ἔστιν ἀλλ' ἢ ἐν ὀπίθῃ ὄνομα καίμενοι. ἔπι-
τα ὅλοι ἦν ἑκάστου τῷ ἀνθρώπου τὸ εἶδος στρογγύλον,
ταῦτον καὶ πλευρὰς κύκλῳ ἔχον. χεῖρας δὲ τετραγῶς
εἶχε, καὶ σκέλη τὰ ἴσα ταῖς χερσίν. καὶ πρόσθια δύο
ἐπ' αὐχένι κυκλωτερεῖ, ὅμοια πάντα. κεφαλὴν δ' ἐπ'
ἀμφοτέροις τοῖς πρόσθιοις ἰσότητι καίμενοις μέλαν, καὶ

ἄτα τίτταρα, καὶ αἰδοῖα δύο. καὶ τὰλλα πάντα ὡς ἀπὸ τούτων ἂν τις εἰκάσειεν. ἰσχυρύντο δὲ καὶ ὀρδοῖν, ὥσπερ νῦν, ἰσχυρύνει βουληθείη. καὶ ἰσχύει ταχύ ὀρμήσειεν ἰλδοῖν, ὥσπερ οἱ κυβιστῶντες καὶ εἰς ὀρδοῖν τὰ σκέλη περιφερόμενοι κυβιστῶσι κύκλω. ἢ δὲ διὰ ταῦτα τρία τὰ γίγναι καὶ τοιαῦτα, ὅτι τὸ μὲν ἄρρον ἦν τῷ ἡλίῳ τὴν ἀρχὴν ἐκγοῖσι, τὸ δὲ θῆλυ, τῆς γῆς· τὸ δὲ ἀμφοτέρω μετέχον, τῆς σελήνης, ὅτι καὶ ἡ σελήνη ἀμφοτέρω μετέχει. περιφερῇ δὲ δὴ αὐτὴ καὶ αὐτὰ, καὶ ἡ πορεία αὐτῶν, διὰ τοῖς γοιῦσιν ὅμοια εἶναι. ἦν οὖν ἰσχυρὴ δυνάμει καὶ τὴν ῥώμην καὶ τὰ φρονήματα μεγάλα εἶχεν. ἐπιχειρήσαντι δὲ τοῖς θεοῖς· καὶ ὁ λέγει Ὀμηρος περὶ ἐφιάλτου τι καὶ αὐτοῦ, περὶ ἐκείνων λέγεται, τὸ εἰς τὰν ὑβρίον ἀνάστασιν ἐπιχειρεῖν ποιεῖν, ὡς ἐπιδητομέηναι τοῖς θεοῖς. ὁ οὖν Ζεὺς καὶ οἱ ἄλλοι θεοὶ βουλεύοντο ὅτι καὶ αὐτοῖς ποιῆσαι καὶ διηπύρουν. ἔτι γὰρ ὅπως ἀποκτείναναι εἶχον, καὶ, ὥσπερ τὸς γίγαντας, κεραιώσαντες, τὸ γένος ἀφανίσαναι (αἱ τιμαὶ γὰρ αὐτοῖς καὶ τὰ ἱερὰ τὰ παρὰ τῶν ἀνθρώπων ἠφαιρίζετο) ἔτι ὅπως ἰῶν ἀστυλαίειν. μέγας δὲ ὁ Ζεὺς ἰσχυρὸς λέγει, ὅτι, Δοκεῖ μοι (ἔφη) ἔχειν μηχανὴν ὡς ἂν εἴεν τι ἀνθρώποι, καὶ παύσωντο τῆς ἀκολασίας, ἀδινέστεροι γενόμενοι. νῦν μὲν γὰρ αὐτοὺς (ἔφη) διατεμῶ δίχα ἔκαστοι· καὶ ἅμα μὲν ἀδινέστεροι ἔσονται, ἅμα δὲ χρησιμώτεροι ἡμῖν, διὰ τὸ πλεῖν τοὺς ἀριθμοὶ γυγνόμεναι. καὶ βαδιῶνται ὀρδοῖν ἐπὶ δύοιν σκελοῖν. ἰὼν δὲ τί δοκῶσιν ἀστυλαίειν, καὶ μὴ ἐθίλυναι ἡσυχίαν ἄγειν, πάλιν αὖ, ἔφη, τιμῶ δίχα· ὥστ' ἐφ' ἐνὸς πορεύονται σκέλους ἀσκαλιώσαντες. ταῦτα εἰπὼν ἔτι μιν ἀνθρώπους δίχα, ὥσπερ οἱ τὰ ὡὰ τέκνοντες, καὶ μέλλοντες ταρχειν, ἢ ὥσπερ οἱ τὰ ὡὰ ταῖς θριξίν. ὅτινα δὲ τί μοι, τὸν Απόλλων ἐκέλευε τό, τι πρόσωπον μετατρέφειν καὶ τὸ τῷ ἀνέμῳ ἡμισυ πρὸς τὴν τεμῆν, ἵνα θεώμενος τὴν αὐτῇ τεμῆσιν κατμήτερος εἴη ὁ ἀνθρώπος· καὶ

τάλ-

ταῖα ἰσθαι ἐκάλουν. ὁ δὲ, τό, τι πρόσωπον μετί-
 τρεψι, καὶ συνελκεν πανταχῶς τὸ δίδυμα ἐπὶ τὴν γα-
 στέρα τῶν καλουμένων, ὡς περ τὰ εὐσπατα θαλάττια,
 ἐν γάμα ποιῶν, ἀπιδίει κατὰ μίσην τὴν γαστέρα, ὃ δὲ
 τὸν ὀμφαλὸν καλοῦσι. Principio tria hominum erant
 genera, non solum quæ nunc duo mas & fœmina, verum
 etiam tertium quoddam aderat, ex utrisque compositum.
 Cujus solum nobis restat nomen, ipsum periit. Androgy-
 num quippe tunc erat, & specie, & nomine, ex maris
 & fœminæ sexu commixtum. Ipsum profecto defecit, no-
 men solum infame relictum. Præterea tota ejusque homi-
 nis species erat rotunda, dorsum & latera circum habens,
 manus quatuor, totidemque crura, vultus item duos tereti
 cervice connexos consimiles. Caput utrisque vultibus con-
 tra versis, unum. Aures quatuor, genitalia duo, & alia
 singula, ut ex his quisque convenienter existimare potest.
 Incedebat tunc & rectus, ut nunc, in utram vellet partem:
 & quoties celerius ire contenderet, instar eorum qui prono
 capite crura sursum circumferentes circulares choream exer-
 cent, tunc octo membris innixus celeri circulo ferebatur. Ob
 hanc vero causam tria genera & talia erant, quia mascu-
 lum sole genitum erat: fœmina, Terra: promiscuum deni-
 que, Luna. Utriusque enim Luna est particeps. Sphærica
 vero erant & figura, & motu, quia parentum similia.
 Unde & robusto corpore, & elato animo erant. Quare
 cum diis pugnare tentabant, & in cælum ascendere, quem
 admodum de Ephialto & Oto scribit Homerus. Jupiter igitur
 unaque dii ceteri quid agendum esset, consultaverunt.
 Qua in re non parva inerat ambiguitas. Nam neque
 quomodo eos interficerent, reperiebant; & eorum, sicuti
 gigantum, fulminando genus delerent: extincto enim homi-
 num genere, humanus deorum cultus veneratioque periret:
 neque in tanta insolentia perseverare illos permittendum
 censebant. Tandem sententiam Jupiter suam explicuit.

Inueni, inquit, qua ratione fieri possit, ut & sint homines, & modestiores sint. Idque erit, si imbeciliores fiant. Unumquemque nunc duas in partes dividam. Ex quo & debiliores erunt, & nobis etiam magis id conducit. Numvero siquidem plures erunt qui nos colent. Recti duobus crucibus ibunt. Quod si rursus impie insurgere videantur, iterum in duo secabo, ut unico cruce nixi, utpote claudi, saltare cogantur. Hac factus bifariam partitus est singulos, instar eorum qui ova dividunt, ut sale condiant, vel qui capillis ova secant. Mandavitque Apollini, ut partitione statim facta, cuiusque vultum cervicisque dimidium in eam partem qua sectus est, verteret, ut scissionem suam considerans modestior feret: reliquis autem mederi iussit. Ille continuo vultum vertit, & contrahens undique entem in eam qui nunc venter vocatur, tanquam contracta marsupia & os unum faciens, medio in ventre ligavit. Quem quidem nexum umbilicum vocant. Plato in Conviv. Opp. Mars. Ficini. p. 1185 seq.

Voilà donc Jupiter, & toute la cour celeste, en fureté contre les attaques de nos ancêtres punis, partagés, réduits au misérable état, où nous sommes aujourd'hui. Mais comme les meilleures choses ont leur inconvenient, il en arriva un très grand de ce partage, que Jupiter n'avoit pas prévu : quand deux parties divisées venoient à se rencontrer, elles s'embrassoient si tendrement, & avec tant d'ardeur, qu'elles ne vouloient plus se séparer. Jupiter touché du malheur des hommes, trouva pour le faire finir un expedient, dont un autre que lui ne se seroit pas avisé. „Il changea de place les parties génitales, & les mit „par devant, elles avoient été jusqu'alors au derriere „& attachées aux fesses : car la génération ne se faisoit point par l'union du male & de la femelle, „mais en repandant la semence par terre, ainsi que „font

„font les Cigales. Les parties générales aiant été dont
 „mises par devant, Jupiter regla que la génération au-
 „roit lieu par la jonction du male & de la femelle :
 „afin que lorsqu'un homme s'uniroit à une femme,
 „la suite de cette union fut la propagation du genre
 „humain, & pour qu'un male s'unissant à un male,
 „après avoir été rassasié de plaisir, il put songer à sa
 „nourriture & à sa conservation.“ *Ἐπειδ' οὖν ἡ φύ-
 σις δίχῃ ἐμνήθη, παθεῖν ἕκασον τὸ ἥμισυ τὸ αὐτῷ,
 ζυγίη, καὶ περιβάλλοντες τὰς χεῖρας, καὶ συμπλεκόμε-
 νοι ἀλλήλοις, ἐπιδυμούντες συμφῦναι, ἀπιδύνησκαν ὑπὸ
 τῷ λιμοῦ καὶ τῆς ἄλλης ἀργίας, διὰ τὸ μηδὲν ἰδέσθαι
 χωρὶς ἀλλήλων ποιεῖν καὶ ὁπότε τί ἀποθάνοι τῶν ἡμί-
 σεων, τὸ δὲ λειψθεῖη, τὸ λειψθεῖν ἄλλο ἐζητεῖ, καὶ συνε-
 πλέκετο, εἴτε γυναικὸς τῆς ὅλης ἐντύχοι ἡμίσει (ὃ δὲ
 οὖν γυναικᾷ καλεῖται) εἴτ' ἀνδρὸς· καὶ ὕτως ἀπώλυν-
 το. ἐλαῖας δὲ ὁ Ζεὺς, ἄλλην μηχανὴν πορίσεται, καὶ
 μετατίθῃσιν αὐτῶν τὰ αἰδοῖα εἰς τὸ πρόδαν. τίως γὰρ
 ταῦτα ἐκτὸς εἶχον, καὶ ἐγύνων, καὶ ἔτικτον, ἢ εἰς
 ἀλλήλους, ἀλλ' εἰς γῆν, ὥσπερ οἱ τέττιγες. μετέδρηκε
 οὖν οὕτως αὐτῶν εἰς τὸ πρόδαν, καὶ διὰ τούτων τῆν γένε-
 σιν ἐν ἀλλήλοις ἐποίησε, διὰ τῷ ἄρρενος ἐν τῷ θήλει.
 τῶν δὲ ἑνῶκα, ἵνα ἐν τῇ συμπλοκῇ, ἅμα μὲν εἰ ἀνὴρ
 γυναικὶ ἐντύχοι, γένωσιν, καὶ γίγνοιτο τὸ γένος· ἅμα
 δ' εἰ καὶ ἄρρενι, πλασματὶ γοῦν γίγνοιτο τῆς συνευ-
 σίας, καὶ διαναπαύειντο, καὶ ἐπὶ τὰ ἔργα τρέποιντο,
 καὶ τῷ ἄλλῃ βίου ἐπιμελοῖντο. Postquam natura homi-
 num ita divisit, cum quisque dimidium sui agnatum
 euperet, inter se concurrebant, circumjectisque brachiis se
 inuicem complectebantur, conflari unum affectantes. Unde
 fame & torpore deficiebant, eo quod nunquam seungi vel-
 lent. Et cum dimidium unum moriebatur, restabatque al-
 terum, quod supererat rursus aliud asciscibat, similiterque
 congregiebatur, siue solius cujusdam totiusque fœminæ di-*

midiam esset, quam feminam nunc vocamus, seu viri. Atque ita genus hominum deperibat. Quocirca miseratus Jupiter, remedium aliud excogitavit, permixtauit genitalia, & quæ prius retro erant, ad anteriores partes transtulit. Antea siquidem cum ad nates hæc haberent, non invicem, sed in terram spargentes semina cicadarum instar concipiebant, atque generabant. Cum vero ad anteriora transposuissent, per hæc generationem in se invicem fecit expleri: per masculum quidem in femina, hæc de causa, ut si in amplexu vir feminae commisceretur, genita prole speciem hominum propagarent. Sin autem masculo masculus, satietate ab amplexu amoverentur, & ad res gerendas conversi victam curarent. Ibid. p. 1186.

Platon ne reste pas en si beau chemin. Il explique ensuite la cause de l'amour que les hommes & les femmes ont en général les uns pour les autres ; celle du goût particulier que quelques femmes ont pour d'autres femmes, & quelques hommes pour d'autres hommes. „Les males, dit-il, qui sont les moitiés d'un „Androgyne, sont fort adonnées aux femmes ; & les „femelles qui sont l'une des moitiés d'un Androgyne „cherissent passionément les hommes. Quant aux fem- „mes qui aiment d'autres femmes, ce sont des moi- „tiés des anciennes femelles, qui étoient doubles ; & „les hommes qui aiment les hommes sont des moi- „tiés des anciens males, qui étoient également doubles. Ζητεί δὲ αἱ τῷ ἑαυτῷ ἑκάστοι ἐνέμβalon· ὅσαι μὲν ἔν τῶν ἀνδρῶν τῷ κοινῷ τμήματι εἰσιν (ὃ τὴ τότε ἀνδρῶ γυναι καλεῖτο) φιλογύναικίς τι εἰσι, καὶ οἱ πολλοὶ τῶν μοιχῶν ἐν τούτῳ τῷ γένει γίγναισι· καὶ ὅσαι αὖ γυναικες φίλανδρoί τι καὶ μοιχεύονται, ἐν τούτῳ τῷ γένει γίγνονται. ὅσαι δὲ τῶν γυναικῶν γυναικὸς τμήματι εἰσιν, οὐ πάντ' αὐταὶ τοῖς ἀνδράσι τὸν νοῦν προτίχουσιν, ἀλλὰ μᾶλλον πρὸς τὰς γυναῖκας ττραμμένα εἰσι. καὶ αἱ

ἡ ἰσχυροτέρα ἐκ τούτων τῶν γένους ὑπὸ τῶν θεῶν. ὅπου δὲ ἄρρενες τε καὶ γυναῖκες εἰσὶν, τὰ ἄρρενα διώκουσι. *Quærit autem perpetuo sui quisque dimidium : quamobrem quicunque ex viris promiscui generis portio sunt, quod olim Androgynum vocabatur, mulierosi sunt, adulterique, ut plurimum, ex his reperiuntur. Ex hoc sane genere moechi ducunt originem. Rursus quæcunque mulieres virorum cupide moechæque sunt, hac stirpe nascuntur, Quæ vero mulieres mulieris pars existant, haut multum viros desiderant, sed fæminas magis affectant, atque hinc fæminæ quæ fæminas cupiunt nascuntur. At vero qui maris portio sunt, mares sequuntur.* Plato in Convivio p. 1186.

Si nous trouvions aujourd'hui de pareilles fables dans nos contes des Fées, nous dirions que l'auteur a abusé du droit d'inventer des histoires fabuleuses. C'est cependant le sage, le divin Platon, dans les ouvrages duquel S. Augustin trouvoit tant de sublimes vérités chrétiennes, qui les a débitées gravement, & dans un Dialogue philosophique. Cicéron étoit presque aussi prévenu, que S. Augustin, en faveur de Platon. Si Epicure avoit dit la moitié des chimères, dont ce philosophe a rempli ses ouvrages, combien l'Orateur romain ne les auroit-il pas tournées en ridicule ? Lui qui cherchoit à relever les moindres petits défauts de la philosophie des Epicuriens. Mais il faut vouloir s'aveugler, ou convenir, qu'Epicure est aussi au dessus de Platon, que la brillante lumière du Soleil est au dessus de la foible clarté de la Lune. Si Epicure avoit eu des idées plus justes de la Divinité, il auroit eu lui seul plus de mérite, que tous les anciens philosophes ensemble. La base de son système physique fait encore aujourd'hui, celle du système des deux plus grands philosophes modernes, Gassendi & Newton.

L'atome, le vuide, l'indivisibilité de la maniere, l'impression faite sur nos sens par les corps étrangers, qui sont la source de toutes nos idées, (notre entendement ne pouvant en avoir aucune, qu'elle n'ait été auparavant reçue par nos sens,) l'explication des diverses sensations, par la différence de la configuration des parties qui nous affectent; toutes les qualités occultes bannies: enfin presque toutes les opinions des plus illustres modernes sur les orages, les vents, la pluie, le feu, la terre, l'eau, l'air. Voilà quelle est la philosophie d'*Epicure*. Il est vrai, qu'il a été mauvais astronome; mais quel est le philosophe ancien, avant *Ptolémée*, qui l'ait été meilleur que lui? Ajoutons à l'étendue & à la pénétration de son esprit, la plus utile, la plus raisonnable & la plus sage morale, de la quelle il nous a donné les plus excellents préceptes, dont j'ai rapporté les principaux dans les Dissertations sur *Ocellus*. Joignons encore à tant d'avantages la simplicité de ses mœurs, sa tempérance, son mépris pour les richesses, & nous dirons avec *Lucrece*, ce disciple qui lui fait tant d'honneur, „Epicure s'est „élevé au dessus de tous les mortels par l'effort de „son esprit, & il a paru parmi les philosophes avec „la même splendeur, que le Soleil, qui s'élevant sur „l'horizon efface l'éclat de tous les astres.“

Ipse Epicurus

*Qui genus humanum ingenio superavit, & omnis
Perstrinxit stellas exortus uti aethereus sol.*

Lucret. de rer. nat. Lib. III. v. ult.

Malgré tant de choses saintes, que *S. Augustin* prétendoit avoir trouvé dans les ouvrages de *Platon*, il pensoit cependant ainsi que moi sur *Epicure*: & il disoit qu'il l'eût préféré à tous les autres philosophes, s'il avoit cru des peines, & des récompenses après la mort.

mort. *Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi ego credidissem post mortem restare animæ vitam, & fructus meritorum, quod Epicurus credere noluit.* August. Confess. lib. IV. cap. XVI.

Τὸ δ' ἤλεκτρον ἐκκριθέντος τῷ πνεύματός, ἀναλαμβάνει τὸ ὅμοιον σῶμα. *Et l'ambre attire un corps semblable, l'air étant sorti hors de lui. Chapitre IV. §. dernier.*

On diroit, que *Timée* a entrevu la véritable cause de l'électricité dont la recherche a tant occupé les Philosophes modernes. Il n'y a presque plus de doute sur cette cause, & elle est la même, que *Timée* paroît indiquer; savoir une expulsion d'une matiere subtile, qui en rentrant avec force dans le corps, du quel elle a été chassée par le frottement, ou par une autre cause, emporte avec elle des petits corps, qui se trouvent dans le voisinage du corps électrisé.





Chapitre V.

Κεφ. 2.

§. 1.

§. 1.

Toute la nourriture est amenée & distribuée dans le corps, depuis la racine du cœur & la source du ventre: si le corps est plus que moins arrosé par la nourriture, l'effet produit par cet écoulement s'appelle accroissement: si au contraire le corps est moins que plus arrosé, l'effet qui s'ensuit s'appelle dépérissement. La vigueur est le milieu, ou le terme entre ces deux états, & il doit être regardé comme une égalité d'écoulemens & d'influxions.

§. 2. Les jointures qui font la liaison des parties du corps étant déliées, si le passage à

Τροφὰ δὲ πᾶσα ἀπὸ
ρίζας μὲν τᾶς καρ-
δίας, παγῶς δὲ τᾶς
κοιλίας, ἐπάγεται τῷ
σώματι. ὁ καὶ εἰκα
πλείω τᾶς ἀπορρέου-
σας ἐπάρδοιτο, αὖξια
λέγεται. εἰκα δὲ μει-
ώ, φθίσις. αἱ δ' αἰκ-
μαί, μεθόριον τούτων
ἐστὶ, καὶ ἐν ἰσότητι ἀ-
πορροῶς καὶ ἐπιρροῶς
νοέεται.

§. 2. Λυομένων δὲ τῶν
αἰρμῶν τᾶς συστάσιος,
αἵκα μηκέτι δίοδος ἢ
πνεύ.

l'esprit est interrompu, & si la nourriture n'est plus distribuée, l'animal meurt. Il y a beaucoup d'accidens qui sont les causes de la vie & de la mort. Un genre de ces accidents est nommé *maladie*. Or les principes de la maladie sont les dérèglemens des premières puissances : comme lorsque le chaud ou le froid, ou l'humide ou le sec, qui sont des puissances simples, abondent trop, ou viennent à défaillir. Après le défaut de ces facultés *les autres causes de la maladie* sont, le changement du sang : les altérations qui s'y font par la corruption, les détériorations de la chair fondue & deséchée. Si les altérations du sang, ou les fontes

πνεύματι, ἢ τροφὰ μὴ διαδίδοται, θνῄσκει τὸ ζῶον. πολλαὶ δὲ αἰτίαι ζῶας, καὶ θανάτου αἰτίαι. ἐν δὲ γένος, νόσος ὀνομαίνεται. νόσῳ δ' ἀρχαὶ μὲν, αἱ τῶν πρῶταν δυναμίων ἀσυμμετρίαι, εἴκα πλεονάζοιεν ἢ ἐλλείποιεν τὰ ἀπλᾶ δυνάμεις, θερμότητας, ἢ ψυχρότητας, ἢ ὑγρότητας, ἢ ξαρότητας. μετὰ δὲ ταύτας, αἱ τῷ αἵματος τροπαί, καὶ ἀλλοιώσεις ἐκ διαφθοράς, καὶ αἱ τῆς σαρκὸς τακομένας κακώσεις αἵκα κατὰς μετοβολὰς, ἐπὶ τὸ ὅζυ, ἢ ἀλμυρὸν, ἢ δριμύτροπαί αἵματος, ἢ σαρκὸς

τα-

de la chair se font par des changemens provenant de choses salées, ou acres, ils engendrent de la bile & de la pituite.

τακεδόνες γένοιντο. χολᾶς γὰρ αἱ γενέσθαι καὶ φλέγματος, ἐν θένδε.

§. 3. Les sucres morbifères sont foibles lorsqu'ils ne sont point enracinés, mais ceux dont les principes sont engendrés vers les os, & ceux qui vont jusqu'à la moëlle & qui s'y enflamment, sont très facheux.

§. 3. Χυμοὶ νοσώδεις, καὶ ὑγρῶν σάψις, αἵμαυραι μὲν, αἱ μὴ ἐν βάθει χαλεπαὶ δ', ὧν ἀρχαὶ γεννῶνται ἐξ ὀσέων· ἀνιάραι δὲ, ἐκ μυελῶ ἐξαπτόμεναι.

§. 4. Les autres maladies sont causées, par les vents, la bile, la pituite, qui s'augmentent & coulent dans des lieux principaux, & qui leur sont étrangers: car alors ils prennent la place des meilleures

§. 4. Τελευταῖαι δὲ νόσων ἐντὶ, πνεῦμα, χολὰ, φλέγμα, αὐξόμενα, καὶ ῥέοντα ἐς χώρας ἀλλοτρίας, ἢ τόπως ἐπικαιρίως. τόκα γὰρ ἀντικαταλαμβάνοντα τὰν τῶν καρρῶ-
νων

^I χυμοὶ νοσώδεις, καὶ ὑγρῶν σάψις, mot à mot: les sucres morbifères, la pourriture des humeurs.

parties, ils chassent celles qui sont convenables, se logent à leur place, nuisent aux corps, & changent en mauvais ce qui étoit bon auparavant.

§. 5. Voila quelles sont les causes des affections des corps; plusieurs maladies de l'ame viennent d'elles, mais ces maladies sont différentes selon les différentes facultés: par exemple, l'engourdissement est une difficulté de la faculté de sentir; l'oubli de celle de se ressouvenir; le dégoût & la trop grande avidité, sont la dépravation de la faculté de désirer; les passions féroces, & les rages piquantes, sont la dépravation de la faculté de sentir; l'ignorance & la folie

των χώραν, ἢ ἀπελάσαντα τὰ συγγενέα, ἰδρύεται κακοῦντα τὰ σώματα, καὶ ἐς αὐτὰ ταῦτα ἀναλύοντα.

§. 5. Καὶ σώματος μὲν πάθεα τὰδε, ἢ ἐκ τῶνδε ψυχᾶς νόσοι ἐν τὶ πολλά. ἄλλαι δ' ἄλλων δυναμῶν ἐντί· αἰσθητικᾶς μὲν, δυσαισθησία· μνημονικᾶς δὲ, λάθα· ὀρμητικᾶς δὲ, ἀνσβεξία, καὶ ἡ προπέτεια· παθητικᾶς δὲ, ἀγρία πάθεά τε καὶ λύσσα οἰσρῶδες· λογικᾶς δὲ, ἀμαθία καὶ ἀφροσύνα. ἀρχαὶ δὲ κα-

sont la dépravation de la faculté de raisonner ; & les principes du vice sont les voluptés, les tristesses, les désirs, les craintes qui dependent du corps, & qui sont mêlées, pour ainsi dire, avec l'ame. On donne différents noms aux passions & aux vices, selon leurs différents effets, tels sont les amours, les désirs, les cupidités déreglées, les coleres véhémentes, les emportemens, les souhaits immodérés, les voluptés demesurées.

§. 6. Etre en général sans regle dans les passions, & en être commandé, c'est le terme de la vertu & du vice : car excéder dans les pas-

κακίας, αἰδοῖναι καὶ λύ-
παι, ἐπιθυμία τε καὶ
φόβοι, ἐξαμμέναι μὲν
ἐκ σώματος, ἀνακεκρα-
μέναι δὲ τῇ ψυχῇ, καὶ
ἐξαγγελλόμεναι ὀνό-
μασι ποικίλοις ἕρως τε
γὰρ καὶ πόθοι, ἱμεροί
τε ἐκλυτοί, ὀργαί τε
σύντονοι, καὶ θυμοὶ βα-
ρεῖς, ἐπιθυμία τε ποικί-
λαι, καὶ αἰδοῖναι ἄμε-
τροι ἐντί.

§. 6. Ἀπλῶς δὲ, αἰ-
τόπως ἔχεν ποτὶ τὰ
πάθη, καὶ ἄρχεσθαι,
πέρας ἀρετᾶς καὶ κα-
κίας ἐστὶ. τὸ γὰρ πλεο-
να-

² αἶμα pour ἡμᾶς.

³ δαξασμῶς, le traducteur latin croit, qu'il faut écrire ἰδαξασμῶς, des morsures.

fions, ou être plus fort que les passions, cela nous rend bien ou mal disposés. Or les tempéramens des corps peuvent contribuer beaucoup à nos inclinations; devenant aigus, chauds, ils prennent différentes qualités qui nous conduisent tantôt dans la melancolie, tantôt dans une impudicité effrénée, & tantôt dans d'autres maladies de l'ame. Il arrive que lorsque les parties sont remplies de fluxions, ces mauvaises humeurs causent des ulcères & des tumeurs qui échauffent le corps & le rendent mal-sain. Ces accidens produisent la tristesse, l'oubli, la folie, & l'épouvante.

νάζεν ἐν ταύταις, ἢ κάρρωνα αὐτᾶν εἶμεν, εὖ ἢ κακῶς ἅμμε διατίθησι. ποτὶ δὲ ταύτας τὰς ὁρμὰς μεγάλα μὲν συνεργέειν δύνανται αἱ τῶν σωμάτων κράσιες, ὅξεϊται ἢ θερμαί, ἢ ἄλλοτ' αἰλοῖται γιγνόμεναι, ἐς τε μελαγχολίας καὶ λαγνείας λαβροτάτας αἰγοῖσαι ἅμμε. ² καὶ ρευματιζόμενα μέρεα ³ δαξασμῶς ποιεῦντι ⁴ κῆμορφὰς ⁵ φλεγμαινόντων σωμάτων μᾶλλον ἢ ὑγιαίνόντων δι' ὧν δυσθυμίαι καὶ λάθαι, παραφροσύναι τε καὶ πτοῖαι ἀπεργάζονται.

S 2

§. 7.

⁴ ποιεῦντι pour ποίεουσι.

⁵ καὶ μορφὰς φλεγμαινόντων σωμάτων, & des tumeurs, mot à mot, & des formes des corps brûlans.

§. 7. Les coutumes que l'on a contractées, & celles dans les quelles on a été nourri, soit dans les villes, soit dans les maisons particulières qui les pratiquent, peuvent encore beaucoup sur nôtre tempéramment. La diete que l'on observe tous les jours, c'est à dire, le genre de nourriture, & la quantité que l'on en prend, produit un grand effet sur nôtre esprit, amolissant l'ame ou la fortifiant par le courage: le séjour que nous habitons, l'air que nous respirons, les nourritures simples que nous prenons, les exercices du corps, & les mœurs de ceux qui sont avec nous, peuvent beaucoup pour nous exciter à la vertu ou au vice.

§. 7. Ἰκανὰ δὲ τὰ θεα, ἐν οἷς ἂν ἐντρα-
 Φῶσι κατὰ πόλιν ἢ οἶκον, καὶ αἱ καθ' ἀμέ-
 ραν διαίτα, θρύπτου-
 σα τὰν ψυχὰν, ἢ ῥων-
 νῶσα ποτ' αἰκνίαν. ταὶ
 γὰρ θυραυλία, καὶ ἀ-
 πλαῖ τροφαί, καὶ τὰ
 γυμνάσια, καὶ τὰ ἥθεα
 τῶν συνόντων, τὰ μέ-
 γιστα δύνανται ποτὶ
 ἀρετὰν καὶ ποτὶ κα-
 κίαν. καὶ ταῦτα μὲν
 αἰτία ἐκ τῶν γενετό-
 ρων καὶ στοιχείων ἐπά-
 γεται μᾶλλον ἢ ἐξ
 ἀμέων, ὅτι μὴ ἀρεγαίαι
 ἐσὶν, ἀφισπόμεναι ἀ-
 μῶν τῶν ποθεινόντων
 ἔργων.

Et ces deux choses, *c'est à dire la vertu & le vice*, viennent plutôt de nos parens & des élemens, que de nous mêmes, à moins que l'on en excepte la paresse, lorsque nous nous éloignons des ouvrages, qui nous sont utiles & gracieux.

§. 8. Pour que l'animal jouisse d'un état heureux, il faut que le corps ait les vertus ou les qualités qui sont dépendantes de lui, comme la santé, la facilité de bien sentir, la force, & la beauté.

§. 9. Les principes de la beauté sont les justes proportions des parties, selon les parties entre elles, & les proportions de ces mêmes parties avec l'ame.

§. 10. La nature a arrangé le corps à l'instar d'un tabernacle, comme un instrument, pour être obéissant aux loix de la nature, & harmonique avec les regles de la vie. Il faut de même

§. 8. Ποτὶ δὲ τὸ εὖ ἔχειν ὁ τὸ ζῶον, δεῖ τὸ σῶμα ἔχειν ταῖς ὑπ' αὐτῷ ἀρεταῖς, ὑγίαν τε καὶ ἐναισθησίαν, ἰσχύον τε καὶ κάλλος.

§. 9. Ἀρχαὶ δὲ κάλλους, συμμετρία ποτὶ τ' αὐτὰ τὰ μέρη, καὶ ποτὶ τὰν ψυχάν.

§. 10. Ἄ γὰρ φύσις οἷον ὄργανον ἀρμόξατο τὸ σκᾶνος, ὑπακούον τε εἶμεν καὶ ἑναρμόνιον ταῖς τῶν βίων ὑποθέσεσι. δεῖ δὲ καὶ τὰν

accorder l'ame avec les vertus, qui lui sont analogues, & conduire par une égale regle l'esprit & le corps : par exemple, l'ame par la tempérance, le corps par la santé; l'ame par la prudence, le corps par la faculté de bien sentir; l'ame par la valeur, le corps par la force & par la vigueur; l'ame par la justice, le corps par la beauté.

§. II. Les principes de toutes ces qualités, soit spirituelles soit temporelles, viennent de la nature; & leurs milieux & leurs fins, c'est à dire leurs augmentations & leurs perfections, sont la suite de l'application. Le corps les acquiert par l'art de la lute & de la medecine; & l'esprit par l'éducation & par la

τὰν ψυχὰν ρυθμίζεσθαι ποτὶ τὰς ἀναλόγως ἀρετὰς ποτὶ μὲν σωφροσύναν, οἷον ποτὶ ὑγίαν τὸ σῶμα ποτὶ δὲ φρόνασιν, οἷον ποτὶ ἐναισθησίαν ποτὶ δὲ ἀνδρείοτατα, οἷον ποτὶ ῥώμαν καὶ ἰσχύν. ποτὶ δὲ δικαιοσύναν, οἷον ποτὶ κάλλος τὸ σῶμα.

§. II. Τούτων δὲ, ἀρχαὶ μὲν ἐκ φύσεως· μέσα δὲ καὶ πέριχα, ἐξ ἐπιμελείας σώματός τε, διὰ γυμναστικᾶς ἢ ἰατρικᾶς ψυχᾶς δὲ, διὰ παιδείας καὶ φιλοσοφίας. αὐτὰ γάρ τεταται δυνάμεις τρέφουσαι καὶ τονοῖσαι καὶ

philosophie. Tous ces *καὶ τὰ σώματα καὶ τὰς*
différents exercices, & ces ψυχὰς, διὰ πόνων καὶ
diverses facultés nour- διαίτας καθαρότατος,
 rissent & fortifient le τὰ μὲν διὰ Φαρμα-
 corps & l'ame par les κειᾶν, τὰ δὲ παιδευ-
 travaux, par les instruc- τικῇ τῶν ψυχῶν, διὰ
 tions, & par les dietes κολασίων καὶ ἐπιπλα-
 exactes : les unes de ces ξίων. ῥωννύουσι γὰρ,
 facultés agissent donc διὰ προτροπῶν ἐγεί-
 par les remedes sur le ροισαὶ τῶν ὁρμῶν, καὶ
 corps ; & les autres sont ἐκκελευόμεναι τὰ πο-
 utiles pour l'ame, soit τίφορα ποτὶ ἔργα.
 par les leçons, soit par
 les punitions & les cor-
 rections ; car par ces
 moiens elles fortifient,
 reveillent l'inclination à la vertu, nous portent
 au bien par différens motifs, & nous excitent
 à des actions utiles.

§. 12. L'art de se fro-
 ter le corps, & l'art de
 la medecine, qui a une
 afinité avec lui, est desti-
 né à guerir les corps, en
 retablissant les puissan-
 ces dans une bonne har-
 monie. Il rend le sang

§. 12. Ἀλεπτικὰ
 μὲν ὧν καὶ ἅ ταῦτα
 συγγενεσάτα ἰατρικὰ,
 σώματα ταχθεῖσα θε-
 ραπεύειν ⁷ εἰς τὴν κρα-
 τίσαν ἀρμονίαν ἀγοί-
 σα

S 4

⁷ θεραπεύειν pour θεραπεύειν, guerir.

pur & la respiration libre; & il est principalement en usage, afin que si quelque chose de mauvais existe dans le corps, les puissances du sang & de la respiration étant fortifiées, puissent dompter & détruire ces choses vicieuses.

§. 13. La musique & la philosophie, qui est sa conductrice, sont destinées, par les Dieux & les loix, à la correction de l'ame; elles accoutument, persuadent, & même forcent la partie irraisonnable de l'ame d'obéir à la partie raisonnable. Ensorte que cette partie irraisonnable contribue elle même à rendre l'esprit doux; contraint la cupidité de rester dans la tranquillité, & n'étant point émue sans raison,

σα τὰς δυνάμεις, τό τε αἷμα καθαρόν, καὶ τὸ πνεῦμα σύρρουν ἀπεργάζεται· ἢ εἰ καὶ τι νοσῶδες ὑπογένοιτο, κράτος αὐτῷ ἔχοιεν ἐρρωμέναι τὰς δυνάμεις αἵματος καὶ πνεύματος.

· §. 13. Μωσικὰ δὲ, καὶ αἱ ταύτας ἀγερμῶν φιλοσοφία, ἐπὶ τῇ τῆς ψυχῆς ἐπανορθώσει ταχθεῖσιν ὑπὸ θεῶν τε καὶ νόμων, ἐθίζοντι καὶ πείθοντι, τὰ δὲ καὶ ποταναγκάζοντι, τὸ μὲν ἄλογον τῷ λογικῷ πείθεσθαι· τῷ δ' αἰλόγῳ, θυμὸν μὲν πρᾶον εἶμεν, ἐπιθυμίας δὲ ἐν ἀρεμῇσει· ὥς μὴ δίχα λόγῳ κινέεσθαι, μηδὲ μὲν αἰτρεμίζειν τῷ
νω

demeure dans un état
paisible, obéissant à l'es-
prit lorsqu'il l'excite au
travail ou au plaisir.

νῶ ἐκκαλεομένω, ἢ πο-
τι ἔργα, ἢ ποτὶ ἀπο-
λαύσιας.

§. 14. L'obéissance, &
la constance sont le ter-
me de la temperance &
de la modestie : c'est à di-
re, que ces premières ver-

§. 14. Οὗτος γὰρ
ἐστὶν ὁρὸς σωφροσύνας,
εὐπειθείᾳ τε καὶ καρ-
τερίᾳ.

tus sont celles, qui constituent ces dernières.

§. 15. L'intelligence
& la philosophie, qui
est très ancienne, ayant
détruit les mensonges,
ont inspiré la science, re-
tiré l'esprit de sa grande
ignorance, & lui ont fait
appercevoir distincte-
ment les choses divi-
nes ; la connoissance
des quelles rend heu-
reux ceux, qui l'ayant ac-
quise, sont contents de
leur sort dans ce qui re-
garde les biens tempo-
rels, & en font un usage

§. 15. Καὶ σύνεσις,
καὶ αἱ πρεσβύτα φι-
λοσοφία, ἀποκαθαρά-
μεναι ⁸ ψεύδεα, ἐνέ-
θηκαν τὰν ἐπισήμαν,
ἀνακαλεσάμεναι τὸν
ἐκ μεγάλης τᾶς ἀ-
γνοίας, χαλάσασθαι ἐς
ὄψιν τῶν θείων· τοῖς
ἐνδιατρῖβεν σὺν αὐταρ-
κειᾳ τε ποτ' ἀνθρώ-
πειᾳ, καὶ συνεργίᾳ ἐπὶ
τὸν σύμμετρον βίᾳ

S 5

χρό-

⁸ ψεύδων, quelques Manuscrits portent ψευδίας δόξας,
les mensonges & les préjuges.

senfé pendant le tems entier de leur vie. Celui à qui son bon genie a donné en partage cette heureuse destinée, est conduit par une opinion très veritable à une vie très heureuse.

§. 16. Si quelqu'un est vitieux, & viole les regles de l'Etat; il faut qu'il soit puni par les loix & par les reproches: l'on doit encore l'éprouvanter par la crainte de l'enfer, par l'apprehension des peines continuelles, des chatimens du Ciel, & par les terreurs & les punitions inevitables, qui sont reservées aux malheureux criminels sous la terre, c'est à dire

χρόνον, εὐδαιμόν ἐστιν. ὅτω μὲν ὁ δαίμων μοίρας τὰς δ' ἔλαχε, δι' ἀλαθεςαίταν δόξαν ἄγεται ἐπὶ τὸν εὐδαιμόνεσσαν βίον.

§. 16. Εἰ δὲ καὶ τις σκληρὸς καὶ ἀπειθής, τούτῳ ἐπέσθω ὁ κόλασις, ἃ τ' ἐκ τῶν νόμων καὶ ἃ ἐκ τῶν λόγων σύντονα ἐπάγοισα δείματά τε ἐπωράνια καὶ τὰ καθ' ἅδεω, ὅτι κολάσιες ἀπαράττοι ἀπόκεινται δυσδαίμοσι νεστέραις.

dans l'autre monde.

§. 17. Je loue beaucoup le poete Jonien

§. 17. Καὶ τὰλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνι-

ἢ ἐπίσθω τούτῳ suivent celui-ci ἐπίσθω, present de l'imperatif du *medium*.

(Homere), d'avoir rendu les hommes religieux, par des fables anciennes & utiles : car de même que nous guerrifions quelquefois les corps par des remedes forts, s'ils ne cedent pas aux remedes les plus sains, de même nous reprimons les ames par des discours faux, si elles ne se laissent pas conduire par les veritables. C'est par la même raison qu'il faut établir des peines passageres, *fondées sur la croyance de la transformation des ames ou de la Metempsychose*: en sorte que les ames des hommes timides passent après la mort dans le corps des femmes, exposées aux mepris & aux injures : & les ames des meur-

νικὸν ποιητᾶν, ἐκ παλαιᾶς ποιεῦντα τῶς ἐναντίας. ὥς γὰρ τὰ σώματα νοσῶδεσι πόκα ὑγιαίνομεν, ¹⁰ εἴκα μὴ εἴκη τοῖς ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπειρονομεν ψευδέσι λόγοις, εἴ κα μὴ ἄγεται ἀλαθέσι. λέγοντο δ' ἀναγκαίως καὶ τιμωρεῖσθαι ξένοι, ὥς μετενδυομένην τᾶν ψυχᾶν, τῶν μὲν δειλῶν, ἐς γυναικέα σκάνεα, ποθ' ὑβριν ἐκδιδόμενα· τῶν δὲ μαιφόνων, ἐς θηρίων σώματα, ποτι

κό-

¹⁰ ὑγιαίνομεν pour ὑγιαίνομεν, nous guerrifions.

triers dans le corps des bêtes feroces, pour *y recevoir* leur punition : celles des impudiques dans les cochons & les sangliers : celles des inconstans & des évaporés dans les oiseaux qui volent dans les airs : celles des paresseux, des fainéans, des ignorans, & des fous, dans les formes des animaux aquatiques. C'est la Déesse Nemesis, qui juge toutes ces choses, dans le second période, *c'est à dire dans le cercle de la seconde région autour de la terre*, avec les demons, vengeurs des crimes, qui sont les inquisiteurs terrestres des actions humaines, & à qui le Dieu conducteur de toutes choses a accordé l'administration du monde, qui a été rempli

κόλασιν· λούγων δ', ἐς
 συνῶν ἢ κάπρων μορ-
 φάς· κούφων δὲ καὶ
 μετεώρων, ἐς πτηνῶν
 αἰεροπόρων· ἀργῶν δὲ
 καὶ ἀπράκτων, ἀμα-
 θῶν τε καὶ ἀνοήτων,
 ἐς τὰν τῶν ἐνύδρων ἰδέ-
 αν. ἅπαντα δὲ ταῦ-
 τα ἐν δευτέρᾳ περιό-
 δῳ ἡ Νέμεσις συνδιέ-
 κρινε, σὺν δαίμοσι πα-
 λαμναίοις χθονίοις τε,
 τοῖς ἐπόπταις τῶν ἀν-
 θρωπίνων· οἷς ὁ πᾶν-
 των ἀγεμὼν θεὸς ἐπέ-
 τρεψε διοίκησιν κόσμου,
 συμπεπληρωμένῳ ἐκ
 θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων·
 τῶν τε ἄλλων ζώων, ὅ-

de Dieux, d'hommes, *σα δεδαμιοῦργηται ποτ'*
 & d'autres animaux, qui *εἰκόνα τῶν ἀρίστων εἶ-*
 ont été produits, selon *δος* ^{II} *ἀγεννάτω καὶ*
 l'image, & le modele *αἰωνίῳ.*
 très bon de la forme
 improduite & éternelle.

^{II} *ἀγεννάτω καὶ αἰωνίῳ improduite & éternelle* quel-
 ques Manuscrits portent *αἰωνίῳ καὶ νοητῷ*, éternelle &
spirituelle.

DISSERTATIONS

sur le

CINQUIEME CHAPITRE.

Ποτὶ δὲ ταύτας τὰς ὁρμὰς μεγάλα μὲν συ-
νεργέειν δύνανται αἱ τῶν σωμάτων κράσεις ;
 voici la construction, *αἱ κράσεις τῶν σωμά-*
των δύνανται συνεργέειν μεγάλα ποτὶ τὰς ταύ-
τας ὁρμὰς. Les tempéramens des corps peu-
vent contribuer beaucoup à nos inclinations.
Chapitre V. §. 6.

Voilà une vérité sur la quelle on réfléchit fort peu
 aujourd'hui, & qui cependant influe non seulement sur
 la prospérité des particuliers, mais encore sur celle des
 Etats, qui sont bien ou mal gouvernés, bien ou mal
 défendus, selon que ceux qui les composent sont plus
 ou moins éclairés, plus ou moins vertueux, plus ou
 moins courageux, & plus ou moins robustes. Or il
 n'est pas douteux, que le temperament ne décide beau-
 coup

coup chés un homme de l'acquisition ou de la perte qu'il peut faire de ces différentes qualités.

Si l'on élève un jeune homme au milieu du luxe & de la volupté : si dès son enfance il est nourri parmi des gens, dont l'unique soin est de faire bonne chère & de fuir tout ce qui peut altérer les plaisirs les plus sensuels, il devient foible en croissant, chaque année augmente son aversion pour tout ce qui peut troubler cette vie oiseuse & effeminée, à la quelle il est accoutumé. Et lorsqu'il arrive dans un âge entièrement formé, au lieu d'avoir le courage & la force d'un Spartiate, il a la foiblesse & souvent la lâcheté d'un Sibarite ; la vertu lui paroît un préjugé vulgaire, il est accoutumé d'entendre plaisanter sur l'adultère, d'ouïr louer la bonne chère, & les débauches de la table, de voir mépriser les malheureux, de flatter basement les gens en place dont il espère des récompenses ; il a sucé tous ces défauts avec le lait : que peut-on espérer d'un pareil citoyen, & comment un État, qui en contient beaucoup de semblables, peut-il ne pas décliner, & n'être pas enfin détruit dans la suite du tems ?

Si nous considérons les mœurs des anciens peuples, nous verrons que leur grandeur, leur décadence, & leur dépérissement total n'eurent point d'autre cause que celle de la différente éducation, qu'ils donnerent aux enfans, & qui influa sur leur temperament. Tandis que les Grecs furent sobres, adonnés aux exercices du corps, appliqués à la culture de leur terre, ennemis du luxe, partisans de la vertu, ils vainquirent les Perses, ils firent échouer tous les projets de leurs ennemis ; mais lors qu'après les batailles de Marathon & de Salamin, ils commencerent à aimer l'oïveté, & que l'amour pour les spectacles les leur rendit abso-
lu-

lument nécessaires, leur gloire & leur liberté s'évanouissent bientôt ! *Aristophane*, *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide* préparèrent à *Philippe*, qui vint peu d'années après eux, la conquête de la Grèce, & la servitude d'*Athenes*. Les Citoyens de cette ville, autrefois si formidable à ses ennemis, étoient plus occupés des spectacles & des fêtes, que des projets de *Philippe*. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à lire les oraisons de *Demosthène*, qui reprochoit sans cesse à ses concitoyens, leur oisiveté & leur amour outré pour les spectacles. Écoutons le parler lui-même.

„Pourquoi O Athéniens ! vos Panathénées & vos
„Bachanales, dont la somptuosité passe tout ce qu'on
„voit ailleurs, & qui vous content plus que votre
„flotte ne vous couta jamais, ne manquent elles pas ?
„elles sont toujours célébrées au tems prescrit, soit
„que se soient des personnes intelligentes, soit que se
„soient des ignorans qui s'en mêlent. Au contraire
„vos flottes, remoin celle qui alloit à Pegase, celle qui
„étoit destinée pour Methone, celle qui alloit à Poti-
„dée, ne sont jamais arrivées, que lorsqu'elles ne pou-
„voient plus être d'aucune utilité. A l'égard de vos
„fêtes, les loix ont tout réglé : chacun sait, longtems
„avant qu'elles arrivent, ce qui doit s'observer dans sa
„tribu sur les Musiciens & sur les Athlètes ; quel est
„celui qui paie les acteurs, combien ils doivent rece-
„voir, & quels rôles ils feront. Tout cela est prévu
„& ordonné avec grand soin. Mais dans vos arme-
„mens il n'y a point de règle, point de loi, point
„d'arrangement. Au premier bruit de quelque entre-
„prise des ennemis, on arme des vaisseaux. On élit
„des Capitaines, on leur donne le pouvoir de faire
„des échanges, on cherche les moïens & les expédiens
„d'avoir de l'argent ; on embarque enfin une troupe
„de

„de matelots dont plusieurs sont étrangers & les autres Atheniens. C'est par ces longueurs que périssent tous ceux, que nos flottes devroient sauver : le tems d'agir nous le perdons à faire des préparatifs. Les conjonctures cependant ne s'accoutument pas à notre paresse, l'expérience nous confirme toujours l'inutilité de nos armemens. Nos troupes ne paroissent que pour repousser des invasions faites, & pour secourir des villes prises.“ Καὶ τοι τι δέποτε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, νομίζετε τὴν μὲν τῶν Παναθηναίων ἐαυτῶν καὶ τῶν διανοσίων αἰετὴ κατὰκτοτος χρόνῳ γίνεσθαι, αὐτοὶ δὲ διὰ τὸν χρόνον, αἰετὴ τὴν ἰδιωτῶν οἱ τῶν ἐκείνων ἐπιμελησόμενοι, εἰς ἃ τοσαῦτα ἀναλίσκοντες χρήματα, ὅσα οὐδ' εἰς ἓνα τῶν ἀποσώλων, καὶ ταῦτοι ὅχλον καὶ τοσαύτην παρασκευὴν, ὅσην ἂν οἶδ' εἰ τις τῶν ἀπάντων ἔχει· τῆς δὲ ἀποσώλης πάντας ὑμῖν ὑπερξίζει τῶν καιρῶν, τὸν εἰς Μεσσηνίαν, τὸν εἰς Παγασαίαν, τὸν εἰς Ποτίδαιαν, ὅτι ἐκείνη μὲν ἅπαντα τόμῳ τίτακται, καὶ προεῖδεν ἑκάστος, ὑμῶν ἐκ πολλοῦ, τίς χορηγός, ἢ γυμνασιάρχος, τῆς φυλῆς, πότι καὶ τί λαβόντα τί δεῖ ποιῆναι, ἔδιν ἀνέχεσθαι, οὐδ' ἀφρίσκει ἐν ταύταις ἡμίληται· ἐν δὲ τοῖς περὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς τῆς παρασκευῆς, ἅτακτα ἀόριστα ἀδιόρθωτα ἅπαντα τοιγαρὶν ἅμα ἀνακόμην τι, καὶ τριημέρου καδίσταται, καὶ ταῖς ἀντιδόσεσι ποιούμεθα, καὶ περὶ χρημάτων πόρῳ σκοπεῖται· καὶ μετὰ ταῦτα ἐμβαίνει τῆς μετοίκους ἰδέεω καὶ τῆς χορηγίας οἰκῶντας. εἴτ' αὐτὰς πάλιν ἀντιμεμβιβάζει· εἴτ' ἐν ὅσῳ ταῦτα μέλλετε, προκατάλαβεν ἰφ' ἃ ἂν ἐκπλήσονται. τὸν γὰρ τῆς πράττειν χρόνον, εἰς τὸ παρασκευάζεσθαι ἀναλίσκονται· οἱ δὲ τῶν πραγμάτων καιροὶ ἔμειναν τὴν ὑμῖν βραδύτητα καὶ ῥαθυμίαν. ὥς δ' εἰς τὸ μεταξὺ χρόνον δυιᾶμεν οἰόμεθα ἡμῖν ὑπάρχειν, ἔδιν οἱαὶ τε ἔσθαι ποιῆναι, ἐκ' αὐτῶν τῶν καιρῶν ἐξελέγχονται.

Verum cur tandem putatis, Athenienses Panathæasorum

ferias, & Bacchanalium, semper convenienti tempore fieri, siue peritis harum utramque curatio forte obveniret, siue imperitis: in quas tantas sumptus facitis, quanteos nec in unam classem: & tantam turbam adhibetis, & totum apparatus, quantum hand scio an nullus omnium habeat: classes autem omnes vestras occasionibus demum amissis venire? illa Methouen, illa Pagasus, illa Potidaram missa? quod illa omnia lege saucia & ordinata sunt, & quisque vestrum multo ante novit, quis adilis aut gymnasiarchus sue tribus, quando & a quo & quid accipiendum, quidque faciendum sit: nihil non exquisitum, nihil non definitum, nihil denique neglectum est. In rebus autem bellicis & belli apparitione, inordinata, indefinita, incomposita omnia. Quapropter simul atque audistimus aliquid: & trivemium præfectos constituimus, & inter eos perorationes opum instituiamus & de paranda pecunie rationem deliberamus. Postea decernimus, ne iniquitini conscendamus, & libertini, qui suam ipsi rem familiarem administrant. Deinde ut cives illis iterum succedant. Sic interim dum hæc prorogatis, interierunt ea quæ classis misimus, ante adventum nostrum. Nam rei gerendæ tempus in apparando consumimus: rerum autem occasiones non expellunt nostram tarditatem & socordiam. Quis vero impudens tempore copias nos habere putamus, cum ad ipsam rem ventum est, nihil posse gerere deprehenduntur. Demosthenis oratio prima, in Philippum pag. 181. edit. Basil. M. D. LXXII.

Les Romains eurent le même sort que les Grecs: ils durent toute leur gloire à l'éducation de leurs premiers Aïeux, & à la vie laborieuse: qu'ils menèrent; ils étoient endurcis à la fatigue, capables de supporter les travaux les plus forts, & les plus pénibles: mais après qu'ils eurent vaincu les Carthaginois, & qu'ils se furent enrichis des dépouilles de la Grèce, ils

vecurent dans le luxe, ils perdirent également le courage de l'ame & la force du corps ; ils se diviserent bientôt en différens partis, pour trouver de quoi contenter leurs passions. Le peuple suivit l'exemple des Grands, & la fin des troubles de la Republique fut celle de la liberté. Alors les Empereurs rencherirent encore sur les Chefs des guerres civiles, qui pour gagner l'amitié du peuple, lui avoient donné des fêtes, & l'avoient accoutumé aux spectacles les plus superbes. Les Romains, soumis au Maître que leur nommoient des Soldats séditieux, ne se soucièrent plus que du Theatre. Ils devinrent si peu attachés à la gloire de leur patrie, que les Barbares ruinerent l'Empire, & le détruisirent avec autant de facilité, que les Romains en avoient eu, dans le tems de leur grandeur, à conquérir les Etats de plusieurs Souverains Asiatiques, plongés dans le luxe & la mollesse.

Après la destruction de l'Empire d'Occident, celui d'Orient commença à dépérir par les mêmes raisons, qui avoient causé la perte du premier. Sous *Justinien*, *Narses* & *Belisaire* semblerent vouloir relever la gloire de cet Empereur, qui par leur moyen prit l'Afrique & l'Italie. Mais ces avantages furent bientôt perdus, & les deux grands Généraux, qui les avoient procurés, devinrent l'objet de la jalousie & de la persécution de leur Souverain, qui s'occupoit plus de deux partis, qui s'étoient formés dans le Cirque à Constantinople, que de la gloire & de l'augmentation de ses Etats. Ces deux factions, qui partagèrent l'Empire sous *Justinien*, prirent naissance au Théâtre : elles étoient appelées, *bleue* & *verte*, à cause des couleurs que portoient dans les courses des chars, ceux qui étoient attachés à ces différentes factions. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour le bien public, c'est que l'Empereur

reur prit parti dans cette dispute , & favorisa de tout son pouvoir la faction *bleue*. *Evagre* nous apprend les cruautés que ce Prince fit , & laissa commettre dans cette occasion. „L'Empereur, dit-il, se passionna si fort „pour la faction *bleue*, que ceux qui en étoient, pou- „voient impunément, en plein jour, & au milieu de la „ville, tuer leurs ennemis. Non seulement leur crime „n'étoit pas puni, mais il étoit recompensé ; ce qui fut „la cause de beaucoup d'homicides : car ceux de la „faction *bleue* entroient impunément dans les maisons „de ceux de la *verte*, pilloient leurs biens & les obligeoient de racheter leur vie par les trésors qu'ils „avoient cachés ; si les Magistrats vouloient s'opposer „à de pareils attentats, ils couroient risque d'être punis de mort ; comme il arriva à plusieurs juges qui „périrent, pour avoir condamné au dernier supplice „quelques personnes de la faction *bleue*, qui avoient „tué dans les rues des gens de la *verte*. Un Magistrat „d'une ville de l'Orient succomba sous les verges, pour „avoir fait battre quelques personnes, qui vouloient „assassiner leurs ennemis. *Calinus*, Prefet de la Cilicie, aiant été attaqué par deux partisans de la faction „*bleue*, nommés *Paul* & *Fausse*, qui avoient voulu l'assassiner, les fit mourir, ainsi que la Loi ordonnoit „expressément ; *Justinien*, pour vanger les deux partisans de la faction qu'il protégeoit, fit crucifier ce „Magistrat, qui n'avoit agi que dans les regles de la „plus exacte justice. La partialité & la cruauté de „l'Empereur reduisirent au desespoir ceux de la faction „*verte*, qui obligés pour la plupart à se sauver de leurs „maisons, & ne trouvant aucun azile, s'assemblerent & „formerent différentes bandes de vagabonds & de voleurs, qui, reduits au desespoir, pilloient sur les grands „chemins, & assassinoient également les voyageurs & „leurs

„leurs ennemis, partout où ils les trouvoient.“ *Placuit Justiniano, ita vehementer in alteram factionem eorum qui Veneti dicuntur, animo propendere, ut impune possent ipso meridie in media civitate, adversarios trucidare, & non modo non pœnas metuerent, verum etiam dignarentur honoribus: adeo ut inde multi homicidæ existerent. Licebat autem illis in aed̄s alienas irrumperere, thesauros diripere in illis reconditos, hominibus suam ipsorum salutem ac vitam divendere: & si quis Magistratus illos cohibere moliretur, suo ipse capiti creavit periculum. Unde certe vir quidam, qui gessit in Oriente Magistratum, quoniam nonnullos eorum qui rebus navis studebant, nervis colerecere voluit, quo modestiores efficerentur, per mediam urbem circumductus fuit, nervisque graviter casus. Callinicus porro, Præfectus Ciliciæ, cum duo Cilices Pambus & Faustinus, homicidæ uterque, in eum impetum facerent, occidereque in animo haberent, quoniam pœna ex legibus constituta eos multavit, in crucem actus est, hoc quo supplicio pro rell̄a conscientia & legum observatione affectus. Inde factum est, ut qui alterius erant factionis, cum a domiciliis suis fugissent, & a nemine usquam exciperentur hospitio, sed velut scelera ubique exagitarentur, tendere insidias viatoribus, compilare, cades facere caperent, usque eo ut omnia loca necesse immatura, direptione, & reliquis id genus maleficiis redundarent. Evagr. lib. 4. cap. 29.*

Voilà ce que la fureur du théâtre fit faire à un Empereur, qui vouloit cependant s'acquiescer la gloire d'un grand Législateur. Nous admirons encore aujourd'hui ses Lois sous le nom d'*Justinien*, & l'assemblée de ses Ordonnances sous celui de *Code Justinien*. Mais pourquoi nous étonnons nous, de voir un Législateur prendre parti, avec fureur, entre deux factions produites par le théâtre, nous qui avons vu tant de

Phi-

Philosophes, de Gens de Lettres, de Magistrats, & même d'Ecclesiastiques, oublier la dignité de leur profession; inonder le public de brochures remplies d'injures, former dans le parterre de l'Opera deux factions, qui divisoient la nation & l'occupaient serieusement, tandis que les Anglois méditoient la conquête des deux Indes? Il est certain, que la prise de Quebec & de Ponticheri a moins causé de rumeur à Paris, que les démêlés au sujet des Bouffons. L'on a vu des gens, qui passaient autrefois pour avoir du bon sens, se battre en duel pour un Chanteur italien, & pour un Musicien françois. Le *coeur du Roi* & le *coeur de la Reine* ont fait naître des haines implacables, qui durent encore aujourd'hui, & si le Parlement de Paris eut voulu permettre à un des deux partis, d'agir de force contre l'autre, malheur à tout partisan de la faction bouffonne, qui auroit été sous la puissance d'un Sectateur de *Lulli*. Les *Bouffonnistes* à leur tour, s'ils en avoient eu le pouvoir, n'auroient pas été plus doux que les *Lullistes*.

Nous avançons ici hardiment une vérité, que la postérité aura peine à croire; c'est que les Bouffons ont plus contribué à la suppression de l'Encyclopedie, que toutes les foibles & mauvaises raisons qu'on a alléguées. Les Auteurs de cet ouvrage, en condamnant la musique françoise, avoient irrité le gros de la Nation, qui joignit contre eux son suffrage à celui des Jésuites, & des Jansenistes, qu'elle auroit tournés en ridicule dans une autre occasion. *Montagne* a eu raison de dire: „De la plus subtile sagesse se fait la plus subtile folie, „il n'y a qu'un tour de cheville qui les separe.“

Nous parlerons de cette dispute dans une des notes suivantes, & nous finirons celle-ci par une remarque, que nous croions nécessaire. En blâmant l'abus

du théâtre, & la passion outrée que certaines nations ont pour lui, nous ne prétendons pas condamner l'art inventé par les *Sophocles* & les *Euripides*, perfectionné par les *Corneilles* & les *Racines* : nous désirerions seulement qu'on n'en fit point un abus. Il est certain que dans les grandes villes, les Spectacles sont non seulement utiles, mais absolument nécessaires, ils forment une branche de la police ; c'est ce qu'on a prouvé plusieurs fois évidemment. Mais qui ne riroit de voir une armée, marchant avec deux ou trois troupes de Comédiens, & le Marechal général des Logis aussi occupé de la place, & du logement des troupes comiques, que le Commandant de l'armée du Parc de l'artillerie. N'est-ce pas là pousser la mollesse & l'amour du theatre à l'excès ? & ne doit-on pas craindre, que les nations, où cet usage est introduit, n'aient le même sort qu'eurent les Gaulois, qui s'étant retirés chez les Asiatiques, en prirent les mœurs & le luxe. Un historien latin a fait sur eux une reflexion bien sensée. „Quant à ces Gallo-Grecs, dit *Florus*, c'étoit „une nation mêlée & abatardie & le reste de ces „anciens Gaulois, qui sous la conduite de Brennus „avoient ravagé la Grece ; puis étant passés en Orient, „ils s'étoient établis au milieu de l'Asie. Or comme „la semence des fruits, dégenere en changeant de ter- „roir, ainsi leur bravoure originaire s'étoit amolie par „les coutumes & la mollesse des Asiatiques.“ *Ceterum gens Gallogræcorum, sicut ipsorum nomen indicio est, mixta & adulterata : reliquie Gallorum, qui Brenno Duce vastaverant Græciam ; mox Orientem sequenti, in media Asia parte sederant. Itaque ut frugum semina mutato solo degenerant, sic illa genuina feritas eorum in Asiatica amantitate mollita est. Duobus itaque præliis fusi fugatique sunt.* Flor. hist. roman. epit. lib. 2.

Καὶ τὰ ἡθρα τῶν συνόντων τὰ μέγιστα δύ-
 νανται ποτὶ ἀρετὰν καὶ ποτὶ κακίαν. καὶ ταῦ-
 τα μὲν αἴτια ἐκ τῶν γενετόρων καὶ σοιχείων
 ἐπάγεται μᾶλλον ἢ ἐξ αἰμέων. (αἰμέων pour
 ἡμῶν). Les mœurs de ceux, qui vivent avec nous,
 peuvent beaucoup pour nous exciter à la vertu
 & au vice, & ces deux choses viennent plutôt
 de nos parens & des élémens que de nous mê-
 mes. Chapitre V. §. 7.

Cette Note est comme une suite de la précéden-
 te ; nous y examinerons les trois propositions de Ti-
 mée de Locres : la première, que les mœurs de ceux
 qui vivent avec nous, influent beaucoup sur les nôtres ;
 la seconde, que l'amour que nous avons pour le vice,
 ou pour la vertu, vient plutôt de nos parens, que de
 nous-mêmes ; la troisième, que les élémens influent
 beaucoup sur notre façon de penser & d'agir.

Il n'est rien de si pernicieux que la fréquentation
 des méchants. Quant je dis méchant, je n'entends
 pas parler de ces hommes coupables de crimes, qui
 excitent l'indignation publique, & qui sont du ressort
 des juges ; car qui peut être assés aveugle, ou assés
 corrompu pour ne pas convenir de cette vérité ? Sous
 le nom de méchant, je comprends ces personnes qui, sau-
 vant les apparences, & ne faisant rien qui puisse les
 faire citer à un tribunal judiciaire, ont un très mau-
 vais caractère, & sont les fléaux de ceux avec qui ils
 vivent. Que peut-on, par exemple, apprendre de bon
 & d'utile avec un médifant de profession ? l'est il avec
 quelque esprit, il est plus dangereux que s'il en man-
 quoit. L'esprit est aussi pernicieux dans un homme
 d'un caractère mordant, qu'un poignard l'est dans les

maine d'un traître. Mais je crois qu'il est impossible, qu'un médifant puisse avoir véritablement de l'esprit. La médifance est le partage de tous les petits genies, ils ont quelques misérables saillies qui plaisent, parcequelles flatent la méchanceté du cœur humain ; d'ailleurs ils n'ont presque jamais de véritables connoissances : s'ils en étoient pourvus, ils n'auroient pas recours, pour être amusants, à un moien honteux, qui les rend l'horreur de tous les gens de mérite. Cependant comme il y a beaucoup de personnes d'un esprit mediocre, qui admirent les prétendus bons mots des médifants, on ne sauroit croire, combien ils sont dangereux dans la société, par les copies qu'ils font, toujours plus mauvaises que les originaux. Un homme qui devient médifant par la fréquentation d'un autre médifant, est plus méchant que celui qu'il imite, parcequ'il croit acquérir plus de gloire ; & plus sot, puisqu'il s'est laissé séduire, & que celui qui séduit doit naturellement avoir plus d'esprit que celui qui est séduit.

Si du médifant nous passons au liberrin, nous verrons que son commerce est aussi à craindre que celui du premier. Rien n'excite plus les passions, que le récit que font les débauchés des prétendus plaisirs qu'ils disent goûter. Quel est le jeune homme dont l'esprit ne soit gâté par la fréquentation d'un petit maître, racontant ses bonnes fortunes, & faisant l'éloge de ces soupés voluptueux, d'où la vertu est totalement bannie. Ordinairement il arrive, que les personnes qui se laissent tromper par l'appas séducteur, que leur offrent les débauchés, & qui n'ont point assez de fortune pour contenter leurs passions, donnent, pour avoir de l'argent, dans les travers les plus condamnables, font des dettes qu'ils savent ne devoir & ne pouvoir jamais payer, & trouvent le moien par là d'exercer
véri-

véritablement le métier de voleur, sans courir les risques qui y sont attachés.

Si nous parcourions les principaux vices, nous verrions que la fréquentation de tous ceux qui en sont atteints, est aussi dangereuse que l'est celle des médifans & des débauchés. Nous avons choisi ces deux sortes de gens, parcequ'en général ils sont très communs dans les sociétés, & qu'il en est bien peu qui aient le bonheur d'en être entièrement exemptes.

Venons actuellement à ce que dit *Timée de Locres* au sujet des parens, qu'il prétend être la cause principale des verrus & des vices de leurs enfans. Ce sentiment de *Timée de Locres* est encore une vérité incontestable. Quel amour pour la vertu peut avoir un jeune homme, élevé & nourri sous la tutelle d'un pere vicieux ? il imite dès l'enfance ce qu'il voit faire : entend-il jurer ? il jure dès qu'il parle : voit-il battre des domestiques ? il les bat dès qu'il a la force de le faire. Dans un âge plus avancé il finit avec autant de facilité & plus de plaisir les leçons d'impudicité, d'ivrognerie, de paresse, qu'il reçoit par la conduite qu'il voit tenir à ses parens.

Si un pere adonné au vice vouloit rendre son fils vertueux il ne sauroit le faire ; car quelles impressions peuvent produire les conseils d'une personne, qui les dément à chaque instant par sa conduite ? Qu'on ne pense pas, qu'un jeune homme qui a pris de mauvaises coutumes dès son enfance, & qui les tient de l'exemple paternel, vienne à les quitter lorsqu'on l'éloigne de sa maison, & qu'on le place sous d'autres maîtres : les premières impressions, qui se sont gravées profondément dans l'ame, ne s'effacent jamais. Des enfans nourris dans la paresse, dans le luxe, dans la débauche, conservent éternellement les défauts de ces

passions, & l'on ne peut jamais en arracher la racine de leur cœur. C'est ce qu'a remarqué bien élégamment le sage *Quintilien*. „Plut aux Dieux, dit-il, que „l'on ne put pas nous imputer à nous mêmes le dé- „reglement de nos enfans! Nous amollissons d'abord „leur enfance par toutes sortes de délicatesses. Cette „éducation molle, que nous appellons indulgence, dimi- „nue également la force de leur esprit & celle de leur „corps. A quoi ne porteront pas leurs désirs dans un „âge plus avancé, des enfans qui ont été accoutumés „à fouler la pourpre dès leur naissance? A peine „parlent ils, qu'ils demandent ce qu'il y a de plus dé- „licat. Nous leur apprenons à goûter les bons mor- „ceaux, avant de leur apprendre à parler. Ils croissent „assis dans des chaises roulantes, & s'ils mettent les „pieds à terre, incontinent des femmes empressées les „tiennent suspendus, & les balancent nonchalamment. „S'ils disent quelque chose de licentieux, c'est un amu- „sement pour nous : des paroles qui ne seroient pas „supportables dans la bouche des plus voluptueux, nous „font plaisir dans celle des enfans ; on en rit, on les „applaudit, on les baise. Je ne m'en étonne pas, puis- „que c'est de nous qu'ils les ont apprises, & qu'ils ne „font que répéter ce qu'ils nous entendent dire. Ils „sont témoins de nos passions, de nos plaisirs les „plus criminels, de nos amours avec des concubi- „nes. Il n'y a point de repas, point de table, qui ne „retentisse du bruit des plus infâmes chansons : des „choses, que je n'oserois dire sans rougir, sont expo- „sées en spectacle à leurs yeux. Tout cela passe en ha- „bitude, bientôt après en nature. Les pauvres enfans „se trouvent vitiés avant que de connoître le vice, „mais bientôt ne respirant que le luxe & la mollesse, „ils viennent languir à nos écoles. Y prennent ils ces mœurs ?

„mœurs ? non, mais ils les y apportent.“ *Utinam liberorum nostrorum mores non ipsi perderemus. Infantiam statim deliciis solvimus. Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit ? Nondum prima verba exprimit, & jam cocum intelligit, jam conchylium poscit. Ante palatum eorum, quam os, instituimus. In lecticis crescunt : si terram attigerint, e manibus utrimque sustinentium pendent. Gaudemus, si quid licentius dixerint. Verba, ne Alexandrinis quidem permittenda deliciis, risu & osculo excipimus. Nec mirum : nos docuimus, ex nobis audierunt. Nostras amicas, nostros concubinos vident : omne convivium obscenis canticis strepit ; pudenda dicta spectantur. Fit ex his consuetudo, deinde natura. Discant hæc miseri ante quam sciant vitia esse : inde soluti ac fluentes, non accipiunt e scholis mala ista, sed in scholas afferant. Quintil. institut. orator. lib. I. cap. 3.*

Qui ne croiroit pas, que *Quintilien* dépeint les mœurs de quelques nations modernes, & surtout d'une qui pense donner le ton aux autres, & qui prétend en être servilement imitée. Dieu nous préserve O Prussiens ! de suivre jamais un pareil exemple : ce n'est pas par de semblables préceptes, & par une conduite aussi peu judicieuse, que *Frederic Guillaume* forma les *Heros* sortis de son sang. Le Roi de *Prusse* regnant aujourd'hui avec tant de gloire ; ce grand homme que la postérité mettra à côté des *Césars* & des *Traians*, a été nourri comme un simple particulier, élevé aux grades militaires par degrés ainsi qu'un autre officier, obligé d'essuier toutes les fatigues du métier des armes, exerçant, recrutant son Régiment, aiant soin du plus petit détail, vivant dans sa garnison, & n'aant d'autre plaisir & d'autre délassément que la lec-

lecture & les arts. Après cela on doit moins s'étonner, si par sa bravoure, par sa fermeté, & par son génie, il soutient lui seul depuis sept ans la guerre contre toute l'Europe. Il éleva les Freres comme il avoit été élevé, aussi en fit-il des Heros. Cet *Henri*, que l'Europe étonnée voit aujourd'hui l'émule de gloire de *Frederic le Grand*, a partagé tout le tems de sa vie, sans faste & sans ostentation, entre les armes & les belles Lettres : aussi modeste dans la victoire, qu'impétueux dans les combats. Quels sont les prisonniers faits parmi nos ennemis, qui ne l'aient pas éprouvé ? La fortune jalouse de l'avantage, que les Prussiens auroient retiré du Prince *Ferdinand*, qui avoit déjà donné tant de marques de sa valeur dans plusieurs batailles, a altéré sa santé. Mais le Ciel, sensible aux vœux de tous les citoyens, la recablira ; c'est une des choses des plus avantageuses qui puisse arriver au Roi de Prusse : mettre un de ses Freres en état d'agir, c'est à coup sur lui donner un Heros.

Dans les pais, où les Souverains s'intéressent véritablement au bonheur de leurs sujets, on voit que l'éducation des enfans, & les mœurs domestiques, qu'ils reçoivent de leurs peres, entrent pour beaucoup dans le système politique de l'Etat. Les Spartiates eurent leurs Ephores, & les Romains leurs Censeurs, qui étoient, pour ainsi dire, comme les premiers peres de famille, qui punissoient également la débauche, le luxe, la paresse & tous les autres vices, contraires à la prospérité de la société, dans quelque état & dans quelque rang qu'ils la découvrirent. Les Rois à Sparte étoient obligés, comme les simples particuliers, d'avoir des mœurs ; & les Senateurs à Rome, pendant que la Republique n'avoit point été troublée, & ensuite renversée par les guerres civiles, étoient soumis aux Censeurs

seurs ainsi que les autres citoyens. Ces deux Républiques furent heureuses & florissantes, tandis que les loix, qui concernoient les mœurs & l'éducation des citoyens, furent exactement exécutées; mais dès qu'elles les négligèrent, elles déchurent de leur état florissant.

Les Suisses ont défendus leur liberté contre les tentatives de la Maison d'Autriche; ils la conserveront contre tous les Princes qui voudront les attaquer, pendant qu'ils formeront d'aussi bons citoyens, que ceux qui doivent nécessairement se trouver dans un Etat, où le luxe, la débauche, la mollesse, & l'oisiveté trouvent des Loix qui s'opposent à leurs progrès.

Les hommes pour se distinguer dans quelque Etat, & dans quelque profession que ce soit, doivent y être instruits de fort bonne heure, & déterminés dès l'âge de la raison. Veut-on rendre un paysan bon militaire, si l'on attend qu'il ait quarante ans pour en faire un Soldat, & qu'il ait passé la moitié de sa vie derrière une charue, sans jamais manier les armes: il aura toujours quelque chose, qui se ressentira de son premier état, & n'acquerra jamais ni la dextérité, ni les autres qualités qui sont nécessaires à un Soldat. Mais si dès l'âge de vingt ans tous les paysans d'un Etat sont obligés, comme en Suisse, de faire l'exercice un certain jour de la semaine, d'avoir leurs armes bien entretenues, enfin, pour le dire en un mot, de cultiver le métier des armes au milieu de la paix: lorsque la guerre arrive, tous ces paysans sont des Soldats, l'Etat trouve dans eux des défenseurs prêts à le mettre à couvert des attaques de ses ennemis.

Il en est de même de toutes les autres professions: veut-on faire un bon ecclésiastique, il faut dès sa jeunesse lui inspirer de l'amour pour l'étude de la Théologie, de la vénération pour les Docteurs cé-

célèbres anciens & modernes, & de l'aversion pour toutes les occupations frivoles.

Le principe évident, que j'établis ici, me conduit à dire un mot sur le mal ou le bien qui résulte de la venalité des Charges en France, qui est considérée comme un usage très pernicieux, par les gens qui n'ont examiné cette question que très superficiellement. Pour moi je suis très convaincu, que le plus grand malheur, qui pourroit arriver aujourd'hui en France, seroit la suppression de la venalité des charges. Voici quelles sont mes raisons, qui paroîtront évidentes à tous ceux, qui connoissent l'état des affaires dans ce Royaume.

Il est certain, que les Magistrats des Parlements, & des autres Cours souveraines, sachant que leurs enfants leur succéderont, les font élever dès leur jeunesse, ainsi qu'il convient de l'être à des personnes, qui doivent un jour occuper des postes importants dans la Magistrature. Ils entendent parler dès leur enfance, des loix, des ordonnances, des arrêts célèbres des Parlements: ils vivent pour ainsi dire & croissent dans le sanctuaire de la justice; ils apprennent à honorer les Magistrats, qui se sont acquis une grande réputation, ils entendent parler avec indignation de ceux que leur conduite a rendu méprisables, & que les Parlements ont eux-mêmes exilés & bannis de leurs Corps. Il est impossible que ces discours, qui sont autant de leçons, ne germent peu à peu dans le cœur des enfans, & n'y produisent à la fin des fruits salutaires.

Il y a dans tous les Parlements, surtout dans ceux de la Bretagne, du Languedoc, de la Bourgogne, de la Provence & du Dauphiné, un nombre considérable de Maisons qui y sont dès l'institution de ces Compagnies souveraines. Ce sont elles qui donnent le ton aux nouvelles qui y entrent: ainsi que dans le Parle-
ment

ment de Paris les *La-Moignon*, les *Harlais*, les *Poitiers*, les *Mesme*, les *Novion*, les *d'Aligre*, les *Maupou*, les *Chauvelin*, les *Le-Nain*, les *Le-Coq*, & plusieurs autres Maisons, qui ont illustré la Magistrature, ont toujours influé, & influent encore sur toutes les délibérations du Parlement de Paris.

Examinons actuellement ce qu'il arriveroit dans la Magistrature, si les Charges ne passaient point des peres aux enfans ; alors elles seroient distribuées, sous un regne galant par les Maitresses, & sous un regne devot par le Confesseur : défauts également blamables & pernicieux pour l'Etat. Une Maitresse, née dans un état populaire, & même vil, rempliroit les Compagnies souveraines de tous les rats de cave, & de tous les malotiers du Roiaume, à qui elle vendroit le droit de revendre à leur tour la justice. Une autre Maitresse, au contraire, qui descendroit d'une maison illustre, remettrait à des gentils-hommes ignorans, & à des nobles, n'ayant pris aucune connoissance des loix, la fortune & la vie de tous les citoyens. Dans un Regne devot, l'hipocrisie obtiendrait les postes les plus importans, & l'on verroit bientôt les privileges de l'Etat, ceux de l'Eglise gallicane, & ceux même du Souverain, détruits de fond en comble.

Pour donner des preuves évidentes de ce que je dis ici, l'on n'a qu'à jeter les yeux sur la maniere dont sont remplies, en général, les Charges qui ne sont point hereditaires. Que seroit-ce, grand Dieu ! qu'un Parlement qui seroit composé comme l'est le Corps des Financiers ? & que seroit devenu le Roiaume, les droits du Roi, du peuple & des Magistrats, si lorsque les trois quarts des Evêques voulurent faire un Schisme dans l'Etat, par l'établissement des billers de confession, les Juges, qui composoient les Parlements, eussent été nom-

més

més par des Confesseurs, tels que le Jésuite *La Chaize* ? c'est ce qui seroit inmanquablement arrivé sous la fin du regne de *Louis XIV*, si les Charges n'eussent pas été hereditaires : c'est encore ce qui auroit eu lieu sous le Cardinal de *Fleuri* & sous les Prêtres, qui eurent tant de crédit pendant son Ministère, que chaque Evêque avoit en blanc autant de Lettres de cachet qu'il vouloit, & qu'il remplissoit à sa fantaisie. Il est certain que si dans des tems aussi facheux pour la liberté des citoyens, les Charges n'avoient point été hereditaires dans les Parlemens, le Royaume eut été bouleversé de fond en comble.

Je fais que l'on peut objecter, qu'il arrive quelque fois, que les fils d'un excellent Magistrat naissent sans aucune disposition pour la jurisprudence, & même sans esprit ; dans ce cas les enfans de ce Magistrat heritent de sa charge après sa mort, mais ne sont pas pour cela en droit de l'exercer, & dès qu'ils n'ont point le talent pour l'occuper, le Parlement, dans l'examen que tous les sujets qui veulent y entrer sont obligés de subir, est le maître de les exclure. Cela arrive très souvent, & il n'y a rien de si commun, que de voir le Chancelier refuser, au nom du Roi, des provisions à des gens, qui veulent posséder les charges de leur pere, & les contraindre à les vendre. Cela a même lieu quelquefois allés mal à propos.

Mr. d'Aguesseau fut obligé, sous le Ministère du Cardinal de *Fleuri*, de ne donner aucunes provisions aux fils de tous les Juges, qui avoient condamné le *Pere Gerard* : conduite dans ce Ministre aussi tyrannique que déplorable pour la liberté des suffrages dans les premiers Tribunaux du Roiaume. Après la mort du Cardinal, ceux qui avoient hérité des charges de leur pere, & qui avoient mieux aimé les garder, sans en ti-

rer

rer aucun revenu, que de les vendre, obtinrent des provisions, à la requisiſtion du Parlement, qui n'avoit vu qu'avec la plus grande douleur, que les Jeſuites pourſuiviſſent ſur les enfans la vangeance, qu'ils n'avoient pu exercer ſur les peres, qui étant une fois Membres du Parlement ne pouvoient point en être exclus, que par un jugement autentique de ce même Parlement.

Plusieurs perſonnes ſe ſont élevées contre les Parlemens; pluſieurs auteurs en ont parlé; les uns par préjugés, les autres par des haines particulieres, avec beaucoup de mépris. Mais quel fond les gens ſages peuvent-ils faire, ſur la prévention ou ſur la haine? quel eſt l'homme impartial, qui ne trouve, par exemple, indécent ce que le ſavant *Joſeph Scaliger* diſoit du Parlement de *Paris*? Je transcrirai ici les propres mots qui ſont dans le *Scaligeriana* (pag. 489. Edit. d'Amſterdam, chez Covens & Mortier MDCCL.) „La Cour du Parlement de Paris eſt „une putain prostituée: celui de Toulouſe eſt plus „libre; c'eſt une folie d'appeller Paris le premier Par- „lement, il eſt bien le Parlement des Pairs, mais non „pourtant le premier. C'eſt la choſe la plus majestueuſe „de France que les Parlemens. Quand le Roi eut „pris au mot les Meſſieurs de la Cour, qui euſſent „voulu quitter leur état, plutôt que de conſentir à la „démolition de la Pyramide, quelle ignominie eut-ce „été au Roi! ils ont fait la bête, ils devoient être roi- „des; & plutôt ſe démettre de leur charge comme *olim*, „ceux de Toulouſe ſont bien plus roides.“

Après avoir condamné les termes, dont ſe ſert *Scaliger*: nous observerons ici deux fauſſetés dans ce qu'il dit. Car tous les Parlemens ſont les Parlemens des Pairs, dès que le Roi y prend ſéance. Le Parlement de *Paris* n'eſt le Parlement des Pairs, que

parceque le Roi étant auprès de cette Capitale, les Pairs y siègent dans toutes les grandes occasions. Le Parlement de *Paris* est le premier, quoiqu'en dise *Scaliger*. Il est vrai qu'il n'a aucun droit sur le district des autres : mais étant le plus ancien, il n'y a pas de doute, qu'il ne soit regardé comme le premier. Ce qui avoit mis *Scaliger* de si mauvaise humeur contre le Parlement de *Paris*, c'étoit la foiblesse qu'il avoit marquée lors du rapel des Jésuites. Voilà le sujet de la préférence qu'il donnoit à celui de *Toulouse*. Qu'auroit-il donc dit, s'il avoit vécu dans ces derniers tems ? qu'il eut vu le Parlement de *Paris* condamner les ouvrages de l'illustre *Bayle*, à la requisition des Gens du Roi, marquant dans cette occasion plus de zele que de lumière, & qu'il eut sçu, que le Parlement de *Toulouse* avoit rendu à ce même *Bayle* un honneur unique, en faisant valoir son Testament, qui devoit être annullé, comme celui d'un Réfugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara valide comme le Testament d'un homme, qui avoit éclairé le monde, & honoré sa patrie.

Les Parlements sont composés de simples hommes, comme tous les autres états de l'Univers : ainsi l'on ne doit pas s'étonner, si de tems en tems on y voit des traces & des marques de la foiblesse humaine. Mr. de *Mongeron* aiant fait un Livre, pour prouver la vérité des miracles de l'Abbé *Paris*, capable d'introduire le fanatisme le plus dangereux ; la Cour agissant très-fagement l'exila : le Parlement de *Paris* s'intéressa pour lui inutilement, & fort mal à propos. D'un autre côté le Parlement de *Bordeaux* fit bruler les Lettres Provinciales, Chef d'œuvre de bon sens & d'éloquence, lorsqu'elles parurent. De quel droit vouloir exiger, qu'il n'y ait point de Jansenistes dans le Parlement de

Paris, & de Molinistes dans celui de *Bordeaux* ? Quand toute la France prend parti dans une dispute, qu'il falloit anéantir dès son commencement, en l'accablant de ridicule : les Conseillers d'un Parlement ont ils, dans une fermentation générale de la nation, des secours naturels, qui les élèvent au dessus des foiblesses de tous les autres citoyens ?

Je viens actuellement à la troisième proposition de *Timée de Locres*. Il prétend que les élémens influent beaucoup sur notre façon de penser & d'agir. C'est une vérité qu'on ne peut nier, sans s'aveugler volontairement pour ne pas la connoître. Si nous examinons les mœurs, les coutumes des différentes nations, nous trouverons que le climat y a la principale part. Dans les pays, que le Soleil brule de ses rayons, les peuples sont lâches, mous, effeminés. Il se fait, par la transpiration, une continuelle perte des fluides ; ce qui affoiblit le corps. Par la raison contraire les peuples, qui vivent dans un climat ou froid ou temperé, sont robustes, agiles, valeureux.

L'eau est la boisson naturelle des nations, qui habitent des climats fort chauds ; & celles qui vivent dans des pays froids, se sont faits un usage des liqueurs fortes qui les échauffent.

La coutume, qui oblige les femmes dans certains pays à rester renfermées dans leur maison, & celle, qui leur permet dans d'autres, d'en sortir librement, vient encore de la différence des climats : dans les chauds, les hommes ne sortent guere pendant la chaleur du jour, ils se sont faits un usage de tenir leurs femmes renfermées avec eux ; mais dans les temperés, ils-leurs ont laissé la liberté de faire ainsi qu'eux, & de pouvoir paroître en public, lorsqu'elles le jugent à propos. De même donc que l'usage du vin est plus

ou moins fréquent, selon la chaleur du pais, de même les femmes sont plus ou moins libres, plus ou moins renfermées selon cette même chaleur.

Je ne fais pas d'où vient on a voulu faire un crime à Mr. de *Montesquieu*, pour avoir adopté une vérité aussi évidente, & dont l'expérience nous convainc tous les jours. Lorsque son excellent ouvrage de *l'Esprit des Loix* parut, parmi bien des reproches mal fondés qu'on lui fit, celui d'avoir établi, que le climat influoit beaucoup sur le caractère des peuples, & sur l'établissement de leurs loix, fut un des principaux. On prétendit en tirer des indices, pour rendre sa religion suspecte. Les Jansenistes, les Fanatiques, les ennemis des Philosophes, ces hommes pétris de superstition & d'ignorance, se déchainèrent également contre lui : ils inonderent le public de mauvaises brochures, qui ont fait dire à un Auteur, qui a beaucoup d'esprit joint beaucoup de génie ; *que si ces brochures n'étoient pas mortes en naissant, la posterité auroit cru que l'Esprit des Loix avoit été écrit au milieu d'un peuple barbare.* Eloge de Mr. de Montesquieu, par Mr. d'Alembert.

Malgré le mépris, dont le public a accablé les critiques tenebreuses de ces auteurs sans talens, l'on voit encore aujourd'hui de tems en tems quelques Ecrivains, aussi méprisables que ces premiers, attaquer la mémoire de ce grand homme. L'Auteur d'un Livre intitulé, *l'Ami de la paix*, (Ouvrage fait par l'ordre & pour la justification des Traitans) a osé dire, que bien des Gens de Lettres l'avoient assuré, qu'on ne liroit plus dans vingt ans *l'Esprit des Loix*? Quels sont donc les Gens de Lettres, qui ont pu lui dire une pareille absurdité? sans doute que cet auteur a érigé en savants, les gardes des barrières, & les rats de cave
du

du Fauxbourg S. Martin. C'est apparamment parmi ces illustres beaux esprits, que la condamnation du Livre de M. de *Montesquieu* a été prononcée. Mais bien loin que cet ouvrage puisse jamais recevoir aucune atteinte, par les vaines critiques de ceux, dont l'esprit est assés borné pour ne point en sentir tout le merite, il passera à la posterité la plus reculée ; tous les plus célèbres Savants de l'Europe se réunissent, pour dire des ouvrages de Mr. de *Montesquieu*, ce qu'*Horace* a dit si veritablement des siens. „Je me suis élevé „dans mes vers un monument plus durable que le „bronze, plus illustre que les plus belles pyramides „d'Egypte. L'eau qui mine tout, le vent qui renverse „tout, le tems qui détruit tout, ne pourront l'entamer. Il survivra au nombre des années, il échappera „à leur rapidité.“

*Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ pyramidam altius
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere; aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.*

Horat. L. III. Od. ult.

Voici un des passages de *l'Esprit des Loix*, sur les Financiers, qui a mis Messieurs les Traitans & leur Chevalier litteraire de mauvaise humeur contre Mr. de *Montesquieu*: malheureusement pour eux, c'est un des morceaux des plus vrais, & des mieux touchés de son ouvrage.

„Tout est perdu, lorsque la profession lucrative „des traitans parvient encore par ses richesses à être „une profession honorée. Cela peut être bon dans „les Etats despotiques, où souvent leur emploi est une „partie des fonctions des Gouverneurs eux-mêmes. „Cela n'est pas bon dans la republique ; & une chose

„pareille détruisit la République Romaine. Cela n'est
 „pas meilleur dans la Monarchie ; rien n'est plus con-
 „traire à l'esprit de ce gouvernement. Un dégoût fai-
 „sit tous les autres états ; l'honneur y perd toute sa
 „considération, les moïens lents & naturels de se dis-
 „tinguer ne touchent plus ; & le gouvernement est
 „frappé dans son principe. On vit bien dans les tems
 „passés des fortunes scandaleuses ; c'étoit une des cala-
 „mités des guerres de cinquante ans ; mais pour lors
 „ces richesses furent regardées comme ridicules ; &
 „nous les admirons. Il y a un lot pour chaque pro-
 „fession. Le lot de ceux qui lèvent les tributs est
 „les richesses ; & les récompenses de ces richesses, sont
 „les richesses mêmes. La gloire & l'honneur sont pour
 „cette noblesse, qui ne connoit, qui ne voit, qui ne
 „sent de vrai bien, que l'honneur & la gloire. Le res-
 „pect & la considération sont pour ces Ministres & ces
 „Magistrats qui, ne trouvant que le travail après le tra-
 „vail, veillent nuit & jour pour le bonheur de l'Em-
 „pire.“ *De l'Esprit des Loix* L. III. chap. 20.

Ἀρχαὶ δὲ κάλλους (pour κάλλος gener.
 dorien) συμμετρία πρὸς τ' αὐτὰ τὰ μέρη.
*Les principes de la beauté sont les justes pro-
 portions des parties. Chapitre V. §. 9.*

La perfection de tous les arts se réduit à ce seul
 & unique principe, que *Timée de Locres* donne de la
 beauté. Il est certain que la peinture, la musique, la
 poésie, & toutes les autres sciences ne sont poussées
 plus ou moins à leur perfection, que selon les justes
 proportions de leurs parties.

Considérons d'abord, selon ce sentiment, ce qui re-
 garde la musique ; nous trouverons que l'instrumentale
 est beaucoup plus parfaite dans son genre que la vocale.
 par-

parcequ'elle a plus de justesse dans les proportions de ses parties. Par la musique instrumentale j'entends les *Solo*, les *Duo*, les *Trio* & les *Concerto* : & par la vocale, les *Opera* & les *Cantates*. Je ne parle pas de la musique d'Eglise.

Corelli fut le premier, qui donna à la musique instrumentale ce degré de perfection, où elle s'est conservée depuis ce grand homme ; car il ne faut pas se figurer, qu'elle se soit beaucoup accrue depuis lui. *Maccetti*, le *Clerc*, *Grann*, *Quantz*, *Vivaldi*, *Locatelli*, *Leleman*, *Tartini*, *Mondonville* ont fait, dans des goûts différens, de fort belles choses ; mais aucun *Solo* de *Maccetti*, de le *Clerc*, & des autres Musiciens, n'a effacé la beauté des *Solo* de *Corelli* ; surtout des cinq Sonnettes par accord. *Corelli* conserve & conservera toujours la même beauté : grand dans ses *Egges*, harmonieux dans ses *Basses*, mélodieux dans ses Chants ; simple à la vérité dans ses *Adagio*, mais il les composa exprès dans ce goût, pour laisser la liberté aux grands Musiciens de les broder à leur fantaisie. Il fit à ses *Adagio* des *Basses* admirables, parcequ'il étoit nécessaire d'établir un fond solide de l'harmonie, & qu'il ne vouloit pas s'en rapporter aux musiciens, qui joueroient ses ouvrages : il crut devoir se contenter de leur laisser la liberté des agrémens, & de ce que l'on appelle *broderie*. Quant aux *Trio* de *Corelli*, ils sont beaux, mais en général un peu trop simples, & trop courts, parcequ'ils ont été presque tous faits pour être joués dans les Eglises, pendant certains endroits de la Messe, où le Prêtre ne peut, & ne doit s'arrêter qu'un tems fixe. Il est certain que nous avons des *Trio* de *Quantz*, de *Grann*, de *Mondonville*, de le *Clerc* qui ont quelque chose de plus parfait, & de plus travaillé que ceux de *Corelli*, parcequ'ils ont été beau-

coup moins gênés que lui, & qu'ils n'ont pas composé uniquement pour l'Eglise.

Les François & les Allemands l'emportent de beaucoup sur les Italiens pour les *Trio*, ceux de *Vivaldi* sont en général mauvais; ceux de *Tartini* infiniment au dessous de ses *Concerto*; ceux de *Bernasconi*, très-médiocres. Au contraire, ceux de *Quantz* sont admirables; ceux de *Græn*, d'un goût charmant; ceux de *Macetti*, bons & harmonieux, il les fit après avoir été longtems en France; ceux de *le Clerc*, beaux & chantants; ceux de *Mondonville*, mélodieux, & dignes de la composition d'un habile homme tel que lui.

Les plus beaux *Concerto*, que l'on ait jamais fait, sont sans contredit ceux de *Quantz*: il n'y en a que quelques uns, qui aient transpiré dans le public; parce qu'un grand Roi, qui possède tous les arts, & qui excelle dans la Musique, les conserve pour ses concerts. Il y a onze ans qu'étant à Paris, Mr. *Macetti*, que je revis encore avec un plaisir infini, & j'ose dire avec vénération, me dit: „J'ai entendu, Monsieur, des choses admirables de Mr. *Quantz*." Que diriez-vous donc, lui repliquai-je, si vous connoissiez les plus beaux ouvrages?

Les *Concerto* de *Tartini* ont fait & font encore beaucoup de plaisir; mais il me semble, qu'à les juger selon le principe de *Timée* de *Locres*, ils pechent en général par le même endroit. A force d'être difficiles & trop travaillés, ils ne plaisent pas toujours. Un habile Violon se complait très souvent à les jouer, & pendant qu'il s'applaudit de surmonter les difficultés qu'il y rencontre, ceux qui l'écoutent ne trouvent rien qui les affecte, & qui leur donne cette agréable sensation, que la bonne musique cause toujours; pour qu'elle soit parfaite, il doit y avoir une juste proportion entre

tre la gloire du musicien qui exécute, & le plaisir de l'amateur qui écoute. En blamant les difficultés trop recherchées, & quelquefois peu gracieuses, que *Tartini* a mises dans ces *Concerto*; je ne pretends pas dire, qu'il n'ait fait souvent de très belles choses : mais j'aimerois mieux entendre le fameux *Concerto* de *Corelli*, intitulé le *Natale*, qu'on joue à S. Pierre de Rome toutes les années à la Messe de minuit, que d'ouïr le plus beau *Concerto* de *Tartini*.

Avant de passer à la musique vocale, je dirai que c'est aux Italiens, que toute l'Europe doit le bon goût, & la perfection de la musique instrumentale. Après que *Corelli* eut publié ses *Sonnates*, beaucoup de Musiciens en Allemagne & en France tacherent de l'imiter : on vit à Paris les *Sonnates* des *Senalier*, des *Francaeur*, des *Aubert*, des *Baptiste* ; tous ces auteurs restèrent bien au dessous de leur modele, ils conserverent un goût, qu'ils avoient pris dans l'Orchestre de l'Opéra de Paris, incompatible avec ce que l'on appelle musique purement instrumentale. Il y avoit cependant quelquefois de jolies choses dans leurs ouvrages, mais cela étoit gâté par un goût trop *Lulliste* : & les principes de la musique instrumentale n'étoient point selon leur juste proportion, dans les ouvrages de ces Musiciens. Il fallut, pour apprendre aux François à mêler, avec art, & avec science, la Musique italienne & la françoise dans les *Solo*, les *Trio*, & les *Concerto*, que des Italiens vinssent les instruire : c'est à *Antonio* & à *Macetti*, que les François doivent la perfection, où ils ont poussé leur musique instrumentale. Ces habiles Italiens s'approprièrent ce qu'il y avoit de bon dans la Musique françoise, & firent des ouvrages, que tous les Musiciens de l'Europe admirent. „J'ai trou-

„vé, dit *Macetti* dans la *Préface* de son troisieme Livre

de *Sonnates*, de si belles choses dans la Musique françoise, que j'ai cru devoir en profiter pour enrichir mes ouvrages. " Ce *Macetti*, qui parle ainsi, est le plus grand Eleve de *Corelli*, & après son maître le Dieu de l'harmonie. Sans lui peut-être la France n'auroit jamais eu les *Le Clerc*, les *Mondonville* & tant d'autres grands Musiciens, qui ont poussé si loin la musique instrumentale, & dont les ouvrages ont été goûtés par tous les habiles connoisseurs.

J'ai dit au commencement de cette note, que la musique instrumentale me paroissoit plus perfectionnée que la vocale. J'examinerai actuellement ce que je crois appercevoir de défectueux dans cette dernière.

L'Opera italien doit son accroissement à *Bononcini*, & le degré de beauté, où il est aujourd'hui, à *Vinci*. Les François eurent des Opera longtems avant *Bononcini*. *Lulli* avoit déjà fait *Armide*, *Atis*, *Roland*, & ses plus beaux Opera, qu'à peine *Bononcini* commençoit-il les siens. Ce n'est pas que les Italiens n'aient eu des Opera avant les François; mais les Compositeurs, qu'ils avoient, ne valoient pas *Lulli*. Ainsi je ne commence à examiner l'Opera italien, que lorsque *Bononcini*, & *Mancini* lui eurent donné une forme, qui commença à le rendre célèbre en Europe. Dans cet état l'Opera italien ne me paroît pas supérieur aux beaux Opera françois. Il y a dans *Lulli* des airs de violon, des Overtures, & même des airs à chanter, qui sont aussi beaux & aussi brillants que les meilleurs de *Bononcini*: je ne parle pas des Chœurs de *Lulli*, parcequ'ils sont encore aujourd'hui au dessus de tous ceux que j'ai entendus. L'Opera italien ne me paroît donc pas, sous *Bononcini*, avoir été beaucoup supérieur au françois. Mais enfin *Vinci* parut tout à coup, & fit dans la musique vocale ce que *Corelli* avoit
faic

fait dans l'instrumentale, il mit le Theatre lyrique au point de beauté, où il est aujourd'hui, & l'éleva bien au dessus de l'Opera françois. Je dis simplement, que *Vinci* mit le Theatre lyrique au point de beauté où il est, parcequ'il s'en faut bien qu'il ait le degré de perfection, qu'a la musique instrumentale. Je suis même persuadé qu'il ne pourra jamais l'avoir, étant impossible qu'il puisse acquérir toutes les justes proportions de ses parties : la plus brillante de toutes c'est celle des ariettes. Il est certain, que tous les airs françois sont infiniment au dessous de ceux de *Vinci*, de *Pergolesi*, de *Graun*, de *Hasse* : ils ne peuvent même jamais en acquérir la beauté ; j'en dirai la raison dans la suite.

Le recitatif me paroît ordinairement foible & sans agrément dans l'Opera italien, la déclamation en est souvent ignoble ; & ce qui sert à le rendre encore moins gracieux, c'est le brillant des ariettes dont le contraste, quoiqu'en disent les Italiens, est trop sensible, & si je l'ose dire trop frappant. Les Allemands ont réparé une partie de ce défaut ; surtout *Graun*, qui a trouvé le moien de placer plusieurs recitatifs, avec des accompagnemens de violon : c'est ce que l'on appelle en françois *recitatif mesuré*. Ils sont très beaux dans les Opera allemands. Il y en a d'admirables, comme je l'ai dit, dans *Graun*, & de très pathétiques ; cela fait qu'on supporte plus aisément le recitatif ordinaire, dont l'accompagnement dur & sec augmente l'uniformité d'une déclamation, souvent basse, toujours monotone, & telle que peut l'être celle des plus mauvais comedians françois. Ce n'est pas qu'il n'y ait de très bons acteurs italiens, & quoiqu'en dise le Seigneur *Prococurante*, dans *Candide*, ils ne se promettent pas tous d'un air gauche sur les planchers ;

mais

mais le goût de la déclamation du recitatif italien, porte en lui-même quelque chose de trivial.

Quant aux Chœurs, les Italiens les ont négligés dans tous leurs Opera, & souvent même dans leur musique d'Eglise; leur *Duo* & leur *Trio* ont le brillant de leurs ariettes. Il y en a dans *Vinci*, dans *Pergolesi*, dans *Graun*, & dans *Hasse* qui sont dignes de la plus grande admiration. Je ne m'étonne pas, qu'ils aient acquis tant de partisans à l'Opéra italien, j'avoue qu'ils font oublier aisément l'ennui d'une scène ou deux de recitatif.

Je viens actuellement au Theatre lyrique françois: les Musiciens qui ont travaillé pour lui, & qui sont venus après *Lulli*, voyant les progrès qu'avoit fait l'Opera italien, par le brillant des ariettes, ont voulu imiter les Compositeurs italiens, & s'éloigner de la noble simplicité du Chant de *Lulli*. On voit que *Campra*, qui avoit déjà fait d'excellents *Motets*, lorsqu'il commença à composer pour le Theatre, voulut travailler ses ariettes, & allier la musique de l'Eglise à celle de l'Opera; il fut bientôt arrêté, non seulement par le goût de la déclamation françoise, qui ne souffre pas, même dans les airs, certaines licences, mais encore par le génie de la langue, qui n'est pas susceptible, ainsi que la latine & l'italienne, de certains agrémens aux quels la prosodie s'oppose invinciblement. Il fallut donc, que *Campra* s'en tint à l'ancien goût de *Lulli*; il se contenta de faire quelques airs de violon & de dance fort beaux, & plus travaillés que ceux qu'on avoit fait jusqu'alors.

Les Compositeurs, qui vinrent après *Campra*, rencontrant les mêmes difficultés que lui, & ne voyant aucun moyen pour les surmonter, crurent pouvoir trouver dans l'accompagnement des airs, de quoi reparer
ce

ce qui leur manquoit : ils jetterent donc tout le brillant de la mélodie dans la partie du violon, qui devint la principale. Les véritables connoisseurs ne goûterent point ce nouveau genre de musique, qui renversoit non seulement toute la mélodie, mais qui détruisoit entièrement la beauté du Chant, faisant un *Ripieno* de la voix, & un *premier Dessus* de l'accompagnement, ce qui est contraire à tous les principes de la bonne musique : la vocale & l'instrumentale aiant des caracteres différens, qu'on ne peut ôter à l'une pour l'appliquer à l'autre, sans détruire totalement la mélodie. Ce nouveau goût, quelque défectueux qu'il soit, a cependant eu beaucoup de partisans, qui ont cru avoir des airs dans le goût italien, parcequ'ils avoient des violons, qui jouoient comme l'on chante, & des voix qui chantoient comme l'on joue de la *Bra-*
ccio & du *Violoncello* à l'Opera italien.

Le récitatif françois est noble, la déclamation est touchante : tout homme, qui fait le françois, est aussi ému aux représentations d'*Atis* & d'*Armide*, qu'à celles de *Britannicus* & de *Berenice*. Mr. *Roussseau*, dont je respecte infiniment le mérite & les talens, a voulu prouver, que le beau monologue du cinquieme acte d'*Armide* étoit défectueux presque partout dans la déclamation. Soutenir un pareil sentiment, c'est vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe : ce n'est pas dans cette seule occasion, que Mr. *Roussseau*, a voulu avec beaucoup d'esprit, se donner le même plaisir. Au lieu de tant d'injures, que les partisans de la Musique françoise lui ont dit, il falloit le prier d'entendre chanter ce récitatif par une bonne actrice, & le refuser, comme l'on refusa *Zenon*, qui nioit qu'il y eut du mouvement ; son adversaire se contenta, sans lui répondre, de marcher devant lui.

Les

Les Chœurs des Opera françois sont en général aussi au dessus des Chœurs des Opera italiens, que les airs de *Vinci* sont au dessus de ceux de *Lulli*. Je crois que le petit nombre de Chanteurs & de Chanteuses, dont l'Opera italien est composé, a fait négliger cette partie de la musique lyrique aux Compositeurs de cette nation: elle n'est pas cependant une des moins brillantes, surtout quand la Sale, où elle est executée, n'est point un nid à rats, tout doré, & tout peint, comme l'est celle de Paris.

Voilà je crois ce qu'on peut dire de la musique vocale italienne & de la françoise, lorsqu'on veut en parler sans préjugés, sans partialité, & sans passions. Il en résulte, que l'Opera italien ainsi que le françois n'ont point la perfection de la musique instrumentale, qui a les justes proportions de toutes ses parties. Au reste, quoique l'Opera soit en général un spectacle défectueux, je trouve qu'il a plusieurs beautés qui effacent ses défauts: & je me garderai bien de le condamner, avec autant de rigueur, que le Seigneur *Procérante*, qui me paroît de très mauvaise humeur, lorsqu'il dit. „J'aimerois l'Opera; si l'on n'avoit pas „trouvé le secret d'en faire un monstre qui me re- „volte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies „en musique, où les Scenes ne sont faites que pour „amener très mal à propos deux ou trois chansons ridi- „cules, qui font valoir le gèsier d'une actrice. Se pa- „ssera de plaisir qui voudra, ou qui pourra, en voyant „un Châtré fredonner le rôle de César & de Caton, & se „promener d'un air gauche sur des planchers: Pour moi, „il y a longtems que j'ai renoncé à ces pauvretés.“ *Candide ou l'Optimisme* pag. 189. Voilà un jugement bien severe, & l'on peut dire avec raison du Seigneur *Procérante*: *Cet homme assurément n'aime pas la musique.*

Il en est de la peinture comme de la musique. Un peintre ne doit être estimé, que selon qu'il excelle dans les justes proportions des parties de son art. Ainsi *Perugin*, *Michel-Ange*, *Leonard de Vinci*, & tous les anciens peintres de l'Ecole romaine & florentine, lors du renouvellement de la peinture, ne doivent pas passer pour des artistes parfaits, parcequ'ayant manqué totalement dans la couleur, ils n'ont pas possédé la juste proportion de toutes les parties. De même les Venitiens ayant négligé le dessin, pour s'appliquer uniquement à la couleur, ne sont pas parvenus à l'entière perfection de l'art. *Raphael*, dans les dernières années de sa vie, alloit atteindre à cette perfection. Ses derniers Tableaux sont d'un coloris infiniment meilleur que les premiers ; mais ce grand homme mourut trop jeune, & il ne fit pour ainsi dire qu'entrevoir la seule partie qui lui manquoit, parmi tant d'autres qu'il possédoit au suprême degré.

Rubens & *Vandeick*, dans les ouvrages qu'ils ont travaillés avec soin, sont les peintres qui ont le plus approché de la perfection, parcequ'ils ont réuni plus que les autres la juste proportion des parties. S'ils n'ont point dessiné avec la fierté de *Michel-Ange*, & l'élégance de *Raphael*, ils ont cependant très bien dessiné, ils ont colorié avec la force & la vérité des *Titien* & des *Giorgion* : ils ont composé avec la noblesse de *Paul Veronese*, & avec la richesse & le génie poétique de *Tintoret* ; ils ont peint, surtout *Vandeick*, avec la mollesse du *Corege*. Enfin ils me paroissent avoir réuni, dans leurs beaux Tableaux, toutes les parties de l'art. Je dis dans leurs beaux Tableaux, car la moitié des ouvrages qu'on attribue à *Rubens* ne sont que ceux de ses Elèves, qu'il a retouchés dans plusieurs endroits. Je renvoie mes Lecteurs à Mr. de *Piles*, qui

a traité ce sujet en grand maître, & qui ne fait pas difficulté de regarder *Rubens*, comme le plus grand Peintre qu'il y ait eu: c'est de quoi les Italiens ne conviendront jamais. Mais pourquoi les Flamands n'auront-ils pas le même droit qu'eux, & ne pourront-ils pas dire, en voiant le jugement dernier de *Rubens*, chef d'œuvre admirable de la peinture? *Ecco un portento, una maraviglia, un spavento*. L'usage des superlatifs n'est-il donc permis qu'aux Romains, & aux Vénitiens? les Italiens veulent-ils s'attribuer en peinture la même infailibilité, qu'ils accordent à l'Evêque de Rome dans les matieres de religion?

Pour juger sainement d'un poeme, il faut l'examiner, selon la même regle, & voir s'il a la juste proportion de toutes ses parties: car il est plus ou moins parfait selon cette proportion. Voions en la preuve dans l'examen succinct des principaux poemes épiques.

L'Iliade d'*Homere* ne doit & ne peut être comparée avec aucun poeme, c'est un ouvrage unique dans son genre: 1°. parcequ'il n'a été fait sur aucun modele, 2°. parceque les beautés de détail, dont il est rempli, n'ont pû être égalées depuis près de trois mille ans, 3°. parceque les regles, que l'on a imposé aux auteurs, qui ont fait des poemes épiques, ont été formées sur des principes, pris dans l'Iliade, aux quels *Homere* n'avoit point songé, & qu'il avoit suivis seulement par un goût arbitraire, & 4°. parcequ'*Homere* doit être regardé autant comme Législateur que comme poete, aiant fait le premier un corps de doctrine de toutes les différentes croiances, & de toutes les diverses mythologies des payens. Cette dernière qualité d'*Homere* en rendroit la lecture nécessaire à toutes les personnes, qui veulent s'instruire des mœurs & des coutumes des anciens, quand même *Homere* ne se-

feroit qu'un mediocre historien, & un simple compilateur. Il est surprenant que les Ecrivains, qui ont attriqué *Homere*, aient principalement condamné ce qu'il y a peut être de plus utile dans ses ouvrages. Ils ont blâmé, & même tourné en ridicule, les mœurs des Heros d'*Homere*. Mais comment les connoîtrions nous ces mœurs, comment saurions nous qu'elles ont existé, par quel moien pourrions nous les comparer avec ceux des siècles suivans, & en les' approchant jusqu'au nôtre, jouir du plaisir de voir la marche de l'esprit humain, & connoître ses différens progrès dans certaines choses, sa décadence dans d'autres ?

Homere, en qualité de simple poete, charmera tous ceux, qui n'étant point trompés, ainsi que l'ont été l'Abbé *Tersaillon* & Mr. de *Fontenelle*, par une fausse metaphisique, n'analysent pas froidement ce qui doit être senti, & ne jugent pas géométriquement des mouvemens du cœur, & du feu celeste de l'imagination. En qualité de peintre, il est l'ingénieux repertoire, où les *Raphael*, les *Guide*, les *Corege*, les *Rubens*, les *Vandeick*, les *Le Moine* ont puisé les idées tantôt sublimes, tantôt galantes, & toujours gracieuses, dont ils ont embelli leurs Tableaux.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,

Homere ait de Venus dérobé la ceinture :

Son livre est d'agrémens un fertile trésor,

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Enfin *Homere*, en qualité d'historien, sera toujours le premier de ceux aux quels il faudra recourir, pour avoir une veritable connoissance de l'antiquité. L'*Iliade* est donc, si j'ose me servir de ce terme, la Bible des poetes, des peintres, des sculpteurs, des antiquaires, des literateurs, & c'est aussi celle des philosophes, puisque la connoissance du cœur humain est la plus noble

ble, & la plus essentielle partie de la philosophie. Or qui connut mieux, les passions qu'*Homere*, & qui les dépeignit avec plus de naturel & avec plus de force ?

La plupart des Lecteurs d'*Homere* qui le lisent dans une traduction, & tous ceux qui peuvent l'entendre en grec, savent déjà tout ce qu'il y a dans l'*Iliade*. Dès la tendre jeunesse, en étudiant les éléments de la Fable, nous apprenons l'histoire d'*Achille*, d'*Agamemnon*, de *Patrocle*, d'*Hector*, d'*Helene*, de *Priam*, la Mythologie des Dieux, & des Déeses : en sorte que lorsque nous venons, dans un certain âge, à lire *Homere*, nous le savons pour ainsi dire par cœur ; on ne goûte plus le plaisir de la surprise ; par conséquent l'*Iliade* perd une de ses plus grandes beautés, qui est l'invention de la fable la plus ingénieuse, & la plus diversifiée. La même chose arrive à peu près lorsqu'on vient à lire *Virgile* ; mais les autres poemes conservent l'avantage de la nouveauté, chez toutes les personnes qui les lisent pour la première fois, & c'est toujours celle qui dans un âge, où le jugement est formé, produit le plus d'effet, & décide ordinairement du goût que l'on prend pour un ouvrage. Combien y a-t-il de lecteurs qui connoissent *Clorinde*, *Tancrede*, *Renaud*, *Armide*, *Herminie*, *Argant*, avant d'avoir lu le *Tasse* ; *Brandimard*, *Roland*, *Renaud de Montauban*, *Redomont*, *Sacripant*, *Roger*, *Fleur d'Epine*, *Angelique*, avant d'avoir lu l'*Arioste* ! Quant à la fable du poeme de *Milton* on en fait véritablement le sujet principal, mais aucun des details. Quel est l'homme qui, avant de l'avoir lu dans le poete Anglois, puisse se figurer l'histoire d'une guerre entre le Ciel & l'enfer, les diables combattant contre les anges rangés en ordre de bataille ?

S'il étoit possible que nous pussions ignorer ce qu'il y a dans *Homere*, & que nous le lussions dans

un

un âge, où le goût est formé, nous resterions, en voyant la fertilité de son génie, la variété de ses épisodes, la tiffure & l'arrangement des histoires qui sont dans ses ouvrages, nous resterions dis-je dans une admiration, que tous les poemes modernes ne nous inspirent jamais.

Parmi les Auteurs, qui ont critiqué les ouvrages d'*Homere*, il s'est trouvé des gens d'esprit: mais les plus illustres deffenseurs de ce poete ont eu le génie en partage. Les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere*, les *Despreaux*, les *Voltaire*, ont admiré l'*Iliade*, autant que les *Ciceron*, les *Quintilien* l'admiroient chez les Latins; les *Aristote*, les *Longin* chez les Grecs: Au contraire, les *Perault*, les *Teraffon*, les *La Motte*, les *Fontenelle* en ont fait peu de cas. La raison de la différence de ces jugemens, c'est qu'il appartient au seul génie de connoître tous les avantages qu'il a sur l'esprit, lors même qu'il s'égare pour un tems dans sa carriere. Pour bien juger des ouvrages d'*Homere*, c'est peu d'être logicien & géometre, comme l'étoient *Fontenelle* & l'Abbé *Teraffon*: il faut être né avec quelque étincelle du feu celeste, qui animoit ce grand poete: dira-t-on que *Fontenelle* en avoit reçu quelques unes de la nature, lui qui est resté si au dessous de *Theocrite*, de *Virgile*, & de *Lucien*, qui n'a jamais mis que de l'esprit, où le genie eut dû se trouver, & de la délicatesse où l'invention manquoit? Quant à l'Abbé *Teraffon*, sa Dissertation contre l'*Iliade* dut une grande partie de son succès à la foiblesse des Ecrivains, qui lui repondirent. C'est ce qu'a judicieusement observé Mr. d'*Alembert*. „ Dans le fort, dit-il, de la dispute sur *Homere*, dispute aussi peu utile que presque „ toutes les autres, & qui n'apprit rien au genre humain, sinon que *Madame Dacier* avoit encore moins

„de logique, que Mr. de *La-Motte* ne savoit de grec,
 „les coups que l'on portoit alors au prince des poe-
 „tes lui firent peut être moins de tort, que la manie-
 „re dont ils étoient repoussés. Attaqué par des phi-
 „losophes, il n'avoit guere dans son parti que des
 „gens de goût qui se taisoient, ou de pesants érudits,
 „qui auroient admiré la *Pucelle*, si *Chapelain* l'avoit
 „écrite il y a trois mille ans.“

Mr. de *Voltaire*, dans son Essai sur la poesie épi-
 que, a examiné les beautés & les défauts de l'Iliade.
 On ne peut s'empêcher de relire toujours, avec un
 nouveau plaisir, ce que cet Ecrivain illustre dit des
 ouvrages du Créateur du poeme épique. On croit
 voir le *Carache* examiner les Tableaux de *Raphael* dans
 le Vatican, en expliquer les beautés, en peintre qui
 vient de les égaler, dans la Galerie du Palais *Farnese*.
 Mr. de *Voltaire*, par une seule reflexion, détruit de
 fond en comble tous les reproches, que l'Abbé *Ter-
 son* fait à *Homere*, & qui sont toujours fondés sur le
 désordre, qu'il croit entrevoir dans la conduite de l'I-
 liade. Je rapporterai ici cette judicieuse reflexion.
 „Le Pirame de Pradon est plus exact, que le Cid de
 „Corneille. Il y a peu de petites nouvelles, où les
 „événemens ne soient mieux menagés, préparés avec
 „plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'indus-
 „trie que dans *Homere*. Cependant douze beaux vers
 „de l'Iliade sont au dessus de la perfection de ces
 „bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brute
 „de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer ou
 „de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être
 „par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Ho-
 mere* est d'avoir été un peintre sublime. Inferieur
 „de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est
 „superieur en cette partie. S'il décrit une armée en
 „mar-

„marche, c'est un feu dévorant qui, poussé par les vents,
 „consume la terre devant lui. Si c'est un Dieu, qui se
 „transporte d'un lieu à un autre; il fait trois pas, &
 „au quatrième il arrive au bout de la terre. Quand il dé-
 „crit la ceinture de Venus, il n'y a point de tableau
 „de l'Albane, qui approche de cette peinture riante.
 „Veut-il fléchir la colere d'Achille, il personifie les
 „prieures: elles sont filles du Maître des Dieux, elles mor-
 „chent tristement, le front couvert de confusion, les yeux
 „trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs
 „pieds chancelans, elles suivent de loin l'injure, l'injure
 „altière qui court sur la terre d'un pié léger, levant sa
 „tête audacieuse. C'est ici sans doute, qu'on ne peut
 „surtout s'empêcher d'être un peu revolté contre La
 „Motte Houdart de l'Académie françoise, qui dans sa
 „traduction d'Homere, étrangle tout ce beau passage,
 „& le raccourcit ainsi en deux vers:

On apaise les Dieux, mais par des sacrifices

De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

„Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il
 „a empêché Mr. de La Motte de sentir ces grandes
 „beautés d'imagination, & si cet Académicien si ingé-
 „nieux a cru que quelques antitheses, quelques tours
 „délicats pourroient suppléer à ces grands traits d'élo-
 „quence! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Ho-
 „mere; mais il n'a conservé aucune de ses beautés:
 „il a fait un petit squelette d'un corps demésuré, &
 „trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux
 „ont prodigué les louanges à La Motte; en vain avec
 „tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de me-
 „rite, s'étoit il fait un parti considérable; son parti,
 „ses eloges, sa traduction, tout a disparu, & Homere
 „est resté.

„Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homere, en faveur de ces beautés, sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment.“ *Essai sur le Poëme épique Art. Homere.*

Il falloit sans doute, que le Seigneur *Prococrante* les eût étouffés, lorsqu'il a porté un jugement si opposé à celui de l'illustre Auteur de la *Henriade*. „On me fit accroire autrefois, dit ce *Senateur Venitien*, que j'avois du plaisir en lisant Homere; mais cette repetition continuelle de combats, qui se ressemblent tous; ces Dieux qui agissent toujours, pour ne rien faire de décisif; cette Helene, qui est le sujet de la guerre, & qui à peine est une actrice de la piece; cette Troie qu'on assiège, & qu'on ne prend point: tout cela me caufoit le plus mortel chagrin. J'ai demandé quelquefois à des savans s'ils s'ennuioient, autant que moi, à cette lecture? tous les gens sinceres m'ont avoué, que le livre leur tomboit des mains; mais qu'il falloit toujours l'avoir dans sa Bibliothéque, comme un monument de l'antiquité, & comme ces medailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.“

Le Seigneur *Prococrante* aura sans doute pris pour des savans, quelques uns de ces esprits, trop philosophiques, dont parle Mr. de *Voltaire*, qui ont étouffé en eux tout sentiment, & qui pensant comme Mr. *Pascal*, croient qu'il n'y a point de beauté poerique. Mais ces Savans, qui peuvent être de très bons dialecticiens, & de grands Mathématiciens, ne sont que des ignorans, lorsqu'ils jugent d'un art dont ils n'ont aucune notion, puisque étant privé du sentiment, qui détermine le goût, leur ame est incapable d'acquiescer cette sensibilité, qui est le seul partage des cœurs & des esprits formés pour sentir, & non pour analyser

les

les beautés poetiques. „Pour décider de la mûsique, „dit Mr. de *Voltaire*, ce n'est pas assés, ce n'est rien „même, de calculer en mathématicien la proportion des „tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.“ Si Son Excellence Monsieur le Sénateur *Prococurante* eut été bon poete, & surtout s'il eut composé un poeme épique, il auroit non seulement senti les beautés d'*Homere*, mais il en auroit profité, comme ont fait les plus grands auteurs, qui sont venus après lui.

Je croirois volontiers, en voiant la mauvaïse humeur dont étoit le Seigneur *Prococurante*, le jour qu'il montrait sa Bibliothèque à *Candide* & à *Martin*, qu'il avoit eu quelque sujet de mécontentement de ces deux filles, qu'il faisoit coucher quelquefois dans son lit, parcequ'il étoit las des Dames de la ville. En effet ne faut il pas avoir bien de l'humeur, pour porter un jugement sur l'Eneide de *Virgile*, aussi severe & aussi faux, que celui qu'en fait son Excellence. „Je con- „viens, dit-il, que le second, le quatrieme, & le sixie- „me livre de *Virgile* sont excellents ; mais pour son „pieux Enée, & le fort Cloante, & l'ami Achates, „& le petit Ascanius, & l'imbecile Roi *Latinus*, & la „bourgeoïse *Amata*, & l'insipide *Lavinia* ; je ne crois „pas qu'il y ait rien de si froid, & de plus desagrée- „ble. J'aime mieux le *Tasse*, & les Contes à dormir „de bout de l'*Arioste*.“

Si le Seigneur *Prococurante* avoit connu les ouvrages de Mr. de *Voltaire*, il auroit trouvé dans l'*Essai sur la poesie épique* de ce grand Maître de l'art, de quoi le faire changer de sentiment, & il eut été entièrement aveuglé, s'il n'eut pas reconnu son erreur. „*Virgile*, dit Mr. de *Voltaire*, chantoit les actions d'Enée, „& *Homere* l'oïsiveté d'*Achille*. Le poete grec étoit „dans la nécessité de suppléer à l'absence de son prin-

„cipal Heros ; & comme son talent étoit de faire des
 „tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une
 „fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie,
 „en représentant, avec plus de force que de choix,
 „des caracteres éclatans, mais qui ne touchent point.
 „Virgile au contraire sentoit, qu'il ne falloit point af-
 „foiblir son principal personnage, & le perdre dans
 „la foule. C'est au seul Enée qu'il a voulu, & qu'il
 „a du nous attacher : aussi ne nous le fait il jamais
 „perdre de vue. Toute autre methode auroit gâté son
 „poeme. Saint Evremond dit, qu'Enée est plus pro-
 „pre a être Fondateur d'un ordre de Moines que d'un
 „Empire. Il est vrai qu'Enée passe, auprès de bien
 „des gens, plutôt pour un devot, que pour un guer-
 „rier ; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils
 „ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur
 „d'Achille, ou des exploits gigantesques des heros de
 „Romans. Si Virgile avoit été moins sage, si au lieu de
 „représenter le courage calme d'un chef prudent, il avoit
 „peint la temerité emportée d'Ajax & de Diomedé, qui
 „combattent contre des Dieux, il auroit plu d'avantage
 „à ces Critiques, mais il meriteroit peut être moins de
 „plaire aux hommes sensés.

Le Seigneur *Prococurante* n'appercevoit sans doute
 les choses, que du mauvais côté ; car s'il avoit exa-
 miné, avec impartialité, les caracteres de l'Eneide, il
 auroit vu, qu'il y en a plusieurs d'une très grande
 beauté. Tel est celui de *Turnus*, de *Pallas*, de *Me-
 xence*, de *Camille* ; *Virgile* a placé les caracteres, les
 plus brillants de son poeme, après celui d'*Enée*, par-
 mi les ennemis de ce prince, pour que sa gloire en
 parut mieux : d'abord par la victoire qu'il remporte
 sur *Mexence*, & ensuite sur *Turnus*.

L'Eneide me paroît l'ouvrage le plus achevé, que l'esprit humain ait produit. Toutes ses parties ont une juste proportion entre elles. Quelques personnes veulent, que les six derniers Livres de l'Eneide ne soient pas dignes des premiers. Je conviens, qu'il n'y en a aucun, parmi ces six derniers, qui soit de la beauté du second, du quatrième & du sixième. Mais cependant il y a dans tous ces six derniers livres de très grandes beautés, & qui feroient honneur à nos meilleurs poëmes épiques modernes, surtout au Tasse, que le Seigneur *Procourante* ose préférer à *Virgile*. Y a-t-il, je ne dis pas, dans ce poëte italien, mais dans tous les poëtes anciens & modernes, une description plus énergique, plus belle, que celle des maux, que produit la fureur d'*Alesto*? *Despreaux* n'a-t-il pas eu raison de dire ?

T'offrir non pas d'Isis la tranquille Eumenide,

Mais la fiere Alesto peinte dans l'Eneide,

Un rison à la main, chés le Roi Latinus

Souffrant sa rage au sein d'Amate & de Turnus.

L'Episode d'*Evandre*, qui fait le fond du huitième livre, n'est elle pas charmante ? elle est amenée d'autant plus ingénieusement, que la mort de *Pallas*, fils de ce même *Evandre*, produit un grand effet dans le dixième livre, & arrache des larmes de tous les lecteurs. Dans ce même livre la mort de *Lausus*, fils de *Mevece*, & celle de *Mevece*, sont admirablement décrites & dignes de la plume de *Virgile*. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant dans les six premiers Livres, que l'Episode de *Nisus* & d'*Euriale*, qui se trouve dans le neuvième ; la mort de *Camille* dans l'onzième est un des endroits des plus brillants de l'Eneide. Ce sont toutes ces beautés ravissantes qui ont fait dire à *M. de Voltaire*. „ Il ne faut pas croire, que les

„derniers chants de l'Eneide soient sans beauté : il n'y
 „en a aucun ou vous ne reconnoissiez Virgile. Ce que la
 „force de son art a tiré de ce terrain ingrat, est pres-
 „que incroyable. Vous voyez par tout la main d'un
 „homme habile, qui lute contre les difficultés : il dis-
 „pose avec choix, tout ce que la brillante imagina-
 „tion d'Homere avoit repandu avec une profusion
 „sans regle.“

Je ne m'arretez pas à prouver, que le *Tasse* est
 inférieur à *Virgile* : quel est l'homme de Lettres qui
 en doute, s'il n'est pas séduit par la vanité de soutenir
 les paradoxes les plus extraordinaires ? & quel est
 l'italien éclairé qui n'en convienne, si l'on en excepte
 le Seigneur *Procaccianti* ? Ce n'est pas que le *Tasse*
 n'ait de grandes beautés ; mais les beautés du *Tasse*
 sont inférieures à celles de *Virgile*, & ses défauts in-
 finiment plus grands, que les imperfections du poete
 latin. Que diroient les adversaires des anciens, s'ils
 trouvoient dans *Virgile* dix Princes metamorphosés en
 poissons par une Magicienne : un perouet chantant des
 chansons de sa propre composition, dans le Palais de
 l'heroine du poeme : une forêt dont les diables pren-
 nent possession, sous une infinité de différentes formes,
 pour épouvanter ceux, qui veulent en couper les ar-
 bres : un des premiers Chefs de l'armée, *Tancrede*, y
 trouve sa maitresse *Clorinde* enfermée dans un Pin, &
 blessée du coup qu'il a donné à cet arbre : une au-
 tre Princesse, qui est aimée du heros du poeme, se
 fait voir à travers l'écorce d'un myrthe. Les diables
 influent dans tous les principaux evenemens. Le for-
 cier *Ismeno*, l'hermite *Pierre* sont plus nécessaires à leur
 parti que les plus grands guerriers ; & sans les Sain-
 tes prieres de l'hermite *Pierre*, vainqueur du diable,
 jamais la foret enchantée n'eut été détruite, & par
 con-

conséquent Jerusalem prise. Elle l'est enfin ; mais l'on ne fait ce que deviennent les deux principales Princesses, qui ont joué le plus grand rôle. *Renand* dit à *Armide*, qui s'évanouit : *Ah ! si vous étiez chrétienne ;* & la laisse ensuite. *Herminie* est mise en depot dans une maison de Jerusalem. Voilà tout ce que les Lecteurs en savent. *Virgile* a agi bien différemment. Il n'est aucun des personnages principaux, soit homme soit femme, dont le sort & l'état ne soient décidés avant la fin de l'*Eneide*.

Quant à la préférence, que le Seigneur *Prococrante* donne à l'*Arioste* sur *Virgile*, elle est si ridicule qu'elle ne merite pas d'être examinée. L'*Arioste* ne doit pas même être mis en parallele avec le *Tasse*. Et Mr. de *Voltaire* a judicieusement remarqué, que l'Europe ne mettra l'*Arioste* avec le *Tasse*, que lorsqu'on placera l'*Eneide* avec *Don Quichotte*, & *Calat* avec le *Cerege*.

Si le Seigneur *Prococrante* vouloit comparer quel que poeme à l'*Eneide*, il devoit choisir la *Henriade* ; mais peut être n'entendoit il pas le françois, & ne l'avoit il jamais lue. Il auroit trouvé dans ce poeme des beautés sublimes ; comme dans *Homere*, une versification admirable & soutenue, comme celle de *Virgile*, une conduite judicieuse, des beautés de détail en grand nombre. Le Chant sur le massacre de la S. Barthelemy, aussi beau que le second Livre de l'*Eneide* ; celui de la description du Temple de l'amour comparable au quatrieme du poeme latin. Enfin, quoiqu'en dise son Excellence le Seigneur *Prococrante*, je regarde l'*Eneide* comme le premier de tous les poemes épiques, & la *Henriade* comme le second, tous les deux infiniment au dessus des autres. Mes Lecteurs se souviendront sans doute que j'ai dit, que l'*Ilia-*
de

de ne devoit être comparée à aucun poëme, & que j'en ai donné les raisons.

Le jugement, que son Excellence le Seigneur *Procureur* fait des ouvrages de *Cicéron*, est aussi fautive, que celui qu'il porte sur les poëmes épiques. „O! „voici *Cicéron*, dit *Candide*; pour ce grand homme là „je pense, que vous ne vous lassés point de le lire: „Je ne le lis jamais, répondit le Venitien. Que m'im- „porte qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Clu-* „*tius*? j'ai bien assez de procès que je juge, je me „serois mieux accommodé de ses œuvres philosophi- „ques: mais quand j'ai vu, qu'il doutoit de tout, j'ai „conclu que j'en savois autant que lui, & que je n'a- „vois besoin de personne pour être ignorant.“

Le Seigneur *Procureur* devoit être un Sénateur bien peu instruit. Je suis persuadé qu'il n'étoit, ni dans le Conseil des douze, ni dans celui des deux cens. Comment un homme d'état, un Magistrat republicain, dans un grand emploi, eut il pu tenir un discours aussi peu judicieux? Dans quel livre un Sénateur peut il mieux s'instruire des maux, qui peuvent troubler une republique, que dans les *Catilinaires*, & dans les *Philippiques* de *Cicéron*? Dans quels ouvrages un juge peut il mieux apprendre à connoître les devoirs de son ministère, que dans les *Verines*? Dans quels écrits un homme, obligé de parler très souvent dans l'assemblée illustre d'un Senat souverain, peut il puiser des principes plus certains de l'éloquence, que dans les Oraisons pour *Milon*, pour *Deiotarus* & pour ces mêmes *Rabirius* & *Cluentius*, dont son Excellence se soucie si peu? Le Seigneur *Procureur* devoit être un homme d'Etat sans connoissances, un juge au dessous du mediocre, & un Orateur ennuyant ses Collegues, par la fausseté de son esprit, & par le

Le peu de justesse de ses opinions ; il étoit aussi mauvais philosophe, que Magistrat peu éclairé ; il auroit du connoître que dans les ouvrages de *Cicéron* l'on n'apprend pas à douter de tout ; les points qui regardent la morale, y sont toujours établis d'une manière invincible, & sans aucune vacillation. C'est ce qu'on voit évidemment dans les *Livres des Offices*, dans ceux des *Loix*, dans celui de la *Vieillesse*, dans celui de l'*Amitié*. Il est vrai que dans les *Livres de la Nature des Dieux*, *Cicéron* examine les différents Systèmes des Philosophes, & ne paroît décider en faveur d'aucun : mais cet ouvrage, loin de faire conclure au Seigneur *Procourante*, qu'il en savoit autant que *Cicéron*, & qu'il n'avoit besoin de personne pour être ignorant, auroit dû faire dire à ce bizarre Sénateur, qu'il ne pouvoit s'instruire de ce que les hommes les plus illustres de l'antiquité avoient pensé (sur des matières qui sont encore le sujet des disputes des plus célèbres, qui vivent aujourd'hui) qu'en lisant *Cicéron* avec toute l'attention possible. Si le Seigneur *Procourante* eut estimé ce vertueux romain, autant qu'il le méprisoit, il auroit appris dans ses Lettres à chérir la vertu, à rechercher la Compagnie des gens estimables par leurs mœurs, & à ne pas entretenir les personnes, qui lui rendoient visite, de son commerce avec deux filles, dont il se servoit la nuit dans son lit, & le jour pour lui donner du chocolat, qu'elles faisoient très bien mousser ; il eut appris dans la lecture des Lettres de *Cicéron* à modérer ses passions, & s'il lui falloit absolument voir des filles, pour sa santé, il se fut contenté d'une, c'étoit bien assez pour un homme de l'âge de ce Sénateur. Si j'avois eu l'honneur de faire ma reverence à Son Excellence ; j'aurois mieux aimé son bon vin & son chocolat, que ses raisonnemens littéraires : il y a

apparence, qu'il ne les tenoit pas à tous les étrangers, qui alloient chés lui : sans cela ils auroient acheté par bien de l'ennui la bonne chere qu'il leur faisoit.

J'ai relevé les erreurs de son Excellence, parceque *Candide* ou l'*Optimisme* étant écrit avec beaucoup d'esprit, ce livre peut contribuer à fortifier un goût, qui n'a que trop de partisans en France, & qui a déjà passé en Allemagne, où nous voions de prétendus beaux esprits condamner les plus illustres Ecrivains d'Athènes & de Rome. Laissons aux petits maîtres françois, à cette espèce aussi ridicule qu'insensée, l'orgueilleuse folie de mépriser *Cicéron* & de *Virgile*, de faire leurs délices de tant d'ouvrages frivoles ; mais gardons nous d'imiter un exemple aussi dangereux.

Je crois devoir faire ici une observation très utile. Nous commençons dans nos Universités à introduire une licence, qui tôt ou tard ruinera les Lettres, & les fera tomber dans l'état de barbarie, d'où les *Melanchton*, les *Erasme*, ont eu tant de peine à les retirer. Nous permettons dans nos Universités, que les Ecoliers soient moins occupés de la lecture des bons auteurs anciens & modernes, que de celle de tous ces ouvrages méprisables, dont le public est inondé, & qui sont uniquement propres à gâter les mœurs, & à détruire le bon goût. L'on fait plus, la complaisance de quelques Professeurs va jusqu'à donner leurs leçons en langue vulgaire. Qu'arrive-t-il delà ? que les langues grecques & latines sont négligées : bientôt l'estime pour les meilleurs auteurs anciens se change en indifférence ; & la lecture de quelques ouvrages, dans le goût des décisions du Seigneur *Procerante*, tourne cette indifférence en mépris.

La France a dans les différentes Congregations des *Benedictins*, des Peres de l'*Oratoire*, des Peres de la
Doc-

Doctrines, dans les Jésuites, dans les différents Collèges de l'Université de Paris un secours toujours assuré contre les attaques des ennemis des auteurs anciens ; c'est à dire, contre les ennemis des maîtres de l'Art. Ainsi jamais les mauvaises saillies des prétendus beaux esprits, ne pourront détruire totalement le bon goût dans ce pais ; mais nous n'avons en Allemagne, pour nous opposer au torrent de tant de nouveautés ridicules, & de tant d'ouvrages *metaphysiquement alambiqués*, encore plus dangereux pour le bon goût, que les autres pour les mœurs, nous n'avons, dis-je, que nos Universités Protestantes : l'ignorance, qui regne dans les catholiques, égale celle des philosophes scholastiques, qui y professent la philosophie. Que deviendront les Sciences en Allemagne, si ceux qui seuls peuvent les y faire fleurir, ont une pernicieuse complaisance, qui ne peut manquer tôt ou tard de les détruire ?

Combien n'ai-je pas vu déjà de nos jeunes gens débiter, d'un air moqueur & triomphant, les aphorismes du Seigneur *Prococrante* ? c'est pour ramener, s'il est possible, ces jeunes gens à la raison & au bon goût, que j'ai voulu leur montrer, que Mr. de *Voltaire*, qui joint un esprit éclairé, un grand génie à un goût épuré, & acquis par la lecture des anciens, avoit déjà répondu aux jugemens défectueux du Seigneur *Prococrante*, en réfutant toutes les mauvaises critiques des *La-Motte*, des *Fontenelle* & des *Terrasson*, dont les décisions de son Excellence ne sont qu'un succinct abrégé.

Καὶ σύνεσις, καὶ ἡ πρεσβύσα φιλοσοφία,
ἀποκαθαράμεναι ψεύδεα, ἐνέθησαν τῶν ἐπισή-
μαν, ἀνακαλεσάμεναι τὸν νόον ἐκ μεγάλης τῆς
ἀγνοίας. L'intelligence & la philosophie, qui
est

est très ancienne, ont détruit les mensonges, ont inspiré la science & retiré l'esprit de sa grande ignorance. Chapitre V. §. 15.

Lorsque *Timée* dit que la philosophie, qui est très ancienne, a détruit les mensonges, il veut simplement apprendre à ses Lecteurs, qu'elle a produit cet effet sur l'esprit de ceux, qui la cultivent avec soin. Comment ce philosophe, qui vivoit au milieu d'une nation superstitieuse, plongée dans les erreurs les plus crasses du Paganisme, qui persécuta souvent les philosophes, avec autant de cruauté & d'ignorance, qu'ils l'ont été quelquefois dans les derniers siècles, eut il pu dire une chose, que l'expérience journalière démentoit? La mort de *Socrate*, qui vecut peu de tems après *Timée*, & dont le pretexte principal fut, qu'il ne reconnoissoit point les Dieux, que les Atheniens adoroient: l'exil volontaire d'*Aristote*, qui quitta Athenes aiant été accusé d'impiété par *Eurimedon*, Prêtre de *Cères*, prouvent évidemment que dans le siècle de *Timée* le fanatisme étoit aussi à craindre, pour les philosophes, qu'il le fut dans le dernier siècle pour *Galilée*, renfermé dans les prisons de l'Inquisition, & pour *Descartes* imitant l'exemple d'*Aristote*, abandonnant la France sa patrie, & allant philosopher dans le fond de la Hollande pour y trouver la tranquillité.

De tout tems, & dans toutes les Religions le peuple séduit & gouverné par quelques hommes, qui couvrent leur ambition, & leur esprit de vertige, d'un zèle pour le culte divin, s'est laissé conduire par ces hommes, doublement criminels, qui ont trouvé le secret de persécuter les gens, qu'ils n'aimoient pas, & dont la gloire & la réputation offusquoient leur vanité. Voilà pourquoi les payens se firent contre les Chrétiens,

tiens, pendant les quatre premiers siècles, & d'où vient les Chrétiens à leur tour, dès qu'ils furent les maîtres, agirent de la même manière : & non contents de nuire aux payens, & de les détruire par la violence, se déchirèrent entre eux, & surpassèrent toutes les cruautés, qu'ils avoient reprochées à leurs anciens persécuteurs.

On ne peut voir, qu'avec horreur, dans l'histoire, l'acharnement des différentes sectes les unes contre les autres ; & cet acharnement s'est perpétué par des meurtres, & par des proscriptions, de siècles en siècles jusqu'à nous. Aux persécutions qu'essuièrent les *Ariens*, & à celles qu'ils firent à leur tour à leurs adversaires, succédèrent celles que l'on fit aux *Donatistes*. Les *Manichéens* eurent leur tour, on les exila, on les massacra. Les *Nestoriens* vinrent en suite, ils essuièrent tous les maux, qu'on avoit faits à ceux, qui les avoient précédés. Les *Albigéois* furent encore traités plus cruellement ; on fit des Croisades contre eux : à l'instigation & à la sollicitation de la Cour de Rome, on les poursuivit à feu & à sang. Les *Hussites* ne furent pas mieux traités, & à leur tour ne traitèrent pas mieux leurs ennemis. Enfin les *Luthériens*, & les *Calvinistes* devinrent l'objet de la persécution des Catholiques. Les guerres dont ces Chrétiens, sous les noms différens de *Papistes* & de *Huguenots*, ont inondé l'Europe, durent encore aujourd'hui.

Les *Egyptiens*, les anciens Grecs, les Romains, se connurent jamais les guerres de Religion. Il étoit réservé à des hommes, qui se disent Ministres d'un Dieu tout miséricordieux, de plonger l'Univers dans le sang, de perpétuer le carnage de siècles en siècles, pour le faire honorer, non pas selon qu'il l'a ordonné, mais selon qu'ils ont établi qu'il devoit l'être. O race pire

que celle des Pharisiens ! *γίνεσθαι ἰσχυροί*, race de vipères ! quand cesserez vous de repandre votre venin sur le genre humain ? quand est ce que les hommes, venant à connoître votre ambition démesurée, votre orgueil caché sous l'hipocrisie, votre cruauté couverte du voile de la religion, dont vous abusés si criminellement, vous oteront entièrement cette confiance, qu'ils vous ont donnée, & dont vous ne vous servés que pour les rendre infortunés ? malheureusement pour l'humanité il n'y a aucune apparence, qu'un aussi heureux événement ait jamais lieu. Les plaies sanglantes, faites par les disputes des Protestans & des Catholiques, sont encore saignantes : & voila dans les *Molinistes*, & les *Jansenistes* un renouvellement du plus dangereux fanatisme ; tous les deux tâchent également de séduire le peuple, par de faux miracles. Le *Jansenisme* a produit, & nourri dans son sein les Convulsionnaires. Le *Molinisme* est la source de tous ces miracles absurdes, que les Jésuites s'efforcent d'établir, & qui sont capables de décréditer les véritables, dans l'esprit de tous ceux, dont la foi n'est point éclairée, & soutenue par la connoissance des preuves, qui établissent les véritables miracles, & qui détruisent les faux. Il faut donc, pour se garantir d'une erreur aussi dangereuse, que celle de rejeter la vérité de l'Evangile, parcequ'on trouve le mensonge dans la bouche de quelques hypocrites, qui veulent autoriser leur fourbe par ce même Evangile, il faut donc, dis-je, examiner attentivement la différence, qu'il y a entre les miracles faits par Jésus - Christ, & ceux qu'on a eu l'impudence d'attribuer à quelques hommes, dans ces derniers tems.

„Partout où Jésus alloit, dit éloquentement *Laſſance*, „il guerissoit dans un instant, par une seule parole, les

„ma-

„malades les plus dangereux, de quelques maux qu'ils
 „fussent atteints. Les paralitiques, perclus entièrement
 „de leurs membres, recouvroient tout à coup leurs for-
 „ces, & avoient assés de vigueur, pour rapporter eux-
 „mêmes les lits, dans les quels on les avoit apportés.
 „Il donnoit aux boiteux, & à ceux dont les pieds
 „étoient hors d'état de les servir; non seulement le
 „pouvoir de marcher, mais celui de courir. Il réta-
 „blissoit entièrement les yeux, & la vue de ceux qui,
 „privés de la lumière, avoient vécu dès leur naissance
 „dans les plus épaisses tenebres. Il débloioit la langue des
 „muets, & ils prononçoient dans l'instant des discours
 „suivis & arrangés Mais ce n'a pas été assés
 „pour Jésus, de rétablir les forces de ceux qui les avoient
 „perdus, de rendre l'usage des membres à ceux, qui en
 „étoient privés; il ressuscitoit des morts, & les rappelloit à
 „la vie, comme en les reveillant d'un profond sommeil.“

*Quancunque iter faciebat, agros ac debiles, & omni mor-
 borum genere laborantes, uno verbo, unoque momento,
 reddebat incolumes: adeo ut membris omnibus capti; recu-
 pitis repente viribus, roborati ipsi lectulos suos reportarent,
 in quibus fuerant paulo ante delati. "Clandis vero ac pe-
 dum vitio affectis, non modo gradiendi, sed etiam cur-
 rendi dabat facultatem. Tunc quorum circa lumbos in al-
 tissimis tenebris erant, eorum oculos in pristinum resti-
 tuebat aspectum. Mutorum quoque linguas in eloquium
 sermonemque solvebat Nec satis fuit quod oves
 imbecillibus redderet, quod debilibus integritatem, quod
 agris & languentibus sanitatem; nisi etiam mortuos susci-
 paret, velut a somno solutos, ad vitamque revocaret. La-
 stant. Divin. Instit. IV. 15.*

Examinons actuellement quelques prétendus miracles
 des fanatiques de ces derniers tems. Nous verrons l'Ab-
 bé Bucheran cabriolant pendant six mois sur le tombeau

du Diacre *Paris*, & une de ses jambes, plus courte d'un demi pied que l'autre, s'allongeant miraculeusement d'une ligne tous les trois mois. L'Auteur des *Lettres Juives* n'a-t-il pas eu raison de dire, qu'un mathématicien, qui calcula le tems au quel la guérison de cet Abbé devoit être complete, le regla à cinquante cinq années de cabrioles ? Le nommé *François Bigaut*, autre vase d'élection de la bonté & de la faveur de *St. Paris*, eut dans dix neuf jours consécutifs deux cens quarante cinq convulsions. Que feroit de pis le Diable, pour tourmenter les damnés, que ce que faisoit le S. Diacre, pour guérir les Elus sur son tombeau, jusques à ce que le Ministère, lui fît défense de continuer ses miracles en public, qui n'eurent plus lieu que dans quelques misérables galeas, où les Convulsionnaires continuèrent de donner des représentations de leurs farces fanatiques ? Une fille, parmi plusieurs célèbres Saltimbanques Jansenistes, avoit, pour obtenir la guérison du St. Diacre, des charbons ardens, comme font les joueurs de gobelets. Enfin il n'y a aucune fourberie, aucune folie, aucune extravagance que *Paris*, & tout le Rojaume, n'ait vu respectées, adoptées, & vantrées comme les miracles les plus authentiques, opérés par des pîsanes & des emplâtres, où l'on mettoit de la terre du tombeau de l'Abbé *Paris*; par de l'eau de son puit; par des morceaux des arbres du Cimetière, où il étoit enterré; par des morceaux des planches de son lit; par des lambeaux de ses chemises de ses souranes, & surtout de ses culottes.

... Dans le tems, que les Jansenistes mettoient en usage, pour favoriser leur parti, tout ce que le fanatisme a de plus dangereux, les Molinistes qui les combattoient, & qui refusoient leurs miracles, n'oublioient pas d'en publier d'aussi faux, & d'aussi extravagans, pour

pour accrediter leur reputation ; le même Evêque de Sens, Mr. *Languet*, qui écrivoit contre les Jansenistes, publioit l'histoire de *Marie Alacoque*, recueil insensé des visions, des intrigues, & des amours d'une Religieuse avec Jesus-Christ ; c'étoit le seul ouvrage qui put, par sa singularité & par son ridicule, égaler l'absurdité de celui de Mr. de *Mongeron*.

Ce qu'il y a de plus honteux pour l'esprit humain c'est que dans des Sectes aussi méprisables il s'y trouve, même parmi les chefs, des gens de bonne foi, qui s'étant laissés séduire par des imposteurs, sont par leur entousiasme, étant persuadé de défendre la vérité, encore plus de mal, que ceux qui agissent simplement par des motifs d'intérêt. L'on a vu des Evêques, respectables par leurs mœurs & par leur probité, donner des Mandemens, pour soutenir la réalité des miracles opérés par les convulsions, & en croiant d'établir la religion lui porter les coups les plus dangereux, & prêter aux incrédules les armes les plus fortes.

Rien n'est si pernicieux pour la vérité que le mensonge, soutenu par des gens, qui sont dans la bonne foi. Les objections, qu'on emploie alors contre elle, ont toute l'apparence de cette probité, & de cette conviction intuitive, qui dans les disputes de controverse sont plus de prosélytes, que la simple raison. Voilà ce qui n'a eu que trop lieu dans ces derniers tems, où des gens de bonne foi dans l'erreur en ont séduit tant d'autres. Combien d'Ecrivains ne se sont pas portés aux plus grands excès, croiant servir la cause de Dieu, en cherchant à déshonorer leurs adversaires par des calomnies ? c'est par ce faux principe, que Mr. *Arnaud* écrivit un livre, rempli des injures les plus atroces, contre le Roi *Guillaume* : & c'est en soutenant, que Mr. *Arnaud* n'avoit point été condamnable,

les misérables Auteurs subalternes des Gazettes ecclésiastiques ont tant de fois déchiré la réputation de leur Roi, des plus illustres Ministres, & des plus respectables Citoyens.

Il est fâcheux, que la conduite de quelques Peres de l'Eglise ait autorisé celle des Ecrivains, qui soutiennent qu'il est permis de ternir la gloire, & d'attaquer la réputation de ceux qu'ils nomment hérétiques. Chaque communion différente donne ce nom à tous ceux, qui sont dans une autre. Il arrive donc nécessairement de ce principe, que tous les Chrétiens, de quelque secte qu'ils soient, ont pour autoriser les calomnies, les injures, les fausses accusations, dont ils noircissent leurs adversaires, l'excuse de dire, qu'ils suivent l'Exemple des Peres de l'Eglise. Il est utile pour le bien de la Société, d'apprendre à ces Ecrivains, que les Peres, malgré la pureté de leurs mœurs, & l'idée où ils étoient de bonne foi, qu'ils pouvoient employer les injures, les invectives, & même les calomnies pour la défense de la bonne cause, sont aujourd'hui condamnés par tous les gens raisonnables, qui méprisent avec raison leur emportement, & qui condamnent leurs mensonges, comme indignes non seulement du rang, qu'ils ont occupé dans l'Eglise, mais d'un simple Chrétien. Leur faux zèle a nuit, & nuit encore à la Religion: il fournit des arguments très spécieux aux incrédules, qui soutiennent, que les Peres aient menti évidemment dans les choses, dont ils avoient cependant une connoissance certaine, ne méritent aucune confiance, & ne peuvent être d'aucune autorité dans l'histoire, qu'ils se sont efforcés tant de fois de falsifier, en substituant des mensonges, des prodiges, & des contes fabuleux à la vérité, qu'ils connoissoient, & qu'ils sacheient de faire disparaître, pour

fa-

favoriser la cause qu'ils deffendoient. C'est-là une chose, qu'on ne sauroit nier, & qui malheureusement n'est que trop évidemment prouvée.

Qui peut s'empêcher de reconnoître la mauvaise foi des Peres, dans ce qu'ils ont écrit sur la mort de Julien ? „Parmi tant de marques, qu'il avoit données, de sa folie, dit S. Gregoire de Naziance, en voici une des plus éclatantes : étant couché sur le rivage, affoibli par la blessure, il pensa que plusieurs de ceux qui, furent fameux avant lui, avoient taché de dérober leur mort à la connoissance des hommes, & que par-là s'étant fait croire immortels, ils avoient été mis au rang des Dieux ; il voulut imiter leur exemple, & tacher, en cachant sa mort, de se faire passer pour un Dieu, il voulut donc se jeter dans le fleuve, aidé de quelques amis affidés, qui par leur caractère, meritoient bien sa confiance. Mais un Eunuque du Palais, aiant découvert cette resolution, en avertit plusieurs personnes, qui s'y opposerent, détestant une imposture aussi atroce. Sans cet Eunuque on auroit aujourd'hui, en la personne de Julien un nouveau Dieu, que le malheur & le crime eussent fait, & qui auroit été adoré par des hommes aveugles.“

Ἄξιον δὲ μηδὲ τῆτο παραδραμεῖν. τῷ ἀνδρὶ, μεγίστης τῆς ἐκείνου κακοδαιμονίας ἐπὶ πολλοῖς ἔχον ἀπόδειξιν. ἔκειτο μὲν ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τῷ ποταμῷ, καὶ ποιητῶς εἶχε τῷ πρηνύματος· πολλὰς δὲ εἰδὼς τῶν πρὸ αὐτοῦ δόξης ἡξιωμένοι, ὡς εἰ ὑπὲρ ἀνθρώπων νομιοῦσιν, τέχναις τισὶν ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισθέντας, καὶ διὰ τῆτο θεὸς νομιοῦστας· ἔρωτι τῆς αὐτῆς δόξης ἐκλυπῶς, καὶ ἅμα τῇ τρέφῃ τῆς τελευτῆς, διὰ τὸ τῆς ἀσφαλίας ἀδοξον, αἰσχυνόμενος, τί μηχανῶται, καὶ τί ποιῶν; ὅδ' ἡ γὰρ τῇ βίῃ συνισπυλίσκεται ποιηρία. εἶψαι κατὰ τῷ ποταμῷ περᾶται τὰ σῶμα. καὶ πρὸς τῆτο ἐχρητό τιτι τῶν πιστῶν

ἑαυτῇ εὐεργεσίᾳ καὶ μύσει τῶν ἀπαρχόντων, καὶ εἰ μὴ τῶν βασιλικῶν ἐνέουχαι τίς τὸ πρῶγμα πιδόμανος, καὶ τοῖς ἄλλοις καταμνήσας μίσηι τῷ κακουργήματι, τῇ ὁρμῇ δικάλοισι, καὶ ἴφαιη τις ἄλλος τοῖς ἀνοήτοις, διὸς ἴος ἐξ ἀτυχήματος. Sed ne hoc quidem prætereandū est; quod præter alia multa, maximum perdita di-
lius amentia argumentum habet. In fluminis ripa jace-
bat; graviter ex vulnere ægotans. Cum autem permut-
tos eorum, qui ante ipsius statem gloriam consecuti fue-
rant, no humana conditione majores constiterunt, artibus
quibusdam ex haminum oculis sese subduxisse, eamque ob-
causam pro Diis habitos fuisse staret, ejusdem gloriæ ca-
piditate captus, simulque mortis suæ modum propter temer-
ritatis infamiam erubescens, quid motūtur? quid facit?
(neque enim simul cum vita improbitas extinguitur) in-
profluentem corpus suum projicere conatur, ad eamque rem
nonnullorum, quos maxime fidos arcumorumque conscios ha-
buerat, opera utebatur. Quædā nisi quispiam ex malicis En-
nuchis, hac re cognita, scelerisque odio & detestatione alius
provocata, huic conatui obstasset: nobis utique alias en-
calamitate Deus stolidis hominibus extitisset. St. Gregor:
Nazian. opp. Orat. V. adv. Julian. p. 117. Edit. Paris, MDCX.

Avant de montrer évidemment, combien de men-
songes il y a dans ce récit de St. Gregoire de Nazian-
ze: voyons ceux de plusieurs autres Pères, sur le mê-
me sujet, qui ne sont ni moins odieux, ni moins gros-
sièrement inventés. Théodoret dit, que lorsque Julien
se sentit blessé, il se couvrit les mains de son sang, &
le jeta en l'air, en prononçant ces paroles: Tu as vaincu
Galilée. Si Théodoret s'en étoit tenu à ce mensonge,
on pourroit le lui pardonner en faveur de son zèle
pour la bonne cause; mais cet auteur s'explique, sur
l'assassinat criminel d'un Empereur, comme les Liguers
parloient sur celui de Henri III. „On ignore jusqu'à

„aujourd'hui, dit ce Pere, quel est celui qui bleffa avec
tant de justice cet Empereur : quelques uns disent,
que ce fut une main invisible ; d'autres un Nomade
de ceux qu'on appelle *Ismaelites*. Plusieurs assurent
que ce fut par un Soldat romain, ennuié de ses pei-
nes & de ses fatigues. Enfin soit que ce soit un
homme, ou un ange qui ait assassiné cet Empe-
reur, il ne fut que le glorieux Ministre de la vo-
lonté de Dieu.”

Il n'y a rien ni dans *La Croix*, ni dans *Busem-*
bin, ni dans tous les Theologiens Jesuites ; d'aussi
dangereux que ce passage, pour faire des *Clement*, des
Rochillac, des *Gatignard*, des *Damiens*, & des *Malagrida*.
Jamais la fureur de la Ligue ne fit parler avec un
enthousiasme plus criminel, ces Theologiens dont les
Ecrits, aussi sages qu'exécrationnels à tous les honnê-
tes gens, contribuèrent encore à la mort de *Henri IV*,
longtemps après l'abjuration de ce grand Prince. Non
seulement *Theodoret* ne parle pas dans cet endroit
comme un Pere de l'Eglise, mais il ne parle pas mé-
me comme un véritable chrétien, qui sait qu'il ne
lui est jamais permis, pour aucune raison, de se re-
volter contre son prince legitime, encore moins de le
tuer, ou de concourir à sa mort ; il n'a pour armes
contre la persécution, que la douceur & la patience ;
ce sont celles, que le Sauveur du monde employa lui-
même, quelque pouvoir qu'il eut contre les persécu-
teurs. Les Apôtres, & les hommes apostoliques qui
vécurent après eux, suivirent l'exemple de leur divin
Maître ; mais les Chrétiens, dès le règne de *Constan-*
tin, étoient déjà bien différens de ceux des deux pre-
miers siècles, & du commencement du troisième. Voici
le texte original de *Theodoret*, pour qu'on voie, que
nous rendons, exactement ce passage, que nous com-

dammons si justement, & qui ne peut qu'indigner tous les bons Citoyens & les veritables Chretiens. Τὸν μὲν τοι τὴν δικαίαν ἐκείνην ἐπιστηλόντα πληγὴν αὐτῷ ἔγωγε μίχθην καὶ τήμερον ἄλλοι μὲν τινα τῶν ἀοράτων ταύτην αὐτῷ ἐπιστηλόντων φασίν· αἱ δὲ τῶν νομαδῶν ἐκ τῶν Ἰσραηλιτῶν καλυμμένοι· ἄλλοι δὲ στρατιῶται τοῦ λαοῦ καὶ τὴν ἐρημὸν δυσχεραίνοντα. ἀλλ' οἱ τοι ἀνδραγαθῶς καὶ ἀνγύλιος ἄσπερ τὸ ξίφος, δῆλον ὡς ταῦτο δίδρακε τῷ βίῳ νύμματος γενοίως ὑποεργός. ἐκείνοι δὲ γὰρ φασί, δοθέντι μὲν τὴν πληγὴν, εὐθὺς πληῖσαι τὴν χεῖρα τῷ αἵματι, καὶ ταῦτο εἶναι εἰς τὸν αἶρα, καὶ φασί, νίκημας Γαλιλαίῃ· καὶ κατὰ ταυτὸ, τὴν τι εἶσαν ἐμολογῆσαι, καὶ τὴν βλασφημίαν τολμῆσαι, οὕτως ἐμβρόντεος ἦν. *Qui autem justum illud vulnus inflixerit, nemini exploratum est ad hanc usque diem. Sunt qui ab invisibili quopiam incussum dicant: alii ab uno e Nomadibus quos Ismaelitas vocant: alii a milite famis & solitudinis molestias non ferente. Verum siue homo, siue angelus ferrum impulit, certum est, quisquis fuit, divina voluntatis ministrum fuisse. Ferunt porro illum vulnere accepto impleto manum sanguine, & hoc in aërem projecto dixisse; vicisti Galilæe, simulque & victoriam confessam esse, & blasphemiam, adeo vocers erat, evomisse. Theodoret. Eccl. Hist. L. III. c. 20. T. III. p. 658. Ed. Par. 1642.*

St. Cyrille, qui a écrit avec autant d'emportement contre Julien, que S. Gregoire de Naziance, dit que ce Prince étoit lâche, & sans cœur. L'historien Sozome le fait mourir de la main d'un démon. Jean Damascene, & Nicephore de celle des martyrs Mercure & Artemius. Enfin S. Gregoire poursuit encore les cendres de ce Prince, dans le tombeau qui les renfermoit, il assure qu'elles s'agitoient avec violence, & qu'elles étoient un grand sujet de crainte aux mechans. Θεμὸν ἐνθάδε σα κόμης μέγα τάχος ἀντρεῖσι. Greg. Naz. p. 50.

Econ

Écoutons actuellement parler un historien, dont la probité & l'amour pour la vérité sont reconnus, qui accompagna *Julien*, dans la guerre où il perit, & qui fut témoin de sa mort. Ajoutons à cela, & qui en rendant justice à ce Prince n'a point déguisé ses défauts. En entendant parler ce sage historien, c'est *Julien* lui-même que nous entendons, car il ne fait que repeter les discours de ce Prince mourant. Quelque long que soit ce passage d'*Ammien*, je le rapporterai sans l'abréger, il est trop intéressant pour en rien supprimer.

„Julien, qui étoit dans la tente prêt à rendre son
„ame, par les atteintes de sa blessure, qui lui faisoit
„perdre tout son sang, dit à ceux qui étoient de bout
„tout tristes autour de son lit: Enfin, mes Compas-
„signons, le jour est venu que je dois sortir de cette
„vie: pouvois-je souhaiter une heure plus favorable
„que celle-ci, en la quelle je paye de bonne volonté
„à la nature, le tribut que je lui dois? non, non,
„mes Amis, je ne m'en afflige pas, & je n'ai point
„fait si peu mon profit des instructions de la philoso-
„phie, que je n'aie bien appris, que l'esprit doit être
„un jour plus heureux que le corps. Or considérant,
„combien la différence est grande d'une éminente con-
„dition à la moindre de toutes; j'ai à cette heure beau-
„coup plus d'occasion de me rejouir que de m'affligir,
„tes, quand même je ne voudrois pas me ressouvenir,
„que les Dieux immortels ont souvent envoyé la mort
„à plusieurs personnes, pour récompense de leur piété.
„Je ne doute point, qu'elle ne me soit à présent un
„grand don des mêmes Dieux, qui ne veulent pas,
„que je succombe sous le fardeau de beaucoup de
„difficultés, ou du moins, que je me perde moi-même.
„Mais, à propos, j'ai souvent connu par expérience,
„ce,

„ce; que comme toutes les douleurs surmontent les
 „effeminés, elles cèdent à ceux qui persévèrent à les
 „vaincre. Je ne me repens point de ce que j'ai fait,
 „ni le souvenir de quelque mauvaise action ne me
 „dévore point la conscience. Quand je n'étois qu'hom-
 „me privé, je me corrigeois secrètement des fautes que
 „je faisois. Depuis que l'Empire m'est tombé entre
 „les mains, par les avantages de ma naissance, je pense
 „l'avoir conservé sans tâche de crime ou d'infamie, aiant
 „toujours gouverné les choses civiles en paix avec mo-
 „dération, & n'aiant jamais entrepris la guerre qu'après
 „de bons avis, & de mures délibérations. La félicité
 „des Princes ne s'accorde pas toujours en tout avec
 „l'utilité publique. Et quoique la souveraine puissance
 „s'attribue perpétuellement la gloire de toutes sortes
 „d'entreprises; j'ai été persuadé toute ma vie (vous le
 „savez); que la principale fin d'une juste domination
 „est le salut des peuples, & le repos des sujets; j'ai
 „toujours été enclin à la douceur, bannissant d'auprès
 „de moi toute sorte de licences qui engendrent la
 „corruption des bonnes mœurs. Je n'ai jamais rien
 „craint pour le service de ma patrie; je n'ai point
 „appréhendé les perils, & j'ai été bien aise de les mé-
 „priser; toutes les fois que je me suis cru capable de
 „faire quelque chose pour son utilité. Je n'aurai point
 „de honte d'avouer, que j'ai prévu dès longtemps, que
 „je devois finir de cette sorte: & je me trouve obli-
 „gé de rendre grâces à l'éternelle Puissance, de ce que
 „je ne meurs point par les secrètes embûches de mes
 „ennemis; ni par les languissans d'une longue maladie,
 „ni par la fin ordinaire des personnes délicates; mais
 „qu'au milieu de mes victoires, j'ai mérité de quit-
 „ter le monde par une glorieuse sortie. Un homme
 „est timide; ou a bien peu de générosité, qui paroit
 „sou-

„Souhaiter de mourir, quand il ne le faut pas, & qui
 „voudroit ne point mourir quand il n'est plus tems
 „de vivre: je ne dirai rien de plus à ce sujet, parce-
 „que je manque de forces pour vous parler d'avantage.
 „Quant à ce qui concerne la création d'un nouvel Em-
 „pereur, je n'en parlerai point, de crainte que par im-
 „prudence, je ne vinssé à obmettre celui qui en seroit
 „le plus digne, ou qu'en nommant celui qui me sem-
 „bleroit avoir le plus de merite, je ne fusse cause de
 „plusieurs troubles, si quelque autre lui étoit préféré.
 „J'aime donc mieux, en mourant, me contenter de sou-
 „haiter un bon Empereur à la Republique. Quand
 „il eut dit ces choses, avec une tranquillité d'esprit
 „admirable, il partagea ce qu'il avoit de biens à ses
 „plus intimes amis. Il demanda *Anatolius*, grand maî-
 „tre des officiers du palais: mais *Saluste*, Prefet des
 „Gaules, lui ayant répondu, *qu'il étoit heureux*, il en-
 „tendit bien qu'il avoit été tué: & pleura amèrement
 „la mort de son ami, ayant méprisé la conservation
 „de sa propre vie, peu de tems auparavant. Et com-
 „me tous ceux qui étoient autour de lui pleuroient,
 „il leur dit: *qu'il étoit indigne de pleurer un Prince, qui*
 „*monroit en la grace des Dieux*. Et puis discourant de
 „l'immortalité de l'ame, avec les Philosophes *Maximus*
 „& *Priscus*, sa plaie s'étant r'ouverte, & ses veines qui
 „s'étoient enflées le suffoquant, il but de l'eau fraîche,
 „qu'il demanda étant fort alteré; & il expira vers le
 „milieu de la nuit la 31^{me} année de son âge. “

„*Erasme* disoit, qu'il ne lisoit jamais dans *Xeno-*
phon la mort de *Socrate*, qu'il ne fut tenté de dire:
 „*Saint Socrate priez pour nous!* “ *Sanctæ Socrates tra-*
pro nobis! Quel est le Prince vertueux, & le sage
 philosophe qui ne doive dire, en lisant celle de *Ju-*
lien: *Eas entium fac ut sic vivam & sic moriar!* „Etre
 des

des êtres, faites moi la grâce de vivre ainsi & de mourir de même ! “ On voit bien que je fais abstraction de ce qui regarde le Paganisme, dont nous n'avons rien à craindre dans notre siècle. Plaçons ici le latin d'Aminien Marcellin, pour constater la fidélité de ma traduction. *Quæ dum ita aguntur, Julianus in tabernaculo jacent circumstantes allocutus est demissos & tristes : Advenit o socii nunc abeundi tempus e vita impendio tempestivum, quam reposcanti naturæ ut debitor bonæ fidei redditurus exsulto : non ut quidam opinantur adstrictus & mœrens : Philosophorum sententia generali perdoctus, quantum corpore sit beator animus, & contemplanus quoties conditio melior a deteriore secernitur, letandum esse potius quam dolendum. Illud quoque advertens, quod etiam Dii cælestes quibusdam præstissimis mortem tanquam summum præmium persolverunt. Munus autem id mihi delatum optime scio, ne difficultatibus succumberem arduis, neve me projiciam umquam aut prostrernam : expertus quod dolores omnes ut insultant ignavis, ita persistentibus cedunt. Nec me gestorum panitet, aut gravis flagitii recordatio stringit, vel cæm in anbram & angulos amandarer, vel post principatum susceptum : quem tamquam a cognatione Cælitum desluentem immatratum (ut existimo) conservavi, & civilia moderatius regens, & examinatis rationibus bella inferens & repellens : tametsi prosperitas simul utilisque consultorum non ubique concordent, quoniam captorum eventus superæ sibi vindicant potestates. Reputans autem justis esse finem imperii, obedientiam commodum & salutem, ad tranquilliores semper ut nostris propensior fui : silentiam omnem assibus incis exterminans, rerum corrupticem & morum : gaudere habet, adeo sciens, quod abienmque me vellet imperiosa parens consideratis periculis objecerit. Resp. steti fundatas, turbines calcare seditatorum assuescens. Nec fateti pudabit, interituram me ferro dudum delicti fide fatidica præcuen-*

te. Ideoque sempiternum veneror numen, quod non clandestinis insidiis, nec longa morborum asperitate, vel damnatorum sine decedo : sed in medio cursu florentium gloriarum hunc merni clarum e mundo digressum. Acquo enim iudicio juxta timidus est & ignavus, qui cum non oportet, mori desiderat : & qui refugiat, cum sit oportunitas. Hactenus loqui vigore virium labente sufficiat. Super Imperatore vero creando caute reticeo, ne per imprudentiam dignum præteream : aut nominatum quem habilem rear, ante posito forsitan alio in discrimen ultimum tradam. Ut alumnus autem Reip. frugi, opto bonum post me reperiri rectorem. Post hæc placide dicta, familiares opes junctoribus velut supremo distribuens stilo, Anatolium quæsit officiorum Magistrum : quem cum beatum fuisse Salustius respondisset Præfectus, intellexit occisum : acriterque amici censam, ingemuit, qui elate ante contemserat suam. Ecce senex inter hæc omnes qui aderant, auctoritate integra etiam tum increpabat : humile esse, cælo sideribusque conciliatum iugeri Principem dicens. Quibus ideo jam silentibus, ipse cum Maximo & Prisco philosophis super animorum sublimitate perplexius disputans, hiantem latius suffossi lateris vulnere, & spiritum tumore cohibente venarum, epota gelida aqua quam petiit, medio noctis horrore vita facilius est absolutus, anno ætatis altero & tricesimo. Amian. Marcel. L. XXV. c. III. p. 420. Edit. Paris. M. DC. LXXXI.

• Au temoignage d'Ammien Marcellin, je pourtois joindre celui de Zozime, & d'un nombre d'autres historiens. Je me contenterai de citer encore celui d'Eutrope, qui après avoir fait un grand éloge de toutes les vertus de Julien, en parlant de sa mort, dit, qu'il fut un aussi bon Prince, que Marc-Antonin, qu'il avoit pris pour son modele. Marco Antonino non absimilis; quem etiam amulari studebat. Eutrop. Hist. Rom. Lib. X. cap. IX.

Après

Après avoir vu un Prince, aussi illustre que *Julien*, diffamé par tant de Peres de l'Eglise, & par tant d'Ecrivains ecclesiastiques, doit-on s'étonner que dans ces derniers tems, des historiens Jesuites & quelques autres Moines aient osé dire, que *Luther* étoit mort comme un enragé en blasphémant, & que le Diable avoit tordu le cou à *Calvin*? Ces Theologiens modernes ont imité les anciens; ceux qui viendront dans la suite ne seront ni plus modérés ni plus équitables, que ceux qui les auront précédés, peut être deviendront ils plus intolérans.

Ætas parentum pejor avis tulit

Nos nequiores, mox daturos

Progeniem vitiosorem.

Horat. Od. Lib. III. Od. 6.

Revenons aux Peres. Ils faisoient, si l'on peut se servir de ces termes, *flèche de tout bois*. Rien ne leur paroissoit mauvais, pourvu qu'ils arrivassent à leur but; les idées les plus singulieres, qui se presentoient à leur esprit, ils les adoptoient, & s'en servoient sans réfléchir, qu'ils avilissoient les choses les plus respectables, par la maniere dont ils en parloient. Qui ne seroit surpris, & même indigné de voir *S. Athanase*, ce grand deffenseur du Mystere de la Trinité, vouloir l'expliquer par l'exemple des différens vins mêlés ensemble. C'est dans un Dialogue entre un Orthodoxe & un Eterodoxe, que ce Pere a placé un morceau de controverse aussi singulier. Je le traduirai mot à mot.

„L'Orthodoxe dit; que l'essence du Pere, du Fils, &
 „du S. Esprit est la même. ὁμοούσιον εἶναι πατέρα καὶ
 „υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα. Eandem esse essentiam Patris,
 „Filii & Spiritus Sancti. L'Eterodoxe répond; Vous
 „voulez dire, que le Pere, le Fils, & le S. Esprit sont
 „comme le vin mêlé. Δίλεις ἢν εἰπῇς, ὅτι ὁσπὶς κοιδοῖ
 „τοῦ

„*vos oĩνοι περιθάλειν ἕτως ἐς τὴν πατὴρ, υἱὸς, καὶ ἅγιον πνεύ-*
μα. Vis igitur dicere Patrem, Filium, & Spiritum
 „*Sanctum esse instar vini conditi misti.* L'Orthodoxe
 „*rephique:* Est-ce que vous ignorés ce que vous affirmés?
 „*Οὐδὲ οἶδας ὅτι σὺ τῦτο λέγεις.* An ignoras te hoc
 „*affirmare.* L'Esérodexe dit; comment donc? πῶς? *quo*
 „*modo?* Parceque, *repond* l'Orthodoxe, vous dites que
 „la nature du Pere est une, celle du Fils une autre,
 „& celle du S. Esprit une autre: comme la nature
 „du vin est une, celle du miel est une autre, &
 „celle du poivre est une autre. Nous au contraire,
 „nous disons, que si le Pere est un vin rejouissant le
 „cœur, le Fils est aussi un vin rejouissant le cœur, &
 „le S. Esprit de même un vin rejouissant le cœur, &
 „surpassant tout autant, que le Pere, la douceur du
 „miel. C'est donc vous autres qui faites le Pere, le
 „Fils & le S. Esprit semblables au vin mêlé, puis-
 „que vous enseignés que leurs natures sont différentes.“
 „*Οτι ἄλλην φύσιν λέγεις τῇ πατρὶ, καὶ ἄλλην τῇ υἱῇ,*
 „*καὶ ἄλλην τῇ ἁγίᾳ πνεύματος ὡς οἶνον, καὶ μέλιτος, καὶ*
 „*περιπέριως.* Ἡμεῖς δὲ λέγομεν, ἐὰν ἡ ὁ πατὴρ οἶνος ἐν-
 „*φραίνων καρδίαν, καὶ ὁ υἱὸς οἶνος ἐνφραίνων καρδίαν, καὶ*
 „*τὸ πνεῦμα οἶνος ἐνφραίνων καρδίαν ἐστίν, ἡ ὁ πατὴρ*
 „*ὑπὲρ μέλι καὶ κήριον.* Ἡμεῖς ἄρα, καὶ οὐχ' ἡμεῖς, *κοι-*
 „*δὶτε περιβάλλετε τὸν πατέρα, καὶ υἱόν, καὶ τὸ ἅγιον*
 „*πνεῦμα, οἱ ἀνομοίως τὰς φύσεις εἰσηγόμενοι.* Quia aliam
 „*patrum dicis Patris, & aliam Filii, & aliam Spiritus*
 „*Sancti: ut vini, & mellis, & piperis; nos vero dicimus,*
 „*si pater est vinum letificans cor, etiam filius vinum lati-*
 „*ficans cor, & spiritus vinum letificans cor, quatenus Pa-*
 „*ter dulcedine superat mel & favum.* Vos igitur, non nos,
 „*condito similem dixistis Patrem, Filium, & Spiritum San-*
 „*ctum, ut qui dissimiles naturas esse docetis.* Athanas. Dial. I.
 de S. Trinitate sub finem. Tom. a. p. 123.

Qu'auroient dit les incrédules du Siècle passé, & que diroient ceux d'aujourd'hui, si les *Bossuet*, les *Claude*, & les *Arnaud* avoient traité la controverse de cette manière, qui sûrement ne peut être que du goût des marchands de vin, des vendeurs de miel & de poivre, qui seroient bien aises de voir leur profession devenir nécessaire, pour expliquer les plus augustes mystères de la Religion ?

Les Peres, en général, ont encore en dans leurs disputes un autre défaut considérable. Les raisons leur manquoient elles ? ils inventoient des histoires, qui très souvent ressembloient à nos contes des Fées ; & ils n'avoient point de honte, de vouloir se servir de semblables fables pour établir leurs opinions. Falloit-il prouver, que la lecture de *Cicéron* & de *Virgile* étoit criminelle, & qu'une femme ne devoit pas s'en occuper ? *S. Jérôme* trouvoit d'abord une histoire, pour autoriser un sentiment aussi extraordinaire, & il étoit le héros de la fable. „Qu'a de commun, écrit ce Pere „à *Eustochie*, Horace avec le Pseautier, Virgile avec les „Evangiles, Cicéron avec les Apôtres ? Votre frere ne „sera-t-il pas scandalisé, s'il vous voit au milieu du „paganisme ? Nous ne devons pas boire à la „fois le Calice du Seigneur, & la coupe des Demons. „Je vous rapporterai à ce sujet, une histoire malheureuse, qui m'est arrivée. Il y a plusieurs années, „qu'après avoir abandonné ma maison, mes parents, ma „sœur, mes amis, pour le Roiaume des Cieux ; & ce „qui est plus difficile, toutes sortes de nourriture délicate, je vins me retirer à Jérusalem, pour y vivre „dans la pénitence. Je ne pouvois me passer de la „Bibliothèque, que j'avois autrefois formée à Rome, „ainsi je jeunois après avoir lu Cicéron : & après avoir „passé les nuits dans les veilles & dans les larmes, „pour

pour obtenir le pardon de mes péchés passés, je lissois Plaute; lorsque de la lecture de ce poëte, je passois à celle des Prophètes, cette dernière me paroissoit dure & désagréable. Et parceque mes yeux aveuglés, ne voioient pas la lumière, je croiois que c'étoit la fuyte du Soleil. Pendant que le serpent me trompait ainsi, je devins malade: une fièvre dange-reuse me réduisit à l'extrémité; je n'avois presque plus que la peau collée sur les os: on préparoit déjà mes funérailles, ma chaleur vitale étoit éteinte; & à peine restoit-il, dans la circulation du sang, un foible mouvement vers le cœur. Dans cet état je fus soudain transporté en esprit au jugement de Dieu: j'aperçus une si grande clarté, & une si grande lumière, dans ceux qui se trouvoient présens à ce jugement, que m'étant prosterné à terre, je n'osois pas lever la tête. Je fus d'abord interrogé sur ma religion. Je répondis, que j'étois Chrétien; mais celui qui présidoit au jugement me dit: vous mentés, vous êtes Cicéronien; & non pas chrétien. A ce discours je fus pénétré de crainte, & au milieu des coups, que je recevois (car le juge avoit ordonné de me battre avec des verges), j'étois plus tourmenté par les reproches de ma conscience, que par le supplice que je recevois. Je me ressouvins de ce verset: *qui vous louera dans l'enfer?* & je m'écriai; Seigneur, aies pitié de moi! ma voix ressonnoit au milieu du bruit des coups de fouet. Cependant ceux qui étoient présens se jetterent aux genoux du juge qui présidoit, & demanderent pardon pour moi, rejetant ma faute sur ma jeunesse. Alors, dans un si grand & si douloureux embarras, je dis: Seigneur! si jamais je lis à l'avenir des livres profanes, je serai coupable de vous avoir manqué de parole. A cette promesse aiant été

Z 2

„dé-

„délivré, j'ouvre les yeux remplis de larmes, de sorte
 „que je convainquis, par ma douleur, les plus incre-
 „dules de la vérité de ce qui venoit de m'arriver. Au
 „reste mon malheur n'étoit point un vain songe, c'é-
 „toit une réalité : j'en atteste le tribunal où je fus cité,
 „le juge qui me condamna, les plaies, & les marques
 „livides que j'eus après mon sommeil. Je ne lus plus
 „dans la suite, que les Livres Saints avec autant d'em-
 „pressement, que j'avois lu auparavant les prophètes.”
*Quid facit cum Psalterio Horatius ? cum Evangelio Marci ?
 cum Apostolo Cicero ? Nonne scandalizatur frater, si te
 viderit in idolis recumbentem ? Simul bibere non
 debemus calicem Christi, & calicem demoniorum. Refe-
 ram tibi mea infelicitatis historiam. Quum ante annos
 plurimos domo, parentibus, sorore, cognatis, & quod his
 difficilior est, consuetudine lantioris cibi, propter caelorum
 me regna castrassem, & Ierosolymam militaturus perge-
 rem, Bibliotheca, quam mihi Roma summo studio ac la-
 bore confeceram, carere non poteram. Itaque miser ego
 lecturas Tullium, jejunabam. Post nocturnas ceteras vigi-
 lias, post lachrimas, quas mihi prateritorum recordatio
 peccatorum ex imis visceribus eruebat, Plautus fumebatur
 in manus. Si quando in memet reverteras, Prophetas legere
 cepissem ; sermo horrebat incultus. Et quia tamen cecis
 oculis non videbam, non oculorum putabam culpam esse,
 sed solis. Dum ita me antiquus serpens illuderet, in me-
 dia ferme quadragesima medullis infusa febris, corpus in-
 vestit exansum : & sine ulla requie (quod dictu quoque
 incredibile sit) sic infelicia membra depassa est ; ut ossibus
 vix haberem. Interim parantur exequia, & vitalis animae
 calor, toto frigescente jam corpore, in solo tantum tepente
 pectusculo palpitabat : quum subito raptus in spiritum, ad
 tribunal iudicis pertrahor ; ubi tantum luminis, & tan-
 tum erat ex circumstantiarum claritate fulgoris, ut projectus*

in terram, sursum aspicere non audeam. Interrogatus de conditione, Christianum me esse respondi. Et ille qui presidet; Mentiris, ait, Ciceronianus es, non Christianus. Ubi enim thesaurus tuus, ibi & cor tuum. Illica obmutui, & inter verbera (nam cædi me jusserat) conscientie magis igne ardebat, illum mecum versiculum reputans. In inferno autem quis confitebitur tibi? Clamare autem capi & ejulans dicare: Miserere mei, Domine, miserere mei. Hæc vox inter flagella resonabat. Tandem ad presidens genus provolui qui assisterant, precabantur ut penam tribuerat adolescentie, & errori locum, poenitentia commoderet; exsternus deinde cruciatum, si gentilium litterarum libros aliquando legissem. Ego qui in tanto restrictus articulo, vellem etiam majora promittere, dejerare cepi, & nomen ejus obtestans, dicere: Domine, si unquam habuero codices sæculares, si legero, te negavi. In hæc sacramenti verba dimissus, revertor ad superiores; mirantibus cunctis, oculos aperio, tanta lachrymarum imbre perfusus, ut etiam incredulis fidem facerem ex dolore. Nec vero sopor ille fuerat, aut vana somnia, quibus sæpe deludimur. Testis est tribunal illud, ante quod jacui; testis judicium triste, quod timui: ita mihi nunquam contingat in talem incidere questionem: viventes habuisse scapulas, plagas sensisse post somnum, & tanto dehinc studio depina legisse, quanto non ante mortalia legeram. Hieronim. Epist. 18. ad Eustochium de custodia virginitatis. Opp. Tom. IV. P. II. p. 42.

Si S. Jerome a jamais été fouetté par les anges, ce n'est pas sûrement pour avoir lu Cicéron & Virgile, mais c'est pour avoir débité une histoire aussi puerile, & qui expose la Religion, & les Pères de l'Eglise, à la plaisanterie des incrédules. La lecture de Cicéron & de Virgile ne déplaît point à Dieu, puisque les Pères du Concile de Trente ont permis expressément celle de
 Z 3 tous

tous les auteurs grecs & latins. *Fra-Paolo* ni *Palacini* ne nous apprennent pas cependant, qu'aucun de ces Evêques ait afflué la moindre correction des anges qui fouetterent *S. Jérôme*, au point qu'il en conserva longtems les marques.

Le même *S. Jérôme* vouloit-il condamner les courses de Char dans le Cirque, & rendre ces jeux criminels; l'enfer venoit d'abord à son secours, & il inventoit un petit conte. „Un conducteur de char, de ce Pere, fut renversé par le demon, il devint tout roide, en sorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni mains, & qu'il lui étoit impossible de donner aucun mouvement à sa tête. On le porta dans son lit à *S. Hilarion*, n'ayant que le seul usage de la langue, dont il se servoit pour prier le Saint; qui lui dit, qu'il ne le gueriroit pas qu'il ne crut auparavant en *Jésus-Christ*, & qu'il ne promit de renoncer à son metier. Ayant répondu qu'il croioit en *Jésus-Christ*, & qu'il abandonneroit son ancienne profession, il recouvra la santé, & il sentit plus de joie de la guérison de son ame, que de celle de son corps.“ *Auriga quoque Gensilis in curru percussus à dæmone, totus obrigit; ita ut nec manum agitare, nec cervicem posset reflectere. Delatus ergo in lecto, quum solam linguam moveret ad preces, audit non prius posse sanari, quam crederet in Jesum; & se sponderet arti pristinæ renunciaturum. Credidit, spondit, sanatus est: magisque de anima, quam de corporis salute exultavit.* D. Hieronim. in Vita S. Hilarion. Opp. T. IV. P. II. p. 19.

Pour établir la réalité des effets des Talismans, des signes, des paroles magiques, effets purement imaginaires, dont les plus superstitieux, & jusques aux vieilles femmes se moquent aujourd'hui; *S. Jérôme* avoit d'abord un miracle tout prêt. „Un jeune homme, de

„il, voisin d'une vierge, consacrée à Dieu, périssoit
 „d'amour pour elle, n'ayant pu en rien obtenir par les
 „jeux, par les flateries, & par toutes les choses qui
 „sont les commencemens de la perte de la virginité:
 „il partit pour Menphis, afin de trouver dans cette
 „ville un secours dans la magie, qui le rendit vainqueur
 „de la vierge qu'il aimoit. Après avoir été instruit
 „par les prêtres du Dieu Esculape, qui ne guerit pas
 „les ames, mais qui les perd, il revint l'esprit rem-
 „pli du desir d'accomplir son crime. Il mit & cacha,
 „sous le seuil de la porte de la maitresse, des carac-
 „teres, contenant des paroles magiques, & des figu-
 „res gravées, sur une lame d'airain de Chypre. Sur
 „le champ la vierge entra en fureur, ses cheveux se
 „beriffèrent, elle grinçoit des dents, elle appelloit le
 „jeune homme par son nom. Les parens la conduisi-
 „rent à Hilarion, dans son monastere, & la lui livre-
 „rent. D'abord le demon se mit à hurler, & avoua
 „confidamment, qu'on lui avoit fait violence. J'ai été
 „conduit par force, disoit-il, combien me trouvois je
 „tranquille & heureux à Memphis, où je trompois les
 „hommes par des songes & des illusions! Quels sont
 „les supplices, & les tourmens que je souffre! vous
 „me forcés de m'en aller, & je suis retenu, par les
 „enchanteimens magiques, qui sont sous la porte. Je
 „ne sortirai pas, avant que le jeune homme, qui me
 „retient, ne m'ordonne de partir. Alors Hilarion lui
 „dit: la force qui l'empêche de sortir est grande, te
 „tenant attaché par le charme, qui est sous la porte.
 „Mais pourquoi as-tu osé entrer dans le corps d'une
 „vierge, consacrée à Dieu? Pour conserver, repondit
 „le Demon, cette vierge. Pour la conserver! repliqua
 „Hilarion, toi qui es un traître, & un seducteur.
 „Pourquoi n'es-tu pas plutôt entré dans le corps de

„celui qui l'envoioit ? Comment aurois-je pu, reprit
 „le Demon, me placer dans son corps, puisque mon
 „Collegue le Demon de l'amour y étoit déjà. Cepen-
 „dant le vieillard Hilarion ne voulut point, avant d'a-
 „voir guéri la vierge, ou le jeune homme, faire en-
 „lever les charmes magiques, qui étoient sous la por-
 „te, de peur qu'il ne parut, que le Demon ne s'étoit
 „retiré, que par la destruction de l'enchantement ma-
 „gique. Hilarion assuroit, que les diables étoient trom-
 „peurs, & fort habiles à seindre, il rendit donc da-
 „bord la santé à la vierge, ensuite il lui reprocha,
 „qu'elle devoit avoir commis quelque faute, qui avoit
 „donné le pouvoir au Demon d'entrer dans son corps."

*De eodem Gæcensis imperti oppido, virginem Dei vicinas
 juvenis deperibat. Qui quum frequenter tactu, joci, na-
 tibus, sibilis, & cæteris hujusmodi, quæ solent moritura
 virginitatis esse principia; nihil profecisset, perrexit Mem-
 phium, ut confesso vulnere suo, magicis artibus rediret ar-
 matus ad virginem. Igitur post annum, doctus ab Escu-
 lapii vatibus, non remanentis animas sed perditis, ve-
 nit presumptum animo stuprum gestiens, & subter limen
 domus puella portenta quædam verborum, & portentosas
 figuras sculptas in æris Cyprii lamina, defodit. Illico in-
 sanire virgo, & amictu capitis abjecto, rotare crinem, stri-
 dere dentibus, inclamare nomen adolescentis. Magnitudo
 quippe amoris se in furorem verterat. Perducta ergo a pa-
 rentibus ad monasterium, seni traditur: ulnante statim &
 consistente Demone, vim sustinui, invitus abductus sum:
 quam bene Memphi somnitis homines deludebam! O cru-
 ces! o tormenta quæ patior! Exire me cogit, & ligatus
 subter limen teneor. Non exeo, nisi me adolescens qui te-
 net, dimiserit. Tunc senex: grandis, ait, fortitudo tua,
 qui licio & lamina strictus teneris. Dic, quare ausas es
 ingredi puellam Dei? ut servarem, inquit, eam virginem.*

En serवास proditor castitatis? Cur non potius in eam qui te mittebat es ingressus? Ut quid, respondit, intrarem in eam, qui habebat collegam meum amoris demonem? Noluit autem sanctus antequam purgaret virginem, vel adolescentem, signa subire perquiri: ne aut solitis incantationibus recessisse demon videretur, aut ipse sermoni ejus accommodasse fidem: offerens fallaces esse demones, & ad simulandam esse callidos; & magis reddito sanitate increpare virginem; cur fecisset talia, per qua demon intrare possisset. id. ib. pag. 10.

OR. Les Peres de l'Eglise, qui succederent à S. Jerome, ne furent pas plus retenus que lui, sur les histoires fabuleuses: & lorsqu'ils voulurent établir une opinion, le Ciel & l'enfer devinrent à leur disposition. S. Damascene soutenoit-il le culte des images, il écrivoit un même tome un gros ouvrage, rempli de miracles, plus ridicules que les contes de l'Atlas. Contentons nous d'en placer un, par le quel on pourra juger des autres. „Un solitaire, dit ce Pere, étoit souvent tenté par le Demon. Un jour, qu'il en étoit „pressé excessivement, il se mit à pleurer; ensuite s'adressant au Demon, il lui dit: Jusques à quand me „persécuteras-tu? ne te laisseras-tu jamais de me pour „suivre sans cesse? Alors le Demon se rendant visible „aux yeux du solitaire, lui dit: Promets-moi, que „tu ne révèleras jamais ce que je te dirai, & je ne „chercherai plus à te séduire. Le solitaire promit, au „nom du Seigneur, qui reside dans les Cieux; qu'il „garderoit le secret. Alors le Demon lui dit, prens „garde de n'adorer jamais cette image; & je te laisserai tranquille. Or cette image étoit celle de la bienheureuse Vierge Marie, Mere de Dieu, tenant entre „ses bras notre Seigneur Jesus-Christ.“ *Dicbat Abbas Theodorus Eliotes, quondam inlatus in manu fuisse oli-*

warant apprimere concertatorem spiritualem. Hunc spiritum, nequitia & fornicationis oppugnabat. Die igitur quodam cum peracri stimulo eum perurgeret, dequeri coepit & in lamenta prorumpere. Denique dicit Dæmoni : Quousque tandem ab infestando me nihil remittis ? vel deinceps hinc a me faceffito. Ad hanc usque ætatem mecum consensisti. Ob oculos illi se Dæmon exhibet visendum & conspicuum, respondens : Jura tu mihi, quod tibi juræ dicturus nemini esse exprompturum, nec te imposterum oppugnabo. Juravit ei senex per eum qui in altissimis habitat, nemini se arcânus ejus revelaturum, quodcumque dixeris mihi. Tunc Dæmon ait : cave hanc adores imaginem, nec te jam oppugnabo. Juravit ei senex. Habebat ea imago effigiem Regine nostræ, Sanctæ Mariæ Deiparæ, Dominum nostrum Jesum Christum bajulantis. „ S. Joh. Damascen. „ Lib. I. Apologet. pro venerat. Sanctar. Imag. pag. 26 „ Edit. Paris. ap. Guillel. Guillard. Anno 1555. “

Lorsque les histoires les plus romanesques ne suffisoient pas, pour autoriser leurs sentimens, les Peres plaçoient des passages dans plusieurs livres, qui ne se trouvoient pas dans les veritables originaux de ces mêmes livres. C'est ainsi que S. Jerome, au commencement, se contenta de dire, que Joseph avoit écrit, dans son histoire, que Jesus avoit été suivi par plusieurs disciples, qui avoient cru qu'il étoit le Christ. *Plurimos quoque tam de Judeis quam de gentibus habuit Sectatores, & credebatur esse Christus.* „ D. Hieronim. Lib. de „ Script. ecclesiast. art. Joseph. “ S. Jerome n'avoit point osé dire, comme l'avoit déjà fait Eusebe, que Joseph avoit reconnu purement & simplement, que Jesus étoit le Christ, & *Χριστὸς ὅς τις ἦν, Christus plane hic fuit.* Il voioit bien, que la fraude d'Eusebe étoit trop visible. En effet il n'y avoit rien de si ridicule, que de dire, que Joseph avoit reconnu, dans ses écrits, que le Messie étoit

être arrivé, qu'il avoit rendu ce témoignage authentique à Jesus Christ; & cependant qu'il avoit dédaigné de le faire chrétien. Une telle conduite n'est admissible, que dans la personne d'un insensé, ou d'un homme obsédé d'une legion de Demons. La fraude de S. Jerome étoit plus naturelle; car un auteur protestant pourroit fort bien écrire, en parlant du Diacre Paris; beaucoup de gens croioient qu'il étoit saint. *Credebatur esse sanctus*. A present, ni dans deux-cens ans d'ici, on ne trouveroit pas ces expressions extraordinaires, quoique l'Ecrivain protestant eut du regarder le Diacre & ses Sectateurs comme des Visionnaires.

L'adoucissement de S. Jerome n'empêche pas, que l'on ne voie, que tout ce passage a été ajouté au texte de Joseph, dans le quel il vient à propos de rien, & où il est placé comme un hors d'œuvre. Mais, dira-t-on, les Livres de Joseph étant placés dans toutes les Bibliothèques, Eusebe n'auroit osé les altérer en les citant. Pourquoi n'auroit-il pas osé faire, ce que tant d'auteurs anciens & modernes ont fait si hardiment? d'ailleurs, il faut que lui, ou S. Jerome aient altéré le passage, car l'un fait dire à Joseph, *Jesus étoit véritablement le Christ*; & l'autre lui fait écrire, que *quelques gens croioient qu'il étoit le Christ*. Qui ne voit, dans ces deux textes, une différence totale? Eusebe franchit le pas, & S. Jerome est retenu par un reste de bien-séance, qui ne lui permet pas de recevoir entierement, comme authentique, un passage, qu'il connoissoit n'être pas de Joseph. Plusieurs Ecrivains, qui vinrent après S. Jerome, n'eurent point la même retenue, & marcherent sur les traces d'Eusebe. Nous avons vu dans ces derniers tems, le Jesuite Petau, falsifier de nouveau ce même passage de Joseph. Il est vrai, qu'un habile homme, dans des notes qu'il a faites sur l'ouvrage

ge de cet Historien grec, le lui a reproché avec beaucoup de politesse. „Ce temoignage de Joseph, dit-il, „se trouve dans l'ouvrage du Pere Petau, mais il est „augmenté par une fraude pieuse.“ *Idem hoc testimonium legitur in Codice Petavii, sed autum pia fraude.* Flav. Joseph. antiq. L. LXVIII. cap. 3. n^o. x. sub fin.

Parmi les modernes, qui par un zele déplacé ont falsifié les auteurs anciens, je n'en connois pas qui l'aient fait avec plus d'indécence, que le Président *Coussin*; il a, dans la traduction de l'histoire de *Zozime*, pour sauver la repuration de *Constantin*, rendu un passage de cet historien de manière, qu'il lui fait non seulement dire tout le contraire de ce qu'il a dit, mais qu'il le fait encore parler comme un homme privé du sens commun, disant tout à coup, dans une parenthese, du mal d'une personne, qu'il loue avant & après cette parenthese. Outre cette premiere infidelité, ce même Président laisse la moitié de cet endroit, sans le traduire, & le défigure entierement. Je rendrai d'abord mot à mot ce que dit *Zozime*: je rapporterai après cela le texte original de cet historien. Les lecteurs pourront verifier la fidélité de ma traduction. Je citerai ensuite celle de Mr. *Coussin*, & l'on verra s'il est permis de pousser aussi loin la mauvaise foi, & le fanatisme, qu'il l'a fait; car on ne sauroit rejeter sur l'ignorance la faute de Mr. le Président *Coussin*, qui savoit fort bien le grec.

„Constantin, dit *Zozime*, aiant assiégué Licinius, son „beau-frere, dans Nicomedie; celui-ci voiant que ses „affaires étoient désespérées, & qu'il ne lui restoit plus „assés de troupes, pour pouvoir se defendre, sortit de „la ville, & fut trouver Constantin, en qualité de sup- „pliant; il se depouilla de la pourpre, l'appella son „Empereur, & son Seigneur, & lui demanda pardon „de ce qui s'étoit passé autrefois. Constantin avoit juré à „la

„sa ſœur de ne plus attenter à la vie de ſon mari ;
 „ſur ce ſerment Licinius croioit ſa vie aſſurée. Il fut
 „donc relegué à Theſſalonique, pour y vivre tranquille,
 „même &c. en ſuréré ; mais peu de tems après, Conſtan-
 „tin, violant ſon ſerment, ainſi qu'il étoit en uſage de
 „le faire, Licinius fut étranglé par ſon ordre. Conſtan-
 „tin étant devenu le ſeul maître de l'Empire, ne prit
 „plus aucune meſure, pour cacher ſon mauvais natu-
 „rel, mais contentant toutes ſes paſſions, il agit dans
 „tout ce qu'il fit avec une tyrannie outrée.“ *Κωνσταν-
 τίνος δὲ τοῦ Λικίνιος καὶ ἐν τῇ Νικομηδείᾳ πολιορκῶντος,
 ἀπογνῶς ταῖς ἐλπίσιν, καὶ τῶν τοῦ αἵματος ἐκείνου
 αἰσθητῶς τῆς ἐκείνου πύλης προσι-
 δούσης, ἐκείνης τῇ Κωνσταντίνῳ καθίσταται, καὶ τῇ ἀλγε-
 ρίδῳ προσηγαγὼν βασιλείᾳ τε καὶ διασπότην ἐβίβη, συγ-
 γνήμην ἐπὶ τοῖς προλαβέσιν αὐτῶν. ἰδάρηι γὰρ ὡς βιω-
 σάμεναι, τῆς αὐτῆς γαματικῆς ὅρκος ἐπὶ τῷ Κων-
 σταντίνῳ λαβούσης· ὁ δὲ Κωνσταντίνος Μαρτινιανὸν μὲν παρ-
 ῥηδίδε τοῖς δορυφόροις ἐπὶ θανάτῳ, Λικίνιον δὲ εἰς τὴν
 Θεσσαλονίκην ὡς βιωσόμενον αὐτῷ ἐν ἀσφαλείᾳ, μετ'
 ὅπως τὰς ὅρκους πατήσας (ἣν γὰρ τῷ αὐτῷ συνή-
 δευ) ἀγχόνη τῷ ζῆν αὐτὸν ἀφαιρῆται. Περιτάσης δὲ τῆς
 πρώτης, εἰς μόνον Κωνσταντίνον ἄρχῃς, ἐκείνῳ τὴν κατὰ φύ-
 σιν ἡδυσαν αὐτῷ κακῆς αἰσθητῆς ἐκρυπται, ἀλλὰ ἐνδίδει τῷ
 κατ' ἐξουσίαν ἅπαντα πράττειν. Quam autem Constanti-
 nus etiam Nicomediae Licinium obsideret, rebus ille despe-
 ratis, quod etiam sciret nullas sibi restare iustas & satis
 amplas, ad dimicandum copias; egressus urbe supplex Con-
 stantino factus est, & adlata purpura, imperatorem ac
 dominum clamabat, veniamque praeceptorum postcebat. Nam
 vitam sibi certo pollicebatur, cujus nomine iurjurandum
 acri ejus a Constantino praestitum fuerat. Martinianum
 Constantinus satellitibus suis occidendum tradidit, Licinio
 Theſſalonicae, a legato, velut iſtic ſecure viſſituro: neque mul-*

multo post ei, violata jurisjurandi religione (quod quidem Constantino non insolens erat) laqueo vitam ademit. Posteaquam universum imperium ad unius Constantini potestatem rediisset, non jam amplius insitam a natura malitiam tegebat : sed indulgens animi libidini, omnia pro imperio agebat. Zosimi Histor. L. II. c. 28.

Voions actuellement la traduction de Mr. Coussin : „Licine étant assiégé dans Nicomédie par Constantin, & „désespérant de rétablir ses affaires, parcequ'il n'avoit „plus de troupes, mit sa robe impériale à ses pieds, „& le pria d'oublier le passé, & de lui sauver la vie, „comme il l'avoit juré à sa femme. Constantin livra „Martinien à ses gardes, pour l'exécuter à mort, & en „voia Licinius à Thessalonique, pour y vivre en sûreté. „Mais Licinius, selon la coutume, viola bientôt après „ses sermens, & fut étranglé.“ Comment un homme peut-il être assez fanatique, pour oser tronquer, & corrompre aussi fortement un auteur, qui est aujourd'hui entre les mains de tous les gens de Lettres ? Peut-on rien voir de plus clair que le texte de Zozime & de plus précis ? Λικίνιον δὲ εἰς τὴν Νικομήδειαν ὡς βιωόμενον αὐτόθι σὺν ἀσφαλείᾳ, μετ' ἑ παλὺ τοὺς ὅρκους πατήρας (ἧν γὰρ τῷ αὐτῷ σύνθετος) ἀγχοῖν τῷ ξῆν ἀφαιρεῖται. Dans toutes les traductions latines ce passage est rendu fidèlement, & dans celle du fameux Lenclavius, qui est la plus estimée, il est traduit mot à mot. Neque multo post ei violata jurisjurandi religione, quod quidem Constantino non insolens erat, laqueo vitam ademit. Dans quels travers l'esprit de fanatisme, & le desir de servir la bonne cause, même aux dépens de la vérité, ne peuvent-ils pas entraîner ! Je remarquerai, que la dissimulation de Mr. Coussin, en défigurant le texte de Zozime, étoit la chose la plus inutile. Tous les meilleurs historiens se sont

recr  s, sur le manque de bonne foi de *Constantin* envers *Licinius*. *Eutrope* remarque non seulement la perfidie, dont *Constantin* usa    l'égard de son beau-frère, mais encore toutes les mauvaises manoeuvres, qu'il employa pour le priver de l'Empire, & pour l'engager    en venir    une guerre. „*Constantin, dit cet Historien, homme entreprenant, & qui s'efforcoit d'executer tout ce qu'il avoit resolu de faire, voulant s'emparer de l'Empire, déclara la guerre    Licinius quoiqu'il fut son ami & son parent ; car il avoit épousé Constantia sa sœur Ensin, après avoir vaincu Licinius auprès de Nicom  die , il le fit tuer    Thessalonique, contre la foi des sermens.* “ *Constantinus tamen vir ingens, & omnia efficere nitens qu   animo pr  parasset, simul principatum totius orbis affectans, Licinio bellum intulit : quamvis necessitudo illi & affinitas cum eo esset ; nam soror ejus Constantia nupta Licinio erat Postremo Licinius navali & terrestri pr  lio victus apud Nicom  diam se dedidit : & contra religionem sacramenti Thessalonice privatus occisus est.* *Eutrop. Hist. Rom.*

Les auteurs ecclésiastiques se réunissent, avec les autres Ecrivains, & portent également temoignage, dans cette occasion, contre la mauvaise foi de *Constantin*. *S. Jerome*, en interpretant la Chronique d'*Eusebe*, n'a pas cr  int de dire : „*Licinius, étant devenu particulier, fut tué    Thessalonique, contre la foi du serment.*“ *Licinius Thessalonica contra jus sacrum sacramenti privatus occiditur.* Mais pourquoi *Constantin* se seroit-il fait un scrupule de faire mourir son beau-frère, lui qui fit perir son fils par rapport    sa femme ; & qui pour complaire    sa mere *Hel  ne* fit donner la mort    cette même femme ? *At Constantinus, obtento toto romano imperio mira bellorum felicitate regimine, Vansta conjug  , ut putant, suggerente, Crispum filium necari jubet.*

Dehinc Faustam uxorem suam in balneas ardentes con-
eam interemit ; cum cum mater Helena dolore nimio ne-
gis increparet. Aurel. Victor. Epitom. p. 130.

Zosime, Entrope, Artemius, Zonare, Orose parlent de ces parricides affreux , & ne les dissimulent pas. Suidas, qui vivoit dans un siècle où la superstition triomphoit. & où l'on croioit, que c'étoit une action pieuse de dissimuler, & de cacher les crimes des premiers Empereurs chrétiens, n'a pas osé passer ceux de Constantin sous silence. Il se contente de dire, qu'il est douteux, si cet Empereur commit ces crimes avant ou après son baptême. Κρίσπος δὲ, ὄνομα τῷ υἱῷ Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου, ὃν κατακτείνει ἀκρίτον, ἤδη τῇ τῷ Κρίσπου ἀξιολόγητα τιμῇ, εἰς ὑπερβίαν ἰλδόντα τῷ Φαύσῃ μητρὶ αὐτοῦ συνίηαι, τῇ τῇ Φαύσῃ διαμῆ μὲν λόγον ποιησάμενος τῇ δὲ Κωνσταντίνῃ μητρὶς Ἑλένης ἐπὶ ταλαιύτῃ πᾶσαι δυσχεραίνουσης, παραμυθούμενος αὐτῇ ὡς πατρὶς Κωνσταντίνος, κακῶ τὸ κακὸν ἰώσατο μίζονι. Βαλάντιον γὰρ ὑπὲρ τὸ μέτρον ἐκπυρώσας, τῷ τῇ Φαύσῃ ἐπαποθέμενος, ἐξηγάγετο νεκρῶν. Ζητήσιον δὲ εἰ μετὰ τὸ βαπτισθῆναι ἐποίησε. Crispus autem, nomen filii Constantini Magni : quem indicta causa occidit, jam Caesaris dignitate praditum, ob suspicionem consuetudinis cum Faustâ noverca : legis naturalis nulla habita ratione. Quem tantum casum matrem Helenam ægre ferentem, ut consolaretur scilicet Constantinus, malum malo majore est medicatus. Balneo enim supra modum calefacto, Faustam in eo collocatam, eduxit mortuam. Querendum autem, num post baptismum hoc fecerit. Suidas in art. Constantini.

La cruauté de Constantin fut égale, dans tous les tems de sa vie. Il ne se contenta pas de faire mourir Crispus son fils, Fausta son épouse ; il fit aussi périr son neveu, Prince d'un excellent naturel, & d'une grande espérance, & il ôta la vie à un grand nombre de

de ses amis. Voici ce que dit *Entrop*. *Primum necessitudines persecutus, egregium virum & fororis filium, commodæ indolis juvenem interfecit, mox uxorem, post nuntios amicos.* *Entrop. Hist. pag. 150.*

Je ne fais pas pourquoi quelques Peres de l'Eglise, venus après *Constantin*, & presque tous les historiens de ces derniers siècles, manquant à la vérité & cherchant à falsifier l'histoire, se sont efforcés de vouloir faire passer *Constantin* pour un bon & vertueux Prince, lorsqu'il est évident, qu'il a été un des plus mauvais, & des plus criminels, qu'il y ait eu. Ils ont pensé apparemment qu'il importoit à la religion, que les hommes crussent, que le premier Prince, qui l'avoit professée, avoit été vertueux; mais en cela ils ont été dans une très grande erreur: car outre que pour faire un bien, il n'est jamais permis de mentir, la vérité de la religion ne dépend aucunement des mœurs ou du caractère des premiers Princes qui l'ont embrassée: Dieu peut se servir, lorsqu'il lui plaît, des plus mauvais sujets, pour opérer les plus grandes & les plus saintes choses; c'est ainsi que *Judas* devint un instrument nécessaire au salut du genre humain; il falloit, quoiqu'au nombre des Apôtres, qu'il fut méchant & traitre à son divin Maître, *scriptum enim erat ut perderetur ille*: „Il étoit écrit qu'il seroit perdu.“ Ce n'est pas aux foibles mortels, à vouloir pénétrer les profondeurs de Dieu. Il pouvoit choisir, parmi ses Apôtres, des gens sçavans, qui auroient paru bien plus propres que de pauvres pecheurs à instruire & à éclairer l'esprit des hommes. Cependant ces pecheurs ont fait plus, que n'auroient pu faire les plus grands philosophes. *S. Jerome*, dans son Commentaire sur l'Épître aux Galates, n'a-t-il pas eu raison de dire? „Qui est-ce qui lit aujourd'hui *Aristote*? combien y a-t-il

„de gens qui connoissent Platon, & ses ouvrages ?
 „quelques personnes oiseuses les ont dans leur Biblio-
 „theque, mais l'Univers entier parle de nos grossiers
 „pecheurs, & leur nom est repandu avec gloire dans
 „tout le monde.“ *Quisquis nunc Aristotelem legit,
 quanti Platonis vel libros uocere, vel nosse ? vix in an-
 gulis otiosi eos semes recolant, rusticanos vero & piscato-
 res nostros totus orbis loquitur, universus mundus sonat.*
 Hieronim. in Epist. ad Galatas Opp. Tom. II. pag. 140.

Dieu opérant donc, comme il lui plaît, par des
 effets, qui paroissent quelquefois aux hommes les
 plus extraordinaires, les choses les plus grandes ; il
 n'est pas étonnant, que non seulement le premier
 Empereur chretien ait été un très méchant homme,
 mais que le premier Roi chretien ait été aussi cruel
 que lui, & ait commis des actions comparables aux
 crimes de Caligula & de Domitien : c'est de Clovis dont
 je veux parler. Je renvoie mes lecteurs, sur cet arti-
 cle, à ce que Mezerai & le Pere Daniel ont dit des
 mœurs & des actions de ce Prince. L'on verra, dans
 ces historiens, que ce premier Roi chretien résolut
 d'exterminer tous les Princes, qui étoient de sa race,
 ou qui lui étoient alliés, pour s'emparer de leurs do-
 maines ; il commença par Ranceire. Écoutons parler
 Mezerai. „Il ne fut pas difficile à Clovis de corrom-
 „pre ses Capitaines, aux quels il promit des armes tou-
 „tes d'or en recompense. Ils ne manquerent pas, le
 „jour du combat, de le livrer lié pieds & mains au
 „Roi, qui le tua lui & son fils à coups de hache, de
 „sa propre main ; leur reprochant outrageusement qu'ils
 „deshonoroient sa race, de s'être laissés mettre à la chai-
 „ne comme des coquins ; ingrat en leur endroit de
 „l'assistance, qu'ils lui avoient prêtée contre les Spi-
 „gonnois, & plus juste envers les traitres, qui les lui
 „avoi-

avoient vendu ; car il ne leur donna que des armes
 de laiton doré ; & comme ils se plaignoient de sa
 mesomprie, il les renvoia bien rudement. Après cela,
 il se saisit de Cararie & de son fils, prenant pour
 sujet, qu'ils étoient demeurés neutres durant la guer-
 re, qu'il avoit eue contre Siagrius ; & les fit raser,
 pour leur ôter la qualité de Prince. Alors le fils,
 consolant son pere sur cet affront, *ces branches, dit-il,
 que l'on taille sur des arbres si verts, & si pleins de
 sève, repousseront, s'il plaît à Dieu, au dommage de ce-
 lui qui les fait couper.* Mais les cellules du Monaste-
 re, où ils étoient enfermés, ne furent pas sourdes,
 & rapportèrent ce discours à Clovis, qui fit couper
 les arbres par les pieds, (c'est à dire qui fit mourir
 Cararie & son fils.) Sigebert, Prince de Cologne, qui
 l'avoit si généreusement servi dans toutes ses affaires,
 fut surpris après les autres par un étrange artifice.
 Le Roi suborna un flatteur, pour dire ces mots à
 Cloderic son fils : *Ton pere Sigebert est appesanti de
 vieillesse, & d'une blessure à la cuisse qui le fait clocher ;
 (il l'avoit reçue à la journée de Tolbiac contre les
 Allemands, dans la quelle il avoit sauvé la vie & l'hon-
 neur à Clovis), s'il venoit à décider, je suis assuré de
 bonne part, que le Roi Clovis te rendroit amiablement
 le Roiaume.* Sur cette ardeance le fils, trompé par la
 convoitise de regner, fait assassiner son pere, en don-
 ne avis au Roi, & s'offre à lui envoyer telle part
 qu'il lui plairoit avoir de ses trésors. Comme il vit
 donc les députés du Roi, arrivés exprès pour rece-
 voir cet or, *Voilà, leur dit-il, en leur montrant un
 grand coffre, où mon pere tenoit ce qu'il avoit de plus
 précieux.* Mettez y la main jusques au fond, lui répon-
 dirent les députés ; & alors, comme ils le virent courbé,
 ils l'assommerent à coups de hache. Clovis fit semblable-
 ment

„ment assassiner Rignomeris, petit Roitelet du Mon.
 „& beaucoup d'autres princes ses parans, afin de s'em-
 „parer de leurs terres & de leurs trésors; & pour
 „savoir finement, s'il ne restoit point encore quelqu'un
 „de sa race, dont il se put délivrer; il avoit coutume
 „de dire, qu'il s'estimoit malheureux d'être démembré par-
 „mi des étrangers, & sans aucun parent qui l'assistât au
 „besoin: aussi à vrai dire, ce n'étoit pas sans raison,
 „quoique ce ne fut pas sa pensée, qu'il se plaignoit de
 „la sorte.“ *Monerai Hist. de France T. I. p. 109. Edit.*
in fol.

Quelqu'un demandera peut-être, voyant que les
 mœurs & les actions de *Constantin* & de *Clovis* mon-
 trent évidemment, qu'ils n'avoient aucune des verita-
 bles qualités, qui engagent un homme à devenir chré-
 tien, par quelle raison ils embrassèrent le christianisme?
 je reponds à cela, que ce fut pour s'acquérir un grand
 parti. *Constantin* sur tout ne se fit chrétien, que par
 cette raison. Mais, repliquera-t-on, les chrétiens
 n'auroient pas fait la guerre, pour détronner un Prince
 payen, en faveur d'un Prince chrétien. Je trouve la
 preuve du contraire dans *S. Gregoire de Naziance*, qui
 fait entendre très clairement, que si *Julien* ne fut pas
 mort, les chrétiens auroient cherché à le chasser du
 trône; & dit, que les premiers chrétiens n'avoient souf-
 fert la persécution, que parcequ'ils n'étoient pas encore
 assez puissants, pour s'y opposer les armes à la main.
 Ecoutons parler ce Pere de l'Eglise, ce grand ennemi
 de *Julien*, il s'explique sur cet article si ouvertement,
 qu'il n'a pas besoin de commentaire. „*Julien, dit-il,*
 „ce genie sublime & penetrant, cet homme qui se
 „croioit en état de gouverner le monde, ne sentoit
 „pas que si les premières persécutions n'avoient pas
 „excité de grands troubles, c'étoit parceque la religion
 „chre-

„chrétienne n'avoit point encore acquis le degré de
 „puissance, qu'elle a eue dans la suite: mais c'étoit
 „vouloir renverser l'Empire, que de s'opposer à elle,
 „lorsqu'elle étoit repandue partout avec tant de gloire,
 „& qu'elle étoit devenue la religion dominante. En
 „agissant ainsi, Julien exposoit tous les sujets de ses
 „vastes Etats à se faire les uns aux autres des maux,
 „que même nos ennemis ne pourroient nous souhaiter.
 „Rien de si funeste que la guerre, qu'auroit produit
 „la nouvelle philosophie de ce grand Empereur, qui
 „devoit, selon ses partisans, nous rendre tous heureux,
 „& ramener le siècle d'or, par l'extinction de toutes
 „sortes de violences & de troubles.“ Καὶ οὐδὲ τῆτο
 εὐγέδων ὁ σωτηριώδης πάντων, καὶ ἀριστος τῷ κοινῷ προ-
 γατῆς, ὅτι τοῖς μὲν πρότεροις διωγμοῖς, ὀλίγον ἦν τὸ
 εὐχόμενοι καὶ παρακινῆμενοι, ἔγω γὰρ καὶ ἡμᾶς δογ-
 ματος ἐπὶ πολλὰς φθάσαντος, ἀλλ' ἐπ' ἐν ὀλίγοις ἰσα-
 μένης τῆς ἀληθείας, καὶ δομένης ἐκλάμψεως· οὐν δὲ
 ἤδη τῷ σωτηρίᾳ λόγῳ χερδίντος, καὶ περὶ ἡμᾶς μάλιστα
 δυνατίοντος, τὸ περιᾶσθαι τὰ χριστιανῶν μετατιθέναι
 καὶ παρακινῆν, εἶδεν ἕτερον ἦν, ἢ τὴν βασιλείαν παρα-
 σάλευναι ἀρχῇ, καὶ τὸ κοινῷ παντὶ κινδυνεύειν καὶ ὅτι
 οὐδ' αἱ οἱ ἰχθύες χερσὶν τι καὶ ἡμῶν εὐχαιρτο, ταῦτα
 πάσῃ ὑφ' ἡμῶν αὐτῶν, καὶ τῆς νείας ταύτης καὶ
 θαυμαστῆς φιλοσοφίας, καὶ βασιλείας, ὑφ' ἧς ἡμῶς
 ἐνδαίμονες· καὶ πρὸς τὴν χρυσῇ ἐκείνῃ γυναιὶ τι καὶ
 πολιτείας ἐπανηλυθᾶμεν τὴν ἀτασίστον τι καὶ ἀμαχον.
 Ac ne hoc quidem perspiciebat vir omnium sagacissimus,
 optimusque Reipublice antister, quod prioribus quidem
 persecutionibus idcirco parva perturbatio & convulsio se-
 quebatur, quia nondum dogma nostrum ad multos propa-
 gatum erat, sed in paucis adhuc hominibus veritas hære-
 bat, splendoremque desiderabat: nunc autem saluari de-
 strina longe latagae fusa, & apud nos præsertim domi-

nante, religionem Christianam immutare, atque in diu-
sum movere conari, nihil aliud fuerit, quam Romanorum
imperium convellere, ac de rerum summa periclitari, et-
que, quibus ne hostes quidem gravius quisquam nobis im-
precari possint, a nobis metipsis perpeti, atque ab hac
nova admiranda philosophia & principatu: propter quam
nos scilicet beati sumus, atque ad auram illam aetatem
gerendaeque Republicae rationem reddimus, illam, inquam,
seditionis & pugnae omnino expertem. Gregor. Nazian.
Orat. IV. adv. Julian. p. 80. Edit. Paris. MDCIX.

Je ne vois rien de plus clair, que ce discours de
S. Grégoire de Naziance, & si on y fait bien attention,
on ne trouvera pas extraordinaire, que *Libanius* ait
prétendu, que *Jullen* fut tué par un chrétien; il est
pourtant plus apparent que ce fut par un Persé. *Eutrope*
rapporte, ainsi qu'*Ammien*, que *Julien* fut blessé par un
Cavalier ennemi, dans le moment qu'il remporroit une
entière victoire. *Reinèansque victor, dum se inconsultus
praeliis inserit, hostili manu interfectus.* Je cite volontiers
Ammien & *Eutrope*, lorsque je parle de *Jullen*, parce-
que ces deux historiens se trouverent à l'expédition,
où ce Prince perdit la vie. Enfin, quoiqu'il en soit
de ce que dit *Libanius* sur la mort de *Jullen*, il est
certain que dans le tems de ce Prince, malgré qu'il
n'y eut ni Dominicains ni Jésuites, il y avoit des *Cle-
mens*, des *Guignards*, & des *Malagridas* parmi les chre-
tiens. Il paroît même, que *Julien* connoissoit tout le
mal, qu'ils pouvoient faire. *Ammien Marcellin* nous ap-
prend, que ce Prince, pour éviter les disputes de re-
ligion, fit non seulement ce qu'il put, pour engager
les chrétiens & les payens à vivre bien ensemble;
mais qu'il employa tous ses soins à réunir les chrétiens
entre eux. Voici un passage d'*Ammien Marcellin*, qui
prouve bien la tolerance & la sagesse de *Julien*. „Par
„les

„les Édifices qu'il fit exprès, dit-il, il ordonna, que les
 „Temples seroient ouverts, qu'on chargerait les autels
 „de victimes, & que le culte des Dieux seroit rétabli.
 „Et pour fortifier d'avantage son dessein, il fit assem-
 „bler dans son Palais les Evêques des chrétiens, qui
 „étoient divisés avec leur peuple, & entre eux-mêmes,
 „pour quelques points de doctrine, afin qu'ayant assoupi
 „toutes les discordes civiles, chacun put embrasser la
 „religion, qui lui sembleroit la meilleure, sans crainte
 „d'y être troublé par personne. Ce qu'il entreprit d'au-
 „tant plus volontiers, qu'il craignoit les divisions du
 „peuple, à cause de la religion, & qu'il avoit bien
 „éprouvé, qu'il n'y a point de bêtes farouches, qui
 „soient si contraires aux hommes, que la plus grande
 „partie des chrétiens se le sont les uns aux autres.
 „On a remarqué, qu'il se servoit souvent de cette pa-
 „role de Marc-Aurèle : *Ecoutez-moi vous autres, puis-*
 „*que les Allemands & les François m'ont bien écouté.*
 „Mais il ne prit pas bien garde, qu'il fut en cela mê-
 „me fort différent de cet Empereur : car comme Marc
 „Aurèle passoit au travers de la Palestine, pour aller
 „en Egypte, on dit que s'étant senti choqué plusieurs
 „fois de la puanteur, & des émotions des Juifs, il
 „s'écria d'un ton élevé : *O Marcomans, O Quades, O*
 „*Sarmates ; enfin j'en ai trouvé d'autres plus emportés &*
 „*plus turbulens que vous !* “ *Planis absolutisque decre-*
tis aperiri templa, arisque hostias admoventi ad Deorum
statuit cultum. Utque dispositorum roboraret effectum,
dissidentes Christianorum Antistites cum plebe discissa
in palatium intromissos monebat, ut civilibus discordiis
conspicitis quisque nullo verante religioni suæ serviret
intrepidus. Quod agebat ideo obstinate, ut dissensiones
augente licentia, non timeret unanimantem postea ple-
bem : nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi fere-

les presque Christianorum, expertus. Sæpeque distulit, audite me, quem Alamanni audierunt & Franci : imitari putans Marci Principis veteris dictum. Sed parum advertit hoc ab eo nimium discrepare. Ille enim cum Palestinam transiret, Egyptum petens, fortentium judæorum & tumultuantium sæpe tedio perditus, dolenter, dicitur exclamasse : O Marcomanni, O Quadi, O Sarmatæ, tandem alios vobis inertiore : inveni. *Amnien. Marcel. L. XXII. C. V. p. 300. Edit. Paris. M. DC. LXXXI.*

Ce passage d'*Amnien*, confirmé par beaucoup d'autres historiens, nous montre combien nous devons ajouter peu de foi, à tout ce que certains Peres de l'Eglise ont écrit contre les prétendues persécutions de *Julien*. C'est une singulière façon de penser, que celle de vouloir réunir les gens qu'on persécute : en agir ainsi c'est oublier totalement la maxime fondamentale des politiques, *divide et impera*. Louis XIII le garda bien de s'en éloigner, dans la persécution qu'il fit aux Protestans. Ses Ministres mirent tout en usage, pour les diviser, mais ils ne purent gagner que quelques brebis galeuses, qui ne meritoient pas d'être confectées dans le berceail.

C'est assez parler des mensonges officieux des Peres, venons à ceux des modernes. Nous avons déjà montré le ridicule & l'impudence des fables des *Jesuites*, nous parcourerons succinctement celles des *Missionnaires*. Les Jésuites publient pour les années tant de contes fabuleux de leurs miracles dans les Indes, qu'à la fin la Congrégation de la *propaganda fide* défendit, par son décret *silencet*, d'imprimer les relations de ces mirgotes, parce que l'expérience avoit fait voir très souvent, qu'elles commencent des mensonges évidens. *Relationes quas singulis annis missionarii e Societate, Romam ad suos superiores mittunt, & quas sancti*

congratullo de propaganda fide typis notuit, fallo de ea re decreta, quod experientia docuisset eas semper non veritate nitii. Hist. cultus Sinens. pag. 145. Cela n'a pas empêché les Reverends Beres, soit disant de la Compagnie de Jesus, d'aller toujours leur grand chemin, & de publier leurs *Lettres édifiantes*, qui sont remplies de contes, dont beaucoup ne sont pas dignes d'amuser des enfans de six ans. Ils font encore plusieurs autres ouvrages, destinés à répandre tous les mensonges, par les quels, ils veulent faire illusion au peuple : & pour mieux y réussir, ils se servent quelquefois de leurs meilleurs Ecrivains. Qui croiroit qu'ils ont employé le *Pere d'Orleans* à écrire l'histoire d'un certain fripon, nommé *Constance*, Ministre du Roi de *Siam*, dont *Mr. de Fauslin* a si bien dépeint la mauvaise foi, dans ses *Mémoires*? Ce *Constance*, après avoir appelé des François à *Siam*, dans le dessein de s'en servir, trouvant que l'amitié des Anglois lui convenoit mieux, fit tout ce qu'il put pour faire égorger tous ces pauvres François, que Louis XIV. & par l'Ambassade du Roi de *Siam*, avoit envoyés au bout du monde sur la foi & sur la relation du Juif *Tachand*. Le *Pere d'Orleans*, qui ne compoit pas, da même que ses confrères, que *Mr. de Fauslin* écrivoit un jour des *Mémoires*, qui découvroient toute l'inutilité, & même, si j'ose le dire, tout le ridicule de l'Ambassade de *Siam*, ne manqua pas de jeter dix mille lieues dans l'histoire de *Constance*, & de faire descendre la Vierge du Ciel pour venir l'instruire de la conduite, qu'il devoit tenir. *Mr. Constance*, dit le *Pere d'Orleans*, sient été jecté à l'urine avec ce debris de sa fortune, il se trouva si saigné, qu'il se coucha pour prendre du repos. Il a moigné plusieurs fois lui-même, qu'en ce moment il avoit vu, étoit en songe, soit autrement, car

„il n'a jamais bien pu démêler s'il étoit éveillé ou endormi, une personne d'une figure extraordinaire, & d'un air plein de majesté, qui le regardant, en souriant, lui avoit ordonné de retourner d'où il étoit venu. Ces paroles, qu'il entendit, ou qu'il s'imagina entendre, lui roulerent longtems dans l'esprit; & comme il se couchoit, aux approches de la nuit, il la passa toute entiere à réfléchir sur ce qui lui venoit d'arriver." *Histoire de M. Constance &c. par le Pere d'Orleans. p. 5.*

Mr. *Constance* fut obéissant à la Vierge. Il retourna à *Siam*, y fit d'abord une très grande fortune, & périt ensuite fort malheureusement. Ce n'étoit pas la peine, que la Mere de Dieu quittât le Ciel, pour opérer un miracle dont la fin fut si infructueuse.

Il est singulier combien les Jésuites emploient, dans toutes les occasions où il s'agit de leurs affaires, les apparitions de la Vierge. *Virgile* n'a pas fait si souvent intervenir *Venus*, dans l'*Eneide*, pour secourir *Enée*. Depuis *S. Ignace* jusqu'au *Pere Malaguide*, on voit toujours la Mere de Dieu avoir un veritable soin maternel de ces Reverends Peres. *S. Ignace* ne pouvoit-il pas apprendre la grammaire latine, la sainte Vierge lui en donnoit les moïens, & fortifioit sa memoire: craignoit-il de succomber aux tentations, que pouvoit lui bauser le souvenir des plaisirs criminels, qu'il avoit goûtés autrefois, il obtenoit par les prieres de la Vierge envers son fils, le don de continence. *Quandoquidem, beatissima Virgine deprecante videlicet, eo eo tempore ad extremum usque diem, Ignatius plane sensu libidinis caruit.* Le même *S. Ignace* formoit-il le dessein de tuer un Musulman, parcequ'il avoit dit qu'il ne croiroit pas, que la Vierge eut conservé sa virginité après l'enfance, la Mere de Dieu qui ne

trouvoit pas, que cet assassinat fut nécessaire, conduisoit la mule, que montoit S. Ignace dans un chemin que le thaure n'avoit pas suivi. *Hac ille mente processit ad bibulam; cumque pagus ille quem diximus abesse diversitudo passuum non amplius 40. via facill ac spatiosa, plane divinitus factum est, ut sponte sua jumentum angustiore via barcinonem versus iter arriperet.*

Il n'est pas étonnant, que la Vierge ait été si occupée du soin des affaires de S. Ignace; le Jésuite Premat nous apprend, dans le second volume des *Lettres édifiantes* pag. 64, que Jésus-Christ fut si affligé de prévoir la mort de S. François Xavier, que ses images en furent du sang. „S. Xavier, dit cet auteur Jésuite, prêcha l'Evangile pendant dix ans dans les Indes. C'est en mémoire de ces dix années, qu'on fait quelques prières, ou quelques autres dévotions, dix Vendredis de suite en l'honneur de ce grand Saint. On a fixé cette dévotion au Vendredi, non seulement parceque S. François Xavier mourut en 1552 de Sancerre, un Vendredi 2 Décembre 1552; mais encore parceque pendant la dernière année de sa vie, le Crucifix de la petite chapelle du Chateau de Xavier, suoit du sang en abondance tous les Vendredis. Ce qui ne cessa qu'à sa mort.“

Je ne finirois jamais, si je voulois raconter une très petite partie des miracles, que le Ciel a faits en faveur des Jésuites depuis S. Ignace, comme je l'ai dit, jusqu'au Pere Malagrida, qui n'a point voulu se confesser, lorsqu'on le conduisoit à la mort, quoiqu'il fut accompagné d'une douzaine de Franciscains, & d'autant de Dominicains: il a assuré à ces Reverends Peres, qu'il n'avoit point besoin de leur secours, puisque la Sainte Vierge & Jésus-Christ son fils étoient venus le confesser & le communier dans son cachot.

Di-

Difons ici deux mots, en paffant, fur la mort de Malagrida: les Jefuites, qui font en France, s'efforcent aujourd'hui de le faire paffer pour un fou, parcequ'ils penfent, par ce moien, atenuer & même détruire fon crime. Les Jefuites au contraire, qui trouvent de la protection dans certains Etats, & entre autres dans ceux, qui font gouvernés par des Ecclefiaftiques, publient des livres pour prouver, qu'il étoit un faint perfonnage, un prophète qui a été la victime du Roi de Portugal, & de fon Miniftre. On voit dans cette conduite opposée des Jefuites un des refforts de leur politique: ils mettent en ufage, pour juftifier le Damien du Portugal, des moyens qui paroiffent entièrement oppofés les uns aux autres, & par les quels ils vont cependant également à leur but. Le Parlement de Rouen vient de faire bruler, par la main du bourreau, l'ouvrage d'un Jefuite de Liege. L'on ne peut rien dire ni de plus fensé, ni de plus véritable que les motifs, que ce Parlement apporte, dans fon arrêt, pour en établir la juftice, & la néceffité. Une des principales eft celle d'empêcher, que les Jefuites n'abusent de la crédulité des peuples, & de celle de la pofterité, ainfi qu'ils ont voulu faire, lors de la condamnation de leur Pere Guignard, en faveur du quel ils ont publié tant d'ouvrages, & que leur Pere Bonarsains a placé dans le Ciel, comme une étoile brillante. Voici les expreffions de cet auteur fur fon confrere le Jefuite pendu. „O étoile „brillante au ciel & fur la terre, dernière expiation „de la Maifon, qui après cela ne devoit plus recevoir „aucun outrage! aucun jour ne pourra effacer les traces „de ton fang, ta memoire fera toujours glorieufe & „toute la France fe joindra à mes vœux.“ *Tacebo ego & clarum calo. terraque fidus, & ultimum nihil amplius dolitura domus innocuum! nullius tui sanguinis uestigia dies eraset, totaque in hac vota mea ibit gallia.* ■

Il faut que cet arrêt du Parlement de *Robert* n'ait pas été connu des auteurs du Journal Encyclopedique, dont je considere infiniment les talens, & dont j'admire l'impartialité; mais il me paroît qu'ils l'ont poussée beaucoup trop loin, dans leur Journal du mois de Mars de cette année 1762. „De quelque ignominie dont on ait couvert le nom de *Malagrida*, disent-ils, nous ne craignons pas d'avouer que cet infortuné Jésuite ne sembloit point mériter un sort aussi fustige, que celui qu'il a éprouvé. Il n'est nullement question, dans ses procédures, de conspiration contre le Souverain; quoiqu'en l'est d'abord cru; & l'on n'auroit pas manqué d'en faire mention, si ce malheureux vieillard se fut abandonné à un excès aussi coupable: on ne lui reproche que de pieuses extravagances; l'imbécillité est elle un crime qui mérite une mort certaine?

Les Journalistes ont confondu la procédure de l'Inquisition, qui n'a été faite que sur les erreurs theologiques de *Malagrida*, avec celle qui a été publiée par l'ordre de la Cour de *Lisbonne*, dans la quelle il ne s'agit point des sentimens erronés du Jésuite, mais de sa liaison avec les conjurés, des conseils qu'il leur avoit donnés, & des pratiques qu'il avoit mises en usage pour les faire exécuter: apparemment cette dernière procédure n'est pas venue à la connoissance des Journalistes. Ces Ecrivains, occupés du soin de concourir à l'agrandissement des Lettres, & d'être utiles à l'humanité, se sont sans doute peu embarrassés de lire le jugement & la procédure d'un crime, qui augmenta le mépris que tant de gens ont déjà pour l'espece humaine. Il est prouvé, dans cette procédure, par la déposition des temoins, que dans les exercices spirituels, que le Pere *Malagrida* faisoit faire aux principaux con-

jurés, il les assuroit, que non seulement ce n'étoit pas un mal de tuer le Roi de Portugal, mais que c'étoit une action très méritoire devant Dieu. Il est encore prouvé, dans cette même procédure, & dans les différentes pièces que la Cour de *Lisbonne* a publiées, que le General des Jesuites étoit, (quoique demeurant à *Rome*) le Chef de la conspiration, qui se faisoit en Portugal : & la Lettre originale, qu'on a trouvée de ce General, dans les papiers de *Malagrida*, en est une preuve convainquante ; ce Chef d'Ordre disoit à son subalterne, *quod vis facere fac cito* ; faites promptement ce que vous voulez faire. Pour connoître parfaitement le crime de *Malagrida*, il ne faut que lire les pièces, publiées par l'ordre du Roi, qui a été la victime de ceux contre les quels elles ont été écrites. On voit même, par les Lettres originales du Pape au Roi de Portugal, que ce souverain Pontife ne nie pas l' atrocité du crime des accusés ; il les regarde comme en étant convaincus, il les recommande à la clemence & à la miséricorde du Roi, le priant de ne pas faire mourir, par des supplices trop rigoureux, les Prêtres qui seront condamnés à la mort. Enfin s'il y eût jamais crime prouvé, c'est celui de *Malagrida*. Premièrement, avec des différents complices, ratifiés, & confirmés en allant au supplice ; secondement, procédures faites de la manière la plus autentique, par les premiers Juges du Roiaume ; troisièmement, pièces publiées par l'ordre de la Cour de *Lisbonne*, distribuées à tous les Ministres étrangers ; quatrièmement, demande du Roi de Portugal au Pape, pour que le General des Jesuites soit puni, comme l'auteur principal de la conjuration : enfin rupture entre la Cour de Rome, & celle de *Lisbonne*, qui dure encore, & qui selon toutes les apparences n'est pas prête à finir. Les *Atheniens* n'ont ou-

cragé sensiblement *Xerxes*, Roi de Perse, ce Prince ordonna, que toutes les fois qu'il se mettroit à table, un homme lui diroit : *O Xerxes, souvenez-vous des Athéniens !* Le Roi de Portugal n'a pas besoin, pour se souvenir de *Malagrida* & des Jésuites, d'un pareil avis ; tant qu'il vivra son bras fracassé, & les cicatrices de ses blessures le feront assez souvenir des Jésuites, & les pièces, que ce Roi a publiées contre eux, ne périront point, tandis qu'il y aura des Princes catholiques, qui voudront garantir leurs personnes des catastrophes, arrivées à Henri III, à Henri IV, & au Roi de Portugal.

Les Journalistes disent, que si *Malagrida* eut conspiré contre son Souverain, l'on n'auroit pas manqué d'en faire mention : en peut-on faire plus de mention que de publier trois volumes de procédures, de différentes pièces, & de lettres qui le prouvent ? c'est ce qu'a fait la Cour de Portugal. Mais, réplique-t-on, la condamnation de l'Inquisition ne parle point de conspiration. C'est parceque le Roi de Portugal n'a pas voulu, que ce tribunal, purement ecclésiastique, prononçât sur un crime d'Etat, dont il avoit réservé la connoissance à ses Ministres, & à ses Conseillers. L'on sait assez, que la principale question de la dispute entre la Cour de Rome & celle de Lisbonne, n'a pas été d'empêcher *Malagrida*, quelques autres Jésuites, & quelques prêtres, d'être condamnés à la mort ; mais cette dispute a roulé, & roule encore sur les personnes qui ont du les juger. Le Roi de Portugal voulant que ce fut des juges laïques, attendu l'énormité du crime de lèse-Majesté, & le Pape exigeant que ce fut purement & simplement des ecclésiastiques, dont il prétendoit même nommer une partie ; voilà pourquoi le Roi n'a pas voulu, que l'Inquisition put prendre aucune connoissance du crime de lèse-Majesté ; car si elle l'eut fait,

fait, c'étoit donner gain de cause à la Cour de Rome. Ainsi, les Inquisiteurs, en faisant mourir *Malagrida*, peuvent bien avoir voulu tacitement vanger le Roi de Portugal, mais cette raison n'a été qu'accessoire & n'a point fondé leur jugement. D'ailleurs le Pere *Malagrida* étoit dans le cas de ceux, que l'Inquisition fait mourir impitoyablement, puisqu'il persistoit dans ses erreurs, & qu'il n'implorait pas la clémence du S. Office, en abjurant les sentimens que ce Tribunal condamne.

Sans avoir trempé dans la conspiration contre le Roi de Portugal, le Pere *Malagrida* eut été puni de mort en Espagne & en Italie, s'il n'avoit pas voulu retracter ses erreurs; en France, & dans les pays Autrichiens il eut été décrété de prise de corps, & renfermé pour le reste de sa vie dans une étroite prison.

L'esprit d'intolérance n'est pas le partage de la seule Inquisition, il est partout le même: & s'il n'allume pas des bûchers, comme en Espagne & en Portugal, il emploie l'exil, les prisons, la privation perpétuelle de la liberté, la suppression des emplois contre tous ceux qu'il persécute, soit qu'ils soient coupables soit qu'ils soient innocents.

Lorsque je réfléchis aux persécutions, qu'ont souffert en dernier lieu tant de gens de Lettres très estimables, je ne puis assez m'étonner de la fantaisie qu'ont plusieurs auteurs, de parler perpétuellement dans leurs écrits, de ce siècle philosophe. Il y a en France une soixantaine de personnes, qui se voient tous les jours, qui forment les mêmes sociétés: elles se sont élevées au dessus de bien des préjugés, & elles se persuadent, ou du moins elles veulent se persuader, que tout le monde pense comme elles, & qu'elles vivent par conséquent dans un siècle philosophe. & bien plus éclairé que tous les précédens.

Ces

Ces gens ressemblant à des hommes qui habitant dans un pais, où l'on ne comprendroit absolument que la langue que l'on y parleroit, soutiendroient qu'il n'y en a pas d'autres dans tout l'Univers, & qu'elle est la seule qui y soit en usage. Si ces Ecrivains, qui louent avec tant d'emphase ce siècle philosophe, vouloient une fois sortir du petit cercle qui les entoure, & considérer ce qui se passe hors de ce cercle, ils verroient que ce siècle ne merite pas d'avantage le nom de philosophe, que ceux qui l'ont précédé. Il y a en France peut être cinq ou six mille personnes, en Angleterre environ le double, en Allemagne dans les pais protestans approchant autant qu'en France, (car l'ignorance dans les Etats catholiques de l'Empire marche d'un pas égal avec le fanatisme) : enfin sur la surface entiere de l'Italie huit ou neuf cens personnes, qui pensent comme ces Ecrivains : une partie de ces gens là lit leurs ouvrages, l'autre partie, quoiqu'ayant les mêmes idées qu'eux, ne les connoit pas, ou du moins n'en connoit que quelques uns. Qu'est-ce que cette petite troupe d'Etres pensants vis-à-vis de l'immense multitude, qui ignore que ces hommes de Lettres existent, & qui les persécute lorsqu'elle les connoit ?

Quand je réfléchis aux désagrémens qu'ont eu, il y a trois ans, les auteurs de l'Encyclopedie, dont l'ouvrage a été défendu, tranchons le mot, flétri par un arrêt du premier Tribunal de la Nation, comme un ouvrage dangereux ; quand je vois les chagrins, les peines qu'essuient les philosophes les plus illustres & leur parti : je ne puis comprendre, comment le bandeau, qui leur cache le fanatisme de leur siècle, ne tombe pas ! ces Ecrivains ressemblient à un *Leibnitzien*, qui accablé des douleurs aiguës de la goutte & de la gravelle, gémissant dans son lit, & souhaitant que la mort

le délivre de ses tourments, ne laisse pas d'écrire, dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, qu'il vit dans le meilleur des mondes possibles. Il n'y a rien de si singulier, que de voir un homme, qui rencontre, à chaque pas qu'il fait, un caillou, qui le blesse, & qui assure qu'il marche dans un chemin égal & sans pierres. Voilà précisément les discours & la conduite des principaux panégyristes de ce siècle philosophe. Vont-ils à l'Académie, Mr. *Le Franc de Pompignan* leur dit beaucoup d'injures, à l'occasion d'un auteur qui plus singulier qu'ingénieur, aussi bizarre que savant, après avoir promené son inquiétude & sa vanité dans plusieurs pays, va enfin mourir à Bâle entre deux Moines Franciscains. Les injures de Mr. *Le Franc* sont fort approuvées, non seulement de la multitude, mais encore de la Cour & des Ministres. Suivons nos panégyristes du siècle : sortent-ils de l'Académie pour aller à l'Eglise, ils y rencontrent Mr. l'Abbé de *Vauxelles*, qui fait à tous les Académiciens un beau sermon, contre l'esprit philosophique; qui leur dit, que *c'est la multitude des Sages, & non pas celle des Sauvages, qui cause le bonheur de la terre; que l'esprit philosophique a déjà fait trop de progrès, & qu'il est dangereux d'ouvrir à la multitude le sanctuaire intime de la philosophie.* Le peuple doit donc rester dans l'ignorance, & les hommes en général sont nés pour être aveugles. Le Pere *Canet* Jésuite avoit déjà établi ce sentiment, lorsqu'il disoit à Mr. le Marechal d'*Hoquincourt*, „Point de raison, Monseigneur, c'est la vraie religion cela; point de raison. „Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace! „*essote sicut infantes*: soiez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence, & pourquoi? parce- „qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes Spiritu*, „bienheureux sont les pauvres d'esprit: ils ne pèchent „pas,

pas, la raison est, qu'ils n'ont point de raison. *Point de raison, je ne saurois que vous dire, je ne sais pourquoi.*
 „Les beaux mots ! ils devraient être écrits en lettres d'or. Ce n'est pas, que j'y vois plus de raison, au contraire moins que jamais : en vérité cela est divin pour ceux qui ont le goût du Ciel. *Point de raison*, que Dieu vous a fait, Monseigneur, une grande grace. *Oeuvres de Saint-Evremond Tom. IV. p. 210. Edit. de Paris.*

Continuons de suivre nos panégiristes ; injuriés à l'Académie, sermonés à l'Eglise, ils vont au Palais pour leurs affaires ; ils y voient affichés les arrêts, qui flétrissent leurs écrits, & leurs personnes. Ils croient du moins être tranquilles au spectacle : en entrant dans la Salle de la Comédie, ils trouvent qu'on les immole à la risée publique, ils sont les principaux personnages d'une pièce que la police protège, que le gouvernement approuve, & qui prostitue également & la philosophie & ceux qui la professent ; indignés d'un procédé odieux, ils s'en plaignent : Themis est sourde, & les loix n'ont plus de force ; c'est en vain qu'ils les réclament : au lieu des réparations, qu'ils devroient avoir, on laisse imprimer contre eux trente brochures : le peuple les lit en France avec avidité, le reste de l'Europe a la faiblesse & l'imbecillité de suivre cet exemple. Voilà en vérité un plaisant siècle philosophe ! & qu'auroit-on donc pu faire de pis dans ceux, où, pour savoir si un homme étoit forcier, on le jetoit dans la rivière ? les exorcismes de *Madelaine de la Palu*, celui des Religieuses de *Landun* ; les prétendus sortilèges du *Pere Gerard* pour séduire *la Cadiciere* ; ne sont pas des écarts plus honteux de l'esprit humain, que celui de regarder comme une action pieuse, de prostituer aux yeux du peuple, les seules gens peut être capables de l'instruire, s'il pouvoit jamais l'être.

Pour connoître évidemment que ce siècle n'est ni plus éclairé, ni plus philosophe, que ceux qui l'ont précédé; il ne faut que jeter les yeux sur ce qui se passe actuellement en France, entre les deux partis qui la divisent: les Parlements attaquent les Jésuites, sous le prétexte qu'ils ont fait assassiner le Roi de Portugal; qu'ils prêtent une obéissance aveugle à leur Général, qui les dispense de celle qu'ils doivent à leur Souverain. Rien n'est mieux prouvé que ces deux accusations. Cependant la moitié de la nation protège, par superstition, des Prêtres aussi dangereux, & l'autre, qui veut les détruire, ne les hait pas pour ce dont on les accuse, mais parcequ'ils ont été les principaux adversaires des Convulsionnaires de *S. Médard*, & qu'ils ont soutenu *qu'une grace suffisante doit donc être suffisante*. Si l'on examine, dans toutes les autres nations de l'Europe, les disputes théologiques, qui y troublent la tranquillité publique, l'on verra toujours, que la véritable cause est entièrement différente de celle, qui ne sert que de prétexte. Voilà, je le repète encore, un siècle plaisamment philosophe! Mais, dira-t-on, on lui donne ce titre eu égard aux autres, parcequ'il y a plusieurs Savans distingués qui ne laissent pas, malgré ceux qui leur sont opposés, d'avoir un nombre de partisans & d'approbateurs. Ce n'est pas là une raison, pour mettre ce siècle au dessus de plusieurs autres, qui l'ont précédé, & qui ont eu le même avantage. Il y a eu dans tous les tems des gens sensés, qui ont estimé les véritables philosophes, qui étoient leurs contemporains. *Montagne*, que nous lisons encore avec tant de plaisir, n'eut-il pas beaucoup d'approbateurs, & de lecteurs dans son siècle? *Charon* n'eut-il pas le même avantage que *Montagne*? cependant ces deux auteurs se gardèrent bien d'appeller leur siècle un siècle philosophe; car ils

effuierent, ainsi que les Savans qui vivent aujourd'hui, les attaques du fanatisme. Des Cartes, qui eut tant de disciples, vecut il dans un siècle philosophe, lui qui fut obligé de se retirer dans le fond de la Hollande? & Bayle, persécuté par Jurien & par tant d'autres adversaires, privé de sa pension, réduit à vivre du profit de ses veilles, vivoit-il dans un siècle philosophe, quoique les Editions multipliées de ses ouvrages prouvassent, combien il avoit de lecteurs & d'admirateurs? Les partisans de ces différents grands hommes formoient à peine un point, au milieu de la vaste étendue de l'Europe, & ceux des philosophes qui vivent aujourd'hui, ne sont ni plus nombreux, ni plus puissants, ni plus considérés.

Voilà à quoi se réduit ce prétendu siècle philosophe, où le crime emprunta le langage de la vertu, le vice celui de la décence, dont les disputes littéraires paroîtront méprisables à nos descendans, dont les découvertes seront trouvées plus curieuses qu'utiles, & dont le génie paroitra moins ressemblant au siècle d'Auguste, qu'à celui qui le suivit: où l'on prit souvent pour éloquent ce qui n'étoit que recherché, pour philosophique ce qui n'étoit que singulier, pour instructif ce qui n'étoit que décisif; ajoutons, en parlant de notre siècle, & dont les demêlés theologiques serviront de leçon aux gens sages, pour n'y prendre jamais aucune part, dans quelques tems qu'ils arrivent.

J'oserais prédire, sans craindre d'être démenti par l'événement, que tous les arrêts des Parlemens contre les Jésuites, & le soulèvement presque général de la nation contre eux, ne produiront qu'un feu passager, dont les cendres seront un jour bien douloureuses, pour ceux qui l'ont allumé. Les Jésuites retournés dans leur premier état, malgré qu'ils paroissent dé-

truits & dissipés en France, se vengeront jusqu'à la dixième génération sur les enfans de ceux, qui les attaquent aujourd'hui. J'ai vu déjà un exemple frappant de leur haine, & de leur vengeance, à l'égard d'un des principaux Parlemens du Royaume. Pendant la durée du procès du *Pere Gerard* avec la *Cadiere*, la Cour parut ne prendre aucune part à l'affaire de ce Jésuite: après qu'elle fut jugée, le Ministère donna quatre-vingt-trois Lettres de cachet, contre les principaux citoyens d'*Aix* & de *Marseille*; ces Lettres de cachet occasionnerent plusieurs banqueroures dans cette dernière ville; on accusoit ceux qui furent exilés, d'avoir pris part à une affaire, qui ne les regardoit pas: mais ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la ruine d'une partie des familles assez malheureuses pour avoir dans le Parlement des parents, qui avoient été contre le *Pere Gerard*; elles furent persécutées comme si elles avoient été coupables d'un crime d'Etat. Le Marquis de *Brœ*, Président au Mortier, fut contraint de se défaire de sa charge, le Président de *Bandal*, premier Président de la chambre de la Tourneelle, essuya tous les désagrémens, que la Cour put lui donner, & fut enfin obligé, après plusieurs années de persécution, de vendre sa charge pour vivre tranquille. J'ai déjà remarqué, dans un autre endroit de cet ouvrage, que les enfans de tous les Magistrats, qui avoient condamné *Gerard*, ne purent jamais avoir de provisions pour aucune charge. Enfin les Jésuites pousseront la vengeance, jusqu'à faire supprimer le College des Peres de la Doctrine, qui étoit le seul où les Ecoliers fissent de bonnes études: ils prétendirent, que la plupart des Magistrats, qui avoient été favorables à la *Cadiere*, aiant été élevés pendant leur jeunesse dans ce College, y avoient puisé des sentimens contraires aux Jésuites. Cette rai-
son,

son; quelque précieuse qu'elle fut, suffit pour procurer l'ordre de la Cour, qui supprima le seul College utile dans une grande province.

Si l'on pense, que les Jesuites ne se releveront pas du coup, qu'on cherche à leur porter, l'on n'a aucune véritable connoissance du pouvoir de leur Société, qui malgré ses ennemis, & malgré qu'elle paroisse bannie de la France, y est encore toute puissante. Les Jesuites tiennent, & tiendront par le moien de leurs Confreres, qui sous l'habit de prêtre resteront à la Cour, les portes du Ciel ouvertes ou fermées à la Famille Roiale, & aux premières Maisons du Roiaume: ils seront toujours, malgré leur exil passager, sous des noms différens les Confesseurs du Roi, de la Reine, des Princes & des Princesses du sang, des premiers Seigneurs & des plus grandes Dames de la Cour: comment peut-on se persuader, que des gens dans de pareils postes deviennent jamais sujets aux loix générales, dont ils ont tant de fois obtenu d'être dispensés? Le Conseil d'Etat n'a-t-il pas déjà voulu interdire le cours de la justice ordinaire, & les Parlemens n'ont-ils pas eu ordre d'enregistrer un Edit, qui annulloit tacitement tout ce qu'ils avoient fait? Cela est vrai, dira-t-on peut-être, mais les Parlemens ont fait les remontrances les plus fortes, pour ne pas être obligés, d'enregistrer cet Edit: ils ont non seulement obtenu ce qu'ils demandoient à ce sujet, mais encore la permission de faire executer les arrêts, qui détruisent la Société dans le Roiaume. Je souhaite pour le bonheur de la France, & pour celui de ces mêmes Parlemens, qu'ils réussissent dans leur démarche; mais je suis malheureusement assuré du contraire; & ceux qu'ils appellent aujourd'hui les *frères de la Compagnie de Jesus* seront plus grands, plus puissans, plus redou-



tables dans vingt ans, qu'ils ne l'ont jamais été; ils feront par leur crédit & par leurs partisans, plus de mal aux Parlemens, que ceux-ci n'ont voulu leur en faire. Supposons que ce qui arrive actuellement eut eu lieu sous un regne, qui eut été suivi de celui de Louis XIV, le Pere la Chaise auroit bien rendu à tous les Parlemens l'équivalent de ce que la Société en eut reçu; il les auroit traités comme il traita le respectable Cardinal de Nonilles. Enfin, quand je vois les Jesuites, chassés de France, pour avoir eu part à l'assassinat de Henri IV, que je les considere sous ce même Roi plus puissants qu'auparavant; que je vois le Pere Coton, Confesseur du Roi, préparant la gloire & la puissance des autres Confesseurs, qui sont venus sous les regnes suivans: je ne regarde qu'avec pitié tous les mouvements des Parlemens & du peuple, & je n'apperçois dans tout cela, que la montagne jettant les plus hauts cris, & accouchant d'une souris. Nouvelle preuve en faveur de ce siecle philosophique si vanté.

Τοῖς ἐνδιατρίβειν σὺν αὐταρκείᾳ τε καὶ ἀνθρώπειᾳ, καὶ συνεργίᾳ ἐπὶ τὸν σύμμετρον βίῳ χρόνον, εὐδαιμόν ἐστιν. La connoissance des choses rend heureux ceux, qui l'ayant acquise, sont contents de leur sort dans ce qui regarde les biens temporels, & en font un usage sensé pendant le tems entier de leur vie.
Chapitre V. §. 15.

Lucrèce a embelli cette pensée de Timée de Locres. „Il n'y a rien, dit-il, de plus satisfaisant, que d'être reçu dans les temples élevés des sages, dont les préceptes donnent à l'esprit la plus parfaite tranquillité. „C'est de là que l'on considere les foibles mortels.

„vivant dans une erreur continuelle & dans les dè-
 „glements d'une vie incertaine, se ravissant mutuelle-
 „ment les avantages de l'esprit, disputant de l'ancien-
 „nèté de leur noblesse: enfin passant les jours & les
 „nuits dans l'esclavage du travail & de l'inquietude,
 „pour contenter leur sordide avarice, & pour satisfaire
 „leur ambition. Misérables mortels, hommes aveugles!
 „pourquoi laissés vous écouler une vie si courte dans
 „les perils & les tenebres? ne sentez-vous pas, que
 „la nature ne demande que d'éviter la douleur du corps,
 „& que le seul moien pour acquérir la satisfaction de
 „l'esprit, qui fait la tranquillité des sens, c'est d'être
 „exempt de crainte & d'inquietude?“

*Sed nil plucius est, bene quam munita tenere
 Edita doctrina sapientum templa serena :
 Despicere unde queas alios, passimque videre
 Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
 Certare ingenio, contendere nobilitate,
 Noctes atque dies nisi præstante labore –
 Ad summas emergere opes, rerumque petiri.
 O miseras hominum mentes, o pectora cæca :
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis
 Deditur hoc ævi, quodcumque est ! nonne videre,
 Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
 Jucundo sensu, cura semota, metuque ?*

T. Lucret. v. 7. lib. II.

Voilà de belles & sages instructions pour tous les hommes, mais surtout pour les gens de Lettres, S'ils vouloient penser sérieusement au peu de besoins, qu'exige la nature, on n'en verroit plus un aussi grand nombre déshonorer leur état, pour contenter une vanité, qui loin de les élever au dessus des autres hommes, les rend souvent, les esclaves les plus méprisables. Que

faut-il pour être heureux ? presque aucune de ces commodités superflues, aux quelles les hommes sacrifient souvent les véritables. Qu'importe à un philosophe de porter des étoffes de soie pendant l'été, & du velour pendant l'hiver : l'étamine dans la chaleur, & le gros drap pendant le froid, ne sont-ils pas aussi utiles ? il ne faut pour les obtenir ni bassesse, ni complaisance déplacée. Si un auteur a de quoi vivre frugalement, pourquoi se fait-il lâchement le parasite d'un riche Fermier général, ou d'un autre Crefus dont il achete les présents, par un esclavage qui doit paroître, à un esprit sage, un joug aussi odieux que pénible ?

Lorsque je vois qu'un homme de Lettres, qui n'est pas obligé par l'état qu'il a de porter des habits riches, est vêtu comme un petit maître de la Cour ; je pense que je rencontre aux Thuilleries un Capucin, se promenant la tête rase avec un robe de Président au Mortier : l'un ne me semble pas plus ridicule que l'autre ; le premier s'est engagé, en s'attachant à la philosophie, à pratiquer les vertus d'une conduite également simple & modeste ; le second, en embrassant l'état monastique, s'est obligé par des vœux à une pauvreté volontaire. Est-ce que l'amour de la vertu ne doit pas avoir autant de pouvoir sur l'esprit d'un philosophe, que les sermens sur celui d'un moine ? *Epicure* pensoit-il à la somptuosité des habits ? *Gassendi*, *Descartes*, étoient ils mis magnifiquement ? *Bayle*, qui fut toujours vêtu de la plus grande simplicité, en étoit-il moins pour cela la gloire de l'esprit humain ?

Je place la frugalité dans le même rang que la modestie, & les véritables philosophes doivent également pratiquer ces deux vertus. Le *Pere Malebranche*, mangeant tous les jours sa petite portion dans le Refec-

se étoient des Peres de l'Oratoire, & les Peres Petan & Sirmond la leur dans celui de la Maison professe, n'étoient ils pas plus estimables, que tant de gens de Lettres se rassassiant des mets delicats de la table d'un riche ignorant, qui admet des savants à ses repas, comme un General de Cavallerie estropié à des chevaux par vanité, dans son écurie, dont il ne peut faire aucun usage.

L'esprit, après la vertu, est le don le plus beau que la nature fasse aux hommes. Combien n'est-ce pas le dégrader, que de s'en servir pour contenter des passions, qui avilissent un état aussi noble, que celui d'un homme de Lettres, lorsqu'on en remplit les devoirs. Au reste, en exigeant qu'un philosophe soit modeste & frugal, je ne demande pas, que si la naissance ou les événemens l'ont placé dans certains postes, qui exigent qu'il vive d'une maniere plus somptueuse, que celle qui convient en général aux gens de Lettres, il manque à son rang, à son emploi, à sa naissance. Le Duc de la Rochefoucault & le Président de Montesquieu auroient peché contre les regles de l'ordre, s'ils avoient vécu comme Mr. Rousseau de Geneve : mais ce même Mr. Rousseau, dont la conduite & la probité ne peuvent être assés louées, deviendrait blâmable s'il sacrifioit sa liberté à l'ambition, & son esprit à la bonne chere. Il y a des bornes qu'un homme sage ne passe jamais, *est modus in rebus, sunt certi denique fines, quos ultra citraque nequis consistere rectum.* C'est dans l'espace de ces bornes, qu'il faut que les gens sages, de quelque condition, de quelque rang qu'ils soient, se tiennent renfermés. Un homme de Lettres n'est-il pas, par sa naissance ou par ses emplois, appelé à un autre état qu'au sien, il doit cherir la simplicité, & la frugalité, comme les deux vertus les plus

plus essentiellement attachées à la philosophie. Est-il obligé de remplir les fonctions d'une profession différente de celle, qu'il a choisie par goût & par discernement? il faut qu'il s'acquitte des devoirs, que la bienveillance exige, qu'il vive comme il convient à son rang, à sa dignité, sans oublier jamais que la frugalité, & la modestie s'allient avec toutes les conditions. Un esprit sage conserve la sobriété au milieu des festins, la simplicité dans les postes les plus éminents, & la modestie dans le plus grand crédit.

J'ai connu particulièrement un homme de Lettres, dont la mémoire me sera éternellement chère, qui aimé d'un Roi, dont la gloire égale celle de *Trajan*, & de *Marc-Aurèle*, vivant plutôt en ami, qu'en sujet avec ce Prince illustre, conserva pendant toute sa vie la plus grande simplicité. Sans faste au milieu de la Cour, sans ostentation dans la faveur, sans dissipation au sein des plaisirs, sans orgueil avec ses inférieurs, sans bassesse parmi ses supérieurs : enfin tel qu'il eût été, si chez lui le caractère de favori d'un grand Roi n'eût point été allié à celui d'un homme de Lettres. C'est de feu Mr. *Jordan*, dont je parle, en qui l'esprit & les connoissances égaloient la bonté du cœur. Il donna quelques ouvrages au public, dans les quels il y a beaucoup de choses très instructives : s'il eut vécu d'avantage, il les auroit portés à un plus grand degré de perfection. Il sentoit mieux, que les critiques qui l'ont attaqué indécemment, ce qu'il y manquait, & il avoit résolu de ne leur répondre, qu'en corrigeant les fautes qui pouvoient s'y trouver. Le Roi, qui connoissoit combien cet homme rare étoit estimable par sa probité, amusant par son esprit, utile par ses services assidus, l'honora à sa mort de ses regrets publics, & joignit sa douleur à celle de tous les gens de mérite,

qui

qui avoient vecu avec Mr. *Jordan*. Il laissa des biens mediocres, (parcequ'il ne voulut jamais en acquerir de grands) à deux filles qui heriterent de son esprit & de sa probité ; l'aînée a épousé Mr. de *Merian*, si justement estimé dans la Republique des Lettres, par une sage philosophie, à la quelle est jointe la plus profonde, & la plus spiriuelle érudition. Depuis la perte de Mr. *Jordan*, le Roi a éprouvé, dans plusieurs occasions, qu'il est plus aisé de souhaiter un homme de son caractère, que de le rencontrer.

Καὶ τὰλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνικὸν ποιη-
 ταν, ἐκ παλαιᾶς (μνήμης) ποιῶντα, τῶς ἐνα-
 γέας. ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσῶδεσι πόκα ὑ-
 γιάζομεν, (pro ὑγιάζομεν) εἴκα μὴ εἴκη τοῖς
 ὑγιεινотаτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπελθόμεν
 (pro ἀπελθόμεν) ψευδέσι λόγοις, εἴ κα μὴ
 ἀγῆται ἀλαθέσι. λέγοντο δ' ἀναγκαίως καὶ
 τιμωροῖαι ξέναι, ὡς μετενδυομένην τῶν ψυχῶν,
 &c. Je loue beaucoup le poete Ionien (Homere),
 d'avoir rendu les hommes religieux par des fa-
 bles anciennes & utiles ; car de même que nous
 guerissons quelquefois les corps par des remedes
 forts, s'ils ne cèdent pas aux remedes les plus
 sains, de même nous reprîmons les ames par
 des discours faux, si elles ne se laissent pas con-
 duire par les veritables. C'est par la même rai-
 son, qu'il faut établir des peines passageres, fon-
 dées sur la croiance de la transmigration des
 ames, &c. Chapitre V. §. 17.

Il est évident par ce passage, que *Timée de Locres* ne croioit pas à la metempsychose, & qu'il vouloit, que les philosophes ne l'enseignassent que pour tenir le peuple dans la crainte. Voila une preuve, qu'ils avoient deux doctrines: l'une publique, pour le vulgaire; & l'autre pour ceux qui étoient initiés dans les principes de la véritable philosophie. Mr. Dacier a donc eu tort & raison tout à la fois, lorsqu'il a soutenu, que *Pythagore* n'avoit jamais soutenu la metempsychose. Il a eu tort, parcequ'il est certain, que *Pythagore* enseigna ce dogme publiquement, & que ses Disciples l'admirèrent dans leurs Ecoles, ainsi que leur maître; Mais il peut avoir eu raison en ce que *Pythagore* pouvoit fort bien, de même que *Timée de Locres*, ne point ajouter foi à ce dogme, qu'il n'enseignoit, que pour contenir le peuple par la crainte des punitions dans une autre vie; la reflexion, que Mr. Dacier fait à ce sujet, n'est pas à mépriser. „Une marque sûre, dit-il, que *Pythagore* n'a jamais eu l'opinion, qu'on lui attribue, c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les symboles, qui nous restent de lui, ni dans les préceptes, que son disciple *Lisis* a recueillis, & qu'il „a laissés comme un précis de sa doctrine.“ *Vie de Pythagore par Mr. Dacier Tom I. pag. 82.*

Si Mr. Dacier s'étoit donc contenté de dire, que quoique *Pythagore* enseignât le dogme de la metempsychose; il ne le croioit pas, on auroit eu de la peine à lui prouver le contraire; parcequ'à tout ce qu'on auroit objecté, même aux prétendus changemens des différens corps, que *Pythagore* disoit se ressouvenir d'avoir animés, Mr. Dacier eut pu toujours opposer la nécessité de tromper le peuple, pour le contenir par la crainte. Or, plus *Pythagore* auroit inventé de mensonges, pour parvenir à son but, plus il auroit agi conséquemment à son idée.

idée. Mais lorsque Mr. *Dacier*, par un zèle outré pour la mémoire de *Pythagore*, s'élève contre toute l'Antiquité, & veut que tous les auteurs, soit philosophes, soit poètes, soit historiens, lui aient attribué mal à propos l'opinion d'une metempsychose réelle, il soutient un sentiment, qui est détruit par le témoignage de tous les ouvrages, qui nous restent des plus anciens disciples de *Pythagore*, & de tous les Philosophes, qui, comme *Socrate* & *Platon*, admirèrent le dogme de la transmigration des âmes, qu'ils avoient puisé dans l'Ecole des Pythagoriciens. D'ailleurs je suis convaincu, que non seulement *Pythagore*, mais que tous les autres philosophes, qui enseignèrent publiquement la metempsychose, & qui la soutinrent dans leurs écrits, se moquerent toujours de ce dogme, dans le fond de leur cœur. Ils ressembloient aux Théologiens Ultramontains, qui font de gros livres pour défendre, & pour établir l'infailibilité du Pape.

L'on demandera peut-être ce que les philosophes, qui admettoient l'immortalité de l'âme, pensoient de sa demeure après sa séparation d'avec le corps. Je réponds, qu'ils n'avoient sur cela aucun sentiment stable : ceux qui n'enseignoient la metempsychose, que pour contenir le peuple par la crainte des châtimens après la mort, convenoient, quand ils raisonnaient avec les autres philosophes qui croioient l'âme mortelle, qu'ils n'avoient aucune idée de ce qu'elle devenoit après la mort, & du lieu où elle alloit. *Cicéron*, qui a tant parlé de l'âme, & qui a fait dire beaucoup de choses à *Caton*, dans son *Traité de la vieillesse*, pour en établir l'immortalité, bien loin de nous apprendre, d'une manière certaine, ce qu'elle devient, finit par ces paroles la Dissertation de *Caton*. „Si je suis dans l'erreur, quand je crois l'âme immortelle, c'est une er-
 „reur

„fieur que j'aime, & que je serois bien fâché qu'on
 „m'ôtât. En tout cas s'il est vrai, qu'il ne nous reste
 „aucun sentiment après la mort, comme des philoso-
 „phes, qui me paroissent peu éclairés, l'ont prétendu,
 „je ne crains pas, qu'ils me reprochent mon erreur
 „dans ce tems là: Enfin quand nos ames ne seroient
 „pas éternelles, il est un certain âge dans la vie, où
 „l'on doit trouver bon de finir; puisque toutes les cho-
 „ses ont leur terme, dans l'ordre de la nature, la vie
 „doit aussi avoir le sien.“ Voila une façon de parler,
 qui marque bien de l'incertitude, & qui ne prouve
 rien. *Quod si in hoc erro, quod animos hominum immor-
 tales esse credam, lubenter erro: nec mihi hunc errorem,
 quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus
 (ut quidam minuti philosophi censent) nihil sentiam, non
 erro, ne hunc errorem meum mortui philosophi irrideant.
 Quod si non sumus immortales futuri, tamen extinguere ho-
 mini suo tempore optabile est. Nam habet natura, ut
 aliarum omnium rerum, sic vivendi modum. Cicero de
 Senectute. cap. XXIII.*

L'opinion la plus générale des philosophes, qui
 admettoient l'immortalité de l'ame, étoit celle, qui fai-
 soit réunir les ames à la Divinité, dont elles étoient
 des parties, & cette Divinité étoit elle même l'ame
 du monde. C'étoit là la doctrine des Stoiciens.
 „Il n'existe rien, dit Balbus, qui ne soit portion de
 „l'univers; nous voions de ces portions, qui ont du
 „sentiment & de la raison: il faut donc que la partie
 „supérieure de l'univers ait ces mêmes qualités, & les
 „ait éminemment: l'univers est donc non seulement
 „animé, mais sage & éclairé “ *Videmus autem in parti-
 bus mundi (nihil est enim in omni mundo, quod non pars
 universi sit) inesse sensum & rationem. In ea parte igitur,
 in qua mundi inest principatus, hæc inesse necesse
 est,*

est, & aciora quidem ac majora. quo circa sapientem esse mandum necesse est. Cic. de Nat. Deor. L. II. C. II.

Ce sentiment, en admettant l'immortalité de l'ame, la détruit; car ces ames, ou si l'on veut, ces portions de l'ame générale, rejointes à leur premier principe, sont absorbées dans le tout, & ne forment plus d'êtres particuliers. Les Stoiciens avoient pris cette opinion des Pythagoriciens. „Pythagore & ses Disciples, dit „Cicéron, que nous pouvons appeller nos compatriotes, & à qui l'on a donné anciennement le nom de „philosophes italiques, n'ont jamais douté que nos „ames ne fussent des portions de cette Intelligence „universelle, que nous appellons Dieu.“ *Audiebam Pythagoram, Pythagoreosque, incolas pane nostros, qui essent Italici philosophi quondam nominati, numquam dubitasse, quin ex universa mente divina delibatos animos haberemus.* Cic. de Senectute, C. 21.

Ce système étoit au fond le même, que celui de Spinoza, & l'immortalité de l'ame n'étoit pas mieux établie, par les Pythagoriciens & par les Stoiciens, que par ce savant Juif, qui la détruisoit entièrement.

Pline prétend, que tous les discours, que les philosophes faisoient sur l'immortalité de l'ame, ne paroient que de leur vanité, & qu'il n'y avoit rien de solide, dans tout ce qu'ils disoient. „On fait beaucoup de contes, dit cet Ecrivain, sur ce qu'il arrive „à notre ame, lorsque nous sommes morts. Mais il „est évident, que le trépas fait retourner les hommes „dans le même état, où ils étoient avant de naître. Le „corps & l'ame n'ont pas plus de sentiment après „la mort, qu'ils n'en avoient avant qu'ils fussent. Ce „sont là vanité, & la folie de l'homme, qui l'induisent à penser, qu'il existe après son décès: il se

„flète encore, au milieu de la mort, & se promet une nouvelle vie. Plusieurs personnes prétendent donc, que „l'ame est immortelle; quelques unes disent, qu'elle se „transforme & passe dans d'autres corps. Il y a des „gens assez crédules pour se figurer, que les manes „conservent le sentiment dans les enfers: ils les reverrent, & regardent comme des Dieux, des hommes „qui n'ont pû se garantir de la mort. La respiration „de l'homme, qui est la source de sa vie, n'est pas différente de celle des autres animaux; la durée de ses jours „n'est pas plus longue, & même si longue, que celle „de plusieurs bêtes, à l'ame des quelles on n'a jamais „songé d'accorder l'immortalité. A-t-on jamais vu, „que la matiere d'un corps ait suivi la nature d'une „ame? où se trouve donc sa pensée? où est sa vue? „où est son ouïe? que fait ce corps? à quoi s'occupe-t-il? privée de tous ces avantages, de quel bien peut „jouir l'ame à son tour? que devient-elle elle même, „où reside-t-elle? quelle quantité n'y auroit-il pas „d'ames, depuis que le monde existe? Convenons „donc, que tout ce que l'on dit de l'immortalité de „l'ame, ne sont que des contes pour amuser les petits enfans, & des reveries d'hommes vains & orgueilleux, qui ne voudroient jamais finir.

„Quelle folie n'est-ce pas de penser, que par la mort „on entre dans une seconde vie: & que les hommes, „même après le trépas, ne pourront jouir d'aucun „repos parceque la matiere, qui causoit les sens & „les idées de leur ame, étant encore sur la terre, leurs „manes seront cependant dans les enfers. Ce système „ridicule, qui n'est fondé que sur de vains & frivoles discours, détruit toute la douceur du principal „bien de la nature, qui est la mort; & rend la peine „du trépas double à celui, qui vit dans l'incertitude „de

„de ce qui doit lui arriver dans une vie future.“
Post sepulturam alia atque alia Manium ambages. Omnibus a suprema die eadem, quæ ante primum: nec magis a morte sensus ullus aut corpori aut animæ, quam ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam se propagat, & in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur: alias immortalitatem animæ, alias transfigurationem, alias sensum inferis dando, & manes colendo, Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit. ceu vero nullo modo spirandi ratio homini a cæteris animalibus distet, aut non diuturniora in vita multa reperiantur, quibus nemo similem divinat immortalitatem. Quod autem corpus animæ persequitur materiam? ubi cogitatio illi? quomodo visus, auditus, aut quid agit? qui usus ejus? aut quod sine his bonum? quæ deinde sedes, quantæ multitudo tot sæculis animarum velut umbrarum? Puerilium ista deliramentorum, avidæque nunquam desinere mortalitatis commenta sunt: Quæ (malum) ista dementia est, iterari vita morte? quæve genitis quies unquam, si in sublimi sensus animæ manet. Inter inferos umbræ? Perdit profecto ista dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem, ac duplicat obitus, si dolere etiam post, futuri æstimationem evenit. Plin. Hist. Nat. L. VII. C. 55.

Les sentimens de Plinè sont ceux, que soutenoient les Epicuriens; il se sert, pour appuyer son opinion, des mêmes raisons, qu'emploient ces philosophes; mais ils établissoient un dogme également faux & dangereux: faux, parcequ'il n'est rien de plus certain, que l'immortalité de l'ame dont la philosophie montre la nécessité, & dont la revelation nous a donné la véritable certitude: dangereux, à cause de l'abus, que le peuple peut faire d'une croiance, qui rompt le lien qui le tient attaché à la vertu, par la crainte des supplices après la mort.

Il faudroit être aujourd'hui, (où Dieu nous a instruit lui-même, sur l'état de l'ame après la mort,) bien aveuglé, ou bien peu raisonnable, pour se laisser séduire aux écrits des philosophes anciens, & aux discours des esprits forts modernes. Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse. *Nonne ambo incident in foveam.* Matth. chap. XV. vers 14. Un homme éclairé ne doit donc avoir aucun égard à tout ce qui peut l'écarter des dogmes établis, & fondés sur la certitude de la foi. Il faut qu'il suive, s'il est sage, l'avis de *S. Augustin*, & qu'il rejette tous les mensonges des philosophes, qui ne sont que les suites de leur peu de discernement, ou de leur vanité. *Abiciamus, obsecro te, falsorum Philosophorum vanitates, & inanias & insanias mendaces.* D. August. ad Macedonium pag. 180.

„Laissons, dit *S. Ambroise*, aux philosophes leurs „disputes, & leurs dogmes, sur les quels il ne peuvent „s'accorder. Quant à nous, contentons-nous de recevoir des opinions, qui sont nôtre salut, sans nous „embarrasser de controverses inutiles. Suivons les preceptes de la vérité, qui sont ceux de la foi, au lieu „de nous attacher aux subtilités d'une philosophie „trompeuse.“ *Philosophos suis relinquamus contentionibus, qui mutuis disputationibus sese refellunt. Nobis autem satis est ad salutem, non disputationum controversia, sed præceptorum veritas; non argumentationum astutia, sed fides mentis.* Div. Ambrosius in Hexamer. p. 273.

Finissons ces réflexions par celles de *S. Augustin*, qui devroient être écrites au commencement, & à la fin de tous les livres de philosophie. „Il n'est rien de „si dangereux, dit ce savant Père de l'Eglise, que de „vouloir discuter & mettre en doute les matieres de „la foi, après les oracles des prophètes, le temoignage „des

„des Apôtres, & les suplices des martyrs, qui en ont
 „établi la vérité!“ *Magni periculi est res, si post Pro-*
phetarum oracula, post Apostolorum testimonia, post Mar-
tyrum vulnera, veterem fidem, quasi novellam, discutere
præsumas. D. August. Coment. in Johannem.



A BERLIN,
 imprimé chez George Louis Winter.

E R R E U R S.

- Pag. 36. lig. 11. vous repondrés, *lisez* vous repondriés.
 — 52. — 14. mourreroit, *lisez* mourroit.
 — 120. — 32. lours, *lisez* l'ours.
 — 166. — 13. S. Marc, *lisez* S. Matthieu.
 — 243. — 22. ceux qui sont entierement privés, *lisez*
 ceux qui en sont entierement privés.
 — 251. — 9. il y eut cinq, *lisez* il y eut un.
 — 303. — 1. les la-Moignon, *lisez* les Lamoignon.
 — 315. — *derniere.* les planchers, *lisez* les planches.
 — 318. — 50. les planchers, *lisez* les planches.
 — 334. — 12. & de Virgile, *lisez* & Virgile.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

C'est avec la plus grande surprise que j'ai vu, que dans un petit Dictionnaire, intitulé *La France Littéraire*, on m'a attribué un grand nombre de Livres, où non seulement je n'ai aucune part, mais que je n'ai jamais lûs, & dont je ne connois pas même les auteurs. Voici quels sont ces ouvrages : *Anecdotes historiques, galantes & littéraires du tems présent : Lettres d'un sauvage dépaïsé ; Anecdotes Venitiennes & Turques, ou Memoires du Comte de Bonneval ; Aventures de la Duchesse de Vanjour ; Lettres amusantes, ou delassement de l'esprit ; Les Aventures de Donna Bella*. Les Libraires, qui ont imprimé ces ouvrages, doivent en connoître les veritables Auteurs, & auroient pû donner à celui de *La France litteraire* des éclaircissemens, qui l'eussent empêché de se tromper. Quant aux autres livres, qu'on m'attribue dans ce Dictionnaire, je reconnois en être l'auteur, excepté des pieces, qui dans les *Memoires de l'esprit & du cœur* ne sont pas sous mon nom, aux quelles je n'ai veritablement aucune part. Mr. Formey, mon Confrere à l'Académie, doit avoir remarqué dans quelqu'un de ses ouvrages, que l'auteur des *Lettres d'un sauvage dépaïsé* vivoit à Amsterdam, & qu'il avoit composé quelques autres livres. Si lorsque Mr. Formey donna une nouvelle Edition de la *France litteraire*, il m'eut fait la grace de me consulter sur mon article, je l'aurois prié d'y mettre la déclaration que je fais ici ; & s'il trouve à la placer dans quelque journal, dont il connoisse les auteurs, je lui en serai très obligé.







34656755



